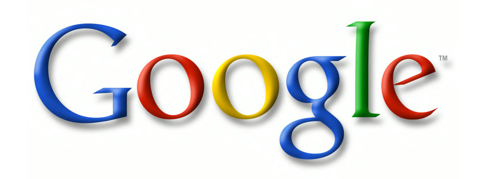
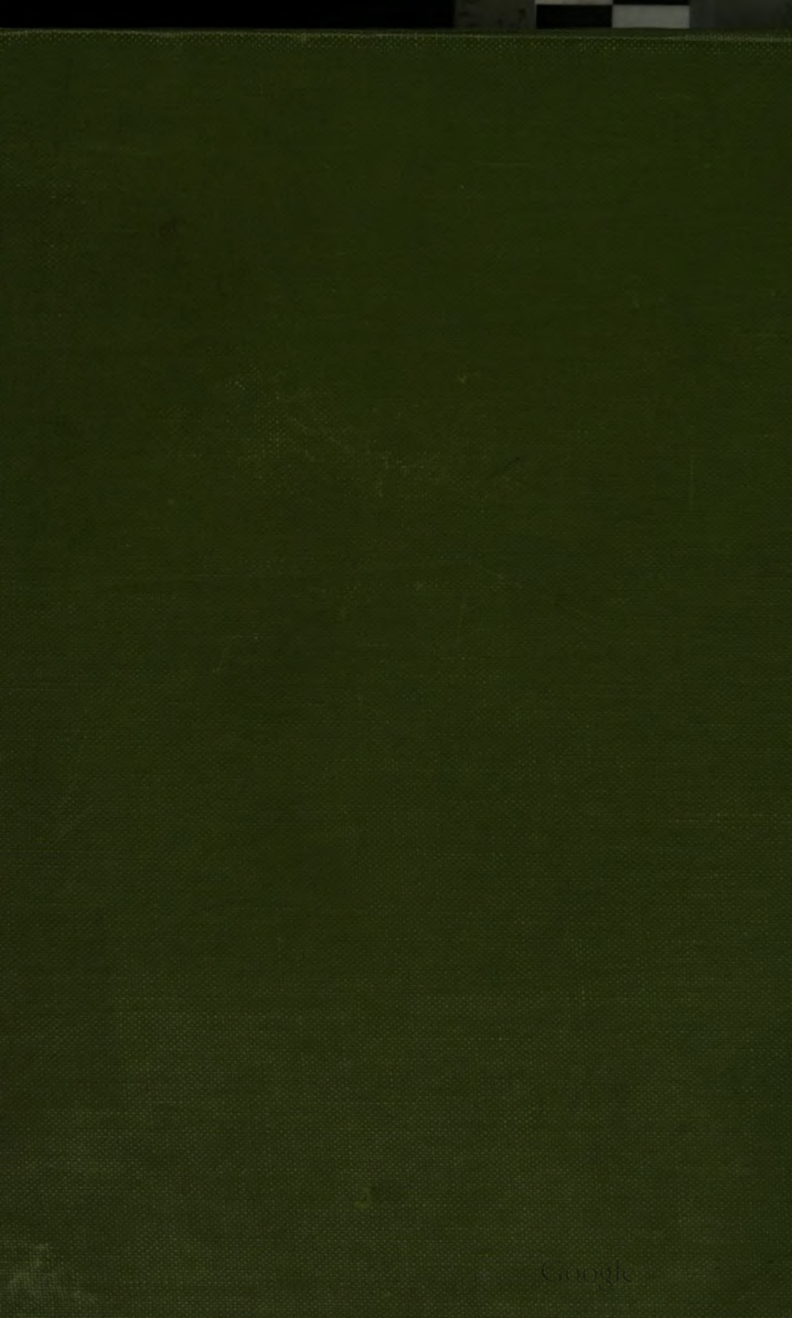
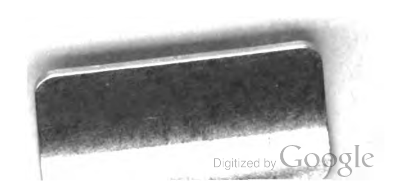






LE LIVRE DES ROIS

PAR

ABOU'LKASIM FIRDOUSI

TRADUIT ET COMMENTÉ

PAR JULES MOHL

MEMBRE DE L'INSTITUT, PROFESSEUR AU COLLÈGE DE FRANCE

PUBLIÉ PAR Mme MOHL

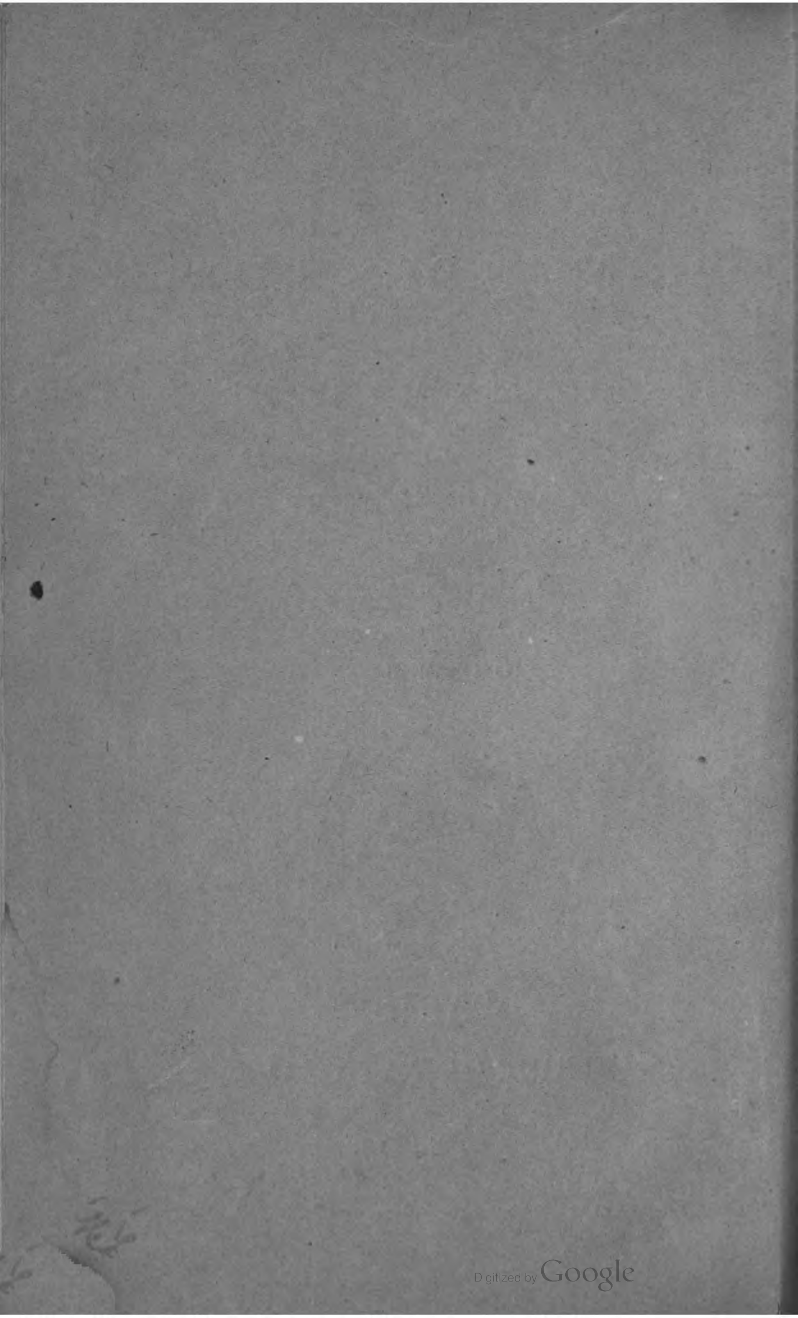
TOME PREMIER



PARIS

IMPRIMERIE NATIONALE

M DCCC LXXVI



LE

LIVRE DES ROIS

PAR

ABOU'LKASIM FIRDOUSI

Firdausi. Shāhnāma.

LE
LIVRE DES ROIS

PAR

ABOU'LKASIM FIRDOUSI

TRADUIT ET COMMENTÉ

PAR JULES MOHL

MEMBRE DE L'INSTITUT, PROFESSEUR AU COLLÉGE DE FRANCE

PUBLIÉ PAR Mme MOHL

TOME PREMIER



PARIS

IMPRIMERIE NATIONALE

M DCCC LXXVI

PRÉFACE.

Un poëme épique comme le *Livre des rois*, qui embrasse toute l'histoire d'un grand empire, depuis sa fondation jusqu'à sa destruction, a besoin d'être examiné sous beaucoup de rapports avant que sa véritable place, comme œuvre littéraire et comme source historique, puisse lui être assignée. Ne pouvant entreprendre de traiter dans une préface toutes les questions qui se rattachent à ce poëme, je me contenterai de donner brièvement l'histoire des traditions épiques de la Perse, en me réservant d'examiner plus tard leur valeur historique; mais, même en me restreignant à cette partie de mon sujet, je ne ferai que toucher à beaucoup de questions graves qui mériteraient une discussion plus étendue : car l'origine d'un poëme épique est un des faits littéraires les plus curieux et en même temps les plus difficiles à étudier, par des raisons inhérentes à la nature même du sujet. Je parle ici de la véritable poésie épique, qui est toute historique et nationale, et représente l'histoire d'un peuple telle que ce peuple lui-même l'a faite dans la tradition orale. Toutes les nations ont eu de ces traditions, car aucune ne peut se former sans traverser des époques de dangers et d'actions héroïques, et sans produire des grands hommes qui

frappent vivement son imagination. Le peuple en conserve le souvenir, les revêt instinctivement d'une forme poétique, et compose ainsi une histoire dans laquelle la vérité et la fable sont singulièrement entremêlées. Une ballade est pour lui, dans les temps de barbarie, ce qu'un document historique ou un bulletin est dans les temps civilisés. L'étude attentive que l'on a faite depuis quelque temps des poésies populaires a jeté une vive lumière sur la nature de ces traditions, sur les transformations qu'elles subissent dans leur transmission orale, et sur la véritable origine de la poésie épique. On les a trouvées dans les îles de la mer du Sud[1] sous forme d'anecdotes rimées, et servant à conserver le souvenir des événements et de leurs dates; chez les Écossais[2] et les Grecs modernes[3], sous forme de ballades historiques composées en commémoration d'actes de bravoure isolés; chez les Circassiens[4], formant des biographies poétiques des hommes marquants, chantées à leurs funérailles, conservées dans leurs familles et dans leurs tribus, et composant dans leur ensemble toute l'histoire de la peuplade. Chez les Espagnols[5] et chez les Serviens[6], ces chansons se rapprochent déjà tellement des poëmes épiques, qu'il ne leur fallait qu'un peu plus de liaison entre elles pour former des épopées. L'histoire de tous les peuples

[1] Voyez Ellis, *Polynesian Researches.* Londres, 1831.

[2] Sir W. Scott, *Scottish Minstrelsy*, et les autres nombreuses collections de ballades écossaises.

[3] Fauriel, *Chants populaires de la Grèce.*

[4] Tausch, *On the Circassians*, dans le *Journal of the royal Asiatic Society*, t. I, p. 98 et suiv.

[5] Voyez *Poema del Cid*, et les Romances sur le Cid.

[6] Voyez surtout la suite des ballades sur Marcos, dans la belle collection de chants serviens, de Wuk Stephanowitsch.

commence par là, car on conte et l'on chante avant d'écrire, et les premiers historiens n'ont pu fonder leurs récits que sur des matériaux pareils. On ne peut lire Hérodote sans être frappé du caractère épique de ceux de ses récits qui se rapportent aux premières époques de l'histoire; mais l'historien ne se sert de ces traditions qu'à défaut de documents écrits, tandis que le poëte épique trouve en elles les seules sources dont il puisse se servir. Il les réunit et en fait une œuvre d'art, tout en conservant le fond et, autant qu'il est possible, la forme de ses matériaux. S'il est animé d'un esprit vraiment national, son ouvrage devient bientôt populaire et se substitue, dans la bouche du peuple, aux chansons qui lui ont servi de base : les chanteurs publics adoptent la nouvelle rédaction, et les ballades originaires périssent. Cette destruction presque inévitable rend impossible, dans la plupart des cas, une comparaison directe des traditions et des poëmes épiques; mais la facilité avec laquelle le nouveau poëme détruit les anciens prouve elle-même qu'il les représente fidèlement.

Il est certainement arrivé bien souvent qu'un poëte ait tenté de créer une épopée sans avoir une tradition nationale à lui donner pour base; mais, dans ce cas, son poëme a toujours été repoussé par le peuple. La beauté du langage et de la conception a pu donner à ces poëmes de la valeur aux yeux des lettrés et des écoles; mais elle n'a pu suffire à les rendre populaires, et c'est là la seule et véritable pierre de touche pour tout poëme épique. S'il est adopté par le peuple et chanté sur la place publique, on peut être sûr qu'il repose sur des traditions réelles, et qu'il n'a fait que rendre, sous une forme plus parfaite, à la masse de la nation ce qu'il lui avait emprunté. Je ne puis donner un

meilleur exemple de ce que j'entends par vraie et par fausse poésie épique, que les poëmes d'Homère et l'Enéide. Virgile a voulu suppléer, par son imagination, au défaut de traditions; mais tout son art et toute la perfection de son style n'ont pu le rendre populaire ni faire de son livre une œuvre nationale.

On pourrait s'étonner que si peu de nations aient produit des poëmes épiques, puisque toutes en ont possédé les éléments; mais, en y réfléchissant, on en voit facilement la raison. Pendant qu'une nation se trouve encore dans l'état de barbarie, les matériaux épiques abondent chez elle; mais il est rare qu'il s'élève alors dans son sein un homme doué d'un sentiment de l'art assez profond pour pouvoir les réunir dans un ensemble poétique. Plus tard, quand il s'est déjà formé une littérature, mais avant qu'elle ait eu le temps de détruire la tradition orale, il peut se trouver un génie cultivé qui se prenne d'enthousiasme pour les chants populaires et en compose un poëme national; mais, à mesure que la littérature fait des progrès et qu'elle pénètre davantage dans le peuple, elle refoule et efface chez lui le sentiment épique; le respect des écoles pour les formes savantes et artificielles fait tomber dans le mépris les formes rudes et naïves de la ballade historique; les chanteurs sont remplacés par les livres: les chansons périssent, et la source de la poésie épique tarit. Si, plus tard encore, il arrive un temps comme le nôtre où les savants, fatigués des formes artificielles de la littérature, se retournent vers l'ancienne poésie populaire, celle-ci n'a plus assez de vie pour supporter une nouvelle rédaction; et tout ce qui reste à faire, c'est de rassembler ce que le hasard a pu conserver.

Il n'y a pas lieu d'être surpris de trouver les Persans

plus riches en traditions épiques que la plupart des peuples. La grandeur de leurs conquêtes, le sort varié de leur empire, la continuité de leurs guerres et la magnificence des monuments élevés par leurs anciens rois, devaient laisser des traces nombreuses dans le souvenir d'un peuple dont l'imagination a toujours été avide de merveilleux. Moïse de Khorène, auteur arménien du ve siècle, cite quelques-unes de ces traditions; et, quoique le profond mépris avec lequel il traite ces *fables de fables*, comme il les appelle, l'empêche de s'en occuper avec détail, le peu qu'il dit sur Zohak [1] et sur Rustem [2] prouve néanmoins que ces traditions avaient déjà pris de son temps la forme qu'elles ont conservée depuis.

Le premier essai pour réunir ces traditions paraît avoir été fait dans le siècle suivant, par ordre de Nouschirwan, qui fit recueillir dans toutes les provinces de son empire les récits populaires concernant les anciens rois, et en fit déposer la collection dans sa bibliothèque [3]. Ce travail fut repris sous le dernier roi de la dynastie des Sasanides, Iezdedjird, qui chargea le Dihkan Danischwer [4], un des hommes de la cour de Madaïn les plus distingués par la naissance et le savoir, de mettre en ordre les matériaux recueillis par Nouschirwan, et de remplir, avec l'assistance de plusieurs Mobeds, les lacunes qu'ils offraient. Voici comment Firdousi rend compte de ce travail [5] :

[1] *Moses Chorenensis*, édition Whiston, in-4°, p. 77.

[2] *Ibidem*, p. 96.

[3] Manuscrit de Firdousi, Bibliothèque royale, ancien fonds persan, A 229, préface, p. 2; Macan, *Shahnameh* (Calcutta, 1829), préface persane, p. 11.

[4] Manuscrit 229, *ibidem*; Macan, *ibidem*.

[5] Tome I, p. 16-18.

«Il y avait un livre des temps anciens dans lequel étaient «écrites beaucoup d'histoires. Tous les Mobeds en possé«daient chacun une partie, et chaque homme intelligent «en portait un fragment avec lui. Or il y avait un Pehle«wan[1] d'une famille de Dihkans, brave et puissant, plein «d'intelligence et très-illustre, qui aimait à étudier les temps «anciens et à recueillir les récits *des temps* passés. Il fit «venir de chaque province un vieux Mobed, de ceux qui «avaient rassemblé *des parties* de ce livre, et leur demanda «l'origine des rois et des guerriers illustres, et la manière «dont ceux-ci, au commencement, ordonnèrent le monde «qu'ils nous ont laissé dans un état si misérable. Les grands «récitèrent devant lui, l'un après l'autre, les traditions des «rois et les vicissitudes du monde. Il écouta leurs discours «et en composa un livre digne de renom : c'est là le sou«venir qu'il laissa parmi les hommes, et les grands et les «petits célébrèrent ses louanges.»

Ce passage exige quelques remarques. Danischwer est désigné comme originaire d'une famille de Dihkans, mot qui mérite une explication parce qu'il joue un grand

[1] Le mot *Pehlewan* signifiait, dans l'origine, «commandant des frontières,» comme *marchio ;* plus tard, ce titre fut étendu à tous les commandements militaires, et, dans la poésie épique, le mot n'est souvent qu'un appellatif pour «un brave, un héros.» *Pehlewan du monde* était le premier titre militaire de l'empire persan (voyez le *Modjmel-al-Tewarikh*, fol. 273 r°) ; on pourrait le traduire par *connétable.* Au reste le *Pehlewan du monde* n'avait pas nécessairement le commandement en chef dans une bataille ; son devoir paraît avoir été plutôt de soutenir l'armée par son courage personnel, que de diriger les mouvements des troupes. Dans les temps modernes, *Pehlewan* a cessé d'être un titre militaire, et ne s'applique plus qu'aux lutteurs entretenus par les grands seigneurs musulmans.

rôle dans les traditions épiques de la Perse. Les dictionnaires persans lui donnent la double signification de *cultivateur* et d'*historien*, et ils assignent à cette singulière réunion d'idées si peu analogues la raison que les cultivateurs, en Perse, connaissent tous l'histoire[1]. Ces deux significations sont justes, mais avec certaines restrictions. M. Quatremère[2] a déjà prouvé que les Dihkans formaient une classe de l'ancienne noblesse persane[3]. Ils étaient, selon la définition qu'en donne le *Modjmel-al-Tewarikh*[4], «des chefs, des propriétaires de terres et de villages,» et formaient une aristocratie territoriale, qui retint, même sous le gouvernement des Arabes, son influence locale. On les trouve souvent désignés comme magistrats et en opposition avec les gouverneurs envoyés de Baghdad[5]. Leur condition sous le khalifat devait être à peu près la même que celle des familles saxonnes de l'Angleterre qui gardèrent leurs propriétés sous les Normands, et à qui leur influence héréditaire tient encore aujourd'hui lieu de titres de noblesse [*county families*]. Il était naturel que ces familles conservassent avec un soin particulier les traditions et les souvenirs historiques de leurs localités et de leurs aïeux; car une grande partie d'entre elles se rattachaient aux anciennes maisons royales et princières de l'empire persan, dont les hauts faits formaient la matière de ces traditions.

[1] Voyez la définition donnée dans le dictionnaire intitulé *Ferhenghi Raschidi*, sous le mot *Dihkan*.

[2] *Journal asiatique*, nouvelle série, t. XVI, p. 532-534.

[3] La mère de Nouschirwan était fille d'un Dihkan.

[4] Manuscrit persan 62, fol. 273 r°.

[5] Voyez le *Nigharistan* (manuscrit de la Bibliothèque royale 75), fol. 146 r° et 133 v°.

C'est ainsi que les Dihkans devenaient les représentants de la tradition orale, et c'est dans ce sens, et uniquement dans ce sens, qu'on les trouve cités comme historiens. Nous verrons plus tard que Mahmoud le Ghaznévide fit venir à sa cour quelques descendants d'anciennes maisons persanes qui s'étaient occupés de rassembler tous les souvenirs de leurs familles : c'étaient de véritables Dihkans dans la seconde signification du mot.

Firdousi fait un usage fréquent du mot *Dihkan* dans ce sens, par exemple au commencement de l'épisode de Sohrab : «Je conte une histoire tirée d'un ancien récit «que je tiens de la bouche d'un Dihkan.»

Il serait facile de citer un grand nombre de passages semblables; mais je me contenterai d'un seul qui prouve que ce mot était déjà usité dans cette acception avant Firdousi. Thabari ayant énuméré les sources écrites de l'histoire de Kaïoumors, en vient à la tradition orale et dit : «Nous ferons mention des récits des Dihkans, qui «sont unanimes sur les (traditions) que nous rapporte-«rons; et la solution (de la question chronologique sur «Kaïoumors) que nous donnerons est tirée des paroles «des Dihkans, etc[1].»

Danischwer était probablement un Dihkan dans les deux sens du mot, un grand seigneur qui recueillait les souvenirs historiques de son pays. Son ouvrage, écrit en pehlewi[2], contenait l'histoire de Perse depuis Kaïoumors jusqu'à

[1] J'emprunte le texte de ce passage à la traduction de Thabari par Dubeux, t. I. p. 5, note.

[2] *Livre des rois*, t. I, p. 19.

[3] Macan, *l. c.* p. 11; manuscrit 229, fol. 2, r°.

Khorsou Parwiz, et portait le titre de *Khodaï-nameh* ou *Livre des rois*[1]; et tous les ouvrages auxquels il a servi de base portent des titres dont la signification est la même, comme l'*Histoire des rois*, d'Ibn-al-Mokaffa, l'*Ancien livre des rois* d'Ali le poëte, le *Livre des rois* d'Abou-Mansour, et le *Livre des rois* de Firdousi lui-même.

A prendre à la lettre l'expression de ce dernier, on devrait croire qu'il avait existé une grande collection de tra-

[1] Tous les écrivains qui ont traité de l'histoire de la poésie persane, tant orientaux qu'européens, donnent à l'ouvrage de Danischwer Dihkan le titre de *Basitan-nameh* (vieux livre), qui est emprunté au passage de Firdousi cité page VI, et à quelques passages semblables où le poëte parle d'un ancien livre. Mais il est évident que Firdousi ne veut pas donner le titre d'un livre en disant «un livre des temps anciens,» et d'ailleurs cette phrase ne s'applique pas au livre de Danischwer Dihkan, mais à celui dont les fragments, selon le récit de Firdousi, avaient fourni la matière pour la composition de l'ouvrage de Danischwer. Il me semble qu'il ne peut y avoir aucun doute que le véritable titre de la collection de Danischwer n'ait été celui que j'ai indiqué. Aboulfaradj-al-Warrak, dans son *Kitab-al-Fihrist* (voyez *Notices et Extraits*, t. X, p. 266), donne la liste des titres originaux des ouvrages qu'Ibn-al-Mokaffa avait traduits du pehlewi. Le premier de ces ouvrages est le *Khodaï-nameh*; or *khodaï* signifie *roi* en pehlewi : voyez le *Boundehesch*, manuscrit de la Bibliothèque royale, t. III, p. 38; t. VII, p. 28, 29; XVII, 1, 10, 14, etc. Aboulfaradj ajoute à ce titre les mots «traitant des vies (des rois).» Firdousi traduit ce titre fort exactement par *Livre des rois;* mais il ne donne nulle part le titre original du *Khodaï-nameh;* et il n'est pas difficile de deviner la raison de cette omission en apparence si singulière. Le mot *khodaï*, seigneur, qui sous les Sasanides avait été appliqué aux rois, ne servait, depuis l'introduction de l'islamisme, que pour désigner Dieu; de sorte que Firdousi pouvait craindre qu'on ne lui reprochât comme un blasphème le titre de la source principale de son ouvrage, et toute accusation d'impiété, si frivole qu'elle fût, était grave pour le poëte au milieu de la cour jalouse et bigote de Mahmoud.

ditions autre que celle de Nouschirwan, et que le travail dont Danischwer était chargé ne consistait qu'à en recueillir les fragments dispersés. Cette supposition augmenterait certainement la valeur de la compilation du Dihkan, mais elle est peu probable ; car, si cette collection eût existé, Nouschirwan et Iezdedjird n'auraient pas eu besoin de faire venir des hommes de toutes les parties de l'empire pour réciter les traditions qu'ils connaissaient : il aurait suffi de se procurer ce livre, et le procédé employé sous les deux rois prouve bien évidemment qu'il s'agissait de réunir des traditions orales et vivantes. Il se pourrait bien qu'on eût déjà songé à conserver par écrit quelques-unes de ces traditions et que les livres qui les contenaient eussent été à cette occasion apportés à la cour, mais on ne saurait croire que ces livres formassent déjà un grand ensemble. On peut remarquer, au reste, que, dans presque tous les pays, ceux qui les premiers réunissent en un corps d'ouvrage les traditions orales, tâchent de donner à leurs récits un peu plus d'autorité en les faisant remonter à des œuvres imaginaires.

La conquête de la Perse par les Arabes survint presque immédiatement, et la collection de Danischwer fut trouvée par les vainqueurs parmi les trésors de Iezdedjird, et envoyée par Saad Wekas au khalife Omar [1], qui voulut en prendre connaissance, et se fit traduire quelques parties de l'histoire des Pischdadiens. Il en fut satisfait et ordonna que l'on en fît une traduction complète en arabe; mais lorsqu'on en vint aux passages relatifs au culte du feu et à l'histoire de Zal et du Simurgh, le khalife déclara que

[1] Macan, *l. c.* p. 11 ; manuscrit 229, fol. 2 v°.

c'était un mélange de bon et de mauvais qu'il ne pouvait approuver. Le livre fut, en conséquence, rejeté dans la masse du butin qui devait être distribué à l'armée arabe. On ajoute qu'il fut emporté en Abyssinie [1] par un officier auquel il était échu en partage, traduit, dans ce pays, par ordre du roi, et, à la fin, transporté dans l'Inde, d'où Iacoub Leïs le tira dans le IIIe siècle de l'hégire pour le faire traduire en persan; mais cette anecdote n'est qu'une fable calquée maladroitement sur l'histoire du livre de *Calila et Dimna* que Nouschirwan s'était procuré dans l'Inde. Le fait est que l'ouvrage de Danischwer dut rester en Perse, car nous le retrouvons dans la première moitié du IIe siècle, entre les mains d'Abdallah Ibn-al-Mokaffa. Abdallah [2] avait été Guèbre; son véritable nom était Rouzbeh fils de Dadouïeh; il avait abjuré sa religion entre les mains d'Isa, gouverneur de l'Irak, dont il était le secrétaire; mais son orthodoxie musulmane resta toujours suspecte, ce qui ne peut étonner, car il paraît avoir passé sa vie à traduire en arabe un grand nombre d'ouvrages pehlewis, parmi lesquels se trouvait le *Khodaï-nameh* de Danischwer Dihkan [3]. Cette traduction

[1] Macan, *l. c.* p. 12, lit *djescheh;* mais il faut lire avec tous les manuscrits *habescheh.*

[2] Voyez, sur la vie d'Ibn-al-Mokaffa, M. de Sacy, dans son édition de *Calila et Dimna,* p. 80 et suivantes, et dans les *Notices et Extraits,* t. X, p. 154 et 265.

[3] Voici ce que Hadji Khalfa dit sur cette traduction : «Chroniques «de la Perse composées par d'anciens écrivains persans, et très-esti-«mées chez les Persans, à cause des histoires de leurs ancêtres et des «vies de leurs rois qu'elles contiennent. Elles forment la base du Livre «des rois et d'autres ouvrages, et ont été traduites du pehlewi en «arabe par Ibn-al-Mokaffa, comme on voit dans les *Prairies d'or.*» Hadji Khalfa n'indique pas l'auteur de l'ouvrage traduit par Ibn-al-Mokaffa; mais, en disant que ce livre servit de base au Livre des rois,

portait le titre d'*Histoire des rois*[1]; elle est malheureusement perdue. D'autres Guèbres composèrent des ouvrages sur les anciennes traditions de leur pays, comme Mohammed fils de Djehm le Barmékide, Bahram fils de Merdanschah, Mobed de la ville de Schapour, Bahram fils de Mihran d'Isfahan[2], et autres; et le poëte Ali fils de Mohammed fils d'Ahmed de Balkh tira de ces matériaux son *Ancien livre des rois*. Les chroniqueurs arabes se servirent de ces livres pour leurs études chronologiques et pour en faire des extraits assez maigres; mais la population arabe et celle qui s'était assimilée aux Arabes ne pouvaient pas prendre beaucoup d'intérêt à ces traditions qui ne leur rappelaient rien, et qu'elles devaient regarder plutôt avec aversion comme des futilités frappées de la malédiction du prophète. Car c'est à l'occasion de Naser Ibn-al-Hareth, qui avait apporté de Perse l'histoire de Rustem et d'Isfendiar, et la faisait réciter par des chanteuses, dans les assemblées des Koreïschites, que Mohammed prononça le verset suivant :

« Il y a des hommes qui achètent des contes frivoles, « pour détourner par là les hommes de la voie de Dieu, « d'une manière insensée, et pour la livrer à la risée; mais « leur punition les couvrira de honte[3]. »

il indique suffisamment le livre de Danischwer, d'où Firdousi tira la majeure partie de son poëme. Voyez *Livre des rois*, t. I, p. 16-21.

[1] Voyez ce titre dans les préfaces persanes du *Livre des rois*, par exemple préface n° 1; chez Macan, p. 12, 28, 29, etc. Le traducteur persan de Thabari cite l'ouvrage sous le titre de *Grand livre des rois*. (Thabari, traduit par Dubeux, p. 5, note.)

[2] Voyez Thabari, p. 4; *Modjmel-al-Tewarikh*, fol. 3 v°; et Hadji Khalfa, article *Schah-nameh el-Kadim*.

[3] *Koran*, chapitre XXXI, verset 6.

Mais il en fut autrement dans les provinces orientales du khalifat, où des circonstances qui avaient agi depuis la conquête de la Perse, d'abord sourdement et ensuite avec une force irrésistible, produisirent, dès le IIIe siècle de l'hégire, un état des esprits qui devait rendre tout leur intérêt aux anciennes traditions persanes. Je suis obligé de remonter un peu plus haut pour expliquer la réaction dont je veux parler.

Le succès de la conquête arabe avait été très-grand et très-rapide. Peu d'années avaient suffi pour détruire l'empire persan, l'ancienne religion avait été abolie, la plus grande partie de la population s'était convertie à l'islamisme, la littérature persane avait disparu presque entièrement et avait fait place à la littérature arabe, et le khalifat paraissait assis d'une manière inébranlable sur son double trône, spirituel et temporel. Mais il s'en fallait bien que l'influence arabe, quelque grande qu'elle fût, reposât sur une base également solide dans toutes les provinces ci-devant persanes, ce qui tenait à l'état artificiel où les Arabes avaient trouvé la Perse au moment de la conquête. Le pehlewi était alors la langue officielle de tout l'empire persan : c'était un dialecte né, en Mésopotamie, du mélange des races et des langues sémitique et persane, une langue de frontières, comme son nom l'indique. Il était devenu langue officielle parce que les événements politiques avaient fixé, depuis des siècles, le siége de l'empire dans les provinces dont il était la langue usuelle. Dans les provinces orientales, au contraire, on parlait des dialectes purement persans, et le pehlewi n'y était que la langue officielle et savante, usitée dans les actes publics, sur les monnaies, dans les inscriptions, les livres et le culte, quoiqu'il pa-

raisse que le clergé zoroastrien ait dû se servir en partie des dialectes provinciaux, car il nous reste des livres religieux écrits en persan oriental[1].

Après la conquête les Arabes s'établirent naturellement, en plus grand nombre que partout ailleurs, dans les provinces de la Perse les plus voisines de l'Arabie, précisément dans celles où l'on parlait pehlewi. Ils y placèrent le centre de leur empire, fondèrent Baghdad, Koufah, Mosoul et d'autres grandes villes toutes arabes, laissèrent périr les anciennes capitales des provinces, et agirent sur la population par tous les moyens que donnent le nombre, le pouvoir politique, le fanatisme religieux, l'influence d'une nouvelle littérature et le changement des lois et des institutions. Ils réussirent si complétement à s'assimiler cette population, qu'ils parvinrent à lui faire adopter peu à peu leur langue et à la substituer au pehlewi dans toute l'étendue des provinces occidentales, à l'exception de quelques districts montagneux. Dès ce moment la conquête arabe n'eut plus rien à craindre dans la Perse occidentale.

Les circonstances étaient bien différentes dans les provinces orientales. L'arabe, il est vrai, se substitua facilement au pehlewi et devint, à sa place, la langue de l'administration, de la littérature et de la religion; et à la couche artificielle de pehlewi, si je puis parler ainsi, succéda une couche d'arabe aussi étendue, mais presque aussi superficielle. Les Arabes étaient en trop petit nombre dans la Perse proprement dite pour pouvoir apporter un changement radical dans la langue : on écrivait en arabe, mais

[1] Par exemple, le *Minoukhired* (fonds Anquetil, 10).

le persan restait la langue parlée; et dès lors la conquête n'était pas définitive, car avec les langues se conservent les souvenirs qui donnent un esprit national aux peuples.

Aussitôt que le khalifat, qui s'était étendu avec une rapidité beaucoup trop grande relativement à sa base réelle, commença à montrer des signes de faiblesse, il se manifesta une réaction persane, d'abord sourde, et bientôt ouverte. La plus grande partie des anciennes familles persanes avaient conservé leurs propriétés foncières, et avec elles leur influence héréditaire, qui ne pouvait que gagner au relâchement de l'autorité centrale. Les gouverneurs des provinces orientales commencèrent à devenir plus indépendants de Baghdad; on parlait persan à leurs cours, et ce que la domination du pehlewi n'avait pas fait, la domination d'une langue tout à fait étrangère comme l'arabe le fit : elle provoqua la création d'une littérature persane. Toutes les cours se remplirent de poëtes persans, et les princes encouragèrent de tout leur pouvoir ce mouvement littéraire, soit qu'ils fussent eux-mêmes entraînés par un instinct aveugle vers cette manifestation de l'esprit national, soit que la protection qu'ils lui accordèrent fût le résultat d'un calcul politique. Ce qui pourrait faire admettre cette dernière supposition, c'est que ces princes étaient les premiers à rechercher les traditions nationales, dont la popularité devait leur être d'un si grand secours contre la suprématie politique des khalifes, et que cette politique fut suivie, avec une ténacité remarquable, par toutes les dynasties qui se succédèrent [1].

[1] Comme je citerai fort souvent, dans ce qui va suivre, les préfaces en prose du *Livre des rois,* qui se trouvent dans un assez grand

Iacoub fils de Leïs, le fondateur de la famille des Soffarides, fut le premier prince de race persane qui se détacha entièrement du khalifat. C'était un homme de basse extraction, fils d'un chaudronnier, d'abord chaudronnier lui-même, puis voleur, puis soldat au service du gouverneur du Seïstan, puis enfin maître souverain de toute la Perse proprement dite. Iakoub fils de Leïs, quoique entièrement étranger aux lettres, paraît avoir senti l'avantage qu'il pouvait tirer des traditions nationales; il se procura le recueil de Danischwer Dihkan, et ordonna à son vizir Abou-Mansour Abdourrezzak fils d'Abdoullah Farroukh, qui portait le titre de Moatemed-al-Moulk, «de traduire en persan ce «que Danischwer avait écrit en pehlewi [1],» et d'y ajouter

nombre de manuscrits, je suis obligé d'en dire quelques mots. Il y en a deux, dont la plus considérable a été écrite pour le travail critique que Baïsangher Khan fit faire, l'an 829 de l'hégire, sur les manuscrits du *Livre des rois*. Elle contient l'histoire des matériaux de Firdousi et celle de sa vie; l'auteur paraît s'être principalement servi, pour cette dernière partie, d'une biographie en vers plus ancienne, mais sur laquelle il ne donne aucun renseignement. Cette préface se trouve dans le manuscrit de la Bibliothèque royale A 229, dans mes manuscrits n[os] 2, 3 et 4, et dans le manuscrit de la bibliothèque des Mogols qui appartient à la Société royale asiatique de Londres. M. Macan en a incorporé la plus grande partie dans la préface persane de son édition de Firdousi. Je la citerai comme préface n° 1. La seconde est beaucoup plus courte; elle ne porte aucune date, mais elle n'est certainement pas beaucoup plus moderne que la première, car elle se trouve dans mon manuscrit n° 5, dont la copie a été achevée l'an 841 de l'hégire. Elle a été traduite par M. de Wallenbourg dans sa Notice sur le *Schahnameh* de Firdousi (Vienne, in-8°, 1810). Mais M. de Wallenbourg avait un très-mauvais manuscrit sous les yeux, de sorte qu'on ne peut pas se fier à sa traduction. Je citerai cette préface sous le n° 2. Ces deux pièces sont très-curieuses, mais écrites sans aucune critique, et l'on ne doit en faire usage qu'avec beaucoup de précaution.

[1] J'ai suivi mon manuscrit n° 3, qui diffère un peu de celui dont

ce qui s'était conservé sur les temps écoulés entre Khosrou Parwiz et Iezdedjird. Abou-Mansour chargea le wakil de son père, Saoud Ibn-Mansour-al-Moamri, de ce travail, en lui adjoignant quatre personnes: Tadj fils de Khorasani, de Herat; Iezdandad fils de Schapour, du Seïstan; Mahoui fils de Khourschid, de Nischapour; et Schadan fils de Berzin, de Thous. On ne sait rien sur aucun de ces personnages; mais leurs noms ont de l'intérêt, parce qu'ils montrent que l'on choisit, pour remplir les vues de Iacoub, des hommes de pure race persane. Abdourrezzak et Saoud eux-mêmes étaient de la famille de Keschwad, une des plus considérables de l'ancien empire persan [1]. L'ouvrage fut achevé l'an 260 de l'hégire, et se répandit dans le Khorasan et dans l'Irak. Les auteurs lui donnèrent le titre de *Livre des rois* [2], «parce qu'il enseignait le gouvernement et le «sort des empires, etc. [3]; il contenait aussi des histoires «qui pouvaient paraître étranges au premier abord, mais «qui plaisaient quand on en avait reconnu le sens, comme «l'histoire de la pierre que Feridoun repoussa avec le «pied [4], celle des serpents qui croissaient sur les épaules «de Zohak [5], etc.»

M. Macan s'est servi (préface persane, p. 12 et 13). Ce dernier manuscrit donne comme date de l'achèvement de cette traduction l'an 360 de l'hégire; mais il est évident que c'est 260 qu'il faut lire, car Iakoub Leïs régna de 253 à 265.

[1] Voyez cette généalogie chez M. de Wallenbourg, pages 44 et suivantes.

[2] Préface n° 2, manuscrit persan de la Bibliothèque royale, n° 278, fol. 2 r°.

[3] Préface n° 2, mon manuscrit n° 5, fol. 2 r°.

[4] Cette histoire se retrouve au *Livre des Rois*, t. I, p. 94.

[5] Voyez *ibidem*, p. 62.

La famille de Iakoub fils de Leïs ne garda pas longtemps le pouvoir : vers la fin du IIIᵉ siècle de l'hégire (an 297) ses possessions tombèrent entre les mains des Samanides, princes descendant de la famille des Sasanides. Cette nouvelle dynastie s'occupa avec ardeur des traditions persanes [1]. Belami [2], vizir d'Abou-Salih Mansour le Samanide (350-365 de l'hégire), chargea Dakiki de mettre en vers la traduction de l'ouvrage de Danischwer faite par ordre d'Abdourrezzak. Le choix du poëte, dans un temps où les poëtes abondaient, est assez significatif; car Dakiki était Guèbre, comme on le voit par un de ses tétrastiques conservé par Djami [3] : « Dakiki a choisi quatre choses « entre tout ce que le monde contient de bon et de mau-« vais : les lèvres couleur de rubis, le son de la harpe, le « vin couleur de sang et la religion de Zerdouscht. » Il prit pour début de son ouvrage le règne de Guschtasp et l'apparition de Zoroastre; mais lorsqu'il eut composé de mille à deux mille vers, un esclave qu'il venait d'acheter lui enfonça, pendant une scène de débauche, un couteau dans le ventre, et le tua [4]. Firdousi a conservé le fragment du poëme de Dakiki, quoiqu'il en parle fort mal sous le rapport poétique [5]; mais il nous importe peu que les vers en soient plus ou moins doux et les images plus ou moins bien choisies, le grand point pour les lecteurs européens est de savoir si la tradition que Dakiki connaissait était

[1] Préface n° 1, Macan, p. 13.

[2] Préface n° 2, manuscrit 278, fol. 3 r°.

[3] Voyez Kirkpatrik, dans le *New Asiatic Miscellany*, Calcutta, 1792, in-4°, p. 59.

[4] Préface n° 2, *ibidem*. *Livre des rois*, p. 18.

[5] *Livre des rois*, sous le règne de Guschtasp.

identique avec celle que suivit Firdousi, et il ne peut guère y avoir de doute là-dessus, car Firdouzi ne lui reproche rien à ce sujet, malgré l'amertume avec laquelle il critique en lui l'homme et le poëte.

Les Samanides n'eurent pas le temps de faire recommencer l'entreprise, car leur empire tomba quelques années plus tard, et passa aux mains des Ghaznévides. Le second roi de cette dynastie, Mahmoud fils de Sebekteghin (387-421 de l'hégire, 997-1030 de J. C.), se sépara encore plus du khalifat que n'avaient fait ses prédécesseurs, et, quoique musulman fanatique, il ne négligea rien de ce qui pouvait fortifier son indépendance politique. La langue persane fut cultivée à sa cour avec une ardeur jusque-là inouïe, et elle pénétra même dans l'administration, où le vizir Aboul-Abbas Ben-Fadhl abolit l'usage de l'arabe[1]. La cour du prince le plus puissant et le plus guerrier de son temps était une véritable académie, et, tous les soirs, il se tenait, au palais, une assemblée littéraire où les beaux esprits récitaient leurs vers et en discutaient le mérite en présence du roi, qui y prenait un vif plaisir. Mahmoud, comme les princes qui l'avaient précédé, s'intéressait avant tout aux poésies nationales et historiques, et ne se lassait pas de se faire raconter les traditions concernant les rois et les héros de la Perse ancienne. Son grand désir était d'en former une collection plus complète que celle des Sasanides et des Samanides, et de la faire mettre en vers[2]. Il en recherchait partout les

[1] Notice sur le *Kitab-al-Yemini* par S. de Sacy (*Notices et Extraits*, t. IV, p. 396). Les ennemis du vizir rétablirent, après sa chute, l'usage de l'arabe, mais il ne se maintint pas longtemps.

[2] Préface n° 1, Macan, p. 13.

matériaux, également avide de livres et de traditions orales, de sorte que l'on ne pouvait mieux lui faire sa cour qu'en lui procurant les uns ou les autres.

C'est ainsi qu'il reçut du Seïstan[1] un volume contenant une partie du *Seïr-al-Molouk* (d'Ibn-al-Mokaffa), et qu'il s'empressa d'ouvrir une espèce de concours pour le faire mettre en vers. Khour-Firouz[2], un des descendants de Nouschirwan, qui se trouvait alors à Ghaznin et recherchait l'appui de Mahmoud, témoin de l'intérêt que ce sujet excitait, offrit au sultan l'ouvrage entier, ce qui fut pour lui le moyen d'obtenir tout ce qu'il était venu solliciter à la cour. Le prince de Kirman entendit parler d'un de ses sujets, nommé Ader Berzin, descendant du roi sasanide Schapour Dsoul-Aktaf, qui s'était occupé toute sa vie à recueillir les traditions des anciens rois. Il s'empressa de l'envoyer à la cour de Mahmoud, qui lui fit en retour des présents magnifiques[3]. Il se trouva aussi à Merv un homme appelé Serv-Azad[4], qui prétendait descendre de Neriman, et qui communiqua au roi les souvenirs conservés dans sa famille sur Sam, Zal et Rustem. C'est ainsi que Mahmoud réunit peu à peu ce qui existait de traditions relatives aux anciens rois de Perse. Mais ces traditions, il s'agissait de trouver un homme capable de les rédiger, assez lettré pour le goût raffiné d'un temps où la littérature était une mode et un art, et assez imbu de respect pour les traditions pour leur conserver leur

[1] *Ibidem*, p. 16. Il faut lire : « On l'apporta du Seïstan ; » tous les manuscrits portent cette leçon.

[2] Préface n° 2, Macan, p. 13-17.

[3] *Ibidem*, p. 17.

[4] Préface n° 1, manuscrit 229, fol. 3 v°.

caractère. Mahmoud chercha vainement cet homme pendant quelque temps. Il ouvrit des concours pour rédiger des épisodes qu'il désignait. Une fois il donna à chacun de ses poëtes favoris. Ansari, Farroukhi, Zeïni, Asdjedi, Mandjeng Djeng-Zen, Kharremi et Termedi, une histoire à mettre en vers, en déclarant qu'il chargerait le vainqueur de la composition du grand poëme qu'il avait en vue[1]. D'autres fois il pressait Ansari de l'entreprendre[2]. Ce poëte avait été d'abord attaché à l'émir Naser, frère favori du roi, ensuite au roi lui-même, qui avait pour lui la plus vive amitié, et aimait surtout à l'avoir auprès de son lit après qu'il s'était couché, pour l'entendre conter[3]. Ansari s'excusa sur le manque de temps, mais il proposa au roi un de ses amis qui avait toutes les qualités nécessaires, étant versé dans la tradition orale[4] : cet homme était Abou'lkasim Firdousi, natif de Thous.

Je viens d'exposer le peu de données que nous avons sur l'histoire des traditions persanes depuis les Sasanides jusqu'au temps de Firdousi, pour montrer que la conquête ne les avait pas fait oublier et n'avait point diminué l'intérêt que la nation y attachait, et pour faire voir sous l'influence de quelles idées Firdousi conçut et exécuta le plan de réunir dans une épopée immense toutes les traditions épiques de la Perse, depuis la plus haute antiquité jusqu'au temps de la destruction de l'empire par les musulmans. Je passe maintenant à sa vie, sur laquelle on

[1] Préface n° 1, Macan, p. 26.

[2] Préface n° 2, manuscrit 278, fol. 3 v°.

[3] *Ibidem*, fol. 3 v°.

[4] Préface n° 2, manuscrit 278, fol. 3 v°. L'expression de l'auteur est : «C'est un Dihkan.»

ne possède que peu de données authentiques. Les historiens de l'époque ne parlent presque pas du poëte, et ce qui auprès de la postérité a fait la gloire du règne de Mahmoud a passé inaperçu devant des hommes accoutumés à ne remarquer que les faits matériels les plus apparents. On en est donc réduit sur ce point à ce que Firdousi dit de lui-même dans le cours de son ouvrage, aux deux préfaces dont j'ai parlé plus haut, et aux renseignements fort maigres que donnent Djami, Dauletschah et d'autres historiens de la poésie persane[1].

VIE DE FIRDOUSI.

Abou'lkasim Mansour, appelé Firdousi, naquit à Schadab, bourg des environs de Thous[2]. Aucun auteur ne mentionne l'année de sa naissance; mais les passages du

[1] Voyez sur la vie de Firdousi les deux préfaces persanes dont j'ai parlé plus haut, p. xv; la notice donnée par Djami dans le *Beharistan*, et imprimée dans l'*Anthologia Persica* (Vienne, in-4°); la biographie de Firdousi par Dauletschah, traduite par S. de Sacy, dans les *Notices et Extraits*, t. IV, p. 230 et suiv. (Le texte de cette biographie a été publié par Vullers dans sa traduction allemande de mes Fragments relatifs à Zoroastre, *Fragmente, etc. von Vullers*, 1831.) Parmi les biographies écrites par des Européens, voyez surtout Atkinson, dans la préface de son *Sohrab*, Calcutta, 1813, in-8°; de Hammer, dans son ouvrage intitulé : *Geschichte der schönen Redekünste Persiens*, 1816, et dans un article inséré dans le t. IX des *Wiener Jahrbücher;* la préface anglaise de Macan dans son édition du *Shahnameh of Firdousee*, Calcutta, 1829; un article biographique inséré dans le *Retrospective Review*, que je ne connais que par une traduction publiée dans la *Revue britannique* de juillet 1837; et un article inséré dans *Cochrane's foreign quarterly Review*, n° 1, 1835.

[2] Préface n° 1, Macan, p. 21.

Livre des rois où le poëte parle de son âge donnent le moyen de la fixer avec une assez grande exactitude. Voici comment il s'exprime à la fin de son ouvrage : « Lorsque « j'eus atteint soixante et onze ans, le ciel s'humilia devant « mon poëme. J'avais donné à mon travail trente-cinq ans « de ce séjour passager dans l'espoir d'acquérir un trésor ; « mais puisqu'on a jeté au vent ma peine, mes trente-« cinq ans n'ont rien produit. Mon âge approche mainte-« nant de quatre-vingts ans, et mon espoir a été tout à « coup livré au vent. J'ai achevé l'histoire de Iezdejird le « jour d'Ard du mois de Sefendarmedh[1] ; lorsqu'il s'était « écoulé cinq fois quatre-vingts ans depuis l'hégire, j'ai « terminé ce livre digne des rois. »

On ne peut pas douter, en lisant cette phrase, que l'âge réel du poëte dans ce moment ne fût de soixante et onze ans, et que l'expression de « près de quatre-vingts ans » ne soit amenée seulement pour correspondre avec les cinq fois quatre-vingts ans de l'hégire.

Ce n'est pas la seule fois que Firdousi parle ainsi, dans un même passage, de son âge en nombre rond et en nombre exact[2]. D'ailleurs le chiffre quatre-vingts est inadmissible, et voici pourquoi : si Firdousi avait eu quatre-vingts ans dans l'année 400 de l'hégire, il serait né en 320 ; mais il dit, dans l'introduction à l'histoire de Iezdejird Ier, qu'il a soixante-trois ans[3] : il aurait donc écrit ce passage l'an 383. Mais comme dans les vers sui-

[1] C'est-à-dire le 25 février de l'an 1010 après J. C.

[2] On peut en voir un exemple dans l'édition de Macan, p. 486, où Firdousi répète trois fois qu'il a soixante ans, et où ensuite il ne s'en donne que cinquante-huit, ce qui était alors son âge véritable.

[3] Voyez l'édition de Macan, p. 1460.

vants il parle du roi des rois, à qui il souhaite une domination sans fin, et que Mahmoud n'est monté sur le trône que l'an 387, on est obligé de placer l'année de la naissance du poëte plus tard que 320. Tout porte donc à croire que le chiffre soixante et onze marque l'âge véritable du poëte, qui en conséquence était né en 329. Cette date correspond d'ailleurs exactement avec d'autres indications qui se trouvent dans son poëme. Il dit, par exemple, dans l'histoire des guerres de Keï-Khosrou contre Afrasiab : «Lorsque j'avais cinquante-huit ans, j'étais en-«core jeune, mais ma jeunesse passait. J'entendis alors un «bruit dans l'univers, *qui me fit espérer* que les soucis «avaient vieilli, et que j'étais délivré de tout malheur; «*voici ce bruit:* O hommes illustres et pleins de fierté! il «a paru une image de Feridoun le glorieux; Feridoun «au cœur vigilant est revenu à la vie, et le monde et «l'époque se sont soumis à lui; il a assujetti la terre par la «justice et la générosité, et sa tête s'est élevée au-dessus «de celle de tous les rois des rois, etc.» Firdousi parle ici de l'avénement de Mahmoud, à qui toute cette tirade est adressée; or cet avénement est de l'année 387, et Firdousi doit être né en 329, puisqu'il avait cinquante-huit ans à l'époque dont il est question.

Le père de Firdousi s'appelait Maulana Ahmed fils de Maulana Fakhr-eddin al-Firdousi; il était d'une famille de Dihkans, et propriétaire d'une terre située sur le bord d'un canal dérivé de la rivière de Thous[1]. Il donna à son

[1] Voyez préface n° 1, Macan, préface persane, p. 21. Dauletschah dit que le nom de Firdousi était Hasan fils d'Ishak Scherefschah, et que son père était jardinier chez Souri-ben-Moas, propriétaire d'un

fils une éducation savante; car nous verrons plus tard que Firdousi était non-seulement assez versé dans la langue arabe pour que ses poésies arabes excitassent l'admiration des beaux esprits de la cour de Baghdad[1], mais encore qu'il savait le pehlewi[2], langue dont la connaissance, dans les provinces orientales de la Perse, était dès lors fort rare[3] et probablement cultivée par les seuls Mobeds des Guèbres et par quelques Dihkans qui devaient en avoir besoin pour l'intelligence des traditions historiques dont ils s'occupaient. On sait peu de chose sur l'enfance du poëte, si ce n'est qu'il avait des habitudes studieuses[4] et retirées; son plus grand plaisir était de s'asseoir sur le bord du canal d'irrigation qui passait devant la maison de son père. Or il arrivait souvent que la digue qui était établie dans la rivière de Thous pour faire affluer l'eau dans le canal, et qui n'était bâtie qu'en fascines et en terre, était emportée par les grandes eaux, de sorte que le canal demeurait à sec. L'enfant se désolait de ces accidents et ne cessait de souhaiter que la digue fût construite en pierre

jardin appelé *Firdousi* (paradisiaque) et situé dans le village de Rizan. Voyez *Vullers Fragmente*, p. 2 et suiv. Mais ces détails sont en désaccord avec tout ce que l'on sait de la vie du poëte, avec l'éducation qu'il reçut, avec la position de son père, qui était Dihkan et propriétaire d'un bien, comme le prouvent les deux passages suivants : « Le père de Firdousi était un homme de la classe des Dihkans. » (Préface n° 2, manuscrit de la Bibliothèque royale n° 278, fol. 4 r°.) «Il fera de manière que notre propriété ne nous rapporte rien. » (*Ibidem.*)

[1] Préface n° 1, Macan, p. 54.

[2] *Livre des rois*, t. I, p. 21.

[3] Voyez *Ibn-Haukal*, Ouseley, p. 114.

[4] Préface n° 1, Macan, p. 22.

et en mortier[1] : il se doutait peu alors que ce souhait influerait puissamment sur sa destinée, et serait accompli, mais seulement après sa mort.

A partir de là, on ne sait rien de la vie de Firdousi jusqu'à son âge mûr, si ce n'est qu'il doit s'être marié avant l'âge de vingt-huit ans, car il perdit son fils unique âgé de trente-sept ans, lorsqu'il était lui-même dans sa soixante-cinquième année[2]. Il s'était occupé de bonne heure à mettre en vers les traditions épiques[3], et lorsqu'il apprit la mort de Dakiki[4], qui dut avoir lieu à peu près l'an 360 de l'hégire, il fut saisi d'un vif désir d'entreprendre lui-même le grand ouvrage que Dakiki avait à peine commencé. «Je désirais, dit-il[5], d'obtenir ce livre pour le «traduire dans ma langue; je le demandais à un grand «nombre d'hommes, craignant que si ma vie n'était pas «longue, je ne fusse obligé de le laisser à un autre..... «Ainsi se passa quelque temps pendant lequel je ne fis «part à personne de mon plan; car je ne vis personne qui «fût digne de me servir de confident dans cette entre-«prise.» Mais, à la fin, il eut le bonheur d'obtenir le recueil pehlewi de Danischwer Dihkan, qu'il avait tant désiré posséder. Un de ses amis, Mohammed Leschkeri[6], lui rendit ce grand service et l'encouragea dans sa détermina-

[1] Préface n° 1, Macan, p. 22.

[2] «Moi j'ai soixante et quinze ans, et lui en avait trente-sept.» (Edition de Calcutta, p. 1951.)

[3] *Livre des rois*, t. I, p. 21 : «Tu as le don de la parole, tu as la «jeunesse, tu sais faire un récit héroïque.»

[4] Préface n° 1, Macan, p. 22.

[5] *Livre des rois*, t. I, p. 19.

[6] Préface n° 1, Macan, p. 23.

tion. «J'avais, continue-t-il [1], dans ma ville un ami qui «m'était dévoué : tu aurais dit qu'il était dans la même peau «que moi. Il me dit : C'est un beau plan, et ton pied te «conduira au bonheur; je t'apporterai ce livre pehlewi; «ne t'endors pas. Tu as de la jeunesse et le don de la pa- «role, tu sais faire un récit héroïque : raconte donc de «nouveau ce livre des rois, et cherche par lui de la gloire «auprès des grands. Puis il apporta devant moi ce livre, «et la tristesse de mon âme se convertit en joie.» Après avoir consulté encore le scheikh Mohammed Maschouk de Thous [2], il commença son grand travail à l'âge de trente-six ans. Le premier épisode qu'il mit en vers fut l'histoire de Zohak et de Feridoun [3]. Il travaillait, au commencement, en secret, parce qu'il cherchait un patron à qui il pût dédier son ouvrage et qui fût en état de le récompenser [4]. Mais lorsqu'on sut, dans la ville de Thous, de quoi il s'occupait, tout le monde voulut entendre les parties du poëme qui étaient déjà composées. Abou-Mansour, le gouverneur de la province, lui demanda de les réciter en sa présence, les admira, et pourvut dès ce moment à tous les besoins du poëte [5]; ce qui paraît indiquer que son patrimoine était ou épuisé ou insuffisant. Firdousi se montra

[1] *Livre des rois*, t. I, p. 21.

[2] Préface n° 1, Macan, p. 23.

[3] *Ibidem*.

[4] Voyez l'édition de Calcutta, p. 1764 : «J'ai composé ce livre depuis «longtemps; *mais* il fut tenu caché à Saturne, au soleil et à la lune.» Et dans la même édition, p. 1105 : «J'ai gardé ce poëme pendant vingt «ans jusqu'à ce que *j'eusse trouvé* qui était digne de ce trésor.» *Vingt ans* est un nombre rond; il y avait probablement *vingt-deux ans*.

[5] Préface n° 1, Macan, p. 23.

reconnaissant des bienfaits qu'il avait reçus d'Abou-Mansour; il les a rappelés dans sa préface, écrite après la mort de son protecteur [1]. On ne sait pas exactement quelles sont les parties du livre qu'il a mises en vers pendant cette époque de sa vie, car il ne paraît pas avoir suivi l'ordre chronologique dans son travail; mais un des derniers épisodes qu'il doit avoir composés à Thous est sans doute l'histoire de Siawesch, qu'il termina dans la cinquante-huitième année de sa vie. C'est l'année même où Mahmoud succéda à son père (387 de l'hégire); mais le poëte ne le connaissait pas encore, car il ne prononce pas le nom de Mahmoud à cette occasion [2].

On assigne au voyage de Firdousi à la cour de Ghaznin différentes raisons : selon les uns, le roi l'y invitait; selon d'autres, Arslan Khan, successeur d'Abou-Mansour dans le gouvernement de Thous, l'y détermina avec beaucoup de peine et à l'aide du scheikh Maschouk [3]; selon d'autres encore, les avanies que lui faisait subir le receveur des finances de Thous le forcèrent de porter en personne ses plaintes à Ghaznin [4]. Cette dernière version est très-peu probable, car Firdousi ne fait nulle part allusion à cette prétendue persécution, et il ne donne comme raison de son séjour à la cour que l'espoir d'être récompensé par le roi. Il était en effet bien naturel que Mahmoud, qui avait besoin de quelqu'un qui pût accomplir son dessein favori de procurer à la Perse un grand poëme national, et le

[1] Voyez *Livre des rois*, t. I, p. 21-23.

[2] Voyez la fin de l'épisode de Siawesch, éd. de Calcutta, p. 486.

[3] Préface n° 1, Macan, p. 24.

[4] Préface n° 2, manuscrit 278, f. 4 r°; et Dauletschah chez Vullers, p. 5.

poëte, depuis longues années occupé d'un travail si conforme à ce dessein, et qui pouvait espérer de trouver à la cour des matériaux plus amples et des récompenses plus dignes de son travail, se recherchassent mutuellement. On raconte que Firdousi, dès le début de son voyage, et à son arrivée à Herat, fut arrêté par des lettres de Ghaznin, qui étaient le résultat d'une combinaison de courtisans et de poëtes également désireux d'éloigner le nouveau compétiteur à la faveur du roi[1]. Il s'arrêta à Herat, chez Aboubekr Warrak, jusqu'à ce qu'il eût reçu de meilleures nouvelles. Cette anecdote renferme des détails douteux, mais les biographies de Firdousi en contiennent plusieurs du même genre; et quand même elles ne seraient pas toutes véritables, on ne peut pas douter que le tableau de la cour de Mahmoud qu'elles nous présentent dans leur ensemble ne soit exact. Il était impossible que, dans une cour remplie de gens de lettres courtisans, avides et envieux, un nouveau venu, dont la réputation antérieure les effrayait et dont les talents leur faisaient ombrage, ne fût pas l'objet de haines et d'intrigues de toute espèce.

Firdousi eut beaucoup de peine à se faire remarquer du sultan, et les séances à la cour où furent lues des parties du *Seïr-al-Molouk*, mises en vers par les principaux poëtes, continuèrent sans que Firdousi pût se faire entendre[2]. A la fin, un de ses amis, nommé Mahek, se chargea de remettre à Mahmoud l'épisode de Rustem et d'Isfendiar. Le sultan le reçut alors, et, apprenant qu'il était né à Thous, se fit expliquer par lui l'origine de sa ville natale. Il fut

[1] Préface n° 1, Macan, p. 24 et suiv.

[2] *Ibidem*, p. 28.

frappé[1] des connaissances sur l'ancienne histoire de la Perse que déploya Firdousi, le présenta aux sept poëtes qui s'étaient essayés sur le Livre des rois, et le renvoya avec des présents. Un autre jour[2], il fit improviser par Firdousi un tétrastique en l'honneur d'un de ses favoris, Ayaz, et fut si enchanté de la manière dont le poëte s'en acquitta, qu'il lui donna le nom de *Firdousi* (le Paradisiaque), en disant que le poëte avait converti l'assemblée en un paradis.

Ce fut probablement dans une des premières assemblées[3] auxquelles Firdousi assistait, qu'eut lieu le défi célèbre que lui portèrent trois des principaux poëtes de la cour, Ansari, Farroukhi et Asdjedi. Ils commencèrent un tétrastique rimant sur la syllabe *schen*, et employèrent, dans les trois premières lignes, les seuls mots de la langue persane qui se terminent par cette syllabe. La grande connaissance des traditions que possédait Firdousi le tira d'embarras, et fournit pour la dernière rime le nom propre de Peschen[4].

C'était l'époque brillante de la vie de Firdousi : il avait conquis la faveur du prince le plus magnifique de son temps, tous les matériaux que Mahmoud avait réunis

[1] Préface n° 1, Macan, p. 32.

[2] *Ibidem*, p. 33.

[3] On place ordinairement cette scène dans un jardin où Firdousi se serait arrêté avant d'entrer dans la ville de Ghaznin, et où il aurait trouvé les trois poëtes occupés à boire et à rimer. Je préfère la version de cette anecdote que donne la préface n° 1, selon mon manuscrit n° 4, fol. 8 v°. Un pareil défi était tout à fait dans l'esprit de la cour lettrée de Ghaznin.

[4] On trouve le texte de ce tétrastique dans Dauletschah; chez M. de Wallenbourg, p. 66; et dans la préface persane de Macan, p. 27.

étaient à sa disposition, et les moyens de réaliser le rêve de toute sa vie, l'achèvement de sa grande entreprise, se trouvaient entre ses mains. On peut voir un reflet de son ivresse de bonheur dans l'éloge de Mahmoud [1], placé dans la préface du Livre des rois, et écrit dans un temps où rien ne lui faisait encore prévoir les malheurs que sa nouvelle position allait lui attirer. Mahmoud lui remit le *Seïr-al-Molouk* [2], et lui fit préparer un appartement attenant au palais [3] et qui avait une porte de communication avec le jardin privé du roi [4]. Les murs de son appartement furent couverts de peintures [5] représentant des armes de toute espèce, des chevaux, des éléphants, des dromadaires et des tigres, des portraits de rois et de héros de l'Iran et du Touran. Mahmoud pourvut à ce que personne ne pût l'interrompre dans son travail, en défendant la porte à tout le monde, à l'exception de son ami Ayaz et d'un esclave chargé du service domestique [6]. Le sultan professait pour lui une admiration passionnée et se complaisait à dire qu'il avait souvent entendu ces mêmes histoires, mais que la poésie de Firdousi les rendait comme neuves, et qu'elle inspirait aux auditeurs de l'éloquence, de la bravoure et de la pitié [7].

Il paraît que les épisodes du livre furent lus au roi à mesure que Firdousi les acheva, et que la récitation fut

[1] *Livre des rois*, t. I, p. 23 et suiv.
[2] Préface n° 1, Macan, p. 33 et suiv.
[3] *Ibidem*, p. 34.
[4] Préface n° 1, manuscrit de la Bibliothèque royale 278, fol. 5 r°.
[5] Préface n° 1, Macan, p. 34.
[6] *Ibidem*.
[7] *Ibidem*.

accompagnée de musique et de danse. On trouve dans un des plus anciens manuscrits du Livre des rois[1] un dessin intéressant qui représente Firdousi récitant une partie de son poëme devant le sultan. Le poëte est assis sur un coussin, et devant lui est placé son livre sur une espèce de pupitre. En face de lui se tiennent des musiciens qui l'accompagnent, et des danseuses qui suivent les sons de la musique en s'inclinant à droite et à gauche. Cette représentation demi-théâtrale de la poésie épique n'était pas une innovation, car nous savons[2] que Naser Ibn-al-Hareth amena de la cour de Nouschirwan des chanteuses qui récitaient les exploits de Rustem. Aujourd'hui encore le *schaïr* qui récite, au Caire et en Arabie, le poëme épique d'Abou-Saïd s'accompagne du monocorde appelé *rebab*[3].

Mahmoud ordonna à Khodjah Hasan Meïmendi de payer au poëte mille pièces d'or pour chaque millier de distiques; mais Firdousi demanda à ne recevoir qu'à la fin du poëme la somme totale qui lui serait due, dans l'intention d'accumuler un capital suffisant pour pouvoir bâtir la digue dont il avait tant désiré la construction dans son enfance[4]. Il était alors dans la première vogue de la faveur; il ne pensait pas qu'elle pût changer et ne soupçonnait pas qu'il allait être l'objet de haines de toute espèce. Il avait été fort bien reçu par les personnes les plus considérables de la cour, et se répandait en éloges sur elles; ce qui excita la jalousie de Hasan Meïmendi, qui bientôt com-

[1] Mon manuscrit n° 5.

[2] *Sale's Koran*, chapitre xxxi, verset 6, note.

[3] Voyez Lane, *The modern Egyptians*, t. II, p. 75; et Fresnel, *Quatrième Lettre*, p. 9.

[4] Préface n° 1, Macan, p. 34.

mença à lui refuser tout ce qu'il demandait, de sorte que le poëte était réduit à se plaindre que le pain lui manquait, tandis qu'il donnait son temps au travail ordonné par le sultan[1]. Il paraît avoir eu à lutter presque continuellement avec le besoin, et ses plaintes sur la vie qu'il menait à la cour sont des plus amères. Arrivé à la moitié de son travail, il dit : «J'ai passé ainsi soixante-cinq ans dans la «pauvreté, dans le besoin et la fatigue;» et, ayant terminé entièrement son poëme, il se plaint, dans l'épilogue, que les grands et les nobles copiaient ses vers sans lui donner autre chose que leurs bénédictions, et qu'Ali le Dilémite, et Houseïn fils de Katib, étaient les seuls qui l'eussent soutenu, surtout le dernier. «C'est lui qui m'a donné de «la nourriture, des vêtements, de l'argent et de l'or; c'est «lui qui m'a donné les moyens de mouvoir pied et aile.»

Cependant sa gloire s'étendait rapidement; à peine un épisode de son poëme était-il achevé que des copies s'en répandaient dans toute la Perse, et les plus généreux parmi les princes qui les recevaient, envoyaient, en retour, des présents à l'auteur[2]. Mais ces ressources accidentelles ne l'enrichissaient pas, car il comptait sur la promesse de Mahmoud et n'amassait point de fortune. Quelques-unes de ces démonstrations de sympathie servirent même à fournir un nouvel aliment aux haines auxquelles il était exposé à la cour. C'est ainsi qu'une copie de l'épisode de Rustem et d'Isfendiar[3] ayant été apportée à Rustem[4] fils

[1] Préface n° 1, Macan, p. 35.

[2] *Ibidem*, p. 38.

[3] Manuscrit de la Bibliothèque royale n° 229, fol. 5 v°.

[4] Son nom entier était Abou Thaleb Rustem; et son titre Medjid-

de Fakhr-al-daulet le Dilémite, celui-ci donna au porteur cinq cents pièces d'or, envoya le double de cette somme au poëte, et l'invita chez lui en lui promettant la réception la plus gracieuse. Hasan Meïmendi[1] ne manqua pas de faire à Firdousi un crime d'avoir accepté cette faveur d'un prince dont Mahmoud était l'ennemi politique et religieux; car le Dilémite et Firdousi étaient Schiites, pendant que Mahmoud et Meïmendi étaient Sunnites. Firdousi répond, dans l'Introduction au *Livre des rois*, à cette accusation d'hérésie avec autant de modération que de fermeté[2]: «Je «suis, dit-il, l'esclave de la famille du prophète; je révère «la poussière des pieds d'Ali, je ne m'adresse pas à «d'autres; telle est ma manière de parler. — Si tu mets «ton espérance dans un autre monde, prends ta place

ad-daulet. Il monta encore mineur sur le trône en 387 de l'hégire, et fut fait prisonnier par Mahmoud en 420.

[1] Préface n° 1, Macan, p. 39. — Cette anecdote est confirmée par une autre qu'à son tour elle sert à éclaircir. Lorsque Mahmoud, l'an 420 de l'hégire, se fut rendu maître de la personne de Rustem fils de Fakhr-al-daulet, il lui demanda s'il avait lu le *Livre des rois;* le prisonnier répondit affirmativement. Alors le roi lui demanda s'il y avait trouvé un exemple de deux rois gouvernant le même pays; Rustem répondit qu'il n'y avait rien trouvé de pareil. «Quelle folie, dit «Mahmoud, t'a donc poussé à venir dans mon camp?» et il le fit jeter dans les fers, où il resta jusqu'à sa mort. (Voyez Price, *Muhammedan History,* t. II, p. 268.) Plusieurs savants ont douté que l'ouvrage de Firdousi pût s'être répandu assez vite pour autoriser Mahmoud à faire une pareille question. Mais on comprend bien que Mahmoud, qui savait avec quelle faveur Rustem avait accueilli les épisodes du *Livre des rois,* et qui avait été si jaloux du patronage accordé à Firdousi par le prince dilémite, ait trouvé irrésistible la tentation de se servir de ce livre même pour motiver la condamnation de son ennemi.

[2] *Livre des rois*, t. I, p. 15.

«auprès du prophète et auprès d'Ali; si mal t'en arrive, «que ce soit ma faute, etc.» Mais en même temps il est loin de se livrer aux récriminations si communes entre des sectes rivales; il parle[1] d'Aboubekr, d'Omar et d'Othman avec respect, et dit même : «Le prophète est le soleil, ses «compagnons sont la lune, et la véritable voie est celle «qui les comprend tous.» Cette tolérance ne désarma point les ennemis du poëte, et sa préface même, qui est écrite dans un esprit de piété remarquable, devint le prétexte de nouvelles attaques; on y trouva la preuve que l'auteur était non-seulement Schiite, mais matérialiste et athée[2].

Ses ennemis littéraires lui faisaient d'autres reproches, dont le sujet est bien plus intéressant pour nous. Les gens de lettres, qui étaient jaloux de lui, discutaient, dans les assemblées du sultan, le mérite de son œuvre, et prétendaient qu'il était entièrement dû à l'intérêt des sources, et nullement au talent poétique de l'auteur[3]. Ses amis le défendaient, et, après une de ces discussions, le sultan et sa cour convinrent de donner à Firdousi un épisode qu'il mettrait en vers le jour même, de sorte qu'on pût voir, par la comparaison de sa composition avec l'original, ce qui appartenait au mérite de l'exécution. On choisit l'histoire du combat de Rustem avec Aschkebous Keschani. Firdousi rédigea, le jour même, sa version poétique telle qu'on la trouve dans le *Livre des rois*, la lut devant le sultan, et excita l'étonnement et l'admiration de toute la cour.

[1] *Livre des rois*, t. I.
[2] Préface n° 1, Macan, p. 15, p. 36 et 37.
[3] *Ibidem*, p. 39 et 40.

Ce serait une chose infiniment curieuse que l'original de cet épisode; mais la rédaction que nous en a conservée une des préfaces persanes est évidemment postérieure à Firdousi, car elle contient un vers de Firdousi même. Je vais pourtant rapporter au bas de la page la traduction de cette anecdote, telle que nous la possédons, pour que le lecteur puisse la comparer avec le récit poétique qu'il trouvera dans le second volume [1].

Entouré de toutes ces difficultés, Firdousi eut encore le malheur de perdre son fils, âgé de trente-sept ans. Il a consacré à cet événement quelques belles strophes, qu'on peut voir dans sa vie de Khosrou Parwitz [2] : «Tu m'as «tendu dans le malheur une main secourable : pourquoi «as-tu cherché une autre route que celle de ton vieux «compagnon? As-tu donc rencontré de jeunes amis pour me «devancer si rapidement? Ce jeune homme, lorsqu'il eut «trente-sept ans, ne trouva pas le monde à son goût et «partit; il partit, et ne me laissa que peines et douleurs.

[1] «Kamous le Keschanide envoya Aschkebous provoquer au combat «les Iraniens. Rehham le combattit du côté des Iraniens, mais il finit «par s'enfuir sur la montagne. Thous irrité voulut aller lui-même «se mesurer avec Aschkebous; mais Rustem lui dit : Tu es le chef de «l'armée, pourquoi combattrais-tu en personne? Maintiens l'armée «dans sa position pendant que je me battrai avec Aschkebous :

Garde, selon la coutume, le centre de l'armée, et moi je vais combattre à pied.

«Ensuite il s'avança à pied contre Aschkebous et lança une flèche «contre son cheval. Le cheval tomba, et Aschkebous, qui se trou«vait à pied, lança une flèche contre Rustem, qui, à son tour, le frappa «d'une flèche dans la poitrine et le tua.» (Préface n° 1, Macan, p. 39.)

[2] Édition de Calcutta, p. 1951.

«Il a noyé dans le sang mon cœur et mes yeux; il est allé «dans le monde de la lumière et va y choisir une place «pour son père. Des années nombreuses ont passé sur moi, «de sorte qu'il ne me reste plus aucun de mes compa-«gnons. Mon fils tient les yeux ouverts sur moi et s'impa-«tiente de ce que je tarde à le rejoindre. J'ai soixante-cinq «ans; il en avait trente-sept, et il est parti sans demander «congé au vieillard, etc.»

Il paraît que ce malheur ne désarma pas les ennemis du poëte, car nous le trouvons, l'année suivante, se plaignant de nouveau de leurs attaques. «Mon livre, dit-il [1], «aura soixante mille vers (et renfermera) des paroles dignes «de louanges et propres à chasser les soucis, pendant que «personne ne peut trouver un (autre) poëme persan qui «contienne trois mille vers. Quelque peine qu'ils se donnent «pour y chercher de mauvais vers, ils en trouveront à «peine cinq cents. Et pourtant un roi (comme Mahmoud) «plein de générosité et brillant dans le monde entre tous «les rois n'a pas jeté les yeux sur ces histoires, à cause «des propos d'un calomniateur [2] et de ma mauvaise for-«tune. Le calomniateur a été jaloux de mon œuvre et a «déprécié ma marchandise aux yeux du roi. Mais quand le «chef des armées du roi lira ces paroles pleines de dou-«ceur et qu'il y réfléchira dans la pureté de son âme, alors «j'aurai à me réjouir des trésors que je recevrai de lui. «Puissent ses ennemis ne jamais l'approcher! Il parlera de «moi au roi, et peut-être que mes peines, semblables à «des semences, porteront leur fruit.»

[1] Édition de Calcutta, p. 1998.
[2] Hasan Meïmendi.

C'est au milieu de ces afflictions et de ces embarras de toute espèce que Firdousi passa à peu près douze ans à la cour [1], et qu'il acheva son ouvrage. Il le fit présenter à Mahmoud par Ayaz, et le roi ordonna à Hasan Meïmendi d'envoyer au poëte autant d'or qu'un éléphant en pouvait porter; mais Hasan persuada au roi que c'était trop de générosité, et qu'une charge d'argent suffisait [2]. Il fit mettre 60,000 direms d'argent dans des sacs, et les fit porter à Firdouzi par Ayaz. Le poëte était, dans ce moment, au bain; et lorsqu'il en sortit, Ayaz le salua et lui fit apporter les sacs. Firdousi, ne doutant pas que ce ne fût de l'or, reçut le présent avec grande joie; mais lorsqu'il s'aperçut de son erreur, il entra en colère et dit à Ayaz que ce n'était pas là ce que le roi avait ordonné de faire; Ayaz lui conta tout ce qui s'était passé entre Mahmoud et Hasan, et Firdousi lui donna alors vingt mille pièces, et autant au baigneur; puis il prit chez un marchand de fouka [3], qui se tenait à la porte du bain, un verre de fouka, le but et le paya avec les vingt mille pièces qui lui restaient, en disant à Ayaz de retourner chez le sultan et de lui dire que ce n'était pas pour gagner de l'argent et de l'or qu'il s'était donné tant de peine. Ayaz rapporta les paroles du poëte à Mahmoud, qui reprocha à Hasan de lui avoir fait com-

[1] Selon d'autres, il en repartit, après quatre ans de séjour, pour la ville de Thous, où il passa aussi quatre ans, au bout desquels il revint à Ghaznin (voyez Dauletschah); mais ce récit n'a rien de vraisemblable, car le poëte aurait sans doute mentionné cette circonstance dans un des nombreux passages de son livre où il parle de lui-même.

[2] Préface n° 1, Macan, p. 44. — Préface n° 2, manuscrit de la Bibliothèque royale n° 278, fol. 4 v°.

[3] Le *fouka* est une espèce de bière.

mettre une injustice qui l'exposerait à être blâmé par tout le monde. Hasan répondit que tout présent du roi, que ce fût une pièce d'argent ou cent mille, devait être également bien reçu; et que s'il donnait une poignée de poussière, on devrait la placer sur ses yeux comme du collyre. Il réussit à détourner sur Firdousi la colère du sultan et à faire revivre les anciens griefs de ce dernier contre le poëte; de sorte que Mahmoud déclara que le lendemain matin il ferait jeter ce Karmathe [1] sous les pieds des éléphants. Firdousi apprit ce qui s'était passé par un des grands de la cour qui avait été présent à cette scène, et il passa la nuit dans une grande anxiété. Le lendemain matin il se rendit, par la porte de communication entre son appartement et le palais du sultan [2], dans le jardin particulier que Mahmoud devait traverser pour aller à un pavillon où il avait l'habitude de faire ses ablutions; là il se jeta aux pieds de Mahmoud, déclarant [3] que ses ennemis l'avaient calomnié en disant qu'il était Karmathe et qu'il avait manqué de respect au sultan en refusant son présent; que d'ailleurs les États du sultan contenaient des personnes de toutes les religions, des Guèbres, des juifs et des chrétiens, et qu'il n'avait qu'à regarder son esclave comme un de ceux-ci. Il parvint à apaiser Mahmoud; mais il ne lui

[1] Les Karmathes étaient une secte qui exerça une grande influence dans le III[e] et le IV[e] siècle de l'hégire. Ils expliquaient le Koran allégoriquement et étaient à peine considérés comme musulmans. Firdousi ne faisait réellement pas partie de cette secte; mais cette accusation était une chose très-grave pour lui qui était déjà suspect d'hérésie.

[2] Préface n° 2, manuscrit 278, fol. 5 r°.

[3] Préface n° 1, Macan, p. 46.

pardonna pas la manière dont il avait été traité, déterminα sur-le-champ à quitter Ghaznin. Il rentra lui, prit les brouillons de quelques milliers de vers avait composés, mais qui n'étaient pas encore copié déchira et les jeta au feu. Il se rendit ensuite à la g mosquée de Ghaznin, et écrivit sur le mur, à l'en où le sultan avait l'habitude de se placer, les deux disti suivants :

« La cour fortunée de Mahmoud, roi du Zaboulis « est comme une mer. Quelle mer! on n'en voit pas l « vage. Quand j'y plongeais sans y trouver de perles, c'e « la faute de mon étoile et non pas celle de la mer. »

Ensuite il donna à Ayaz un papier scellé, le pria d remettre au sultan après un délai de vingt jours et dans moment de loisir, l'embrassa et partit un bâton à la m et couvert d'un manteau de derwisch; car il n'avait pas moyens de faire de meilleurs préparatifs de voyage. l grand nombre des gens de la cour auraient voulu l'acco pagner, mais ils eurent peur du sultan et de Hasan, et n'y eut qu'Ayaz qui ne démentit pas son amitié pour poëte, et qui envoya après lui une monture et des effe de voyage[1]. Vingt jours après, Ayaz remit le papier d Firdousi au sultan, qui l'ouvrit pensant que c'était u placet, et y trouva la célèbre satire. Je la donne en entier non-seulement parce qu'elle contient beaucoup de trait qui se rapportent à la vie de Firdousi, mais parce qu'elle peint le caractère du poëte mieux que ce que je pourrais dire.

[1] Préface n° 1, Macan, p. 48.

SATIRE CONTRE MAHMOUD,

PAR FIRDOUSI[1].

O roi Mahmoud, conquérant des zones de la terre, si tu ne me crains pas, crains Dieu. Comme la royauté est à toi dans ce monde, tu demanderas pourquoi ces clameurs. Ne connais-tu donc pas l'ardeur de mon âme? n'as-tu donc pas pensé à mon épée qui verse le sang, toi qui m'appelles mécréant et impie? Je suis un lion courageux, et tu m'appelles mouton! On m'a calomnié en disant que l'amour de cet homme aux mauvaises paroles pour le Prophète et pour Ali est usé[2]. Je serai l'esclave de tous les deux jusqu'au jour de la résurrection, quand même le roi ferait déchirer mon corps. Je ne renoncerai pas à l'amour de ces deux maîtres, quand même l'épée du roi percerait ma tête. Je suis l'esclave de la famille du Prophète, je chante la louange de la poussière des pieds d'Ali; et si quelqu'un a dans son cœur de la haine contre Ali, y a-t-il dans le monde quelque chose de plus méprisable que lui? Tu m'as menacé de me faire fouler aux pieds des éléphants jusqu'à ce que mon corps devînt comme les flots bleus de la mer. Je ne crains rien, car, dans la sérénité de mon âme, j'ai le cœur rempli d'amour envers le Prophète et envers Ali. Que dit celui qui a proclamé la révélation, le maître des commandements et le maître des prohibitions? «Je suis la ville de la connaissance de Dieu, et

[1] Je donne ici la satire d'après mon manuscrit n° 5, qui se rapproche beaucoup du manuscrit de la Bibliothèque royale n° 229, et de celui que Macan a suivi dans sa préface persane, p. 63-66. D'autres manuscrits contiennent des rédactions de cette pièce, les unes beaucoup plus courtes, les autres beaucoup plus longues; j'en possède une qui n'a que trente distiques, et une autre qui en a cent soixante.

[2] Firdousi répète ici la déclaration de son attachement à Ali presque dans les mêmes termes qu'il avait employés dans la préface du *Livre des rois* (voyez p. 14-16), et qui avaient été le prétexte des accusations d'hérésie qu'il avait eu à subir.

«Ali est ma porte.» C'est là la parole véritable du Prophète, et j'atteste qu'elle renferme le secret *de sa pensée;* tu dirais que mon oreille entend sa voix. Si tu as du sens, de la prudence et de l'intelligence, prends ta place auprès du Prophète et d'Ali. S'il t'en arrive malheur, que la faute en retombe sur moi. Il en est ainsi, et c'est là la voie et la conviction dans lesquelles je suis né et dans lesquelles je mourrai. Sache que je suis la poussière des pieds d'Ali. Je ne m'adresse point à d'autres que lui et n'ai point d'autre manière de parler. Si le roi Mahmoud s'écarte de cette voie, son intelligence ne vaut pas un grain d'orge; et puisque Dieu doit placer dans l'autre monde le Prophète et Ali sur le trône de la royauté, je pourrai y protéger cent hommes comme Mahmoud, si mes paroles, *dans cette vie*, prouvent l'amour *que j'ai pour le Prophète et pour Ali.* Il y aura des rois aussi longtemps que durera ce monde, et ceux qui porteront des couronnes entendront la déclaration que je fais, que Firdousi de Thous, qui a recherché la compagnie des hommes purs, n'a pas composé ce livre en l'honneur de Mahmoud. C'est au nom du Prophète et d'Ali que j'ai parlé, que j'ai enfilé les perles de l'intelligence. Lorsqu'il n'y avait pas de Firdousi dans le monde, c'était parce que la fortune du monde était impuissante à *le produire.* Tu n'as pas fait attention à mon livre, tu t'es laissé détourner par les paroles d'un calomniateur: mais quiconque a dit du mal de mon poëme n'a pas de secours à attendre du ciel qui tourne *sur nos têtes.* J'ai composé en belles paroles ce chant des anciens rois; et lorsque mon âge a approché de quatre-vingts ans, mon espérance a été anéantie tout à coup. J'ai, sur cette terre de passage, travaillé de longues années, dans l'espoir d'acquérir un trésor; j'ai composé deux fois trente mille beaux vers [1], tous destinés à décrire les batailles, les épées, les flèches, les arcs et les lacets, les massues, les glaives

[1] C'est un nombre rond, car les meilleurs manuscrits du *Livre des rois* ne contiennent que cinquante-trois à cinquante-quatre mille distiques. Il est vrai que dans quelques manuscrits on en compte soixante mille; mais ils sont enflés par des interpolations très-considérables, tirées d'autres poëmes épiques, comme nous verrons plus tard.

puissants, les armures des chevaux, les cottes de mailles et les casques, les déserts, les mers, la terre et les flots, les loups et les lions, les éléphants et les tigres, les Afrites, les dragons et les crocodiles, les arts magiques des Ghouls, les enchantements des Divs, dont les cris s'élèvent jusqu'au ciel; les guerriers renommés au jour de la bataille; les hommes de guerre accoutumés aux combats et aux cris de la mêlée; les *rois* illustres assis sur le trône et entourés de splendeur, comme Tour, Selm et Afrasiab; comme le roi Feridoun et Keïkobad; comme Zohak le mécréant, sans foi et sans justice; comme Guerschasp et Sam fils de Neriman, qui étaient les Pehlewans du monde, accoutumés à vaincre; *les rois* comme Houscheng et Thahmouras le vainqueur des Divs; comme Minoutchehr et Djemschid le puissant maître; comme Kaous et Keïkhosrou le couronné; comme Rustem et le glorieux héros au corps d'airain [1], Gouderz et ses quatre-vingts fils renommés, *parfaits* cavaliers dans le champ des tournois et lions dans le combat; comme le glorieux roi Lohrasp, le Sipehdar Zerir et Guschtasp; comme Djamasp, qui brillait parmi les étoiles d'un éclat plus grand que le soleil; comme Dara fils de Darab, Bahman et Iskender, qui fut le maître des rois des rois; comme le roi Ardeschir et son fils Schapour; comme Bahram et le bon Nouschirwan. Tels sont les héros, portant haut la tête, que j'ai peints l'un après l'autre. Tous sont morts depuis longtemps; mais ma parole a rendu la vie à leurs noms.

O roi! je t'ai adressé un hommage qui sera le souvenir que tu laisseras dans le monde. Les édifices que l'on bâtit tombent en ruine par l'effet de la pluie et de l'ardeur du soleil; mais j'ai élevé dans mon poëme un édifice immense auquel la pluie et le vent ne peuvent nuire. Des siècles passeront sur ce livre, et quiconque aura de l'intelligence le lira. J'ai vécu trente-cinq années dans la pauvreté, dans la misère et les fatigues, et pourtant tu m'avais fait espérer une autre récompense, et je m'attendais à autre chose du

[1] Rouin-tan, *au corps d'airain*, est un surnom d'Isfendiar fils de Guschtasp.

maître du monde. Mais un ennemi[1] (puisse le jour du bonheur ne jamais luire sur lui!) a dit du mal de mes bonnes paroles; il m'a calomnié devant le roi; il a fait un charbon noir d'un charbon ardent. Si tu avais été un juge équitable, tu aurais réfléchi, lorsqu'on te parlait ainsi, que j'ai payé, selon mon talent, par mes paroles, la dette que je devais au monde. J'ai rendu par mes vers le monde beau comme un paradis[2], et personne avant moi n'a su semer la semence de la parole. Il y a eu des hommes sans nombre qui ont répandu des paroles et composé des vers sans fin; mais, si nombreux qu'ils aient été, personne n'en parle plus. Pendant trente ans je me suis donné une peine extrême; j'ai fait revivre la Perse par cette œuvre persane; et si le roi n'était un avare, j'aurais une place sur le trône. Mais comme il n'était pas né pour porter le diadème[3], il ne pouvait pas se rappeler *les manières* de ceux qui sont faits pour le porter. S'il avait eu un roi pour père, il aurait mis sur ma tête une couronne d'or; s'il avait eu une princesse pour mère, j'aurais eu de l'or et de l'argent jusqu'au genou. Mais comme il n'y a pas eu de grandeur dans sa famille, il ne peut entendre prononcer les noms des grands. La générosité du roi Mahmoud, de si illustre origine, n'est rien, et moins que rien[4]. Lorsque j'eus passé trente ans à travailler au *Livre des rois* pour que le roi me donnât en retour des richesses, pour qu'il me mît à l'abri du besoin dans ce monde, pour qu'il me fît porter haut la tête parmi les grands, il ouvrit son trésor pour me payer le mien, et me donna *la valeur* d'un verre de fouka. Pour un roi qui possède tant de trésors, je ne vaux donc qu'un verre de fouka; je l'ai

[1] Ceci est évidemment une allusion à Hasan Meïmendi.

[2] On a vu plus haut le mot de Mahmoud auquel Firdousi fait allusion dans ce passage. Voyez p. xxx.

[3] Le père du sultan avait été, dans l'origine, esclave d'Alptequin, général au service de Nouh le Samanide.

[4] L'expression dont se sert Firdousi signifie littéralement, *neuf dans neuf, et trois dans quatre;* je pense qu'elle est empruntée à un jeu. Je n'ai pas rencontré autre part cette singulière locution, de sorte que je ne puis en donner le sens que par conjecture.

acheté chemin faisant; et, de fait, il vaut mieux qu'un pareil roi, qui n'a ni foi, ni loi, ni manières *royales*. Mais le fils d'un esclave ne peut valoir grand'chose, quand même son père serait devenu roi. Rehausser la tête de ceux qui ne le méritent pas et en espérer du bien, c'est perdre le bout de son fil, c'est nourrir dans son sein un serpent. Quand tu planterais dans le jardin du paradis un arbre dont l'espèce est amère, quand tu en arroserais les racines, au temps où elles ont besoin d'eau, avec du miel pur puisé dans le ruisseau du paradis, à la fin il montrera sa nature et portera un fruit amer. Si tu passes à côté d'un morceau d'ambre brillant, ton vêtement en sera tout parfumé; mais si tu t'approches d'un charbonnier, il ne fera que te noircir. Il ne faut pas s'étonner du mal que fait ce qui est de race mauvaise; il ne faut pas essayer de dépouiller la nuit de son obscurité. Ne mettez point votre espoir en des hommes de naissance impure; car un noir, pour être lavé, ne devient pas blanc. Espérer du bien d'une source mauvaise, c'est placer sur son œil de la poussière *au lieu de collyre* [1].

Si le roi avait été un homme digne de renom, il aurait honoré le savoir; et, ayant entendu mes discours de toute espèce sur les manières des rois et sur les usages des anciens, il aurait accueilli autrement mes désirs, il n'aurait pas rendu vain le travail de toute ma vie. Voici pourquoi j'écris ces vers puissants : c'est pour que le roi y prenne un conseil, qu'il connaisse dorénavant la puissance de la parole, qu'il réfléchisse sur l'avis que lui donne un vieillard, qu'il n'afflige plus d'autres poëtes, et qu'il ait soin de son honneur; car un poëte blessé compose une satire, et elle reste jusqu'au jour de la résurrection. Je me plaindrai devant le trône de Dieu le très-pur, en répandant de la poussière sur ma tête et disant : « O « Seigneur! brûle son âme dans le feu, et entoure de lumière l'âme « de ton serviteur qui en est digne. »

[1] Ceci est une allusion à l'expression dont s'était servi Hasan Meïmendi à l'occasion du payement de Firdousi en argent au lieu d'or. Voyez p. XXXIX.

Le sultan entra en fureur à cette lecture [1], et envoya sur-le-champ des hommes à pied et à cheval à la poursuite de Firdousi, en promettant 50,000 dinars à celui qui le ramènerait; mais le fugitif avait une trop grande avance, et l'on ne réussit pas à l'atteindre. Au reste, la lutte entre le poëte et le roi ne faisait que de commencer, car Mahmoud était le prince musulman le plus puissant de son temps, et Firdousi ne pouvait guère espérer de trouver un lieu de repos dans toute l'étendue du khalifat; néanmoins il n'avait pas trop présumé de la justice de sa cause et du pouvoir de son génie; car s'il ne trouva pas partout de la protection, du moins ne rencontra-t-il personne qui eût voulu le livrer à son ennemi : la voix publique était pour lui, et il ne tarda pas à en éprouver les effets.

Les récits que nous possédons sur les aventures de Firdousi pendant sa fuite diffèrent considérablement entre eux, et il est très-difficile de les concilier ou de décider, à chaque différence, quelle est la meilleure version. Le récit de la grande préface est entremêlé de vers qui, au premier abord, pourraient paraître l'œuvre de l'auteur même de la préface, lequel les aurait ajoutés, selon le goût du temps, à la narration en prose; mais, en y regardant de plus près, on reconnaît que ce sont des citations tirées d'une biographie en vers plus ancienne; car non-seulement ces fragments sont d'un style plus simple et meilleur que celui de la préface, écrite dans le goût qui régnait à la cour des Timourides, mais encore ils ne s'accordent pas toujours avec le récit en prose. Dans ce cas, je donne la préférence aux fragments en vers, car l'auteur de la préface

[1] Préface n° 2; Wallenbourg, p. 62.

paraît avoir changé quelquefois sans raison la suite des événements.

Firdousi se dirigea d'abord vers le Mazenderan [1], province qui était alors sous l'autorité de Kabous, prince du Djordjan [2], et il s'y occupa à corriger le *Livre des rois*. Kabous, à qui Firdousi fit demander la permission de lui présenter son ouvrage, et qui était lui-même un homme de lettres distingué, promit de pourvoir à tous ses besoins, et Firdousi composa une pièce de vers en son honneur. Mais Kabous apprit bientôt les circonstances de la fuite de Ghaznin, et fut fort embarrassé de son nouvel hôte. Il avait à ménager Mahmoud, qui convoitait la possession du Mazenderan, et qui parvint, en effet, quelques années plus tard, à se faire reconnaître comme suzerain par Minoutchehr fils de Kabous. Les considérations politiques l'emportèrent dans son esprit; il fit au poëte un présent magnifique et le pria de choisir un autre séjour [3].

[1] Selon Dauletschah, il resta encore un mois caché à Ghaznin, ce qui est peu vraisemblable, se réfugia ensuite chez Abou'lmaani, marchand de livres à Herat, et ne partit pour le Mazenderan que lorsque la proclamation du sultan contre lui l'eut forcé de quitter le Khorasan. Selon l'auteur de la grande préface, il passa d'abord dans le Kouhistan; mais on verra plus bas que son séjour dans cette province dut précéder immédiatement son retour à Thous; et les fragments poétiques insérés dans cette préface même prouvent que c'est dans le Mazenderan que Firdousi se rendit d'abord : «Firdousi ayant quitté Ghaznin, «se rendit dans le Mazenderan.» (Préface n° 1, Macan, p. 52.)

[2] Dauletschah et les différents manuscrits de la préface n° 1 écrivent avec une étrange confusion les noms de ce prince. Mais il n'y a guère de doute que ce ne fût Kabous, appelé Schems-almaali, fils de Weschmguir, qui fut déposé quelques années plus tard (en 403 de l'hégire).

[3] Préface n° 1, Macan, p. 52 et suiv.

Firdousi reprit son bâton de voyage, et se rendit à Baghdad. Il n'y connaissait personne et resta quelques jours dans la solitude, jusqu'à ce qu'un marchand lui offrît sa maison. Le marchand ayant appris l'histoire du poëte, tâcha de le consoler et de lui faire espérer du repos, puisqu'il était arrivé «à l'ombre du maître des croyants.» Il connaissait le vizir du khalife et espérait l'intéresser en faveur de son nouvel ami. Firdousi composa, en l'honneur du vizir, un poëme en arabe, et le remit au marchand, qui se rendit à l'assemblée du vizir, où le poëme fut lu en présence des beaux esprits de la cour, et reçu avec la plus grande approbation. Le vizir donna à Firdousi un appartement chez lui, et conta au khalife Kader-billah toute l'histoire du travail de Firdousi et la manière dont il avait été persécuté par Hasan et récompensé par Mahmoud. Kader-billah voulut le voir, et Firdousi lui remit, dans l'audience à laquelle il fut admis, un poëme en mille distiques en son honneur. Le khalife le traita avec beaucoup de bonté, quoiqu'il trouvât mal, lui et sa cour, que Firdousi eût composé un ouvrage en l'honneur des anciens rois de Perse et des adorateurs du feu. Le poëte, pour rentrer en grâce, fut obligé d'écrire un nouveau poëme sur un thème emprunté au Koran. Il choisit Iousouf et Zouleïkha, et acheva ce nouvel ouvrage en neuf mille distiques, écrits en persan et dans le même mètre que le *Livre des rois* [1].

[1] C'est le seul des ouvrages de Firdousi composés postérieurement au *Livre des rois* qui se soit conservé; mais il est fort rare, et je n'ai pu m'en procurer que le commencement, que je dois à l'amitié de M. Kasimirski. Macan le possédait; mais je ne sais pas ce que le manuscrit est devenu depuis la mort du propriétaire.

Mais pendant ce temps Mahmoud avait reçu la nouvelle de l'accueil qui avait été fait au poëte à la cour de Baghdad, et il adressa au khalife une lettre menaçante pour demander que le fugitif lui fût livré. Ce fut probablement alors que Firdousi partit pour Ahwaz, capitale de la province d'Irak-Adjemi, au gouverneur de laquelle il dédia son poëme de Iousouf et Zouleïkha[1]. De là il se rendit dans le Kouhistan, dont le gouverneur, Nasir Lek, lui était très-dévoué. Aussitôt qu'il eut touché la frontière de la province, Nasir Lek envoya au-devant de lui quelques-uns de ses familiers, qui l'amenèrent en cérémonie à la capitale. Nasir Lek lui-même alla solennellement à sa rencontre et le reçut très-gracieusement. Firdousi lui confia qu'il allait écrire un livre pour éterniser le souvenir de son sort et de l'injustice du sultan; mais Nasir, qui était ami de Mahmoud, lui représenta qu'il fallait s'abstenir de dire du mal d'autrui, surtout des rois; et il lui donna cent mille pièces d'argent en le conjurant de ne plus écrire ni parler ou faire parler contre le sultan. Firdousi finit par lui livrer ce qu'il avait déjà rédigé, en lui permettant de le détruire, et composa une pièce de vers dans laquelle il déclara que son intention avait été de flétrir le nom de ses ennemis, mais qu'il y renonçait sur la demande de son protecteur, et qu'il remettait son sort entre les mains de

[1] Macan (préface persane, p. 55; et préface anglaise, p. 52) conclut de cette dédicace que le poëme n'a pas pu être écrit à Baghdad. Mais il est très-possible que Firdousi l'ait dédié successivement à deux princes, ou qu'il l'ait achevé à Ahwaz. Il serait intéressant, sous beaucoup de rapports, de connaître ce poëme, car il est probable que Firdousi, selon son habitude, y parlait de temps en temps des circonstances qui lui étaient personnelles, et y donnait le fil de ses aventures postérieures à la satire.

Dieu. Nasir Lek[1] adressa alors une lettre au sultan dans laquelle il lui reprocha ses torts envers Firdousi, et justifia la satire de ce dernier par les indignités qu'il avait souffertes. Le messager qui portait cette lettre à Ghaznin y arriva, à ce que l'on raconte[2], le jour même où le sultan avait lu les deux distiques que Firdousi, avant son départ, avait écrits sur le mur de la mosquée; et Mahmoud, déjà ébranlé par ces vers, le fut encore davantage par le message de Nasir Lek. Les amis de Firdousi saisirent cette occasion pour représenter au sultan tout le tort qu'il se faisait par cette persécution, dont ses ennemis se serviraient pour flétrir sa mémoire, et parvinrent à le mettre tellement en colère contre Hasan Meïmendi, qu'il le condamna à mort[3].

Firdousi, sur ces entrefaites, soit qu'il eût appris le changement des sentiments du roi à son égard, soit qu'il

[1] Préface n° 1, Macan, p. 49.

[2] Il y avait évidemment une tradition généralement répandue, que quelques vers de Firdousi que Mahmoud aurait vus ou entendus inopinément avaient contribué à le faire repentir de la persécution du poëte; mais les détails que donnent les différentes biographies varient extrêmement. Selon Dauletschah (chez Vullers, p. 11), ce serait Hasan Meïmendi qui aurait récité au sultan deux distiques de Firdousi au sujet d'une lettre que Mahmoud adressait au roi de Dehli; selon Djami (*Beharistan*, manuscrit de la Bibliothèque royale 308, fol. 80 v°), ce seraient d'autres vers que Hasan aurait récités pendant une chasse. Dauletschah présente, en général, Hasan Meïmendi comme le protecteur de Firdousi, ce qui est inconciliable avec le récit des deux préfaces et avec les vers cités dans la préface n° 1.

[3] La préface n° 2 raconte autrement la disgrâce de Hasan : elle dit que Mahmoud, aussitôt que les gens qu'il avait envoyés à la poursuite de Firdousi furent revenus sans l'avoir trouvé, rassembla ses ministres et leur déclara que cette affaire honteuse était leur œuvre, les condamna à payer les 100,000 dinars dus au poëte, et les bannit de la ville. (Manuscrit de la Bibliothèque royale 278, fol. 4 v°.)

eût voulu revoir, à tout risque, sa ville natale, s'en était retourné à Thous[1], et y avait repris ses anciennes habitudes. Mais un jour, en passant par le bazar, il rencontra un enfant qui chantait le vers suivant de la satire :

Si le père du roi avait été un roi, son fils aurait mis sur ma tête une couronne d'or.

Le vieillard en fut saisi, poussa un cri et s'évanouit; on le rapporta dans sa maison, où il mourut, l'an 411 de l'hégire, âgé de quatre-vingt-trois ans, et onze ans après l'achèvement de son ouvrage.

On l'enterra dans un jardin; mais Abou'lkasim Gourgani, principal scheikh de Thous[2], refusa de lire les prières sur sa tombe, en alléguant que Firdousi, quoique homme savant et pieux, avait abandonné la bonne voie et consacré son temps à parler des mécréants et des adorateurs du feu. Mais la nuit suivante il eut un rêve dans lequel il vit Firdousi au paradis, vêtu d'une robe verte et portant sur la tête une couronne d'émeraudes. Il en demanda la raison à l'ange Rithwan, et l'ange lui récita un tétrastique du *Livre des rois* qui avait fait admettre le poëte. Après son réveil, le scheikh se rendit à la tombe de Firdousi, y prononça les prières ordinaires et raconta son rêve aux assistants.

Pendant ce temps Mahmoud avait envoyé les cent mille pièces d'or qu'il devait au poëte, avec une robe d'honneur et des excuses sur ce qui s'était passé; mais au moment où les chameaux chargés d'or arrivaient à l'une

[1] Préface n° 2, Macan, p. 58.
[2] *Ibidem*, p. 60.

des portes de Thous, le convoi funèbre de Firdousi sortait par une autre[1]. On porta les présents du sultan chez la fille de Firdousi, qui les refusa, en disant : « J'ai ce qui « suffit à mes besoins et ne désire point ces richesses[2]. » Mais le poëte avait une sœur[3] qui se rappela le désir que celui-ci avait manifesté de bâtir en pierre la digue de la rivière de Thous pour laisser un souvenir de sa vie. La digue fut construite en conséquence, et quatre siècles après on en voyait encore les restes. Probablement cette construction n'épuisa pas tous les fonds de cet héritage, car Hakim Nasir fils de Khosrou[4] raconte, dans son livre de Voyages, qu'il vit à Thous, en 438 de l'hégire, un grand caravansérai nouvellement bâti. Il demanda qui l'avait fait construire, et il lui fut répondu que Mahmoud avait envoyé un présent à Firdousi; mais que le poëte étant mort et son héritière ayant refusé de l'accepter, on avait fait un rapport au sultan, qui avait ordonné d'employer la somme à cette construction.

Nous avons vu plus haut quelles étaient les sources principales que Firdousi avait à sa disposition ; il nous reste maintenant à considérer quel usage il en a fait. S'en est-il tenu exactement aux traditions telles qu'elles avaient été recueillies sous les Sasanides, ou qu'elles existaient encore de son temps chez les Dihkans ? ou s'en est-il servi seulement comme d'un cadre vague qu'il a rempli de contes inventés à plaisir ? La solution de ce problème offre de grandes

[1] Djami, *Beharistan*, manuscrit cité, fol. 80 v°, et Dauletschah, dans la *Vie de Firdousi*.

[2] Djami, *ibidem*.

[3] Préface n° 2, Macan, p. 58.

[4] Préface n° 1, p. 59.

difficultés, parce que les matériaux mis en œuvre par le poëte ont disparu presque entièrement, de sorte qu'il ne nous reste aucun moyen de comparaison directe. Mais ce qui fait la difficulté de la question en fait aussi l'importance ; car plus il est certain que nous avons perdu les traditions originales, plus il importerait de savoir si la rédaction que le *Livre des rois* nous en offre en est l'expression fidèle.

Firdousi lui-même déclare, à plusieurs reprises et de la manière la plus formelle, qu'il ne fait que suivre la tradition : «Des traditions ont été racontées; rien de ce qui est «digne d'être transmis n'a été oublié. Je te raconterai de «nouveau une partie de ce qui a déjà été dit. Tout ce que «je dirai, tous l'ont déjà conté, tous ont déjà enlevé les «fruits du jardin de la connaissance [1].» Il donne des détails sur ses prédécesseurs; il indique les sources d'où il a tiré des épisodes particuliers; enfin il fait tout ce qu'il peut pour convaincre son lecteur qu'il n'est pas l'inventeur de ce qu'il raconte. On pourrait mettre en doute la sincérité de ses paroles et croire qu'il n'a fait en cela que se conformer au goût de son époque; mais nous avons de lui un témoignage écrit dans un temps où les circonstances avaient bien changé, où il était manifestement de son intérêt de présenter toutes ces traditions comme inventées par lui-même, et où il persiste néanmoins dans sa première assertion. Au commencement de son poëme de Iousouf et Zouleïkha, il parle de son *Livre des rois* assez légèrement. Il se trouvait alors, comme nous l'avons vu, à la cour du khalife, où on lui reprochait d'avoir abusé de son talent

[1] *Livre des rois*, t. I, p. 10.

pour faire revivre la gloire des anciens rois de Perse; et son but, dans la composition de ce nouveau poëme, était de se concilier les bonnes grâces de la cour orthodoxe. Il déclare donc qu'il est las de Feridoun et de Keïkobad, et «qu'il veut conter maintenant une histoire, non pas d'après «les anciennes traditions, mais d'après les paroles de Dieu, «maître de la justice.» — «Je ne conterai plus les his- «toires des rois; car mon cœur est las des cours royales, «et ces histoires ne sont que des mensonges, dont deux «cents ne valent pas une poignée de poussière.» Mais néanmoins il ne s'accuse pas d'être l'auteur de ces mensonges, et déclare n'avoir raconté que ce qu'il avait trouvé dans des livres : «J'ai composé un poëme qui contient des «récits de toute espèce, mais je n'y ai conté que ce que «j'avais lu.»

Tout ce que nous savons sur la manière dont il a composé son livre prouve que cette assertion du poëte est vraie, et qu'il n'a ni voulu ni même pu s'éloigner beaucoup de ses sources. Nous avons vu qu'il n'osait pas commencer son ouvrage avant d'avoir obtenu la collection faite par Danischwer Dihkan; qu'il lisait les épisodes, à mesure qu'il les achevait, devant Mahmoud, qui s'était occupé de ces mêmes traditions et les aimait passionnément; qu'il était entouré d'ennemis qui l'observaient, le mettaient à l'épreuve et ne trouvaient qu'une chose à lui reprocher, précisément son exactitude à se conformer à la tradition; enfin qu'il avait auprès de lui des Dihkans qui avaient recueilli, de leur côté, les souvenirs de leurs familles et qui n'auraient pas souffert qu'il les falsifiât. Voici comment il parle de l'aide qu'ils lui offraient : «Maintenant je vais «conter le meurtre de Rustem selon un livre écrit d'après

«les paroles des siens. Il y avait un vieillard nommé Azad «Serv, qui demeurait à Merv, chez Ahmed fils de Sahl; il «possédait le *Livre des rois* [1], et avait le corps et les traits «d'un Pehlewan, le cœur plein de sagesse, la tête pleine «de souvenirs, et la bouche remplie de vieilles traditions. «Il tirait son origine de Sam fils de Neriman, et parlait «souvent des combats de Rustem. Je vais conter ce que j'ai «appris de lui, etc.» (Cet Azad Serv est le même que Serv Azad, que Mahmoud avait fait venir à la cour, comme nous avons vu plus haut. Firdousi n'a retourné ici son nom que parce que le vers l'exigeait, comme il a fait pour beaucoup d'autres noms.) Au milieu de cet entourage, le poëte n'avait donc guère autre chose à sa disposition que le choix des relations, le rejet des traditions qu'il ne voulait pas employer, et le coloris du récit.

Il y a une autre raison, négative il est vrai, mais néanmoins plus forte à mon sens, pour croire que Firdousi n'a pas altéré les traditions; s'il l'avait fait, il se serait trahi sur-le-champ, car la critique historique était de son temps chose presque inconnue, et en s'écartant des traditions des Persans, il n'aurait pu que s'égarer dans celles des musulmans. On trouve des exemples de cette confusion dans les historiens arabes antérieurs à Firdousi, tels que Thabari, qui traitent de l'histoire ancienne; on en rencontre aussi dans quelques-unes des autres poésies épiques, et les romans persans des siècles suivants en sont remplis. Firdousi lui-même n'y a pas entièrement échappé; il parle une fois de Baghdad à l'époque du règne de Feridoun; il

[1] C'est la collection de Danischwer Dihkan dont parle Firdousi: voyez page IX, à la note.

prend, dans un autre passage, Alexandre le Grand pour un chrétien, et confond, dans un troisième, Zoroastre avec Abraham. Ces fautes sont si énormes qu'elles prouvent jusqu'à l'évidence que l'auteur était incapable de sortir du cercle des traditions persanes sans se perdre, et elles sont en même temps si peu nombreuses, que l'on ne peut qu'être convaincu qu'il lui est rarement arrivé de s'écarter de son véritable terrain; encore ces fautes ne portent-elles que sur des épithètes, et n'influent-elles en rien sur le cours des événements [1].

Les autres défauts du récit, la manière inégale dont des événements d'une importance égale sont traités, les transitions trop brusques d'un épisode à l'autre, les répétitions des mêmes aventures avec des changements insignifiants, et la prédilection avec laquelle tous les hauts faits d'une époque sont accumulés sur un héros favori, sont autant de marques que l'auteur a suivi la tradition populaire, qui est, toujours et partout, inépuisable sur quelques sujets, et insouciante sur d'autres bien plus importants.

Les lacunes que l'on trouve dans le récit ne sont pas moins significatives. Firdousi paraît n'avoir pas trouvé de matériaux persans pour le règne d'Alexandre le Grand; ce qui se comprend aisément, car les peuples ne chantent pas leurs propres défaites. Mais, au lieu de se livrer à son imagination dans un sujet qui y prêtait beaucoup, il aime

[1] Il ne manque certainement pas de fautes historiques, chronologiques et géographiques dans le *Livre des rois;* mais elles sont, pour la plus grande partie, de la classe de celles qui sont inhérentes à toute tradition orale qui a vécu longtemps dans la bouche d'un peuple. Elles ne peuvent pas être mises sur le compte du poëte, et ne sont pas dues à l'influence des idées mulsumanes.

mieux emprunter les contes dont les soldats grecs, à leur retour en Grèce, avaient rempli l'Occident. Ces contes avaient été recueillis en plusieurs collections, dont quelques-unes existent encore en grec et en latin, et dont une avait été traduite du grec en arabe[1]. C'est à l'aide de cette dernière que Firdousi a rempli la lacune qu'il avait trouvée dans les traditions de son pays, en y adaptant le conte persan qui fait d'Alexandre un chef de race persane, fils de Darab, roi de Perse, et d'une fille de Philippe de Macédoine, de même que les rédactions alexandrines des fables grecques relatives à Alexandre lui donnaient pour père l'Égyptien Nectanebo. Une autre lacune, encore plus considérable, que trouva Firdousi dans les traditions et qui s'étend sur toute l'histoire de la dynastie des Parthes, n'a pas été remplie par lui. Je ne m'explique pas l'absence de toute tradition sur cette époque; mais le silence de Firdousi prouve au moins que son habitude n'était pas de donner carrière à son imagination, là où les matériaux lui manquaient.

Les témoignages extérieurs confirment de leur côté cette supposition. Les caractères des personnages principaux de l'ancienne histoire de Perse se retrouvent dans le *Livre des rois* tels que les indiquent les parties des livres de Zoroastre que nous possédons encore. Kaïoumors, Thahmouras, Djemschid, Feridoun, Minoutchehr, Guschtasp, Isfendiar, etc. jouent dans le poëme épique le même

[1] L'auteur du *Modjmel-al-Tewarikh* dit: « Les philosophes grecs ont « beaucoup de traditions sur la sagesse, les discours et le tombeau « d'Alexandre; elles ont été traduites en arabe, et Firdousi en a mis « une partie en vers, comme je dirai en son lieu. » (Manuscrit persan 62, fol. 39 v°.)

rôle que dans les livres sacrés, à cela près que, dans ces derniers, ils nous apparaissent à travers une atmosphère mythologique qui grandit tous leurs traits; mais cette différence est précisément celle qu'on devait s'attendre à trouver entre la tradition religieuse et la tradition épique.

Il s'est conservé quelques traditions des Parses qui forment de véritables commentaires sur certaines parties du *Livre des rois*. Nous avons vu plus haut que Moïse de Khorène connaissait, un siècle avant Nouschirwan, des traditions populaires persanes identiques avec celles que rapporte Firdousi; et les historiens arabes qui ont précédé notre auteur s'accordent avec lui sur l'ancienne histoire de Perse partout où l'envie de faire cadrer les traditions des Persans avec celles des Juifs ne leur fait pas faire des changements systématiques dans leurs récits. Mais il existe encore un meilleur témoignage de la conformité des récits de Firdousi avec la tradition reçue universellement de son temps : c'est celui de l'auteur du *Modjmel-al-Tewarikh*, qui vivait un siècle après Firdousi, et qui a écrit son ouvrage l'an 520 de l'hégire. C'était un homme d'un savoir et d'un esprit critique peu communs dans sa nation. Je me propose de le faire connaître ailleurs plus en détail; il me suffira de remarquer ici qu'il avait étudié toutes les sources de l'histoire de Perse qui existaient de son temps, et dont la plus grande partie a péri depuis. Je vais citer un passage de sa préface qui montre l'étendue des ressources littéraires qu'il avait à sa disposition et l'importance qu'il attribuait au *Livre des rois* :

« A chaque époque, les sages et les savants ont recueilli « ce qui concerne les révolutions du ciel, les merveilles du « monde, les histoires des prophètes et des rois, et tout ce

«qui s'est passé en différents lieux, et Mohammed fils de «Djerir, surnommé Thabari, a composé un livre de tous «ces renseignements; mais il n'a traité qu'imparfaitement «des vies et de l'histoire des rois de Perse (qui occupaient «le quatrième climat et étaient les rois les plus puissants «du monde), et sa chronique ne contient qu'un abrégé de «leurs règnes par ordre de succession. Quoique les histoires «des rois et des Chosroës, des princes et des grands qui «nous ont précédés soient connues indépendamment de la «chronique de Thabari, et que chacun d'eux en particulier «ait obtenu en son lieu un récit détaillé *de sa vie;* quoique «ceux qui anciennement ont recueilli les traditions aient «fait des versions des livres des Parses, qu'ils n'en aient «rien omis dans leurs ouvrages en vers et en prose, et que «chacun d'eux ait orné de belles peintures et de vignettes «agréables [1] ces mêmes ouvrages célèbres et vantés, j'ai «néanmoins voulu réunir dans ce livre la chronologie des «rois de Perse, leurs généalogies, leurs expéditions et leurs «biographies, l'une après l'autre, en abrégeant ce que j'ai «lu dans le livre de Firdousi, qui est comme la racine, et «dans d'autres livres qui en sont comme les branches, et «qui ont été mis en vers par d'autres auteurs, comme le «*Guerschasp-nameh,* le *Faramourz-nameh,* l'histoire de

[1] Le *Modjmel-al-Tewarikh,* p. 21 v° et suiv., contient un extrait d'un de ces anciens ouvrages persans, orné de vignettes; c'est le Livre des portraits des rois Sasanides. C'est probablement le même ouvrage que Masoudi a trouvé à Istakber. Voyez Saint-Martin, article *Masoudi,* dans la *Biographie universelle.* Les Persans ont imité cet usage de leurs ancêtres dans les peintures dont ils ornent les manuscrits des poëmes épiques et des romans, ce qui doit être un grand scandale aux yeux des musulmans orthodoxes.

«Bahman, celle de Kousch Pildendan, les ouvrages en prose «d'Abou'lmoayyid, c'est-à-dire les histoires de Neriman, «de Sam, de Keïkobad, d'Afrasiab, les événements de la «vie de Lohrasp, d'Aghousch-Wehadan et de Keï-Keschen. «(J'y ai joint en outre) ce que j'ai trouvé dans la chronique «de Djerir et dans le *Siyar-al-Molouk,* ou l'Histoire des «rois, *composée* d'après la tradition orale *et traduite* par «Ibn-al-Mokaffa, et dans le sommaire de Hamza fils de «Hasan d'Isfahan, qui a suivi les ouvrages de Mohammed «fils de Djehm le Barmékide, de Radouïeh fils de Schah-«ouïeh d'Isfahan, de Mohammed fils de Bahram fils de «Dathian, de Heschem fils d'Alkasem, de Mousa fils d'Isa-«al-K......; *ensuite j'ai suivi* la chronique des rois de Perse «que Bahram fils de Merdanschah, Mobed de Schapour, a «apportée du Farsistan, et j'ai vérifié ces récits autant qu'il «a été possible.»

Telle était l'opinion qu'avait de Firdousi le plus savant des historiens persans, qui a ajouté plus qu'aucun autre aux données que l'on trouve dans le *Livre des rois,* et qui avait pour contrôler cet ouvrage des matériaux dont une grande partie n'existe plus. Son témoignage me dispense de citer celui des historiens postérieurs, qui tous ont pris le poëme de Firdousi pour base de leurs récits, et qui l'ont même suivi si servilement, qu'ils ont fait tomber dans l'oubli toutes les autres sources de l'ancienne histoire de leur pays. Qu'il me soit seulement permis de citer un fait qui prouve que les Parses mêmes ont pour Firdousi une vénération qu'ils ne lui auraient pas vouée s'ils n'avaient reconnu son ouvrage comme conforme à leurs traditions. Je dois à l'amitié de Sir Gr. Haughton le manuscrit d'une légende guèbre qui porte ce titre : *Histoire du sultan Mah-*

moud de Ghaznin[1]. On y raconte que Mahmoud rassembla un grand nombre de poëtes à sa cour, et que « Firdousi y «composa son *Livre des rois*. Les poëtes en furent cha«grins, et, dans leur haine et leur jalousie, ils firent un «pacte entre eux, et se lièrent par un serment qui devait «être inviolable.» Cela fait, ils se présentèrent devant Mahmoud et lui conseillèrent de forcer les Parses, sous peine de mort, d'embrasser l'islamisme. La suite du livre contient la lutte qui s'éleva, à cette occasion, entre le sultan et les Parses, qui finissent par avoir le dessus. Les Parses avaient donc tellement adopté Firdousi, qu'il passait, dans leurs légendes, pour un coreligionnaire, et qu'ils ne savaient pas imaginer une cause plus vraisemblable de la persécution qu'ils auraient eu à supporter de la part de Mahmoud que la jalousie des rivaux de Firdousi envers ce poëte. La popularité de ce dernier n'a pas diminué depuis huit siècles; les savants imitent le *Livre des rois*, la cour et le peuple s'en font réciter les épisodes, et tout ce qui parle persan, musulmans ou Parses, le regarde comme l'ouvrage national par excellence.

Les faits que je viens de citer ne préjugent rien sur la vérité historique du récit de Firdousi: c'est là une question toute différente de celle qui nous occupe ici, et bien plus épineuse; j'en réserve l'examen pour plus tard. Tout ce que j'ai voulu prouver ici, c'est que Firdousi a reproduit exactement, et telles qu'elles existaient sous les Sasanides, une partie des traditions nationales des Persans. Je dis *une partie*, parce qu'il s'en faut bien que le *Livre des rois* ait épuisé toute la masse de souvenirs qui s'étaient

[1] Cette légende est en vers.

conservés jusque-là. Le succès immense qu'il eut devait naturellement donner une importance littéraire inaccoutumée à toutes les traditions, soit écrites, soit orales, que les générations successives s'étaient transmises, et Firdousi eut bientôt une foule d'imitateurs, comme tous les hommes qui touchent vivement et directement un sentiment national. Presque tous les héros dont parle Firdousi, et quelques autres dont il ne parle pas, devinrent les sujets de biographies épiques; et la longueur excessive de quelques-uns de ces ouvrages prouve non-seulement l'abondance des matériaux qui existaient encore, mais aussi l'intérêt que le peuple y mettait: car ces interminables aventures, racontées sans art et sans grâce, n'auraient trouvé ni lecteurs ni auditeurs, si l'intérêt du fond n'eût pas fait supporter la médiocrité de la forme. La vanité littéraire ne semble pas avoir été le motif de ces compositions: il n'y en a qu'un petit nombre où l'auteur parle de lui-même et de son œuvre et où il manifeste l'espoir d'en tirer de la gloire; toutes les autres sont écrites on ne sait par qui et l'on ne saurait quand, si des circonstances accidentelles ne nous permettaient de leur assigner une date approximative. Les auteurs eux-mêmes ne paraissent écrire que pour conter ce qui les intéresse et devait intéresser les autres; ils ont l'air de se regarder comme uniquement chargés de remplir les lacunes qu'ils ont trouvées dans le *Livre des rois*, et ils rattachent ordinairement leur récit à quelques vers de Firdousi sans autre introduction.

Ces poëtes s'attachèrent avec une préférence presque exclusive à l'histoire de la famille de Rustem, qui avait le gouvernement héréditaire du Seïstan ou Nimrouz [1], et qui

[1] C'est-à-dire le *royaume du midi*.

remontait à Djemschid. C'était la famille héroïque par excellence, et Firdousi avait déjà consacré à quelques-uns de ses membres une grande partie de son ouvrage, mais sans épuiser la tradition, qui s'était plu à leur attribuer presque tous les prodiges de bravoure qui faisaient la gloire guerrière de la Perse. Ses imitateurs s'emparèrent de cette tradition; et bien que plusieurs de leurs ouvrages soient perdus, il en reste assez pour que ces biographies des princes du Seïstan forment un cycle épique presque complet : ce sont le *Guerschasp-nameh*, le *Sam-nameh*, le *Faramourz-nameh*, le *Djihanguir-nameh*, le *Banou-Gouschasp-nameh*, le *Barzou-nameh* et le *Bahman-nameh*.

Le *Guerschasp-nameh*[1] est le seul des poëmes de ce cycle qui ait acquis une certaine renommée. L'auteur du *Modjmel-al-Tewarikh* s'en est servi; Mirkhond le mentionne[2] comme une des sources où avait puisé l'historien Hafiz Abrou; on le trouve même cité dans des ouvrages très-récents, tels que l'autobiographie d'Ali-Hazin. Le *Guerschasp-nameh* a été commencé l'an 456 de l'hégire et achevé en 458[3]. L'auteur, dont le nom m'est inconnu, fournit quelques détails sur les motifs qui lui ont fait entreprendre son poëme, motifs assez curieux pour que j'en donne un extrait. Il raconte[4] qu'étant un jour à table avec deux personnages puissants, Mohammed fils d'Ismaël Husni et son frère Ibrahim, ils lui représentèrent combien

[1] *Guerschasp-nameh*, manuscrit de la Bibliothèque royale, fonds Anquetil, n° 84.

[2] *History of the early Kings of Persia, by Mirkhond, translated by Shea*. Londres, 1832, in-8°, p. 118.

[3] *Guerschasp-nameh*, p. 593.

[4] *Ibidem*, p. 15.

son compatriote Firdousi[1] avait acquis de gloire par son *Livre des rois*, et l'exhortèrent à faire comme lui et à mettre en vers une histoire tirée de quelques livres anciens; il se mit en conséquence à l'œuvre, et voici ce qu'il se proposa[2] : «Il y a dans le monde un livre sur les hauts «faits de Guerschasp, *un livre* qui rappelle le souvenir des «grands, qui est plein de savoir et de sages avis, de secrets «du ciel et de grands événements, de bons conseils et de «récits d'enchantements, d'actions justes et injustes, bonnes «et cruelles, de joies et de douleurs; il raconte les chasses, «les victoires et les combats des héros, les amours du «cœur et ses haines, les jeux et les festins, les malheurs «et les réussites, les conquêtes des trônes et les invasions; «si tu en lis un peu dans chaque chapitre, tu augmente«ras beaucoup tes connaissances. Tu voudrais ouïr quel«que chose de Rustem, croyant qu'il n'y a pas eu d'homme «comme lui; mais quand tu auras entendu les combats «de Guerschasp, ceux de Rustem te paraîtront tous comme «du vent. Rustem était un homme qu'un méchant Div a pu «porter sur un nuage et jeter dans la mer, que Houman a «pu effrayer avec sa lourde massue, que le gardien d'une «forêt a pu battre dans le Mazenderan, que Sohrab a pu «vaincre et que le brave Isfendiar a pu jeter par terre[3].

[1] «Tu es de la même ville et du même métier que lui.» (*Guerschasp-nameh*, p. 15.) Et un peu plus loin : «C'est ainsi que Thous a «produit deux poëtes.»

[2] *Ibidem*, p. 21.

[3] On s'occupe beaucoup depuis quelque temps de l'histoire de l'origine de la chevalerie, et cette critique du caractère de Rustem peut servir à prouver que ce n'est pas chez les Persans qu'il faut la chercher; l'auteur du *Guerschasp-nameh* ne reproche à Rustem que des malheurs, pendant qu'il ne blâme point les trahisons suivies de

«Mais le Sipehdar Guerschasp n'a été, de sa vie, abattu «ni jeté à terre par personne. Il a fait, dans le pays de «Roum, à la Chine et dans l'Inde, ce que Rustem n'a pas «pu faire; ni loup, ni tigre, ni lion, ni Div, ni dragon «courageux n'ont pu lui résister. Lors même qu'il com-«battait à pied, ayant perdu son cheval, il dépeuplait le «monde de braves. Il donnait à chaque héros des tré-«sors, il abattait les éléphants avec sa masse d'armes. «Lorsque Firdousi à la parole douce, dans son *Livre des «rois* a conté *les traditions* de manière à enlever la palme «à tous les poëtes, il a conservé le souvenir de beaucoup «de combats de héros; mais il n'a pas parlé de ceux *de «Guerschasp,* qui étaient pourtant des branches sorties du «même arbre, mais flétries, desséchées, et ne portant «point fruit. Maintenant je ramènerai pour elles le prin-«temps par mon talent, et leur ferai porter du fruit.... Le «roi qui cherche la sagesse m'a dit : Chante de nouveau «ce livre en mon nom; et puisque Firdousi n'a pas conté «ces histoires, compose avec elles le pendant de son livre.»

La grande ambition de l'auteur du *Guerschasp-nameh* est donc d'égaler ou de surpasser Firdousi[1]. C'est le seul auteur épique persan qui ait montré de la jalousie littéraire à l'égard de son grand prédécesseur, et qui ne se soit pas subordonné à lui, soit expressément, soit tacite-

succès que Firdousi raconte de lui, comme celles qui amenèrent la mort de Sohrab et d'Isfendiar. Les héros et leurs poëtes manquaient également de sentiments chevaleresques.

[1] Je remarque, en passant, que tout en critiquant Firdousi, il ne lui reproche nulle part de s'être éloigné de la tradition, reproche qu'il ne lui aurait certainement pas épargné s'il avait eu un prétexte pour le lui adresser.

ment, par la manière de traiter son sujet. Il élève autel contre autel; sa préface est une imitation ambitieuse de celle de Firdousi; il la commence, comme celui-ci, par un hymne en l'honneur de Dieu, de la création, du Prophète, du soleil et des astres, et la termine de même par les louanges du roi à qui il dédie son ouvrage, et des amis qui l'ont encouragé.

L'auteur prend l'histoire de la famille des princes du Seïstan à son origine; il raconte la fuite de Djemschid, et son mariage avec la fille du roi de Kaboul (p. 43), puis il retrace brièvement la vie des descendants de Djemschid, jusqu'à Guerschasp (p. 59); là il entre dans son sujet et raconte en détail les aventures de son héros, ses guerres contre Zohak, ses expéditions dans le Touran, en Afrique et dans l'Inde, ses entretiens avec les Brahmins, les merveilles qu'il a vues dans les îles de l'Océan, etc. Le caractère de l'ouvrage est entièrement épique, et les sources d'où il est tiré sont évidemment analogues à celles dont s'est servi Firdousi. Il y a seulement un mélange plus grand de contes merveilleux, qui se rapportent à ce que Guerschasp voit dans les pays étrangers et surtout dans les îles de la mer indienne, et qui paraissent venir des marins des côtes du golfe persique; on croirait quelquefois lire *Sindbad le Marin*[1].

Le *Guerschasp-nameh* est écrit dans le mètre que Fir-

[1] On a cru que *Sindbad* était un conte arabe; mais il est d'origine persane, et a été écrit sous les Arsacides. Le *Modjmel-al-Tewarikh* le cite (fol. 61 r°) parmi le petit nombre d'ouvrages composés sous cette dynastie. Les Persans ont été de tout temps un peuple peu maritime; mais nous savons pourtant par les auteurs romains qu'il y avait un commerce actif de l'embouchure du Tigre à la côte de l'Inde et à Cey-

dousi avait adopté, et qui est resté, presque sans exception, le mètre de la poésie épique persane. L'auteur dit à la fin de son ouvrage[1], qu'il contient quatorze mille distiques; mais le manuscrit qu'Anquetil a rapporté de l'Inde n'en contient que neuf à dix mille, quoiqu'il n'offre pas de lacunes évidentes. Le *Guerschasp-nameh* est de tous les poëmes persans celui qui a servi le plus à l'interpolation du texte de Firdousi. Je possède un manuscrit du *Livre des rois* où trois mille distiques du *Guerschasp-nameh* se trouvent intercalés dans un seul endroit; un autre en contient une suite de douze cents, et un troisième une quantité très-grande, mais éparse dans toute la première partie de l'ouvrage par tirades de dix à vingt vers. Macan a imprimé, dans l'appendice de son édition de Firdousi (p. 2100-2133), un fragment considérable du *Guerschasp-nameh* extrait d'un manuscrit du *Livre des rois* que j'ai maintenant entre les mains. A l'exception des huit premières pages, ce fragment correspond exactement avec le manuscrit du *Guerschasp-nameh*[2] de la Bibliothèque royale (p. 24-61), et contient

lan; ce qui explique l'existence de contes populaires sur les merveilles des îles.

[1] *Guerschasp-nameh*, p. 593.

[2] Ce ms. est copié par un Parse, comme l'indique la formule *be-nâm-i-yzed-i-bakhschayendèh bakhschaïschguer*, «au nom du Dieu clément et miséricordieux,» qui remplace le *Bismillah* des musulmans. C'est une circonstance très-remarquable, que la plupart des poëmes épiques persans, à l'exception du *Livre des rois*, ne se soient conservés que dans des copies de cette espèce. Il est probable que l'inélégance de leur style les aura fait abandonner de bonne heure par les musulmans, pendant que les Parses s'y attachaient comme à des souvenirs de la gloire de leurs ancêtres, dont ils se croyaient et se croient encore les seuls héritiers légitimes, et qu'ils ne désespèrent pas de faire revivre.

l'histoire de la fuite de Djemschid et la vie de ses descendants, jusqu'à la naissance de Guerschasp. Je ne puis deviner pourquoi Macan (préface anglaise, p. 23 et suiv.) suppose que ce fragment a été tiré d'un livre auquel il donne le titre de *Gustasp-nameh*, et qu'il attribue à Asadi : tout ce qu'il dit à ce sujet est entièrement dénué de fondement; mais je n'entrerai dans aucun détail pour le réfuter, parce qu'il ne peut y avoir nul doute que le fragment en question ne soit pris du *Guerschasp-nameh*, à l'exception des huit premières pages, qui paraissent empruntées à un autre poëme qui nous est inconnu; car il n'est pas douteux qu'il n'y ait eu d'autres traditions épiques sur Djemschid, et j'en possède une sur sa mort, mise en vers par un Parse nommé Nouschirwan; elle est intitulée : *Histoire du roi Djemschid et des Divs*[1].

Les biographies épiques de Neriman et de Sam, fils et petit-fils de Guerschasp, avaient été écrites en prose par Abou'lmoayyid; mais il ne nous en reste rien, et nous sommes réduits, sur les traditions concernant Neriman, à ce que le *Guerschasp-nameh* en rapporte dans sa dernière

[1] Ce petit livre a le caractère légendaire commun à toutes les traditions conservées par les Parses. Il était tout naturel qu'une secte persécutée s'attachât à conserver plutôt la partie légendaire que la partie épique de ses souvenirs. C'est ainsi que la *Vie de Zoroastre*, écrite en vers persans, et dont Anquetil a donné des extraits, est toute mythologique, de même que les traditions relatives à Thahmouras, qui se trouvent dans l'appendice au *Minokhired*, et les récits de plusieurs aventures arrivées aux Parses après la chute de l'empire persan. Il n'y a que l'*Histoire de la fuite des Parses* dans laquelle prédomine le caractère historique. Je remarque ici, en passant, qu'outre la rédaction connue de ce dernier livre, il en existe une autre beaucoup plus étendue, et dont la première n'est que l'extrait. Je possède une partie de cette seconde rédaction, que je ferai connaître autre part.

partie. Sam a trouvé un second biographe dans l'auteur du *Sam-nameh*, ouvrage en vers, composé de onze mille distiques. Je n'en ai connu pendant longtemps que des fragments conservés dans la Bibliothèque royale de Paris et dans celle de la Compagnie des Indes à Londres, mais j'ai eu à la fin le bonheur d'en acquérir un manuscrit complet. L'auteur n'indique nulle part ni son nom, ni le temps où il a vécu, ni les circonstances sous l'influence desquelles il a composé son ouvrage : tout ce que l'on sait de lui, c'est qu'il était musulman, comme le prouve le *Bismillah* qui se trouve à la tête de son livre. Il commence par un passage de Firdousi tiré du commencement du règne de Minoutchehr[1] et contenant la description de la première cour tenue par ce roi. Sam y promet à Minoutchehr de faire le tour du monde et de combattre ses ennemis. Firdousi passe de là (v. 46) directement à la naissance de Zal fils de Sam, sans s'occuper de cette expédition; et l'auteur du *Sam-nameh* remplit cette lacune laissée dans le *Livre des rois*, en donnant l'histoire des guerres de Sam dans l'Occident, dans le pays des Slaves et à la Chine, la découverte qu'il fait des trésors de Djemschid, et ses amours avec Peridokht, qui devint plus tard la mère de Zal. Arrivé à la naissance de ce dernier, l'auteur rattache fort simplement la fin de son ouvrage à la suite du récit de Firdousi, en disant : « Maintenant que j'ai achevé ce conte, écoute l'histoire de Zal-Zer[2]. »

Le *Sam-nameh* est écrit dans le mètre du *Livre des rois*; le style en est simple, les contes de fées y abondent;

[1] *Livre des rois*, t. I, p. 164 et suiv.

[2] *Sam-nameh*, p. 754.

mais le fond est évidemment tiré de la tradition telle qu'elle était sous les Sasanides; car non-seulement on n'y trouve aucune trace d'idées musulmanes, mais on y voit, au contraire, Gabriel jouer un grand rôle, travesti en Div «à l'âme «noire[1].» Quand on pense avec quel respect les musulmans traitent toujours cet archange[2], on ne peut guère s'expliquer son étrange transformation en Div que par la fidélité de l'auteur musulman à suivre une tradition qui doit avoir reçu sa dernière forme pendant la lutte qui exista sous les Sasanides entre les chrétiens et les sectateurs de Zoroastre.

Après Sam, on rencontre une nouvelle lacune dans le cycle du Seïstan, car Zal fils de Sam ne paraît pas avoir obtenu les honneurs d'un poëme particulier : du moins le *Modjmel-al-Tewarikh* n'en mentionne aucun, et je n'en ai trouvé d'indice nulle autre part. Quant à Rustem fils de Sam, Firdousi avait si bien célébré sa vie, qu'aucun auteur persan après lui n'a dû être tenté d'écrire sur le même sujet[3]; mais, parmi les quatre enfants de Rustem, il n'y en a qu'un dont Firdousi se soit occupé avec détail : c'est Sohrab, dont la mort forme le sujet d'un des plus beaux épisodes du *Livre des rois*. Les trois autres enfants ont été négligés par Firdousi, et les traditions qui les concernaient ont fourni la matière de trois poëmes épiques, le *Djihan-*

[1] *Sam-nameh*, p. 754.

[2] Les musulmans l'appellent *l'Esprit fidèle*, et se croient placés particulièrement sous sa protection. Voyez *Koran*, chapitre II, verset 92 (édition de Flügel), et Sale, chapitre II, verset 97.

[3] On trouve des manuscrits portant le titre de *Rustem-nameh*, mais ce ne sont que des copies de la partie du *Livre des rois* qui contient l'histoire de Rustem.

guir-nameh, le *Faramourz-nameh* et le *Banou-Gouschasp-nameh*.

Le *Djihanguir-nameh*[1] est une biographie complète. L'auteur commence par dire quelques mots sur la mort de Sohrab et sur la manière dont Firdousi l'avait chantée; après quoi il entre en matière sans autre préambule, raconte le deuil de Rustem, son amour pour la fille de Mesiha, et arrive, après le récit de maintes aventures, à la naissance de Djihanguir (fol. 65 r°). La première partie de la vie de celui-ci est calquée sur l'épisode de Sohrab dans le *Livre des rois*. Djihanguir est élevé comme lui loin de son père, il est entraîné comme lui par Afrasiab à faire la guerre aux Iraniens, et comme lui il combat son père Rustem sans le connaître. Cette tradition d'un fils combattant son père, qu'il ne connaît pas, paraît avoir fait une impression très-vive sur les Persans, car nous la trouvons répétée une troisième fois dans le *Barzou-nameh*. Au reste elle se rencontre chez presque tous les peuples; J. Grimm[2] a publié des fragments d'un poëme allemand du VIIIe siècle qui repose sur une base tout à fait semblable; Miss Brook[3] a découvert en Irlande deux très-anciennes ballades dont le fond offre une ressemblance étonnante avec l'histoire de Sohrab; et Die-

[1] *Djihanguir-nameh*, manuscrit de la Bibliothèque royale, fonds Anquetil 86, fol. 50-144. Le commencement de ce manuscrit a été écrit par un Parse, et la fin par un musulman.

[2] *Hildebrand und Hadubrand*, publié par J. Grimm, 1812, in-4°.

[3] Voyez, dans *Brooke's reliques of Irish poetry*, Dublin, 1772, in-4°, le poëme de *Conloch*, p. 3-23, la *Complainte de Cucullin*, p. 24-31, et la version gaëlique de la même tradition, tirée des manuscrits de Kennedy, dans le *Report of the Highland Society by Mackenzie*, Édimburgh, 1805, in-8°, p. 319-327.

trich[1] a fait imprimer un conte russe qui retrace la même histoire.

Le combat de Djihanguir avec Rustem finit par leur reconnaissance mutuelle. Djihanguir passe du côté des Iraniens et prend une grande part aux guerres de Keïkaous contre les Touraniens, les Arabes, les Slaves et les Berbers. Il est, à la fin, tué à la chasse par un Div, et sa mère meurt de douleur en apprenant la perte qu'elle vient de faire. L'auteur termine son ouvrage en priant les hommes de sens de conserver cette vieille histoire jusqu'à la fin des jours.

Ce poëme se compose de six mille trois cents distiques, et est écrit dans le mètre épique ordinaire. Le seul renseignement que l'auteur donne sur lui-même, c'est qu'il a écrit son ouvrage à Herat[2]; mais nous ne savons ni son nom ni l'époque où il vivait. Le *Djihanguir-nameh* n'est pas mentionné par l'auteur du *Modjmel-al-Tewarikh;* mais je crois néanmoins qu'il date des premiers temps de la poésie épique persane, c'est-à-dire du ve siècle de l'hégire; car les matériaux de ce poëme et leur mise en œuvre sont encore tout à fait épiques, et n'ont rien de l'élégance ni du ton lyrique des poëmes postérieurs.

Les traditions rapportées dans le *Djihanguir-nameh* ne paraissent pas avoir été altérées par l'influence des musulmans, si ce n'est qu'il y est question de Baghdad, où l'auteur fait résider le roi des Arabes (fol. 90 r°). C'est une

[1] Voyez dans *Russische Volksmærchen*, publiés par Dietrich en 1831, le conte de Ieruslan Lasarewitsch.

[2] *Djihanguir-nameh*, fol. 144 v° : «Ce livre a été achevé dans le pays de Herat.»

faute à laquelle presque aucun auteur épique persan n'a échappé.

Le *Faramourz-nameh*[1] est un petit livre contenant à peu près quinze cents distiques, et qui ne roule que sur un seul épisode de la vie de Faramourz. L'auteur ne donne aucune espèce de préface et débute par ces vers : « Un jour, « les braves, tels que Feribourz, Thous, Rustem, Fara« mourz, Gourdez, Bahram, Guiv, Kustehem, Rehham et « Gourguin le vaillant, étaient assis devant le roi, entourés « de musiciens et d'échansons; ils étaient assis ensemble, « berger et troupeaux, lorsqu'un messager illustre se pré« senta, demandant accès auprès du roi. » Ce messager était envoyé par Nouschad, roi de l'Inde et vassal de la Perse. Il apporte une lettre dans laquelle Nouschad demande à Keïkaous de lui envoyer un membre de la famille de Sam pour le secourir contre ses ennemis, et déclare que sans cela il sera obligé de refuser le tribut qu'il paye à la Perse. Kaous fait un appel aux grands de sa cour, et Faramourz s'offre pour cette expédition; il part, combat victorieusement les ennemis de Nouschad, les monstres qu'il rencontre, et, à la fin, Nouschad lui-même, discute avec les Brahmins, et finit par convertir le roi indien et son peuple à la religion persane.

Il existait, du temps de la composition de cet ouvrage, qui date du ve siècle, beaucoup d'autres traditions sur Faramourz, dont on retrouve une partie dans le *Barzou-nameh*, le *Djihanguir-nameh* et le *Bahman-nameh*. On ne peut rien conjecturer sur l'auteur du *Faramourz-nameh ;* le

[1] *Faramourz-nameh*, manuscrit de la Bibliothèque royale, fonds Anquetil n° 86, fol. 1-48.

seul manuscrit que j'en connaisse est écrit de la main d'un Parse, mais rien dans le livre même n'indique que l'auteur ne fût pas musulman. Je ne suis pas éloigné de croire que ce que nous possédons n'est qu'un fragment d'un ouvrage plus considérable.

Le *Banou-Gouschasp-nameh* [1] est encore un ouvrage du ve siècle de l'hégire. Il est composé de quatre ballades ou aventures, distinctes et sans liaison entre elles, et dont la dernière offre une singulière ressemblance avec une scène célèbre des *Niebelungen*.

Banou-Gouschasp est la fille de Rustem, et l'héroïne par excellence de l'épopée persane; elle va à la chasse aux lions et à la guerre, pourfend ses prétendants trop hardis, délivre des princes ensorcelés et changés en onagres; et lorsque Rustem et Keïkaous, pour mettre fin aux combats des grands de la cour qui se la disputent, la marient à Guiv [2], un des plus braves parmi les Iraniens, elle lie son mari avec sa ceinture, et le jette sous son siége, jusqu'à ce que Rustem arrive pour lui faire des reproches et pour établir l'ordre dans la maison. Plus tard elle devint mère de Peschen, le même dont le nom tira Firdousi d'un si grand embarras.

Le *Banou-Gouschasp-nameh* est un petit ouvrage très-informe, sans préface ni fin, et contenant à peu près neuf cents distiques; son auteur était musulman, comme on le voit par une invocation au Prophète placée au commencement de la quatrième aventure, et par une autre qui se trouve à la fin du livre. Le *Barzou-nameh* et le *Bahman-nameh* contiennent une beaucoup plus grande quantité de tra-

[1] *Banou-Gouschasp-nameh*, manuscrit de la Bibliothèque royale, fonds Anquetil, n° 86, fol. 145-173.

[2] *Banou-Gouschasp-nameh*, fol, 169 v°.

ditions sur Banou-Gouschasp que le livre qui porte son nom, et qui probablement n'est qu'un fragment d'une collection plus considérable.

La tradition donne à Rustem plusieurs petits-fils : Sam fils de Faramourz, dont le *Djihanguir-nameh* parle souvent; Peschen fils de Banou-Gouschasp, et Barzou fils de Sohrab; mais ce dernier est le seul d'entre eux sur lequel il existe un poëme particulier, le *Barzou-nameh*[1], qui, du reste, est plutôt une collection de toutes les traditions relatives à la famille de Rustem que Firdousi avait négligées, qu'une biographie de Barzou, quoique ce dernier y joue certainement le plus grand rôle. La forme de l'ouvrage peut faire supposer que l'intention du poëte a été de l'incorporer au *Livre des rois*, quoique l'épisode surpasse en étendue l'ouvrage principal. Il commence, comme le *Sam-nameh*, par une citation de Firdousi, qu'il prend pour point de départ. Après avoir copié la dernière moitié de l'épisode de Sohrab, l'auteur dit[2] : «A présent que j'ai achevé l'histoire de «Sohrab, je vais parler de son fils Barzou; venez tous au«près de moi et écoutez ma chanson sur le noble fils de «Sohrab, le héros illustre. Voici ce que j'ai lu dans un an«cien livre où l'on a écrit ces histoires.» Ensuite il entre en matière sans indiquer les sources où il puise ni les circonstances dans lesquelles le livre est composé; de manière que tout ce que l'on peut affirmer de lui, c'est qu'il était musulman, comme le prouve une invocation à Mohammed[3]. Le commencement de l'histoire de Barzou n'est qu'une

[1] *Barzou-nameh*, manuscrit de la Bibliothèque royale, fonds Anquetil, n° 85.

[2] *Barzou-nameh*, manuscrit du fonds Anquetil n° 85, fol. 8 v°.

[3] *Ibidem*.

variante de celle de Sohrab, ou plutôt de celle de Djihanguir. Sohrab, peu de temps avant d'aller combattre contre l'Iran, rencontre Schahroud, fille du châtelain de Segnan, l'épouse et lui laisse en partant une bague pour l'enfant qu'elle porte dans son sein. Cet enfant était Barzou, que sa mère éleva jusqu'à l'âge de vingt ans en lui cachant son origine, de crainte qu'il n'allât combattre Rustem pour venger la mort de son père. Mais un jour Afrasiab arrive à Segnan; il est frappé de la bonne mine de Barzou, l'emmène à sa cour et finit par l'envoyer à la guerre contre les Iraniens. Barzou est fait prisonnier par eux, découvre sa naissance et reste dans l'armée d'Iran. A partir de là, se déroule une suite interminable d'événements et d'aventures dans lesquelles paraissent tous les héros que nous voyons figurer à cette époque dans le *Livre des rois,* accompagnés d'une foule de personnages nouveaux dont Firdousi ne parle pas. Cette masse de traditions contient beaucoup d'histoires curieuses qui prêtent à des rapprochements intéressants, mais où s'entremêlent tant d'aventures que je ne puis pas même en retracer ici le cadre. Ce n'est pas ici le lieu de donner de tous ces poëmes une analyse suffisamment développée pour permettre de suivre l'histoire de chaque personnage marquant, et juger en connaissance de cause du caractère et des détails de ces traditions si compliquées. Celles du *Barzou-nameh* ne sont pas toujours entièrement conformes à celles que nous lisons dans le *Livre des rois :* ainsi Zadschem, roi du Touran, qui, chez Firdousi, est le grand père d'Afrasiab, est son fils dans le *Barzou-nameh ;* mais ce sont là des différences auxquelles il faut s'attendre quand il s'agit d'une tradition orale ancienne et répandue dans un pays aussi vaste que la Perse. Le *Barzou-*

nameh me paraît avoir été composé d'après des sources encore plus populaires que celles de la plupart des autres poëmes épiques. La nuance, il est vrai, sur ce point-là, est difficile à préciser; mais on trouve quelquefois les mêmes traditions racontées dans deux de ces poëmes, et l'on en voit alors la différence. Par exemple, le *Barzou-nameh,* qui traite longuement des guerres contre les Slaves, représente toujours ce peuple comme des Divs, et appelle leur roi le Div Seklab, pendant que le *Sam-nameh* parle des Slaves comme d'une nation d'hommes, et désigne leur roi sous le nom du roi Seklab[1].

Il est difficile de déterminer la date de la composition du *Barzou-nameh;* le *Modjmel-al-Tewarickh* ne le mentionne pas, et Anquetil du Perron[2] l'attribue à un poëte nommé Ataï, mais sans indiquer la source d'où il a tiré ce renseignement. Ce nom, fût-il le véritable nom de l'auteur, ne nous apprendrait rien sur son compte, car nous n'avons d'ailleurs, touchant ce poëte, aucune information. A en juger par les caractères mêmes du livre, le *Barzou-nameh* doit appartenir au ve ou au commencement du vi^e siècle; le style et l'esprit de la composition sont simples et tout à fait épiques, et les traditions rapportées dans l'ouvrage ne sont nullement corrompues par l'influence musulmane. Le manuscrit de la Bibliothèque royale est le seul que j'aie eu entre les mains[3]; il a été copié pour An-

[1] Voyez *Sam-nameh,* fol. 152 v°, et *Barzou-nameh,* p. 454 et suiv.

[2] Anquetil, *Zend-avesta*, t. I, 1, p. 536; *Mémoires de l'Académie des Inscriptions*, t. XXXI, p. 380.

[3] Fraser, dans son catalogue (appendice à son *History of Nadirshah*, London, 1742), mentionne un autre manuscrit du *Barzou-nameh* ou, selon son orthographe, *Birzou-nama* (p. 17 du catalogue).

quetil d'après celui de Fareskhan, lieutenant du gouverneur de Surate, et il contient, sur treize cent cinquante-neuf pages, environ soixante-cinq mille distiques; mais malgré cette étendue démesurée, il est incomplet, et les trois mille derniers distiques y manquent[1]. La longueur de ce poëme a dû tenter les conteurs d'en extraire des épisodes, et Anquetil en a rapporté de l'Inde un qui, sous le titre de *Sousen-nameh*[2] (le Livre de la chanteuse), semblerait faire un ouvrage à part, si on ne le retrouvait dans le *Barzou-nameh* (p. 24 et suiv.); c'est l'histoire d'une chanteuse touranienne qui, par différentes ruses, s'empare des principaux héros iraniens et les envoie enchaînés au camp d'Afrasiab.

Le *Barzou-nameh* a quelquefois, mais plus rarement que le *Guerschasp-nameh*, fourni des interpolations pour le texte de Firdousi, et Macan en a publié une dans l'appendice de son édition[3]. Elle est prise presqu'au commencement du *Barzou-nameh* (fol. 17 et suiv.), et renferme l'histoire des premiers combats de Barzou contre Rustem, son alliance avec les Iraniens et l'épisode de Sousen dont je viens de parler. Un autre épisode du *Barzou-nameh*, tiré du manuscrit de la Bibliothèque royale (p. 107 et suiv.), a été publié et traduit par Kosegarten, et roule sur une chasse à laquelle Keïkhosrou avait invité Barzou[4].

[1] *Mémoires de l'Académie des Inscriptions*, *l. c.*

[2] *Sousen-nameh*, manuscrit du fonds Anquetil n° 87.

[3] Voyez Macan, préface anglaise, p. 25 et suiv. et p. 2160-2296.

[4] *Mines de l'Orient*, t. V, p. 109-125. Ce fragment a été réimprimé par M. Vullers dans sa *Chrestomathia Schahnamiana*. Voyez aussi S. de Sacy, dans le *Journal des Savants*, 1836, p. 207 et suiv.

Le dernier poëme de cette série est le *Bahman-nameh* [1]. Je le compte parmi les épopées du cycle du Seïstan, parce qu'il est presque entièrement consacré à l'histoire de la famille de Rustem, quoique le roi Bahman fils d'Isfendiar en soit le héros nominal. Ce poëme est dédié au Seldjoukide Mahmoud fils de Malekschah. L'auteur, dont le nom m'est inconnu, paraît avoir été partisan de ce prince, pendant sa longue lutte avec son frère. Il annonce [2] qu'il envoie son ouvrage à Mahmoud, aussitôt après son avénement au trône. L'époque à laquelle il fait allusion dans ce passage paraît être l'année 498 de l'hégire, dans laquelle Mahmoud réussit à se mettre en possession de l'héritage longtemps contesté de son père, et où il prit le titre de roi. Le *Bahman-nameh* fut donc composé vers la fin du ve siècle de l'hégire. Il est divisé en quatre parties, dont la première décrit l'avénement au trône de Bahman fils d'Isfendiar, ainsi que ses aventures avec Kutaïou, fille du roi de Cachemire (fol. 14), et avec Homaï (fol. 66), fille du roi d'Égypte. Elle finit par le récit de la mort de Rustem, que Djamasp fait au roi, et par les plans de vengeance que Bahman forme contre la famille de Rustem (fol. 102 v°). La seconde partie traite de la guerre contre le Seïstan (fol. 106-196). Le vieux Zal, Faramourz, son fils Sam et les deux filles de Rustem, Banou-Gouschasp et Zerbanou, repoussent trois fois Bahman jusqu'à Bactres; mais à la fin (fol. 183) Zal est fait prisonnier, Faramourz tué (fol. 194), et le reste de la famille s'enfuit vers le Cachemire. Dans la troisième partie (fol. 197-260), Bahman poursuit les

[1] Manuscrit de la Bibliothèque royale, fonds Anquetil, n° 88.

[2] Manuscrit du fonds Anquetil n° 88, fol. 8.

deux filles de Rustem jusqu'au Cachemire et dans l'Inde, et finit par les faire prisonnières; il s'empare de même d'Aderberzin fils de Faramourz, et des deux fils de Zewareh frère de Rustem. Il se rend alors auprès des tombeaux de la famille du Seïstan, les ouvre et les dépouille; après quoi il renvoie tous ses prisonniers dans le Seïstan, à l'exception d'Aderberzin. Dans la quatrième partie (fol. 261-349), Aderberzin est délivré par Rustem fils de Tour, il fait la guerre à Bahman et conclut, à la fin, un traité avec lui; Bahman cède son trône à la reine Homaï et est tué à la chasse.

Le *Bahman-nameh* contient à peu près dix mille distiques; il est écrit avec plus de prétentions littéraires que la plupart des autres poëmes épiques, et précédé d'une préface imitée de Firdousi. L'auteur indique partout la tradition orale comme la source où il a puisé, par exemple dans le passage suivant[1] : «Voici ce que dit un Dihkan, issu d'une «famille de Mobeds, qui m'a ouvert la porte des histoires;» et autre part[2] : « Le poëte demanda au conteur ce que «Bahman, le maître du monde, avait fait après cela; le con«teur ouvrit la bouche et lui dit : Je vais te raconter exac«tement cette tradition.» On ne peut guère douter en effet qu'il n'ait eu à sa disposition des traditions anciennes, car il n'emprunte pas ses matériaux au *Livre des rois;* et son récit, en général, se tient trop dans le cercle de l'ancienne poésie épique pour qu'on puisse le soupçonner d'avoir inventé le fond de son poëme; il était d'ailleurs d'une ignorance si complète qu'il n'aurait pas pu forger une

[1] Manuscrit du fonds Anquetil n° 88, fol. 9 r°.

[2] *Ibidem*, fol. 106 v°.

fable sans se trahir sur-le-champ. Il donne dans la quatrième partie un singulier exemple de son inhabileté à exercer la moindre critique, et à déguiser même les plus grossiers défauts des contes populaires dont il se servait; voici le passage [1] : « Le maître du monde, traînant après lui son « drapeau renversé, s'enfuit à Ctésiphon, ville qu'on appelle « aujourd'hui Baghdad. Il y avait là un roi fortuné et cé« lèbre par sa bravoure, dont le nom était Haroun Lafi. » On voit que l'auteur confond Ctésiphon avec Baghdad, et ces deux villes avec Babylone ou avec quelque autre des anciennes grandes villes de la Mésopotamie; et quoiqu'il ne fasse pas du roi de Baghdad un khalife, on voit pourtant, par le nom qu'il lui donne, qu'il pense à Haroun-al-Raschid.

L'impulsion donnée par Firdousi à la poésie épique persane avait ainsi duré pendant tout le v[e] et probablement pendant une partie du vi[e] siècle de l'hégire. Les auteurs de tous les ouvrages dont je viens de parler appartiennent à son école; ils ont tous imité sa manière de reproduire les anciennes traditions dont à son exemple ils ont fait la base de leurs poëmes, lesquels peuvent n'être considérés que comme des compléments du *Livre des rois.* Ils ont certainement échoué plus souvent que lui sur les écueils que présente ce genre de composition; ils ont moins bien choisi leurs matériaux; ils ont adopté plus de fables et des fables plus modernes; enfin ils n'ont su l'égaler ni par l'importance du fond ni par la perfection de la forme; mais il faut, malgré tous leurs défauts, les comprendre parmi les poëtes épiques, car ils racontent l'histoire de leur

[1] Manuscrit du fonds Anquetil n° 88, fol. 309 r°.

pays selon la tradition orale et dans un esprit tout à fait national.

La décadence de la littérature épique commença au VIe siècle de l'hégire, soit que les matériaux eussent été épuisés, soit que les progrès de la littérature polie eussent effacé les souvenirs populaires, soit que le sentiment national se fût affaibli, ou peut-être par toutes ces raisons ensemble. On ne cessa pas, il est vrai, de s'occuper de quelques-uns des rois et des héros que les épopées avaient célébrés, mais on s'en occupa dans un tout autre esprit. C'est le sort des traditions épiques de dégénérer en romans et en contes merveilleux. Ces deux espèces de fables s'introduisent de bonne heure dans la tradition, et grandissent aux dépens des souvenirs historiques, qui vont toujours s'effaçant. Les noms des héros restent, mais ils ne servent plus qu'à attirer l'attention sur des récits fantastiques. C'est ce qui arriva en Perse, où nous voyons naître sur les ruines de la poésie épique deux nouveaux genres de littérature, le roman historique et le conte épique, qui tous les deux se servent des circonstances les plus connues de la vie d'un homme célèbre pour en former un cadre, que l'un remplit du tableau et de l'analyse d'une passion, et l'autre de récits merveilleux destinés uniquement à étonner et à amuser le lecteur.

Le premier qui mit à la mode le roman historique fut Nizami [1] (né l'an 513 et mort l'an 576 de l'hégire). C'était un grand poëte lyrique et didactique, qui ne cherchait dans l'histoire que des sujets qui se prêtassent aux moralités et à la peinture des passions. Il a composé dans ce sys-

[1] Manuscrit persan de la Bibliothèque royale n° 90.

tème quatre poëmes, dont trois traitent des sujets tirés de l'histoire épique persane; ces derniers sont [1] le *Khosrou et Schirin,* ou les Amours de Khosrou Parwiz; le *Heft Peiker,* c'est-à-dire les Sept Images, ou les amours de Bahramgour avec sept princesses, et l'*Iskender-nameh* ou le Livre d'Alexandre le Grand [2]. Les deux premiers sont plus lyriques; le troisième est plus didactique, surtout dans sa seconde partie; mais tous portent des traces de leur parenté avec la littérature épique. Nizami est encore trop voisin du siècle de cette littérature pour savoir se restreindre à son sujet et à son but principal; de sorte qu'il s'est laissé aller à raconter beaucoup de circonstances tirées de la poésie épique qui ne sont point essentielles au développement de son roman. Mais quoiqu'il lui soit resté quelque chose des habitudes de ses prédécesseurs, on ne peut pourtant pas le classer parmi les poëtes épiques : il n'a pas leur sentiment national, il ne puise pas comme eux dans la tradition, mais dans les livres et dans son imagination, et tire ses sujets indifféremment de l'histoire persane et de l'histoire arabe, pourvu qu'ils soient propres à faire briller son style et son esprit : c'est essentiellement un homme de lettres. Celui de ses poëmes qui se rapproche le plus, par sa forme, de la poésie épique est l'*Iskender-nameh,* où l'élément lyrique ne prédomine pas, mais auquel cependant manque le caractère essentiel de l'épopée, qui est d'être fondé sur une tradition nationale. Nous avons vu plus haut qu'il n'existait pas de tradition persane sur Alexandre : aussi Nizami ne fait-il que suivre la fable

[1] Voyez Hammer, *Geschichte der Persischen Redekünste,* p. 109 et suiv.

[2] Voyez Hammer, *ibidem,* et M. Charmoy, *Expédition d'Alexandre le Grand,* Saint-Pétersbourg, 1829, in-8°.

grecque, à laquelle il ajoute l'histoire de l'expédition des Russes contre Berda, expédition qui n'est certainement pas entrée dans la tradition persane, car elle a eu lieu l'an 945 de notre ère [1].

L'exemple donné par Nizami fut suivi par plusieurs poëtes distingués des siècles suivants, qui l'imitèrent si servilement qu'ils se bornèrent presque exclusivement au petit nombre de sujets qu'il avait choisis [2]. Ils faisaient assaut de beau langage, de pensées raffinées, d'allusions délicates et difficiles à saisir; mais ils n'avaient plus rien à ajouter aux traditions connues : ils prenaient leurs sujets tout arrangés dans les poésies épiques et dans Nizami, et tout ce qui leur importait, c'était de les traiter d'une manière encore plus élégante et plus artificielle que n'avait fait ce dernier. A cette classe appartiennent l'*Iskender-nameh*, le *Khosrou et Schirin* et le *Hescht Behischt* (les Sept Paradis, ou les Amours de Bahramgour) de Khosrou de Dehli [3] (mort en 725 de l'hégire), l'*Iskender-nameh* de Djami [4] (mort en 898 de l'hégire), le *Khosrou et Schirin* et le *Heft Manzer* (les Sept Stations, ou les Amours de Bahramgour) de Hatefi [5] (du commencement du xe siècle

[1] Voyez le discours de M. Charmoy sur l'utilité des langues orientales, Saint-Pétersbourg, 1834, in-4°, p. 11.

[2] Il y a quelques autres poëmes qui portent pour titres des noms tirés de l'histoire de Perse; mais ils n'appartiennent pas même au roman historique : tel est le *Djemschid-nameh* (manuscrit de la Bibliothèque royale, fonds Ducaurroy, n° 19), qui n'a rien de commun avec les traditions relatives à Djemschid, et dont le héros, fils d'un roi de la Chine, est entièrement de l'invention de l'auteur.

[3] Manuscrit persan de la Bibliothèque royale, Supplément n° 120.

[4] Manuscrit persan de la Bibliothèque royale, Supplément n° 95.

[5] Manuscrit persan de la Bibliothèque royale, fonds Brueys, n° 49.

de l'hégire), et l'*Iskender-nameh* [1] d'Abd-al-Salam fils d'Ibrahim, natif du Cachemire. Ce dernier ouvrage fait d'Alexandre le Grand un prophète [2]; et comme, dans les idées musulmanes, il faut être issu de race sémitique pour être prophète, l'auteur adopte la prétention des Arabes, qui, à l'exemple des Égyptiens et des Persans, revendiquent pour leur nation l'honneur d'avoir donné naissance à Alexandre le Grand. Nizami est, je crois, le premier parmi les Persans qui mentionne cette généalogie, mais sans l'approuver [3]. Comme il était difficile de faire entrer Alexandre dans la lignée de Jacob ou d'Ismaël, on trouva l'ingénieux expédient de lui donner Ésaü pour ancêtre [4]. La mère d'Alexandre est donc, selon Abd-al-Salam, issue de la race d'Ésaü; elle est vierge, devient enceinte miraculeusement, s'enfuit loin des hommes et meurt en mettant au monde un fils, que Philippe, «roi des Grecs, des Russes et des «Francs [5],» trouve à côté de sa mère morte. Il l'adopte, le fait élever par Aristote, etc. Le récit retombe ensuite dans la fable grecque et ne se compose plus que de variations sur le thème de Nizami.

Tous ces romans, malgré leur forme, n'appartiennent plus à la véritable poésie épique, et je n'en ferai pas ici l'appréciation détaillée, parce que cette appréciation rentre dans le domaine de l'histoire de la poésie lyrique chez les

[1] Manuscrit persan de la Bibliothèque royale, Supplément n° 90.

[2] *Ibidem*, chap. x : «Il y a eu deux rois qui furent prophètes : l'un «était Salomon, et l'autre Alexandre.»

[3] Nizami, *Iskender-nameh*, au chapitre qui traite de la naissance d'Alexandre.

[4] Abd-al-Salam, *Iskender-nameh*, chap. x : «Il est de la race d'Ésaü fils d'Ishak.»

[5] *Ibidem*.

Persans. Ils sont tous écrits en vers et dans un style tellement ambitieux, qu'il faut être lettré pour les comprendre; tandis que les contes qui forment la seconde branche de la littérature épique dégénérée ont un caractère beaucoup plus simple, sont écrits par des littérateurs de bien plus bas étage et destinés à des lecteurs bien plus ignorants. Il est difficile de suivre l'histoire de leur composition et de leurs transformations, et cette tâche serait d'ailleurs tout à fait en dehors de mon sujet; je vais seulement citer quelques traits qui pourront servir à caractériser ce genre d'ouvrages et à montrer pourquoi il faut les exclure de la littérature épique.

Un des compilateurs les plus infatigables de ces contes a été un Arabe [1], Abou-Thaher Ibn-Hasan Ibn-Ali Ibn-Mousa de Tharsous, sur lequel je n'ai d'ailleurs aucun renseignement. Il paraît avoir fait une immense collection de contes sur l'histoire de Perse, collection que l'on divisa plus tard en divers ouvrages séparés, auxquels on donna les noms des rois ou des héros qui forment les sujets de chaque partie, comme le *Darab-nameh*, le *Kaherman-nameh*, le *Kiran-Habescky* et autres. Le *Darab-nameh* est un volume in-folio de 800 pages, qui comprend les vies de Bahman, de Homaï, de Darab et d'Alexandre le Grand. Le cadre de cette composition est tiré de Firdousi; mais il est rempli et enflé par une masse énorme de fables absurdes, dont je vais rapporter une des plus courtes pour donner une idée du livre. Alexandre [2] s'étant, dans sa jeunesse, enfui de la cour de son grand-

[1] *Darab-nameh*, manuscrit de la bibliothèque royale, fonds Anquetil, n° 9, fol. 1.

[2] *Darab-nameh*, manuscrit cité, fol. 283 et suiv.

père Philippe, arrive dans la capitale du pays des Berbers, dont le roi avait épousé la mère d'Alexandre, que Darius avait répudiée. Il craint de se faire reconnaître, et n'ayant pas de moyens d'existence, il se présente dans le conseil des scribes du roi et demande un emploi. Un des scribes voyant sa beauté surhumaine, et pensant se faire honneur avec un serviteur d'aussi bonne mine, l'engage pour deux direms d'argent par jour. Son emploi consistait à porter le matin le portefeuille du scribe au diwan, et à le reprendre le soir. Un jour le maître étant tombé malade, envoie le jeune Alexandre au conseil chercher son dossier; mais les scribes invitent celui-ci à faire lui-même le travail de son maître. Le petit Alexandre répond qu'il n'ose pas le faire sans permission, retourne chez son maître, obtient son agrément et se met à la besogne. Les scribes voient avec jalousie les beaux caractères qui coulent de son roseau et les calculs merveilleux qu'il exécute; ils en deviennent jaloux, le calomnient auprès du malade et le font chasser. Alexandre, se trouvant de nouveau sans ressources, achète un astrolabe, avec lequel il se place sur la grande route pour dire la bonne aventure aux passants; car Aristote l'avait bien instruit dans les mystères de l'astrologie, etc. L'espace me manque pour continuer cet extrait, mais l'ouvrage entier consiste en contes pareils.

Le *Kaherman-nameh* est un ouvrage immense qui remplit huit volumes; la Bibliothèque royale en possède trois traduits en langue turque[1]. Kaherman est fils de Thahmouras; les Divs le volent dans son enfance et l'élèvent

[1] *Kaherman-nameh*, manuscrits turcs de la Bibliothèque royale, fonds Saint-Germain, nos 321, 343 et 344.

dans les environs du mont Kaf, où il s'amuse à atteler quatre cents hippopotames, et devient si féroce, que quand il ne trouve pas d'autres ennemis à combattre, il se bat contre lui-même, en prenant dans chaque main une massue de fer. Il finit par revenir dans les pays des hommes et s'établit dans les montagnes du Kouhistan, où il vit de la chasse. Or Houscheng préparait alors une expédition contre les princes de l'Iran et du Touran, qui s'étaient réfugiés dans l'Inde, et Kaherman voit, un beau jour, pénétrer dans les défilés du Kouhistan une armée persane de dix-sept cent mille hommes, précédée d'une avant-garde de quatre-vingt mille hommes montés sur des rhinocéros, etc. Je ne suis pas sûr que le *Kaherman-nameh* soit un fragment de la collection d'Abou-Thaher de Tharsous; mais je le suppose, parce qu'on y cite sans cesse un certain Tharsousi, absolument comme on cite Abou-Thaher Tharsousi dans le *Darab-nameh* [1] et dans le *Kiran-Habeschy,* ouvrages que l'on sait être tirés de la collection d'Abou-Thaher.

Le *Kiran-Habeschy* [2] est l'histoire d'un héros qui vécut sous Keïkobad et qui finit, après d'innombrables exploits, par devenir vice-roi de Bactres. Ce conte est certainement tiré de la compilation d'Abou-Thaher, et il est tout à fait dans le goût des autres. Le *Houscheng-nameh* [3], le *Fagh-*

[1] Presque chaque paragraphe commence par ces mots, «Abou-Thaher raconte;» ce qui me paraît prouver que la rédaction persane que nous avons n'est que la traduction ou l'abrégé d'un original arabe.

[2] *Kiran-Habeschy*, manuscrit de la Bibliothèque royale, ancien fonds turc, n° 335.

[3] *Houscheng-nameh*, manuscrit turc n° 320.

four-nameh[1], le *Thahmouras-nameh*[2] et l'Histoire de Djemschid[3] sont de la même classe. C'est une véritable bibliothèque bleue, dans laquelle la tradition, si tant est qu'on y trouve encore une trace de tradition, est tombée au dernier degré d'abâtardissement. Ces contes sont au *Livre des rois* ce que *Siegfried le Cornu* des paysans allemands est à l'ancienne Edda. Leurs auteurs ne se contentent pas de mêler continuellement les traditions persanes et musulmanes, de donner, par exemple, à Kaïoumors Adam pour père et Seth pour fils; de faire marcher l'armée de Houscheng sous le drapeau de Salomon (comme dans le *Kaherman-nameh*); de faire raconter, par le Simurgh, à Alexandre le Grand, les conversations que l'archange Gabriel et Salomon tiennent dans le ciel (comme dans le *Darab-nameh*); mais ils bouleversent tout à un tel point qu'il est difficile de croire qu'ils aient seulement lu les poëmes épiques.

C'est ainsi que la tradition épique des Persans parcourut le cercle entier des transformations que peut subir une tradition. Formée librement par le peuple sous les anciennes dynasties, conservée par les Dihkans dans le temps de la décadence de l'empire, recueillie à plusieurs reprises par les derniers rois Sasanides, elle paraissait devoir succomber sous l'invasion arabe et sous le changement de

[1] *Faghfour-nameh*, manuscrits turcs de la Bibliothèque royale, fonds de l'Oratoire, n°s 20, 76.

[2] D'Herbelot le cite quelquefois; voyez, par exemple, l'article *Malek-el-Bahr*.

[3] *Kissehi-Djemschid*. Je n'en connais pas d'autres manuscrits que celui que je possède, et sur lequel je donnerai autre part une notice plus détaillée.

maîtres, de religion, et de langue même, que la domination musulmane fit subir à la Perse; mais elle résista à toutes ces épreuves, fut reproduite dans la langue même des conquérants, et devint, entre les mains du peuple vaincu, un moyen de défense. Après mainte tentative infructueuse, parut enfin un homme qui sut la convertir en un véritable poëme épique national; et le *Livre des rois,* pendant un siècle, fut suivi d'un grand nombre de poëmes composés dans le même esprit et qui le complétèrent dans toutes ses parties. Ces poëmes épuisèrent la tradition épique; mais la nation ne se lassa pas d'entendre, sous de nouvelles formes, des récits relatifs à ses héros favoris, et Nizami créa le roman historique, dans lequel il conserva le cadre fourni par les poëtes épiques, mais en le remplissant, selon le goût de son temps, de sentiments raffinés. Son école domina dans la littérature persane pendant plusieurs siècles, et la tradition allait toujours s'affaiblissant sous le poids des ornements dont on la surchargeait. D'un autre côté, le peuple, à qui ces romans étaient inintelligibles, se créa le conte en prose, dans lequel il accumula, autour des noms célébrés par l'épopée, toutes les fables qu'il avait l'habitude de raconter, et qui étaient complétement étrangères à la tradition historique. C'est ainsi que périt la tradition vivante et orale; mais la grande œuvre de Firdousi est restée, et n'a jamais cessé d'être l'objet de l'admiration des savants et de la prédilection du peuple [1].

[1] Il y a deux autres classes de poëmes persans qui ont pris la forme épique, mais que leur sujet et l'esprit dans lequel ils sont conçus ne permettent pas de comprendre parmi les véritables épopées : ce sont ceux qui traitent de l'histoire légendaire de la famille du Prophète, et ceux qui roulent sur la vie de quelques rois modernes

Les travaux dont le *Livre des rois* a été l'objet en Orient sont moins nombreux et moins importants que ne devrait le faire croire l'immense popularité dont cet ouvrage jouit depuis huit siècles dans le monde musulman. J'ai parlé plus haut de l'édition critique du texte que Baïsangher-Khan fit entreprendre l'an 829 de l'hégire; c'est le seul essai d'épuration du texte que les musulmans aient tenté. On trouve parfois, sur la marge des manuscrits, un certain nombre de notes; mais on ne connaît aucun commentaire suivi sur l'ouvrage entier. Les préfaces se terminent quelquefois par un lexique très-concis, qui a

de la Perse, contemporains ou à peu près contemporains de leurs auteurs.

La première classe est assez nombreuse, et les ouvrages qui la composent ne manquent pas d'intérêt: tels sont le *Saheb-Kiran-nameh*, ou la Vie de Hamzah Ben-Abdou'lmotleb, oncle de Mohammed, le *Djami'-al-Welayet*, ou la Vie de Mohammed (par Naseby); le *Misbah-al-Arwah*, la Lampe des esprits, vie du Prophète; le *Seïri-nouri-mouloud*, la Marche de la lumière des créatures, autre vie du Prophète (par Abou'lhoseïn; le *Hamlehi-Heïder*, le Combat du lion, vie d'Ali, gendre du Prophète (par Mirza-Refia-Bazil); le *Khawer-nameh*, le Livre de l'occident, vie d'Ali (par Ibn-Hischam), etc. Tous ces ouvrages sont étrangers à l'épopée persane par leur sujet même, qui n'a rien de national, et ils ne doivent pas nous occuper ici.

A la seconde classe appartient le *Timour-nameh*, de Hatefi, c'est-à-dire la vie de Timour. Le même auteur avait commencé une histoire en vers épiques de Schah-Ismaïl, fondateur de la dynastie des Sofis; mais il ne l'acheva pas. Cette tâche fut reprise par Mirza-Kazim Gunabadi, qui composa, sous le titre ambitieux de *Schah-nameh*, une vie de Schah-Ismaïl, faible imitation du *Livre des rois* de Firdousi. Enfin le dernier roi de Perse, Feth-Ali-Schah, fit composer, sous le titre de *Schehinschah-nameh*, Livre du roi des rois, sa propre biographie. On voit, dans la bibliothèque de la Compagnie des Indes, un exemplaire de cet ouvrage orné de vignettes à l'instar des manuscrits de Firdousi. C'est une caricature grossière et presque burlesque du

été reproduit par Macan [1]. La première traduction Livre des rois date de la fin du VI[e] siècle de l'hégire; est en prose arabe; l'auteur est Kawam-eddin Abou'l tah Isa Ibn-Ali Ibn-Mohammed, natif d'Isfahan [2], qui dédia à l'Ayoubite Abou'lfatah Isa fils de Malek-el-A Aboubekr. Ce n'est qu'un extrait, qui ne peut guère ser à fixer le sens d'aucun passage difficile; mais sa date rend important pour la critique de l'ouvrage quand s'agit d'interpolations considérables. Tatar-Aly-Effendi pr senta, l'an 916 de l'hégire, à Kansou le Gauride, une tr duction complète du *Livre des rois* en vers turcs [3]. Ur

Livre des rois, dans laquelle le bulletin officiel remplace la traditior et où la flatterie d'un poëte de cour tient lieu de gloire national (Hammer a donné des fragments du texte et une analyse du *Schehin schah-nameh* dans les Mines de l'Orient, t. VI, et dans les *Wiene Jahrbücher*, t. VI.) On peut classer dans la même catégorie le plu récent des poëmes persans sous forme d'épopée, le *George-nameh*, pa le mollah Firouz-Ibn-Kaous, grand-prêtre des Parses de Bombay. C'est l'histoire de la conquête de l'Inde par les Anglais, dans le mètre de Firdousi; elle peut passer, à en juger par les extraits et par la table des matières qui ont été imprimés, pour une gazette versifiée aussi exacte que prosaïque. (Voyez une brochure intitulée: *Contents of the George-nameh, composed in verses in the Persian language by the late moollah Fyrooz bin Caoos, and to be printed by his nephew and successor Moollah Rustom bin Kaikobad*; Bombay, 1836, in-4°, p. 80 et IX.) L'auteur du *George-nameh* ne manquait ni de savoir ni de talent, mais il n'a point fait preuve de bon sens dans cette œuvre étrange.

Il est évident que tous ces ouvrages ne peuvent être que des chroniques ou des amplifications de rhétorique, et qu'il manquait à leurs auteurs la seule chose indispensable à tout poëme épique, des traditions, ce qui me dispense d'en parler ici plus longuement.

[1] Édition de Calcutta, t. IV, p. 2290-2340.

[2] Manuscrits de la Bibliothèque nationale, fonds arabe, n° 624, in-fol.

[3] Amédée Jaubert possédait le premier volume de cette traduction.

autre traduction turque fut exécutée en prose par Mehdy, officier du sérail, et dédiée à Othman II, l'an 1030 de l'hégire [1]. Tawakkol-Beg fils de Tawakkol-Beg, employé au service de Dara-Schekoh fils de Houmayoun et vice-roi de Lahore, publia, l'an 1063 de l'hégire, sur la demande de Schemschir-Khan, sous le titre de *Muntekhab-al-Tewarikh* [2] (Extrait des annales), un abrégé de Firdousi en persan. Cet ouvrage est écrit en prose mêlée de nombreux passages de vers; il est plus court que l'extrait de Kawam-eddin, et s'arrête à la mort d'Alexandre, après laquelle on ne trouve plus qu'un sommaire en quelques pages, ne contenant guère que les noms des rois Sasanides. Tawakkol-Beg avait sous les yeux un manuscrit rempli d'interpolations, et son travail ne peut être d'aucun secours pour la critique du texte. Il termine son livre par un extrait de la préface n° 2. Enfin Hyde [3] a possédé un autre extrait du *Livre des rois,* entièrement en prose et intitulé *Schah-nameh naser,* le Livre des rois en prose. Ce livre est l'ouvrage d'un Parse, comme on peut s'en assurer en lisant la vie de Zoroastre que Hyde en a tirée [4], et qui est amplifiée à l'aide du *Zerdouscht-nameh,* légende parse dont un auteur musulman n'aurait pas fait usage [5].

[1] Voyez le Tableau historique de l'Orient, par Mouradgea d'Ohsson, t. I, p. 3.

[2] Manuscrit de la bibliothèque de la Société asiatique n° 39. On trouve quelquefois ce livre sous le titre de *Schemschir-Khani.* Voyez manuscrit du fonds Anquetil n° 80.

[3] Hyde, *Hist. relig. vet. Pers.* p. 319.

[4] *Ibidem.*

[5] Le manuscrit se trouve maintenant dans le *British Museum.* Voyez Ouseley, *Oriental Collections,* t. I, 218.

Sir W. Ouseley a publié quelques autres fragments de cet extrait[1].

Les Européens se sont occupés fort tard du *Livre des rois*. Le premier qui en ait publié des fragments est Sir W. Jones, dans ses *Commentarii poëseos Asiaticæ*, Londres, 1774. Firdousi était alors encore si peu connu, que Sir W. Jones croyait que le *Livre des rois* était une collection de diverses poésies historiques que l'on avait l'habitude de réunir en un seul volume, rangées selon l'ordre chronologique des sujets, et dont une, en particulier, se distinguait par son caractère épique. Jones a donné quelques extraits du *Livre des rois* avec une partie de la satire, accompagnés d'une traduction latine[2].

Le premier qui ait essayé de traduire l'ouvrage entier est J. Champion, qui a publié le commencement de son travail sous ce titre: *The Poems of Ferdosi, translated by Joseph Champion esq.* t. I, Calcutta, 1785 (grand in-4°, 315 pages). Son introduction renferme un extrait de la grande préface persane; sa traduction est en vers et finit au mariage de Zal et de Roudabeh. Cet ouvrage paraît avoir eu quelque succès, car il a été réimprimé à Londres en 1790, petit in-4°, ce qu'on ne peut attribuer qu'à la nouveauté du sujet; car la traduction est conçue dans un faux système de paraphrase et ne donne aucune idée de l'auteur ni de son style.

Le comte Ludolf s'occupait presque en même temps[3]

[1] Ouseley, *Oriental Collections*, t. I, p. 359, et t. II, p. 45.

[2] *The Works of Sir W. Jones*, Londres, 1807, t. VI, p. 231, 307 et suiv.

[3] Voyez Ouseley, *Oriental Collections*, t. II, p. 431.

d'une traduction littérale du *Livre des rois*, en prose allemande; mais il n'en a paru que quelques fragments contenant l'histoire de Djemschid et celle de Zohak [1]. C'est un travail consciencieux, et il est à regretter qu'il n'ait pas paru en entier.

Le capitaine W. Kirkpatrick inséra, dans son Essai sur l'histoire de la poésie persane, malheureusement resté incomplet, les passages de Firdousi qui se rapportent à Dakiki [2].

Hagerman publia, en 1801, à Göttingue, une dissertation sous ce titre : *Monumenti Persepolitani e Ferdusio poëta Persarum heroico illustratio*, in-4°, dans laquelle il donne un fragment de l'histoire de Djemschid, mais d'une manière fort incorrecte. Il a publié plus tard, dans le journal de M. Schlegel intitulé *Europa*, la traduction d'une partie de la vie de Bahramgour.

Mouradgea d'Ohsson a pris Firdousi pour base de son Tableau historique de l'Orient, Paris, 1802, 2 volumes in-8°. C'est un extrait du *Livre des rois*, dans lequel l'auteur a voulu conserver ce qui est historique, en le complétant par des faits tirés d'autres sources.

E. Scott Waring, dans son *Tour to Sheeraz*, Londres, 1807, in-4°, a publié un assez grand nombre de passages de Firdousi; mais il se contente le plus souvent de les accompagner de la traduction de Champion.

Dans la même année, Wilken fit imprimer, dans ses

[1] Dans l'ouvrage de Herder intitulé *Die Vorwelt;* dans les *Mines de l'Orient*, t. II, p. 57-64; et dans le journal que publiait Augusti sous le titre de *Memorabilien*.

[2] Voyez *The New Asiatic Miscellany*, Calcutta, 1789, in-4°, p. 39 et suiv.

Institutiones linguæ Persicæ, p. 189-209, des fragments de l'histoire d'Alexandre, suivis d'une traduction latine.

Wallenbourg s'occupait pendant ce temps, à Vienne, d'une traduction de l'ouvrage entier en prose française; mais elle n'a pas été achevée, et il n'en a rien paru que la traduction de la préface n° 2, sous le titre de : *Notice sur le Schah-namé;* Vienne, 1810, in-8°.

De son côté, la Compagnie des Indes avait, depuis quelques années, ordonné la publication du texte entier de Firdousi. Lumsden, alors professeur d'arabe et de persan au collége de Fort-William, fut chargé de ce travail et organisa un bureau de *mounschis*, qui collationnèrent vingt-sept manuscrits. Le premier volume seul parut sous ce titre : *The Schah-namu, being a series of heroic poems on the ancient history of Persia, by the celebrated Abool-Kausim-i-Firdousee of Toos, in eight volumes;* vol. I, Calcutta, 1811, in-folio. L'impression de cette édition est assez correcte, mais le texte ne répond pas, sous le rapport de la critique, à ce que l'on pouvait attendre d'un éditeur aussi savant et de préparatifs aussi considérables; car on a suivi, malgré le grand nombre de manuscrits collationnés, le texte d'un manuscrit du XVIIe siècle prêté à Lumsden par feu Sir John Malcolm. J'ai eu longtemps entre les mains ce manuscrit, dans lequel le copiste a accumulé autant de vers qu'il a pu; c'est ce que les Orientaux prennent pour un texte critique, et je ne doute pas que les *mounschis* n'y aient suivi plutôt leur goût que l'opinion de Lumsden, qui n'avait que peu de temps à donner à la révision de l'ouvrage. Cette édition ne fut pas continuée; mais la copie qui avait été préparée pour le second volume servit à l'édition de Sohrab publiée par M. Atkinson sous

le titre suivant : *Soohrab a poem, freely translated from the original Persian of Firdosee by James Atkinson*, Calcutta, 1814, in-8°.

L'année suivante parut à Londres un petit ouvrage intitulé : *Episodes of the Schah-nameh of Ferdosee, translated into English verse by Stephen Weston;* 1815, in-8°. Ce livre ne contient qu'un petit nombre de passages suivis du texte en caractères latins.

Wahl, à Halle, avait l'intention de publier une traduction complète de Firdousi, et l'annonça, en 1816, dans le volume V des Mines de l'Orient; il n'en a paru qu'un spécimen en vers blancs, accompagné du texte et de notes, (*Mines de l'Orient,* t. V, p. 109, 233, 351.)

Hammer publia, en 1818, son Histoire de la poésie persane, dans laquelle il inséra une traduction en vers allemands des Sept Aventures d'Isfendiar et d'un fragment de Sohrab (*Geschichte der schönen Redekünste Persiens,* p. 56-76). Il avait déjà antérieurement publié deux autres fragments de Firdousi, dont l'un contient l'histoire de Khosrou et Schirin (*Mines de l'Orient,* t. II, p. 421-450), l'autre les aventures de Sam et de Zal (*ibidem,* t. III, p. 57-64).

S. de Sacy publia, dans la même année, le texte et la traduction du voyage de Barzouïeh dans l'Inde (*Notices et Extraits,* t. IX, p. 140-153).

En 1820 parut l'ouvrage de Goerres qui porte ce titre : *das Heldenbuch von Iran;* Berlin, 2 vol. in-8°. C'est un extrait très-détaillé de Firdousi, et le seul travail qui encore aujourd'hui donne une idée juste de l'ouvrage. On peut sans doute refuser son assentiment aux idées que l'auteur émet dans sa préface, et faire des critiques de

détail sur la traduction; mais il faut reconnaître que les extraits sont faits avec un sentiment exquis de la poésie épique.

Ross, plus connu sous le pseudonyme de *Gulschin*, avait conçu le plan d'une traduction complète de Firdousi accompagnée du texte; mais il n'en a paru que quelques spécimens dans les *Annals of oriental Literature*, Londres, 1820, in-8°.

J'ai publié, en 1829, dans une petite brochure intitulée *Fragments relatifs à la religion de Zoroastre*, Paris, in-8°, quelques passages relatifs à la vie de Guschtasp, qui ont été traduits plus tard, avec le reste de ce petit ouvrage, sous le titre de : *Fragmente über die Religion des Zoroaster von Vullers;* 1831, in-8°.

Après toutes ces tentatives de publication et de traduction, parut enfin en 1829 une édition complète du Livre des rois : *The Shah-nameh an heroic poem by Abool-Kasim Firdoosee published by Turner Macan;* Calcutta, 4 vol. in-8°. Elle contient une préface en anglais, dans laquelle l'éditeur rend compte de son travail et donne une vie de Firdousi; une introduction persane où il reproduit, mêlée à ses propres réflexions, la plus grande partie de la préface persane n° 1 ; le texte complet du *Livre des rois;* enfin un appendice qui se compose des épisodes rejetés du texte comme interpolés, et du lexique dont j'ai parlé plus haut. L'éditeur a reproduit, presque sans changement, tout ce qui a été imprimé du texte de Lumsden, en indiquant toutefois, par des étoiles, les passages suspects; le reste de l'ouvrage forme la première rédaction critique du texte de Firdousi qui ait été entreprise par un Européen. Macan était plus propre que personne à remplir cette

tâche, car il connaissait parfaitement la littérature persane et avait passé la plus grande partie de sa vie dans la meilleure société musulmane des provinces septentrionales de l'Inde. Il est à regretter que l'état de ses yeux ne lui ait pas permis de publier un choix de variantes, et une traduction anglaise de l'ouvrage qu'il m'a dit avoir voulu entreprendre.

Atkinson a imprimé, en 1832, un ouvrage sous ce titre : *The Shah-nameh of the Persian poet Firdausi translated and abridged in prose and verse by James Atkinson;* Londres, in-8°. Ce livre n'est qu'une traduction de l'extrait persan fait par Tewakkol-Beg, et se termine, comme son original, à la mort d'Alexandre le Grand. La fin du volume contient une nouvelle rédaction de la traduction en vers de l'épisode de Sohrab.

Enfin Vullers a fait paraître, en 1833, une collection de passages de Firdousi sous le titre de : *Chrestomathia Schahnamiana;* Bonn, in-8°. Elle renferme le texte des passages déjà publiés par Wilken, Wahl et Silvestre de Sacy, avec des variantes et un lexique.

Après avoir énuméré tous les travaux dont le *Livre des rois* a été l'objet, autant du moins qu'ils sont parvenus à ma connaissance, je dois dire quelques mots sur l'édition que je commence à publier. J'ai fait usage d'un grand nombre de manuscrits. La Bibliothèque royale de Paris en possède huit dont je me suis constamment servi. J'ai consulté à la bibliothèque de la Compagnie des Indes, à Londres, treize manuscrits, dont quelques-uns viennent de la bibliothèque de Tippou-Saïb : je les ai collationnés pour une grande partie du texte. Je n'ai qu'à me louer de toutes les facilités que j'ai trouvées dans ce dépôt magni-

fique et de la complaisance qu'a eue pour moi feu Sir Ch. Wilkins, alors conservateur de la bibliothèque. Feu Sir John Malcolm a eu la bonté de me prêter ses deux manuscrits, dont l'un a servi de base à l'édition de Calcutta, et l'autre avait fait partie de la bibliothèque de Nadir-Schah. Feu le colonel Baillie et Sir Graves Ch. Haughton ont bien voulu aussi me communiquer les leurs. Le plus beau de tous les manuscrits de Firdousi que je connaisse est celui qui a appartenu au colonel Doyle. Ce magnifique volume vient de la bibliothèque impériale de Dehli, et tous les empereurs, depuis Baber, le conquérant de l'Inde, jusqu'à Schah Alem, y ont apposé leur sceau. Le colonel, en partant pour la Jamaïque, le donna à la Société asiatique de Londres, qui m'a fait l'honneur de me l'envoyer à Paris, sur la proposition de Lord Munster et de Sir Graves Haughton, qui voudront bien me permettre de les en remercier ici publiquement. Feu le docteur Nicoll, à Oxford, m'a facilité, avec son amabilité habituelle, l'usage de la bibliothèque Bodléienne, qui contient un manuscrit de Firdousi copié par un Parse, et fort curieux sous ce rapport. Enfin je possède cinq manuscrits de l'ouvrage, dont un a servi à Macan pour son édition, et un autre, fort ancien, est remarquable en ce qu'il offre un excellent exemple de l'état où était le texte avant la révision faite par ordre de Baïsangher-Khan. Il ne serait pas facile de donner aux personnes qui n'ont pas eu à comparer des manuscrits du *Livre des rois* une idée juste du nombre de variantes qu'ils fournissent et qu'on peut diviser en trois classes principales : 1° les grandes interpolations tirées d'autres poëmes épiques; 2° les tirades de vers qui n'ajoutent rien au récit et sont l'ouvrage de quelque savant lecteur ou copiste

qui s'est permis d'allonger le poëme par ses amplifications; 3° les variantes proprement dites, où le copiste n'a fait que changer quelques mots d'un vers ou un vers entier, soit par négligence, soit pour corriger le texte, soit pour substituer un terme nouveau à un vieux mot devenu difficile à entendre. La première classe est la plus facile à reconnaître; les deux autres laissent de grands doutes quand le nombre et l'autorité des manuscrits qui contiennent l'une et l'autre version se balancent, et quand les expressions ne trahissent pas une origine moderne. J'ai quelquefois hésité dans ce cas. Au reste, cette immense variété de leçons ne doit pas faire douter de la possibilité de donner un texte suffisamment authentique; car, à l'exception des grandes interpolations que l'on retrouve dans les poëmes dont elles sont empruntées, et qui en conséquence ne peuvent présenter aucune difficulté sérieuse, toutes ces variantes n'influent que peu sur la marche du récit, et ne sont pour la plupart que des répétitions, des transpositions de vers ou des substitutions de mots arabes à des mots persans maintenant hors d'usage; et l'on trouvera ordinairement, dans la plupart des manuscrits anciens, une conformité suffisante pour une décision critique. J'avais essayé de classer les manuscrits par familles, comme on a fait avec un si grand succès pour le Nouveau Testament, pour les Pandectes, et comme M. de Schlegel l'a fait récemment pour le Ramayana; mais je n'y ai pas réussi, de sorte que j'ai été réduit à me guider, dans chaque cas, selon les circonstances, le style, le sens, et selon le nombre et l'âge des manuscrits.

J'ai tâché de traduire d'une manière aussi littérale qu'il m'a été possible, sans blesser les règles de la langue fran-

çaise; mais la limite est nécessairement un peu vague, et il y a un peu d'arbitraire dans les concessions que l'on est obligé de faire tantôt au désir de rendre rigoureusement les expressions de l'original, tantôt aux exigences de la langue de la traduction. Mon intention a toujours été de donner à l'expression exacte du sens la préférence sur l'élégance du style. Quand j'ai ajouté des mots pour compléter le sens d'une phrase, je les ai fait mettre en italique.

LE LIVRE DES ROIS.

INTRODUCTION.

AU NOM DE DIEU CLÉMENT ET MISÉRICORDIEUX.

Au nom du maître de l'âme et de l'intelligence, au delà duquel la pensée ne peut aller, du maître de la gloire, du maître du monde, du maître de la fortune, de celui qui envoie les prophètes, du maître de Saturne et de la rotation des sphères, qui a allumé la lune et l'étoile du matin, et le soleil; qui est plus haut que tout nom, que tout signe, que toute idée, qui a peint les étoiles au firmament. Si tu ne peux voir de tes yeux le Créateur, ne t'irrite pas contre eux, car la pensée même ne peut atteindre celui qui est au delà de tout lieu et de tout nom, et tout ce qui s'élève au-dessus de ce monde dépasse la portée de l'esprit et de l'intelligence. Si l'esprit choisit des paroles, il ne saurait les choisir que pour les choses qu'il voit; mais personne ne peut apprécier Dieu tel qu'il est : il ne te reste qu'à te ceindre d'obéissance. Dieu

pèse l'âme et la raison; mais lui, comment pourrait-il être contenu dans une pensée hardie? Comment pourrait-on célébrer le Créateur dans cet état, avec ces moyens, avec cette âme et cette langue? Il ne te reste qu'à te contenter de *croire à* son existence, et à t'abstenir de vaines paroles; adore, et cherche le vrai chemin, et sois attentif à obéir à ses commandements. Puissant est quiconque connaît *Dieu*, et sa connaissance rajeunit le cœur des vieillards; mais la parole ne peut percer ce voile, et la pensée ne peut pénétrer jusqu'à l'être.

LOUANGE DE L'INTELLIGENCE.

C'est ici, ô sage, le lieu où il convient de parler de la valeur de l'intelligence. Parle et tire de ta raison ce que tu sais, pour que l'oreille de celui qui t'écoute s'en nourrisse. L'intelligence est le plus grand de tous les dons de Dieu, et la célébrer est la meilleure des actions. L'intelligence est le guide dans la vie, elle réjouit le cœur, elle est ton secours dans ce monde et dans l'autre. La raison est la source de tes joies et de tes chagrins, de tes profits et de tes pertes. Si elle s'obscurcit, l'homme à l'âme brillante ne peut plus connaître le contentement. Ainsi parle un homme vertueux et intelligent, des paroles duquel se nourrit le sage : « Quiconque n'obéit pas « à la raison, se déchirera lui-même par ses actions; « le sage l'appelle insensé, et les siens le tiennent

« pour étranger. » C'est par l'intelligence que tu as de la valeur dans ce monde et dans l'autre, et celui dont la raison est brisée tombe dans l'esclavage. La raison est l'œil de l'âme, et si tu réfléchis, *tu dois voir* que, sans les yeux de l'âme, tu ne pourrais gouverner ce monde. Comprends que la raison est la première chose créée. Elle est le gardien de l'âme; c'est à elle qu'est due l'action de grâces, grâces que tu dois lui rendre par la langue, les yeux et les oreilles. C'est d'elle que te viennent les biens et les maux sans nombre. Qui pourrait célébrer suffisamment la raison et l'âme? et si je le pouvais, qui pourrait l'entendre? Mais comme personne ne peut en parler convenablement, parle-nous, ô sage, de la création *du monde*. Tu es la créature de l'auteur du monde, tu connais ce qui est manifeste et ce qui est secret. Prends toujours la raison pour guide, elle t'aidera à te tenir loin de ce qui est mauvais; cherche ton chemin d'après les paroles de ceux qui savent, parcours le monde, parle à tous; et quand tu auras entendu la parole de tous les sages, ne te relâche pas un instant de l'enseignement. Quand tu seras parvenu à jeter tes regards sur les branches *de l'arbre* de la parole, tu reconnaîtras que le savoir ne pénètre pas jusqu'à sa racine.

CRÉATION DU MONDE.

D'abord, il faut que tu connaisses bien l'origine

des éléments. Dieu a créé le monde de rien, pour que sa puissance apparût. Il a créé la matière des quatre éléments, il les a fait naître sans peine et sans travail. Le premier est l'élément du feu brillant, qui s'élève en haut; au milieu est l'air, puis l'eau, et au-dessous la terre obscure. D'abord le feu commença à rayonner, sa chaleur produisit alors de la sécheresse; ensuite le repos engendra le froid, qui à son tour fit naître l'humidité : la place de ces quatre éléments leur étant assignée, ils formèrent ce monde transitoire. Ils se pénétrèrent l'un l'autre, et des êtres de toute espèce parurent. La voûte céleste à la rotation rapide se forma, et montra incessamment ses merveilles. Les sept *planètes* prirent la direction de douze *mois*, chacune se plaça au lieu qui lui était marqué. La fortune et la destinée s'y révélèrent, et portèrent, comme il est juste, bonheur à ceux qui les comprirent. Les cieux s'enveloppèrent l'un dans l'autre, et commencèrent leurs mouvements lorsque tout fut en harmonie. Avec ses mers et ses montagnes, avec ses plaines et ses vallées, la terre était comme une lampe brillante. Les montagnes s'élevèrent, les eaux descendirent, la tête des plantes tendit en haut. La terre n'eut pas en partage une situation élevée, elle formait un point central obscur et noir. Les étoiles montrèrent leurs merveilles dans les cieux et versèrent sur la terre leur lumière. Le feu s'éleva vers le ciel, l'eau descendit, le soleil tourna autour de la terre. Les

herbes parurent, ainsi que les arbres de toute espèce, qui élevèrent gaiement leurs couronnes. Ils s'étendent, c'est le seul pouvoir qu'ils ont; ils ne peuvent se mouvoir de tous côtés comme les animaux. Aussi, lorsque les animaux, qui purent se mouvoir, parurent, ils foulèrent *de leurs pieds* toute la végétation. Ils ont l'instinct de la faim, du sommeil et du repos; ils sont doués de l'amour de la vie. Ils n'ont pas le don de parler avec la langue; ils ne désirent pas être doués de raison; ils se nourrissent de broussailles et de feuillages; ils ne connaissent pas les bonnes et les mauvaises suites de leurs actions, et Dieu le créateur n'en exige pas obéissance. Comme il est omniscient, tout-puissant et juste, aucune bonne action ne peut rester cachée. Cela est ainsi : personne ni des *êtres* visibles, ni des *êtres* cachés, ne sait quelle sera la fin de l'existence du monde.

CRÉATION DE L'HOMME.

Après cela apparut l'homme, qui fut la clef de toutes ces choses enchaînées. Sa tête s'élève droite comme un haut cyprès; il possède la parole qui est excellente, et la raison qui produit les actions. Il est doué de prudence, de sens et de raison ; les animaux sauvages lui obéissent. Fais un peu usage de ton intelligence, *considère* si le mot HOMME peut n'avoir qu'un seul sens. Peut-être ne connais-tu l'homme que comme l'être misérable *que tu vois*, et ne lui con-

nais-tu aucun signe d'une autre *destination. Mais* tu es composé d'éléments des deux mondes, et tu es placé entre les deux; tu es le premier dans la création, quoique le dernier dans le temps; ainsi ne t'abandonne pas aux choses futiles. J'ai appris d'un sage un autre mot sur ce point, mais comment pourrions-nous savoir le secret du Créateur du monde? Sois attentif, dirige tes regards vers ta fin; quand tu as quelque chose à faire, choisis pour le bien. Tu dois habituer ton corps à la fatigue, car il te convient de savoir supporter la peine. Si tu veux trouver délivrance de tout mal, si tu veux que ta tête ne soit pas prise dans les lacs de l'infortune, si tu veux rester exempt de malheurs dans les deux mondes, si tu veux faire le bien devant Dieu, observe la voûte céleste à la rotation rapide, car c'est d'elle que vient le mal et le remède. Le mouvement du temps ne l'use pas, et la peine et les calamités ne l'affectent pas. Elle ne cherche jamais à se reposer de sa rotation; elle n'est pas sujette à la destruction comme nous : sache que c'est d'elle que viennent les richesses et le *grand* nombre *d'enfants;* c'est auprès d'elle que se manifestent le bien et le mal.

CRÉATION DU SOLEIL.

La voûte du ciel est faite de rubis rouge, non de vent et d'eau, non de poussière et de fumée. Avec cette splendeur et avec ces corps lumineux, elle res-

semble à un jardin au jour du Nourouz. Dans elle tourne un astre, qui ravit le cœur de l'homme, et dont le jour emprunte la lumière. Il lève tous les matins, du côté de l'orient, sa tête enflammée semblable à un bouclier d'or. Il habille le monde d'une robe de lumière, et rend brillante la terre obscure; et lorsque de l'orient il descend vers l'occident, la nuit sombre lève sa tête du côté de l'orient. Jamais aucun des deux ne prend le pas sur l'autre; rien ne peut être plus réglé que leur marche. O toi qui es le soleil, comment se fait-il que tu ne luises pas sur moi?

CRÉATION DE LA LUNE.

Il y a une lampe préparée pour la nuit sombre : *ô homme*, autant que tu le pourras, ne te laisse pas aller au mal. Pendant deux jours et deux nuits, elle cesse de montrer sa face; tu dirais que sa rotation est usée; puis elle reparaît faible et jaune, comme le corps d'un homme dévoré par le souci d'amour; et à peine le spectateur l'a-t-il entrevue, qu'elle se cache de nouveau. La nuit suivante, elle reparaît un peu plus, et te donne un peu plus de lumière; après deux semaines, elle a atteint sa plénitude et est redevenue ce qu'elle était d'abord; puis elle paraît de nouveau chaque jour plus pâle, se rapprochant toujours du soleil brillant. Dieu le créateur a ainsi réglé sa condition, et, quel que soit le temps de sa durée, sa nature sera toujours la même.

LOUANGES DU PROPHÈTE (QUE LA GRÂCE DE DIEU SOIT SUR LUI!).

La connaissance *de Dieu* et la foi sont tes véritables sauveurs, et ton devoir est de chercher la voie du salut. Si tu veux que ton âme ne souffre pas dommage, si tu veux n'être pas toujours malheureux, cherche ton chemin d'après les paroles du prophète, et purifie ton cœur de toutes les souillures dans l'eau *de la foi.* C'est ainsi que parle celui qui a proclamé la révélation, le maître des commandements, le maître des prohibitions. Après les grands prophètes, le soleil n'a pas lui sur un homme meilleur qu'Aboubecr. Omar a répandu sur la terre la vraie croyance; il a ordonné le monde comme un jardin au printemps; puis, après eux, vint Othman, l'élu, le modeste, le croyant. Le quatrième était Ali, l'époux de la vierge, lui dont le prophète a célébré les vertus en disant : «Moi, je suis la ville de la connaissance «*de Dieu*, et Ali en est la porte.» C'est la véritable parole du prophète. J'atteste que ces mots contiennent le secret *de sa pensée;* tu dirais que mes deux oreilles entendent sa voix. Sache que tel était Ali, et que tels étaient les autres qui ont fortifié la religion; le prophète est le soleil, ses compagnons sont la lune, et la véritable voie est celle qui les comprend tous. Je suis l'esclave de la famille du prophète, je

révère la poussière des pieds d'Ali, je ne m'adresse pas à d'autres : telle est ma manière de parler.

Le sage regarde ce monde comme une mer, dont les vagues sont fouettées par un orage, et sur laquelle il y a soixante et dix vaisseaux, les voiles toutes déployées, et un grand vaisseau, orné comme une fiancée, beau comme l'œil du coq. Mohammed s'y trouve avec Ali, et la famille du prophète, et la famille d'Ali. Le sage qui de loin voit la mer, où il n'aperçoit ni limite ni fin, reconnaît qu'il faut s'abandonner aux vagues, et que personne ne peut éviter le naufrage. Il dit en son âme : Si je me trouve dans la tempête avec le prophète et avec Ali, j'aurai deux amis auxquels je pourrai me confier ; je serai secouru par la main du maître de la couronne, de l'étendard et du trône, du maître des eaux courantes, du vin, du miel et des sources de lait et d'eau limpide. Si tu mets ton espérance dans un autre monde, prends ta place auprès du prophète et auprès d'Ali. Si malheur t'en arrive, que ce soit ma faute : car telle est ma conviction, et telle est ma voie. C'est la croyance dans laquelle je suis né et dans laquelle je mourrai. Sache que je suis la poussière des pieds du lion. Si ton cœur incline vers le chemin du péché, c'est lui qui est ton ennemi dans ce monde. Personne ne peut être l'ennemi *d'Ali*, si ce n'est un homme qui n'a pas eu de père, et Dieu livrera son corps au feu. S'il est quelqu'un qui, dans son cœur, ait de la

haine pour Ali, qui dans le monde pourrait être plus misérable que lui? Garde-toi de prendre le monde pour un jeu, et de te détourner des compagnons de voyage dont les traces sont bonnes. Il faut essayer de faire ce qui est bon, quand on est le compagnon des hommes de bien. Mais pourquoi prolongerais-je des discours de ce genre? certes je n'y saurais voir de fin.

COMMENT LE LIVRE DES ROIS FUT COMPOSÉ.

Des traditions ont été racontées, rien de ce qui est digne d'être transmis n'a été oublié. Je te raconterai *de nouveau* une partie de ce qui a déjà été dit. Tout ce que je dirai, tous l'ont déjà conté, tous ont déjà enlevé les fruits du jardin de la connaissance. Quand même je ne pourrais atteindre une place élevée dans l'arbre chargé de fruits, parce que mes forces n'y suffisent pas; toutefois, celui même qui se tient sous un arbre puissant, sera garanti du mal par son ombre, et peut-être je pourrai atteindre une place sur une branche *inférieure* de ce cyprès qui jette son ombre au loin, de sorte que par ce livre des rois illustres, je laisserai dans le monde un souvenir de moi. Sache qu'il ne contient ni mensonge, ni fausseté; mais ne crois pas que tout, dans le monde, suive la même marche. Tous ceux qui sont doués d'intelligence se nourrissent *de mes paroles*, quand même il leur faudrait y chercher des symboles.

Il y avait un livre des temps anciens, dans lequel étaient écrites beaucoup d'histoires. Tous les Mobeds en possédaient des parties, chaque homme intelligent en portait un fragment avec lui. Il y avait un Pehlewan, d'une famille de Dihkans, brave et puissant, plein d'intelligence et très-illustre; il aimait à rechercher les faits des anciens et à recueillir les récits des temps passés. Il fit venir de chaque province un vieux Mobed, qui avait rassemblé les parties de ce livre; il leur demanda l'origine des rois et des guerriers illustres, et la manière dont ils organisèrent au commencement le monde, qu'ils nous ont transmis *dans un état si* misérable, et comment, sous une heureuse étoile, ils terminèrent chaque jour une entreprise. Les grands récitèrent devant lui, l'un après l'autre, les traditions des rois et les vicissitudes du monde. Il écouta leurs discours, et en composa un livre digne de renom. C'est le souvenir qu'il a laissé parmi les hommes, et les grands et les petits célébrèrent ses louanges.

SUR DAKIKI LE POËTE.

Les chanteurs chantaient à tout le monde beaucoup d'histoires de ce livre, et le monde se prit d'amour pour ces récits; tous les hommes intelligents et tous les hommes de cœur s'y attachèrent. Alors parut un jeune homme, doué d'une langue facile, d'une grande éloquence et d'un esprit brillant. Il an-

nonça le dessein de mettre en vers ce livre, et le cœur de tous en fut réjoui. Mais il aimait de mauvaises compagnies; il vivait oisif avec des amis pervers, et la mort l'assaillit subitement et posa sur sa tête un casque noir. Il suivait son penchant vers les mauvais; il leur abandonnait son âme douce, et ne put se réjouir du monde un seul jour. Tout à coup la fortune l'abandonna, et il fut tué par la main d'un esclave. Il périt, et son poëme ne fut pas achevé; et la fortune, qui avait veillé sur lui, s'endormit *pour toujours.* O Dieu, pardonne-lui ses péchés, et place-le haut dans ton paradis.

COMMENT LE POËME FUT ENTREPRIS.

Lorsque mon âme se fut détournée *de ce souvenir* de lui, elle se tourna vers le trône du maître du monde. Je désirais obtenir ce livre pour le traduire dans ma langue. Je le demandais à un grand nombre d'hommes; je tremblais devant la rotation du temps, craignant que si ma vie n'était pas longue, je ne fusse obligé de le laisser à un autre. D'ailleurs, mon trésor pouvait m'échapper; il pouvait ne se trouver personne qui payât le prix de mon labeur : car le monde était rempli de combats, et le temps n'était pas favorable à ceux qui cherchaient *des récompenses.* Ainsi se passa quelque temps, pendant lequel je ne fis part à personne de mon plan; car je ne vis personne qui fût digne de me servir de confident dans

cette entreprise. Qu'y a-t-il de mieux qu'une bonne parole? les grands et les petits s'en réjouissent. Si Dieu n'avait pas révélé la meilleure des paroles, comment le prophète pourrait-il être notre guide?

J'avais dans ma ville un ami [1] qui m'était dévoué: tu aurais dit qu'il était dans la même peau que moi. Il me dit: «C'est un beau plan, et ton pied te conduira au bonheur. Je t'apporterai le livre pehlewi. «Ne t'endors pas! Tu as le don de la parole, tu as «de la jeunesse, tu sais conter un récit héroïque. «Raconte de nouveau ce livre royal, et cherche par «lui la gloire auprès des grands.» Puis il apporta devant moi ce livre, et la tristesse de mon âme fut convertie en joie.

LOUANGE D'ABOU-MANSOUR, FILS DE MOHAMMED.

A l'époque où je devins possesseur de ce livre, il y avait un puissant prince; il était jeune, de lignage noble, prudent, circonspect, et d'une âme joyeuse; il était de bon conseil et clément, parlant avec éloquence et d'une voix douce. Il me dit: «Que faut-«il que je fasse, pour que ton âme se tourne vers ce «poëme? Tout ce que j'y peux faire, je le ferai, et «je n'ai pas besoin de m'adresser à un autre pour te «secourir.» Il me gardait comme un fruit frais, et aucun orage ne pouvait plus me porter malheur. Je m'élevais de la terre basse jusqu'au firmament par la

[1] Une glose ajoute: C'est une allusion à Mohammed Leschkeri.

générosité de ce noble prince, aux yeux duquel l'or et l'argent ne valaient pas plus que la poussière, et qui ornait sa haute naissance par la grâce et la gloire. Le monde entier était méprisable devant lui; il était jeune, et digne de confiance; il y a peu d'hommes tels que lui parmi la foule : il était comme un haut cyprès parmi les plantes d'un jardin. Je ne l'ai revu ni vivant, ni mort, lorsqu'il était tombé entre les griffes *de ses assassins*, *semblables* à des crocodiles. Hélas, cette taille! Hélas, ce nombril! Hélas, cette force et cette stature royale! Celui dont il avait conquis le cœur fut désespéré de sa mort; mon âme tremblait comme tremble une feuille. Je veux mentionner un conseil qu'il m'a donné, pour détourner mon esprit de ce malheur vers *le souvenir* de sa bonté. Il me dit : « Quand tu auras écrit ce livre des « rois, donne-le aux rois. » Mon cœur fut heureux de ces paroles, et mon âme devint joyeuse et satisfaite. Je commence donc ce livre au nom du puissant roi des rois, du maître de la couronne, du maître du trône, du maître du monde, victorieux et fortuné.

LOUANGE DU ROI MAHMOUD.

Depuis que le Créateur a créé le monde, jamais ne parut un roi comme lui : il porte sa couronne assis sur le trône comme le soleil, et par lui le monde brille comme l'ivoire. On dirait : quel est ce soleil resplendissant, qui verse sa lumière sur le

monde ? O Aboulkasem, ce roi victorieux a placé son trône au-dessus du diadème du soleil; il a ordonné le monde depuis l'orient jusqu'à l'occident, et sa domination fait naître des mines d'or. Mon étoile endormie s'éveilla; une foule de pensées surgirent dans ma tête. Je reconnus que le moment de parler était arrivé, et que les vieux temps allaient revenir. Une nuit je m'endormis plein de pensées touchant le roi de la terre, et ses louanges sur mes lèvres. Mon cœur était rempli de lumière dans la nuit sombre; je dormais, ma bouche était fermée, mais mon cœur était ouvert. Voici la vision que mon âme eut dans le sommeil : Une lampe brillante se levait du sein des eaux, une nuit profonde était répandue sur la surface de la terre; mais la lampe la fit resplendir comme un rubis. Le désert semblait être de brocart, et un trône de turquoise apparut. Un roi semblable à la lune y était assis, une couronne sur la tête au lieu de casque. Une armée était rangée sur deux milles de longueur; à la gauche *du roi* étaient sept cents éléphants féroces; devant lui se tenait respectueusement un pur Destour, montrant au roi le chemin de la foi et de la justice. Mon esprit fut confondu de la splendeur du roi, de ces éléphants de guerre, d'une telle armée. Lorsque je vis la face du roi, je demandai aux grands : Est-ce le firmament et la lune, ou est-ce un trône et une couronne ? Est-ce le ciel étoilé devant lui, ou une armée ? L'un

d'eux me répondit : « C'est le roi de Roum et de Hind, « qui règne depuis Kanoudj jusqu'à la mer de Sinde ; « dans l'Iran et dans le Touran, tous sont ses esclaves. « La vie de tous dépend de ses ordres et de sa vo- « lonté. Il a ordonné le monde avec justice, et après « cela il s'est mis la couronne sur le front ; c'est le « maître du monde, Mahmoud, le grand roi. Il fait « que la brebis et le loup boivent dans le même « abreuvoir. Depuis Cachemire jusqu'à la mer de la « Chine, les rois lui rendent hommage ; et le premier « mot que prononce, dans son berceau, l'enfant qui « mouille sa bouche du lait de sa mère, est : Mahmoud ! « Rends-lui hommage, toi qui sais parler et qui « cherches par lui un nom immortel. Personne ne « désobéit à ses ordres, personne n'ose se soustraire « à son pouvoir. » Lorsque je fus éveillé, je me levai aussitôt : que m'importait que la nuit fût obscure ? Je me levai, je prononçai des vœux pour ce roi. Comme je n'avais point de pièces d'argent *à verser sur sa tête*, j'y versai ma propre âme ; je me disais : Ce rêve aura son accomplissement ; car la gloire de Mahmoud est grande dans le monde. Rends hommage à lui, qui rend hommage *à Dieu* ; bénis cette fortune qui veille, ce diadème et ce sceau royal. Son règne a converti la terre en un jardin printanier, l'air est rempli de pluie, la terre est pleine de beauté, la pluie l'arrose dans le temps opportun, le monde est semblable au jardin d'Irem. Tout ce qui est beau dans l'Iran est

dû à sa justice; partout où il y a des hommes, ils sont tous ses amis. Dans les fêtes, c'est un ciel de bonté; dans la guerre, c'est un dragon avide de combat; son corps est d'un éléphant furieux, et son âme est d'un Gabriel; sa largesse est comme une pluie de printemps; son cœur est comme les eaux du Nil. Le pouvoir de ceux qui lui veulent du mal par envie est vil à ses yeux comme une pièce d'argent. La couronne et les trésors ne lui ont pas donné d'orgueil; les combats et le travail n'ont pas troublé la sérénité de son âme. Tous ceux qui sont éclairés, tous ceux qui sont nobles, tous ceux qui sont bons, tous sont dévoués au roi, tous se sont ceints d'obéissance et de fidélité envers lui, et chacun d'eux est le roi d'une province, et le nom de chacun d'eux vit dans tous les livres.

Avant tous est son frère puîné, que personne n'égale en valeur. Qu'il se réjouisse à l'ombre du roi du siècle, quiconque sur la terre respecte la majesté de Nasr, qui a eu pour père Nasireddin, dont le trône était élevé au-dessus des Pléiades; qui est doué de bravoure, de prudence et de vertu, et qui fait la joie de tous les grands. Puis le brave prince de Thous, qui dans le combat affronte le lion, qui répand les biens que la fortune lui donne, et qui ne demande à la destinée que de la gloire. Il sert de guide aux hommes qu'il conduit à Dieu; il désire que la tête du roi n'éprouve aucun accident. Que le

monde puisse n'être jamais privé de la vie du roi et de sa couronne ! Qu'il vive toujours, et qu'il vive heureux, toujours sain de corps, avec la couronne et le trône, victorieux, libre de peines et de soucis!

Maintenant je me tourne vers le commencement de mon entreprise, vers le Livre des rois illustres.

I

KAÏOUMORS

PREMIER ROI DE PERSE

(Son règne dura 30 ans.)

Qui, selon le récit du Dihkan, a le premier recherché sur la terre la couronne de la puissance? Qui a placé sur son front le diadème? Personne dans le monde n'en a gardé le souvenir, si ce n'est un fils qui a reçu de son père les traditions, et qui, selon les paroles de son père, te raconte par qui le pouvoir glorieux fut créé, et qui d'entre ces rois atteignit la plus haute puissance.

Un homme qui a lu un ancien livre où sont contenues les histoires des héros, dit que Kaïoumors institua le trône et la couronne, et qu'il fut *le premier* roi. Lorsque le soleil entra dans le signe du Bélier, le monde fut rempli de splendeur, d'ordre et de lumière; le soleil brilla dans le signe du Bélier, de sorte que le monde en fut rajeuni entièrement: alors Kaïoumors devint le maître du monde. Au commencement, il établit sa demeure dans les montagnes; son trône et sa puissance s'élevèrent de la

montagne, et il se vêtit, lui et son peuple, avec des peaux de tigres. De lui vint toute civilisation, car l'art de se vêtir et de se nourrir était nouveau. Il régna trente ans sur la terre. Il était beau sur le trône comme le soleil; il brillait, du haut de son trône royal, comme une lune de deux semaines brille au-dessus d'un cyprès élancé. Les animaux féroces et les bêtes sauvages qui le virent accoururent vers lui de tous les lieux du monde, et se tenaient courbés devant son trône : ce fut là ce qui releva sa majesté et sa haute fortune. Ils venaient devant lui pour rendre hommage; ce fut de lui qu'ils reçurent des lois. Il eut un fils, beau de visage, plein de vertu et cherchant la gloire comme son père; son nom était Siamek : il était heureux, et le cœur de Kaïoumors ne vivait que pour lui. Il ne se réjouissait du monde que quand il regardait son fils, car beaucoup de branches fécondes devaient sortir de lui. Il pleurait d'amour sur la vie *de son fils*, il se consumait dans la crainte de le perdre. Un temps s'écoula ainsi : la domination du roi était prospère; il n'avait aucun ennemi sur la terre, excepté Ahriman le méchant, qui en secret lui portait envie et mauvaise volonté, et méditait d'étendre la main sur lui. Ahriman avait un fils semblable à un loup féroce, brave, et à la tête d'une armée puissante, qui se mit en marche, et alla se concerter avec son père, car il convoitait le trône et le diadème du roi. Le monde lui parut noir à

cause de la prospérité de Siamek et de la fortune de son père; il dit à tous son dessein, et remplit le monde de son bruit. Mais Kaïoumors lui-même, comment sera-t-il averti de cela, *comment apprendra-t-il* que quelqu'un lui enviait le trône ? Le bienheureux Serosch parut tout à coup, semblable à un Péri, et couvert d'une peau de tigre, et lui révéla en secret tout ce qu'Ahriman et son fils tramaient contre lui.

COMBAT DE SIAMEK AVEC LE DIV, ET MORT DE SIAMEK.

Lorsque les desseins hostiles du méchant Div parvinrent aux oreilles de Siameck, la colère souleva le cœur du jeune roi; il rassembla une armée et prit conseil; il couvrit son corps d'une peau de tigre, car la cuirasse n'était pas encore en usage à la guerre. Il alla à la rencontre du Div avide de combat; et lorsque les armées furent en présence, Siamek s'avança le corps nu, et saisit le fils d'Ahriman. Mais le pervers Div noir le frappa de ses griffes, il plia en deux la haute stature du héros, il lança contre terre le jeune roi, et lui déchira les entrailles avec ses ongles. Siamek expira sous les mains du Div maudit, et son armée resta sans chef. Le roi apprit la mort de son fils, et, dans sa douleur, le monde devint noir devant lui : il descendit de son trône en gémissant, il se frappait la tête, il arrachait avec ses ongles la chair de son corps ; ses joues étaient pleines de sang, son cœur était désolé, et la vie était devenue pour

lui une angoisse. L'armée était en tristesse et en larmes, et le feu de sa douleur la dévorait. Elle poussa un cri lamentable, tous les soldats se rangèrent autour du trône du roi; leurs vêtements étaient de couleur bleue, leurs deux yeux pleins de sang, leurs deux joues rouges comme le vin. Les animaux féroces, les oiseaux et les bêtes fauves allèrent en foule vers la montagne en poussant des cris; ils vinrent se lamentant et se désolant, et la poussière s'éleva devant le trône du roi. Ils demeurèrent là une année dans leur douleur, quand vint un message de Dieu le créateur Le bienheureux Serosch[1] porta au roi la bénédiction *divine*, et lui dit : « Dorénavant ne gémis plus « et reprends ton cœur; prépare ton armée, mène-la « au combat selon mes ordres; et réduis en poussière « l'armée des Divs; délivre la face de la terre de ce « méchant Div, et satisfais ton âme par la vengeance. » Le roi illustre leva la tête vers le ciel, et invoqua le malheur sur ses ennemis; Dieu l'appela par *cet ange* au nom sublime, et mit fin à ses pleurs; il se hâta de venger Siamek, et ne prit de repos et de sommeil ni le jour ni la nuit.

[1] Le Serosch est, dans la mythologie persane, l'ange spécialement chargé de défendre les hommes contre les piéges des Divs. Il fait chaque nuit sept fois le tour de la terre pour veiller à la sécurité des serviteurs d'Ormuzd. Voyez l'Amschaspand-nameh.

COMBAT DE KAÏOUMORS ET DE HOUSCHENG AVEC LE DIV NOIR.

Siamek le glorieux avait un fils qui servait de Destour à son grand-père. Son nom était Houscheng, il était toute intelligence et toute prudence. Il avait grandi dans le sein de son grand-père, pour qui il était un souvenir de Siamek. Le grand-père l'avait adopté au lieu de son fils, et ses yeux ne reposaient que sur lui.

Lorsqu'il fut décidé à la vengeance et au combat, il appela le noble Houscheng et lui annonça tout ce qui devait avenir, et lui révéla tout ce qui était secret. «Je vais rassembler une armée, je pousserai «un cri de guerre; c'est à toi à marcher le premier, «car je suis un homme mourant et tu es un jeune hé«ros.» Il rassembla les Péris, et parmi les animaux féroces, les tigres, les lions, les loups et les léopards; c'était une armée de bêtes fauves, d'oiseaux et de Péris, sous un chef plein de fierté et de bravoure. Kaïoumors suivait derrière l'armée, et son petit-fils marchait devant lui au milieu des combattants. Le Div noir s'avança tremblant et en crainte, et fit voler la poussière vers le ciel; le roi s'aperçut que les hurlements des animaux avaient émoussé les griffes du Div. Les deux armées se rencontrèrent, les Divs tremblèrent devant les bêtes féroces, Houscheng étendit ses mains comme un lion, et rendit

la terre étroite au vaillant Div. Il lui arracha la peau de la tête aux pieds et coupa sa tête monstrueuse; il le jeta sous ses pieds, et le foula comme une chose vile, dont la peau était en lambeaux, dont la vie était partie. Kaïoumors ayant ainsi achevé la vengeance qu'il avait désirée, sa vie s'en alla, il mourut, et le monde resta vide de lui.

Regarde! qui pourrait atteindre une gloire égale à la sienne? Il avait amassé *les biens* de ce monde trompeur; il avait montré *aux hommes* le chemin des richesses, mais il n'en avait pas joui. Le monde n'est qu'un rêve qui passe, et ni le bonheur ni le malheur ne durent.

II

HOUSCHENG

(Son règne dura 30 ans.)

Houscheng, le maître du monde, le prudent, le juste, mit la couronne sur sa tête à la place de son grand-père, et le ciel tourna pendant quarante ans sur sa tête. Son esprit était plein de prudence, son cœur plein de justice. Il s'assit sur le siége de la puissance, et parla ainsi du haut de son trône impérial : « Je suis le roi des sept zones, victorieux et « dominant sur toute la terre ; je me suis ceint étroite-« ment de justice et de bonté selon l'ordre de Dieu, « qui donne la victoire. » Depuis ce moment, il se mit à civiliser le monde et à répandre la justice sur toute la terre. D'abord il découvrit un minéral, et sut par son art séparer le fer de la pierre ; il se procura pour matière le fer brillant, qu'il tira ainsi de la pierre dure ; et lorsqu'il eut connu *ce métal*, il inventa l'art du forgeron pour fabriquer des haches, des scies et des houes. Ensuite il s'occupa de distribuer les eaux ; il les amena des rivières, et en fertilisa les plaines ; il ouvrit aux eaux des courants et des ca-

naux, et acheva en peu de temps ce travail par sa puissance royale. Lorsque les hommes eurent acquis de nouvelles connaissances, celles de semer, de planter et de moissonner, alors chacun prépara son pain, sema son champ et en marqua les limites. Avant que ces travaux fussent entrepris, on n'avait que les fruits pour se nourrir. Mais la condition des hommes n'était pas encore bien avancée, ils n'avaient que des feuilles pour se couvrir.

INTRODUCTION DE LA FÊTE DU FEU.

Nos pères avaient un culte et une religion, et l'adoration de Dieu était en honneur. Comme les Arabes se tournent dans leurs prières vers une pierre, on se tournait alors vers le feu à la belle couleur. Le feu, qui était dans la pierre, en sortit pour répandre son éclat dans le monde. Un jour, le roi de la terre parcourait la montagne avec quelques hommes de son peuple. Ils virent de loin quelque chose de long et d'obscur, un corps noir qui se mouvait avec rapidité. Sur sa tête brillaient deux yeux, comme deux fontaines de sang; le monde devint noir par la fumée de sa gueule. Houscheng le regarda avec prudence et attention, il prit une pierre et s'avança pour le combattre. Il lança *la pierre* de sa force de héros, et le serpent qui brûlait le monde s'enfuit devant le roi, qui cherchait la possession de la terre. La petite pierre frappa sur une grande, l'une et

l'autre furent brisées, mais une étincelle jaillit du choc, et son éclat rougit le cœur de la pierre. Le serpent ne fut pas tué, mais le feu était sorti de la pierre où il était caché; et aussi souvent que quelqu'un frappait une pierre avec du fer, il en jaillissait une étincelle. Le roi du monde fit des prières devant le Créateur et chanta ses louanges, parce que Dieu lui avait ainsi donné l'étincelle, et il ordonna que dans les prières on se dirigerait vers le feu en disant : « C'est l'étincelle donnée de Dieu; adore-le, « si tu es sage. » Et lorsque la nuit vint, il alluma un feu haut comme la montagne, le roi avec son peuple l'entourèrent, et firent une fête de cette nuit, en buvant du vin. Sedeh est le nom qu'il donna à cette fête brillante, et elle reste encore comme un souvenir de Houscheng. Puisse-t-il y avoir beaucoup de rois tels que lui! Il se plaisait à civiliser les hommes, et sa mémoire est restée chérie parmi eux. Avec le pouvoir que Dieu lui avait donné, et avec sa puissance royale, il se mit à séparer les bœufs, les ânes et les moutons, des onagres et des élans indomptables, et mit à profit tout ce qui pouvait être utile. Le sage Houscheng ordonna de les réunir par paires; il s'en servit pour cultiver la terre, pour faire des échanges et pour entretenir *la splendeur de* son trône. Il tua et dépouilla de leurs fourrures les animaux errants dont le poil était bon, comme les hermines, les martres et le renard à la fourrure chaude, enfin

la zibeline aux poils soyeux, et il fit ainsi avec les peaux des animaux des vêtements pour le corps des hommes. Il avait donné et répandu, il avait joui et confié; il mourut et n'emporta avec lui qu'un nom honoré. Il avait achevé beaucoup de travaux dans sa vie à l'aide d'enchantements et de pensées sans nombre. Lorsqu'il passa à une meilleure vie, il laissa vide le trône du pouvoir. Le sort ne lui avait accordé qu'une courte existence, et Houscheng, ce roi plein de prudence et de majesté, mourut. Le monde ne s'enchaînera pas à toi avec amour, et il ne te montrera pas deux fois sa face.

III

THAMOURAS

LE VAINQUEUR DES DIVS

(Son règne dura 30 ans.)

Houscheng avait un fils plein de sagesse, Thahmouras l'illustre, le vainqueur des Divs: Thahmouras vint et monta sur le trône de son père, et ceignit la ceinture de la royauté. Il appela de l'armée tous les Mobeds, et leur parla longuement et avec douceur, disant: «Dès ce jour, le trône, et la couronne, «et la massue, et le diadème m'appartiennent; par ma «prudence je délivrerai le monde du mal, je ferai de «la terre la base de mon trône. Je détruirai partout «le pouvoir des Divs, car je veux être le maître du «monde; et toute chose sur la terre qui peut être «utile, je la mettrai en lumière, je briserai ses liens.» Puis il tondit la laine sur le dos des brebis et des moutons, et on se mit à la filer; et, par ses efforts, il parvint à en faire des habits. Il enseigna de même l'art de tisser les tapis. A tous les animaux qui étaient bons coureurs, il donna à manger des herbes, de la paille et de l'orge. Il observa aussi toutes les bêtes

sauvages : il choisit entre elles le chacal et le guépard; il trouva moyen de les amener du désert et des montagnes, et il mit à l'attache cette multitude d'animaux. Il prit de même, parmi les oiseaux, ceux qui sont les mieux armés, comme le gerfaut et le faucon royal au cou élancé; il les instruisit, et les hommes s'en étonnèrent. Il ordonna de calmer leur ardeur par des caresses, et de ne leur parler qu'avec une voix douce. Cela étant fait, il prit des coqs et des poules pour chanter à l'heure où l'on bat le tambour. C'est ainsi qu'il ordonnait tout convenablement, recherchant ce qui était inconnu et pouvait être utile. Il dit *à son peuple :* « Adorez Dieu, et rendez grâce au Créateur du monde, car c'est lui qui nous a donné le pouvoir sur les animaux; rendez-lui grâce, car c'est lui qui nous a dirigés. »

Il avait un Destour pur qui se tenait loin des voies du mal et qui était révéré en tout lieu; Schidasp était son nom. Il ne portait ses pas en toutes choses que vers le bien : toute la journée, sa bouche était fermée à la nourriture; toutes les nuits, il se tenait en prières devant Dieu. Il était cher au cœur de tous les hommes, il ne cessait de prier jour et nuit. Il était la bonne étoile du roi, et tenait dans ses liens les âmes des méchants. Il enseignait au roi toutes les voies du bien, et ne cherchait la gloire que par la vertu. Le roi demeurait tellement pur de tout mal, que de lui émanait une splendeur divine.

Puis il alla et enchaîna Ahriman par ses enchantements, et le monta comme un coursier rapide[1]. Il lui imposa la selle sans relâche, et faisait ainsi le tour du monde sur lui. Les Divs voyant cela, s'affranchirent de ses liens et s'assemblèrent en grand nombre, car il avait laissé vide le trône d'or.

Lorsque Thahmouras eut nouvelle de cela, il revint en hâte pour s'opposer aux entreprises des Divs. Il était ceint de la majesté du maître du monde, il appuyait sur son épaule une lourde massue. Les Divs courageux et les enchanteurs accoururent tous formant une armée immense de magiciens. Le Div noir les précédait en poussant des cris, et leurs hurlements s'élevaient jusqu'au ciel. L'air devint sombre, la terre devint noire, et les yeux *des hommes* furent enveloppés de ténèbres. Thahmouras, le maître du monde, le glorieux, s'avança les reins ceints pour le combat et la vengeance. D'un côté étaient le bruit, les flammes et la fumée des Divs; de l'autre, les braves du roi. Tout à coup il engagea avec les Divs un combat qui ne fut pas de longue durée. Il en enchaîna les deux tiers par la magie, il terrassa les autres avec sa lourde massue, et on les amena blessés et honteusement liés; ils demandaient grâce pour leur vie, *disant:* «Ne nous tue pas, pour que

[1] La tradition étrange à laquelle l'auteur fait allusion s'est conservée en détail dans une légende des Parses.

« tu puisses apprendre de nous un nouvel art qui te « sera utile. » Le roi illustre leur accorda leur grâce, pour qu'ils pussent lui dévoiler leur secret; et lorsqu'ils furent délivrés de leurs chaînes, ils demandèrent humblement sa protection. Ils enseignèrent l'écriture au roi, et le rendirent brillant de savoir; *ils lui enseignèrent* une seule écriture? non, près de trente, comme le roumi et le tazi, le parsi, le soghdi, le chinois et le pehlevi, et à les représenter telles qu'on les prononce. Que d'actions glorieuses le roi n'a-t-il pas faites pendant trente ans, outre celles que nous avons racontées! puis il mourut, et sa vie disparut, mais ses travaux restèrent comme un monument de lui.

O monde! n'élève personne si tu veux le moissonner *après* : si tu l'enlèves, pourquoi l'as-tu élevé? Tu hausses un homme au-dessus du firmament, mais tout à coup tu le précipites sous la terre obscure.

IV

DJEMSCHID

(Son règne dura 700 ans.)

Djemschid, son fils glorieux, plein d'énergie, et le cœur rempli des conseils de son père, monta sur le trône brillant de Thahmouras, la couronne d'or sur la tête, selon la coutume des rois; il était ceint de la splendeur impériale, et l'univers entier se soumit à lui. Le monde était calme et sans discorde, et les Divs, les oiseaux et les Péris lui obéirent. La prospérité du monde s'accrut par lui, et le trône des rois brilla sous lui. Il dit : «Je suis orné de l'éclat de «Dieu, je suis roi et je suis Mobed; j'empêcherai «les méchants de faire le mal, je guiderai les esprits «vers la lumière.» D'abord il s'occupa des armes de guerre pour ouvrir aux braves la route de la gloire. Il amollit le fer par sa puissance royale, et lui donna la forme de casques, de lances, de cuirasses, de cottes de mailles, et d'armures pour couvrir les chevaux. Il acheva tout cela par les lumières de son esprit; il y travailla pendant cinquante ans, et se fit un trésor de ces armes. Pendant cinquante

autres années, il tourna ses pensées vers *la fabrication* des vêtements, pour que l'on pût s'en couvrir aux jours de fête et de combat. Il fit des étoffes de lin, de soie, de laine, de poil de castor et de riche brocart; il enseigna aux hommes à tordre, à filer et à entrelacer la trame dans la chaîne; et quand *l'étoffe* était tissue, ils se mirent à apprendre de lui, tout à la fois, à la laver et à en faire des habits. Cela étant achevé, il commença un autre travail; le monde était heureux par lui, et lui-même se trouvait heureux. Il réunit ensemble ceux qui exerçaient les mêmes professions et y employa cinquante ans. D'abord la caste de ceux qu'on nomme Amousian : sache qu'ils sont voués aux cérémonies du culte. Il les sépara du reste du peuple, et leur assigna les montagnes pour y adorer Dieu, pour s'y consacrer à la religion et se tenir en méditation devant Dieu le lumineux. De l'autre côté se plaça une caste, à laquelle fut donné le nom de Nisarian; ce sont eux qui combattent avec le courage des lions, qui brillent à la tête des armées et des provinces, qui ont à défendre le trône du roi, et à maintenir la gloire que donne la bravoure. Sache que la troisième caste porte le nom de Nesoudi : ils ne rendent hommage à personne; ils labourent, ils sèment, ils récoltent et se nourrissent *des fruits de leurs travaux* sans reproche. Ils n'obéissent à personne, quoique leurs vêtements soient pauvres, et leur oreille n'est jamais

frappée par le bruit de la calomnie. Ils sont libres, et la culture de la terre leur est due; ils n'ont pas d'ennemis; ils n'ont pas de querelles. Un homme sage et libre a dit : « C'est la paresse qui rend esclaves « ceux *qui devraient être* libres. » La quatrième caste est celle des Ahnoukhouschi, qui sont actifs pour le gain et pleins d'arrogance; les métiers sont leur occupation, et leur esprit est toujours en souci. Djemschid y employa encore cinquante ans, pendant lesquels il conféra beaucoup de bienfaits. Il assigna à chacun la place qui lui convenait, et leur indiqua leur voie, pour que tous comprissent leur position et reconnussent ce qui était au-dessus et au-dessous d'eux. Puis le roi ordonna aux Divs impurs de mêler de l'eau avec de la terre; et lorsqu'ils eurent compris ce qu'on pouvait en faire, ils préparèrent des moules pour y former des briques légères. Les Divs construisirent d'abord un fondement avec des pierres et du mortier, puis ils élevèrent au-dessus des ouvrages selon les règles de l'art, comme des bains et de hauts édifices, et un palais pour que l'infortune y trouvât un asile. Il employa un autre espace de temps pour chercher parmi les pierres celles qui sont précieuses, et le roi investigateur fit ressortir leur éclat; il découvrit toute espèce de minéraux précieux comme le rubis, l'ambre jaune, l'argent et l'or. Il les sépara des autres pierres par son art magique, et résolut entièrement ce mystère.

Puis il inventa les parfums que les hommes aiment à respirer, comme le baume, le camphre et le pur musc; comme l'aloës, l'ambre et l'eau de rose limpide. Après, il inventa la médecine, les remèdes contre tout mal, et les moyens de conserver la santé et de guérir les blessures. Il mit au jour tout ce qui était secret; jamais le monde n'avait possédé un investigateur comme lui. Ensuite il se mit à parcourir les mers dans un vaisseau, visitant rapidement pays après pays. C'est ainsi qu'il remplit encore cinquante années, et nulle qualité *des êtres* ne restait cachée devant son esprit.

Lorsque toutes ces grandes choses furent accomplies, il ne vit plus dans le monde que lui-même; lorsque toutes ces entreprises eurent réussi, il essaya de s'élever au-dessus de sa haute condition. Il fit un trône digne d'un roi, et y incrusta toute sorte de pierreries; et à son ordre les Divs le soulevèrent et le portèrent de la terre vers la voûte du ciel. Le puissant roi y était assis comme le soleil brillant au milieu des cieux. Les hommes s'assemblèrent autour de son trône, étonnés de sa haute fortune; ils versèrent sur lui des joyaux, et donnèrent à ce jour le nom de jour nouveau (Neurouz) : c'était le jour de la nouvelle année, le premier du mois Ferverdin. En ce jour, le corps se reposait de son travail, le cœur oubliait ses haines. Les grands, dans leur joie, préparèrent une fête, ils demandèrent du vin, des

coupes et des chanteurs; et cette glorieuse fête s'est conservée, de ce temps jusqu'à nous, en souvenir du roi.

Ainsi s'étaient passés trois cents ans, pendant lesquels la mort était inconnue *parmi les hommes.* Ils ne connaissaient ni la peine, ni le malheur, et les Divs étaient ceints comme des esclaves. Les hommes étaient attentifs aux ordres de Djemschid, et les doux sons de la musique remplissaient le monde. Ainsi passèrent les années : Djemschid brillait de la splendeur des rois; le monde était en paix par les efforts de ce *maître* fortuné. Le roi reçut toujours de nouveaux messages de Dieu, et, pendant longtemps, les hommes ne virent en lui rien que de bien. Le monde tout entier lui était soumis, et il était assis dans la majesté *des rois;* mais tout à coup il fixa son regard sur le trône du pouvoir, et ne vit plus dans le monde que lui-même; lui qui avait rendu *jusque-là* hommage à Dieu, devint orgueilleux, il se délia de Dieu et ne l'adora plus. Il appela de l'armée tous les grands *de l'empire* et leur fit beaucoup de discours; il dit à ces vieillards puissants : «Je ne reconnais dans le monde que moi; c'est moi qui ai fait «naître l'intelligence dans l'univers, et jamais le «trône glorieux des rois n'a connu un maître comme «moi; c'est moi qui ai parfaitement ordonné le «monde, et la terre n'est devenue *ce qu'elle est* que «par ma volonté. C'est à moi que vous devez votre

« nourriture, votre sommeil, votre tranquillité; c'est « à moi que vous devez vos vêtements et toutes vos « jouissances. Le pouvoir, le diadème et l'empire sont « à moi. Qui oserait dire qu'il y a un roi autre que « moi? J'ai sauvé le monde par les médecines et les « remèdes, de sorte que les maladies et la mort n'ont « atteint personne : tant que le monde aura des rois, « qui d'entre eux pourrait éloigner la mort, si ce « n'est moi? C'est moi qui vous ai doués d'âme et « d'intelligence; et il n'y a que *ceux qui appartiennent* « à Ahriman qui ne m'adorent pas. Maintenant que « vous savez que c'est moi qui ai fait tout cela, il « faut reconnaître en moi le créateur du monde. » Tous les Mobeds laissaient tomber leur tête, personne ne savait que répondre.

Après ce discours, la grâce de Dieu se retira de lui, et le monde se remplit de discorde. Chacun détourna sa face de la cour du roi, aucun des grands ne resta auprès de lui, et pendant vingt-trois ans ils tinrent l'armée dispersée et loin de la cour. Quand la raison ne se soumet pas à Dieu, elle amène la destruction sur elle-même et s'anéantit. Un homme sage a dit avec justesse et prudence : « Quoique tu « sois roi, pratique l'humilité envers Dieu; car qui« conque ne révère pas le Créateur, ne trouve de tous « côtés que des terreurs. » Le jour s'obscurcit devant Djemschid; son pouvoir, qui avait illuminé le monde, disparut; le sang coula de ses yeux sur son

sein; il demanda pardon à Dieu : mais sa grâce l'avait abandonné, et les terreurs du criminel s'étaient emparées de lui.

HISTOIRE DE ZOHAK ET DE SON PÈRE.

Il y avait dans ce temps un homme vivant dans le désert des cavaliers armés de lances : c'était un grand roi et un homme vertueux, qui s'humiliait dans la crainte de Dieu, le maître du monde. Son nom était Mardas; il était juste et généreux au plus haut degré. Il avait des bêtes à lait, de chaque espèce mille, des chèvres, des chameaux et des brebis, que cet homme pieux confiait à ses bergers. De même il avait des vaches qui donnaient du lait, et des chevaux arabes semblables à des Péris; et à quiconque demandait du lait, il en donnait avec empressement. Cet homme pieux avait un fils qu'il aimait d'une grande tendresse : Zohak était le nom de l'ambitieux. Il était courageux, léger et sans souci. On l'appela aussi Peiverasp : c'était son nom en pehlevi (Peiver est un nombre dans cette langue, et signifie dix mille); car il possédait dix mille chevaux arabes aux brides d'or, dont le renom était grand. Il était jour et nuit presque toujours à cheval pour acquérir du pouvoir, mais non pour faire du mal.

Un jour Iblis[1] se présenta à son palais sous la

[1] Le mot *Iblis* dont Firdousi se sert dans le récit qui suit, au lieu du mot *Ahriman*, qu'il emploie habituellement, paraît indi-

forme d'un homme de bien; il détourna le cœur du prince de la bonne voie, et le jeune homme prêta l'oreille à ses discours. Les paroles d'Iblis lui parurent douces; il ne se doutait point de ses mauvaises intentions : il lui abandonna son esprit, son cœur et son âme pure, et répandit de la poussière sur sa tête. Lorsque Iblis vit qu'il avait abandonné son cœur au vent, il en eut une joie immense. Il adressa beaucoup de discours avec décence et douceur à ce jeune homme, dont le cerveau était vide de sagesse. Iblis lui dit : « Je sais beaucoup de choses que personne « ne peut apprendre que de moi. » Le jeune homme lui répondit : « Dis, et ne tarde pas; enseigne-moi, « homme aux bons avis. » Iblis demanda d'abord son serment, promettant qu'il lui révélerait après la parole de la vérité. Le jeune homme, qui était simple de cœur, fit comme il lui disait, et prêta le serment qu'il lui avait demandé : « Je ne révélerai « pas ton secret, j'obéirai à tout ce que tu me diras. » Alors Iblis lui dit : « Pourquoi y aurait-il dans le « palais un autre maître que toi, ô seigneur illustre? « A quoi bon un père quand il y a un fils comme « toi? Écoute maintenant mon conseil. La vie de ce « vieillard sera encore longue, et *pendant ce temps* tu « resteras dans l'obscurité. Prends son trône puis« sant; c'est à toi que doit appartenir sa place; et si

quer que cette tradition avait déjà passé par un intermédiaire musulman avant d'arriver jusqu'à lui.

« tu veux suivre mon avis, tu seras un grand roi sur « la terre. »

Lorsque Zohak entendit cela, il se mit à rêver, et son cœur s'apitoyait sur le sang de son père. Il dit à Iblis : « Cela ne se peut pas; conseille-moi autre « chose, car cela n'est pas possible. » Iblis lui répondit : « Si tu n'accomplis pas mon ordre, si tu manques « à ta promesse et à la foi jurée, ton serment et mon « lien demeureront attachés à ton cou; tu seras un « être vil, et ton père restera en honneur. » Il enveloppa ainsi de ses filets la tête de l'Arabe, et l'amena à se décider à lui obéir. Zohak lui demanda quel moyen il devait prendre, et promit de ne s'écarter en rien de son avis. Iblis lui dit : « Je te préparerai « les moyens, j'élèverai ta tête jusqu'au soleil; tu « n'as qu'à observer le silence : voilà tout. Je n'ai « besoin de l'aide de personne; je disposerai tout « comme il faudra : seulement garde-toi de tirer « du fourreau l'épée de la parole. »

Le roi avait dans l'enceinte du palais un jardin qui réjouissait son cœur; il avait coutume de se lever avant le jour, pour se préparer à la prière, et de se laver secrètement, dans le jardin, la tête et le corps, sans avoir même un serviteur pour porter son flambeau. Le vil Div perverti creusa dans ce chemin une fosse profonde, couvrit le précipice avec des broussailles, et répandit de la terre dessus. La nuit vint, et le chef des Arabes, ce prince puissant

et glorieux, alla vers le jardin; et lorsqu'il se fut approché du lieu où était la fosse, son étoile pâlit: il tomba dans le fossé et se brisa misérablement. Ainsi périt cet homme bon et pieux. Jamais il n'avait traité avec dureté son fils pour aucune action bonne ou mauvaise. Il l'avait élevé avec tendresse et avec soin; il était content de lui, et lui donnait des trésors; et c'est ainsi que son fils malheureux et méchant ne voulut pas répondre à sa tendresse *comme il aurait dû*, ne fût-ce que par honte. Il se rendit complice du meurtre de son père. J'ai entendu dire par un sage, que même un mauvais fils, fût-il un lion féroce, n'ose verser le sang de son père. S'il y a un mot à cette énigme, c'est chez la mère que l'investigateur peut en apprendre le mystère. Ainsi s'empara le vil, le criminel Zohak du trône de son père; il mit sur sa tête la couronne des Arabes, et gouverna son peuple en bien et en mal.

Iblis voyant ces choses accomplies, trama un nouveau plan, et dit à Zohak: «Aussitôt que tu as «tourné ton cœur vers moi, tout ce que tu désirais «au monde, tu l'as obtenu; et si tu veux de nouveau «t'engager par serment, si tu veux m'obéir et suivre «mes ordres, alors le monde entier sera ton «royaume; les animaux sauvages, les oiseaux et «les poissons seront à toi.» Lorsqu'il eut parlé de cette manière, il prépara quelque chose de nouveau, et imagina une autre ruse étonnante.

IBLIS SE PRÉSENTE COMME CUISINIER.

Il se donna la forme d'un jeune homme à la parole facile, intelligent et pur de corps. Il se présenta devant Zohak avec des paroles respectueuses, disant : « Puissé-je être agréable au roi! je suis un « cuisinier pur et renommé. » Zohak l'écouta, le reçut bien, lui assigna un lieu pour son travail, et les clefs de la cuisine du roi lui furent remises par un puissant Destour. Les aliments étaient alors peu variés, car on ne se nourrissait pas de chair; de tout ce que porte la terre, on ne mangeait que les végétaux [1].

Ahriman, aux desseins funestes, se consulta alors, et se résolut à tuer des animaux. Il voulait nourrir Zohak de toute espèce de viandes, tant d'oiseaux que de quadrupèdes, et l'y amena par degrés. Pour lui donner du courage, il le nourrissait de sang comme un lion; il obéissait à la moindre de ses paroles; il faisait son cœur esclave des ordres de Zohak. Il commença par lui préparer du jaune d'œuf, ce qui lui donna une santé vigoureuse en peu de temps; et le roi fortuné ayant mangé, rendit grâces à Ahriman, et fit ses délices de cette nourri-

[1] Dans l'Asie occidentale on attribuait à Nimrod l'introduction de l'habitude de se nourrir de la chair des animaux. Voyez *Chron. Pasch.* I, p. 61, ed. Dindorf. Ce n'est pas le seul trait de ressemblance qu'offrent les traditions sur Zohak et sur Nimrod.

ture. Iblis le trompeur lui dit : « Puisse le roi qui « porte haut la tête, vivre éternellement! Je lui pré- « parerai demain un mets qui le nourrira d'une « nourriture parfaite. » Il s'en alla et médita toute la nuit quel plat merveilleux il pourrait préparer pour le lendemain. Le lendemain, lorsque la coupole d'azur amena au monde le rubis rouge, il prépara un mets de perdrix et de faisans argentés, et l'apporta le cœur plein d'espoir. Le roi des Arabes se mit à en manger, et abandonna son esprit imprudent à son penchant pour Iblis, qui, le troisième jour, servit sur sa table des oiseaux et de l'agneau mêlés ensemble. Le quatrième jour, lorsqu'il mit la table, il avait assaisonné le dos d'un veau avec du safran, de l'eau de rose, du vin vieux et du musc pur. Le roi y porta la main et en mangea; il s'étonna de l'intelligence de cet homme, et lui dit : « Cherche « ce que tu pourrais désirer, et demande-le-moi, ô « homme de bien. » Le cuisinier lui répondit : « O « roi, puisses-tu vivre content et puissant à jamais! « Mon cœur est plein d'amour pour toi, et te voir est « tout ce que mon âme désire. Je n'ai qu'une chose « à demander au roi, bien que cet honneur soit au- « dessus de moi; c'est qu'il veuille permettre que je « baise le haut de ses épaules et que j'y applique « mes yeux et ma face. » Zohak, en entendant ce discours, ne se douta pas de son intention secrète, et lui dit : « Je t'accorde ta demande, il se peut qu'il en

« revienne quelque honneur à ton nom. » Il lui permit donc de le baiser sur les épaules, comme étant son ami. Ahriman le baisa, et disparut de la terre; personne n'a jamais vu chose si étonnante.

Il sortit un serpent noir de chaque épaule de Zohak, qui en fut consterné, et chercha de tous côtés un remède; à la fin il les fit couper tous les deux de dessus ses épaules : mais (avec raison tu restes stupéfait) les deux serpents noirs poussèrent de nouveau comme deux branches d'arbre sur les épaules du roi. De savants médecins s'assemblèrent; chacun dit son avis à son tour, et ils firent des enchantements de toute espèce, mais aucun ne sut remédier au mal. Puis le rusé Iblis se présenta soudain devant Zohak sous la forme d'un savant médecin, et lui dit : « C'était une chose inévitable. Laisse « *les serpents*, et ne les coupe pas aussi longtemps « qu'il y aura de la vie en eux. Prépare-leur de la « nourriture, et fais-les manger pour les apaiser; « c'est le seul remède dont tu doives te servir. Ne « leur donne à manger que des cervelles d'homme, « il se peut que cet aliment les fasse mourir. » Quel pouvait être le but du chef des féroces Divs dans cette confusion? Que voulait-il par ce conseil, si ce n'est de préparer en secret un moyen de dépeupler le monde?

MORT DE DJEMSCHID.

Après cela, de grands tumultes remplirent l'Iran, et de tous côtés il n'y eut que combats et discordes; le jour brillant et pur devint noir; *les hommes* brisèrent les liens de Djemschid, la grâce de Dieu se retira de lui, et il tomba dans la tyrannie et la démence. De tous côtés s'élevèrent des rois; sur toutes les frontières se montrèrent des grands de l'empire, qui rassemblèrent des armées et se préparèrent pour le combat, car ils avaient arraché de leur cœur l'amour de Djemschid. Tout à coup une armée sortit de l'Iran, et se dirigea vers le pays des Arabes. Ils avaient entendu dire qu'il y avait là un homme inspirant la terreur, à face de serpent; et les guerriers de l'Iran, qui tous demandaient un roi, se dirigèrent vers Zohak. Ils lui rendirent hommage, comme à leur maître; ils lui donnèrent le titre de roi de l'Iran. L'homme à face de serpent vint dans l'Iran, *rapide* comme le vent, pour se mettre la couronne sur la tête; il rassembla une armée de toutes les provinces de l'Iran et de l'Arabie. Il tourna son regard vers le trône de Djemschid, il prit le monde comme une bague pour le doigt. La fortune abandonna Djemschid, et le nouveau roi le serrant de près, il s'enfuit et lui laissa le trône et la couronne, le pouvoir, la tiare, le trésor et l'armée; il disparut, et le monde devint noir pour lui, quand il eut abandonné à Zohak son trône et son diadème.

Durant cent ans personne dans le monde ne le vit; il avait disparu des yeux des hommes[1]; mais dans la centième année, ce roi infidèle à la pure doctrine apparut un jour sur le bord de la mer de Chine. Zohak le saisit à l'improviste, et ne lui accorda pas un long délai; il le fit scier en deux, et délivra le monde de lui et de la peur qu'il inspirait. Djemschid s'était caché pendant quelque temps devant l'haleine du serpent, mais à la fin il ne put se soustraire à lui.

Ainsi disparut son trône royal et sa puissance; le sort le brisa comme une herbe fanée. Qui était plus grand que lui sur le trône des rois? Mais quel fruit lui revint d'avoir supporté tant de soucis? Sept cents ans avaient passé sur lui, et lui avaient apporté tout bonheur et tout malheur. A quoi sert une vie longue? car le monde ne te révèle jamais le secret de ton sort. Il te nourrit de miel et de sucre, et ton oreille n'est frappée que de sons agréables; mais au moment où tu te vantes qu'il a versé sur toi ses faveurs, que toujours il te montrera sa face d'amour; au moment où il te flatte et te caresse, quand tu lui as ouvert tous tes secrets, alors il joue avec toi un jeu perfide et fait saigner ton cœur de douleur. Mon cœur est fatigué de ce monde transitoire. O Dieu, délivre-moi promptement de ce fardeau!

[1] On possède sur le sort de Djemschid pendant cet intervalle, plusieurs traditions en partie romanesques, en partie légendaires.

V

ZOHAK

(Son règne dura 1000 ans.)

Zohak[1] s'étant emparé du trône des rois, y resta mille ans; le monde entier se soumit à lui, et un long espace de temps se passa ainsi. Les coutumes des hommes de bien disparurent, et les désirs des méchants s'accomplirent. La vertu était méprisée, la magie était en honneur, la droiture demeurait cachée, le vice se montrait au grand jour. Les Divs étaient puissants à faire le mal, et l'on n'osait parler de ce qui est bien qu'en secret. On tira du palais de Djemschid deux innocentes femmes, tremblantes comme les feuilles du peuplier, toutes les deux filles de Djemschid. Elles étaient comme la couronne pour la tête des femmes : Schehrinaz était le nom d'une de ces femmes voilées; l'autre s'appelait Arnewaz, et sa face était comme la face de la lune. On les amena au

[1] Les Persans ont voulu, selon leur coutume, rattacher à la famille de Kaïoumors la dynastie arabe représentée par Zohak dans la tradition épique. On trouve cette généalogie dans le *Modjmel-oul-Tewarikh*, ms. de la Bibl. du roi, f. 18 v°.

palais de Zohak; on les livra à ce *monstre* à tête de serpent, qui les éleva dans les voies de la méchanceté, et leur enseigna la perversité et la magie. Il ne pouvait enseigner que l'amour du mal, que la dévastation, le meurtre et l'incendie.

Le cuisinier amenait chaque nuit dans le palais du roi deux jeunes gens, tantôt d'humble naissance, tantôt de noble origine, pour en préparer un remède à Zohak. Il les tuait, ôtait leurs cervelles et en faisait une nourriture pour les serpents. Or, il y avait dans le pays du roi deux hommes purs, deux hommes nobles, de race Parsi : l'un se nommait Irmaïl le pieux; l'autre, Guirmaïl le clairvoyant. Il arriva qu'un jour se trouvant ensemble, ils parlèrent de toute chose, grande et petite, du roi injuste, de son armée, et de ces horribles coutumes dignes de lui. L'un dit: « Nous devrions, par l'art de la cuisine, nous introduire auprès du roi, et appliquer notre esprit à « imaginer quelque moyen de sauver chaque jour un « de ces deux hommes dont on verse le sang. » S'étant mis à l'œuvre, ils apprirent l'art du cuisinier, et réussirent à apprêter les mets dans les justes proportions. Alors ces deux hommes prudents se chargèrent de la cuisine du roi avec une joie secrète; et lorsque le temps fut venu de verser le sang *des victimes*, et de les arracher à la douce vie, on amena en hâte, et en les maltraitant devant les cuisiniers, deux hommes dans la fleur de la jeunesse, que les gardes du roi

chargés de ses exécutions avaient pris, et qu'ils jetèrent la face contre terre. Le cœur des cuisiniers était plein de douleur, leurs deux yeux pleins de sang, leur tête remplie du désir de vengeance. Ils se regardèrent l'un l'autre, et *eurent horreur* de la cruauté du roi de la terre. Ils tuèrent l'un des deux, car ils ne savaient aucun moyen de faire autrement, puis il prirent la cervelle d'un mouton et la mêlèrent à la cervelle de l'homme. Ils accordèrent vie et protection à l'autre, et lui dirent : « Prends les moyens de te « sauver secrètement ; garde-toi de séjourner dans une « ville habitée ; ta part dans le monde sera le désert et « la montagne. » Au lieu de sa tête, ils prirent la vile tête de l'animal, et en firent un ragoût pour les serpents. De cette manière, trente jeunes gens étaient sauvés chaque mois ; et lorsque les cuisiniers en avaient rassemblé deux cents, ils leur donnaient quelques chèvres et quelques moutons, sans que les jeunes gens sussent de qui leur venait ce don, et ils les envoyaient dans le désert. C'est d'eux qu'est née la race actuelle des Curdes, qui ne connaissent aucune habitation fixe, dont les maisons sont des tentes, et qui n'ont dans le cœur aucune crainte de Dieu. La conduite de Zohak le pervers fut telle que, lorsque l'envie lui en prenait, il choisissait un de ses hommes de guerre, et le mettait à mort, en lui disant : Tu as fait alliance avec les Divs. Et s'il y avait une fille renommée pour sa beauté, cachée derrière

le voile, pure et sans reproche, il en faisait son esclave. Il n'avait aucune vertu de roi, aucune loi, aucune foi.

ZOHAK VOIT FERIDOUN EN RÊVE.

Lorsqu'il lui restait encore quarante ans de vie, voici ce que Dieu amena sur sa tête. Il était endormi au profond de la nuit dans le palais des rois, à côté d'Arnewaz; alors il vit, de l'arbre royal, sortir tout à coup trois hommes de guerre, deux âgés, et au milieu d'eux un plus jeune, ressemblant de taille à un cyprès, de visage à un roi; sa ceinture et sa marche étaient telles qu'il convient à un prince; il tenait dans la main une massue à tête de bœuf. Il venait droit vers Zohak pour le combattre, et le frappait de sa massue sur le front; puis le jeune guerrier l'enroulait de la tête aux pieds avec sa courroie, il lui liait avec cette corde les deux mains à les rendre dures comme la pierre, et plaçait un joug[1] sur le col de Zohak. Il l'accablait de honte, de tourments, de chaleur et de douleur; il lui versait de la terre et de la poussière sur la tête, et le portait vers le mont Demavand, en courant, et le traînant après lui à travers la foule.

Le méchant Zohak se tordit en tremblant dans

[1] *Paleheng* est un pilori portatif, qui ressemble à la *cangue* des Chinois.

son sommeil, et levant tout à coup sa tête, il poussa un cri qui ébranla le palais aux cent colonnes. *Ses femmes*, à la face de soleil, sautèrent de leurs lits à ce cri de terreur du maître puissant; Ardewaz dit à Zohak: « O roi! confie-moi ce qui t'arrive. Tu dors « dans ton palais en sûreté; qu'as-tu vu? qui a paru « devant toi? Tout ce qui est dans le monde t'obéit; « les animaux sauvages, les Divs et les hommes sont « tes gardiens; la terre avec ses sept Kischwers [1] est « à toi; tout, depuis le firmament jusqu'au fond des « mers [2], t'appartient. Que t'est-il arrivé, que tu sautes « ainsi *de ton lit?* dis-le-nous, ô maître du monde. » Le roi répondit: « Un tel songe doit se tenir secret; « car si je vous revélais cette histoire, votre cœur dé- « sespérerait de ma vie. » Arnewaz dit au roi puissant: « Il faut nous confier ce secret; peut-être que « nous trouverons un remède, car il n'y a pas de mal « sans remède. » Alors le roi leur dévoila son secret, et leur dit son rêve de point en point. La belle répondit ainsi au roi: « Ne néglige pas ceci, et cherche « le moyen d'y remédier. Ton trône est le sceau de « la fortune, le monde est brillant par la grandeur « de ta destinée; tu tiens le monde sous l'anneau de

[1] La terre était divisée, chez les Persans comme chez les Hindous, en sept parties, dont chacune correspondait à une planète.

[2] Litt.: « jusqu'au dos du poisson *qui soutient la terre.* » Voyez, pour l'explication de cette expression, le *Pend-nameh*, préface de M. le baron Sylvestre de Sacy, p. XXIII, XXXV et suiv.

« ton doigt, les bêtes fauves et les oiseaux, les hommes, « les Divs et les Péris. Assemble de tous les pays les « grands d'entre les sages et ceux qui connaissent les « astres, raconte tout aux Mobeds, examie tout, cherche « à pénétrer ce mystère. Découvre qui est celui dont la « main te menace, si c'est un homme, un Div ou un « Péri; et quand tu le sauras, alors applique-toi sur-« le-champ à y remédier. Ne te laisse pas étourdir par « la peur du mal que te pourraient faire tes enne-« mis. » Le roi plein de prudence approuva le conseil dont ce cyprès argenté avait jeté le fondement.

Le monde, plongé dans la nuit, était noir comme l'aile d'un corbeau; soudain la lumière se leva sur les montagnes, et tu aurais dit que le soleil eût versé des rubis sur l'azur du firmament. Partout où il y avait des Mobeds éloquents, prudents et sages, le roi les fit venir auprès de lui de tous les pays, et cet homme au cœur brisé raconta le songe qu'il avait eu. Il les appela et les rassembla dans le même lieu, et leur demanda un secours contre la douleur *qu'il ressentait.* Il leur dit: « Donnez-moi promptement un « avis, dirigez mon esprit vers la lumière. » Il les interrogea en secret pour connaître l'avenir, bon ou mauvais, qui l'attendait, disant: « Comment finira « ce temps pour moi? A qui sera cette couronne, ce « trône et cette ceinture? Il faut que vous me dévoi-« liez ce mystère, ou que vous renonciez à votre vie. » Les lèvres des Mobeds devinrent sèches, leurs joues

devinrent pâles, leurs langues pleines de discours, leurs cœurs pleins de douleur. Ils se dirent: « Si nous « lui révélons ce qui doit arriver, son âme s'en ira tout « d'un coup, et pourtant sa vie est un *bien* inappré- « ciable; et si nous ne lui révélons pas son avenir, « alors il nous faudra dire adieu à la vie. » Ainsi se passèrent trois jours sans que personne osât donner un avis. Le quatrième jour, le roi s'emporta contre les Mobeds, qui devaient lui montrer la voie à suivre, et les menaça de les faire pendre tout vifs, s'ils ne voulaient pas lui faire connaître l'avenir. Tous les Mobeds baissaient leurs têtes; leurs cœurs étaient brisés, leurs yeux pleins de sang.

Mais parmi ces grands, remplis de prudence, il y en avait un dont l'esprit était clairvoyant, dont la conduite était droite, un homme plein de sagesse et de vigilance; son nom était Zirek; il était supérieur à tous ces Mobeds; son cœur se serra et ne trembla point; il délia sa langue devant Zohak, et lui dit: « Vide ta tête de vent, car nul n'est enfanté par sa « mère que pour mourir. Il y a eu avant toi beaucoup « de rois dignes du trône de la puissance, ils ont « eu beaucoup de soucis et beaucoup de joies, et leurs « longs jours écoulés, ils sont morts. Quand tu serais « un rempart de fer solidement fondé, la rotation du « ciel te briserait *également* et tu disparaîtrais. Il y « aura quelqu'un qui héritera de ton trône, et qui « renversera ta fortune. Son nom sera Feridoun, et

« il sera pour la terre un ciel auguste. Il n'est pas « encore sorti du sein de sa mère, et le temps de « craindre et de soupirer n'est pas encore venu. Étant « né d'une mère pleine de vertu, il croîtra comme un « arbre qui doit porter fruit; et quand il sera devenu « un homme, sa tête touchera à la lune, puis il de- « mandera la ceinture et la couronne, et le trône et « le diadème. Sa taille sera comme un haut cyprès, « il portera sur son épaule une massue d'acier. Il te « frappera de sa massue à tête de bœuf, et te traî- « nera en chaînes hors de ton palais. » Zohak l'impur lui demanda : « Pourquoi me liera-t-il ? Quelle raison « a-t-il de me haïr ? » Le Mobed courageux lui dit : « Si tu étais sage, tu saurais qu'on ne fait pas du mal « sans raison; son père mourra de ta main, et cette « douleur remplira son cœur de haine pour toi. Il se « trouvera une vache d'une grande beauté qui servira « de nourrice à ce futur maître du monde. Elle aussi « sera tuée de ta main, et c'est pour la venger qu'il « prendra la massue à tête de bœuf. Zohak l'entendit, il prêta l'oreille à ses paroles, puis tomba du trône et s'évanouit. L'illustre Mobed s'éloigna du puissant trône, craignant quelque malheur. Lorsque le roi eut repris ses sens, il remonta sur le trône royal, et fit chercher dans le monde entier des traces de Feridoun, en public et en secret; il n'avait ni repos, ni sommeil, ni faim, et le jour brillant était devenu sombre pour lui.

NAISSANCE DE FERIDOUN.

Ainsi passa un long temps pendant lequel l'homme aux serpents était en proie à sa terreur. Le bienheureux Feridoun [1] fut mis au monde par sa mère, et le sort de la terre allait changer. Feridoun grandit comme un cyprès élancé, il brillait de toute la splendeur de la majesté; la gloire de Djemschid était sur le futur maître du monde; il était semblable au soleil lumineux, nécessaire au monde comme la pluie, un ornement pour les esprits comme le savoir. Au-dessus de sa tête tournaient les sphères du ciel, et l'amour les rendait complaisantes pour lui. En même temps parut la vache Purmajeh (la belle), la plus merveilleuse de toutes les vaches. Lorsqu'elle fut mise au monde par sa mère, elle ressemblait à un paon, et chacun de ses poils brillait d'une couleur différente. Les sages, les astrologues et les Mobeds se rassemblèrent pour la voir; car personne dans le monde n'avait jamais vu une vache comme celle-ci, ni n'avait entendu parler de chose semblable par les vieux sages.

[1] Voici la généalogie par laquelle la tradition rattachait Feridoun à l'ancienne dynastie. On dit que son père Abtin, ou, selon d'autres, Atfial, était fils de Humaïoun et petit-fils de Djemschid. Sa mère, Firanek ou Ferirenk, était fille de Thehour, roi de l'île Besla, dans la mer de Madjin. Voyez le *Modjmel-oul-Tewarikh*, fol. 18 v°.

Zohak remplissait la terre de bruit, cherchant partout Feridoun, le fils d'Abtin. La terre devenait étroite pour Abtin; il s'enfuit, se lassa de la vie, et finit par tomber dans les filets du lion. Quelques-uns des gardes impurs de Zohak le rencontrèrent un jour, le prirent et l'amenèrent lié comme une panthère devant Zohak, qui mit fin à ses jours. La prudente mère de Feridoun (elle se nommait Firanek, c'était une femme illustre qui brûlait d'amour pour son fils), ayant vu le malheur qui avait frappé son mari, prit la fuite, et, le cœur navré, courut en pleurant au jardin où se trouvait la fameuse vache Purmajeh, dont le corps brillait d'une si grande beauté. Elle se lamenta devant le gardien de ce jardin, et lui dit en inondant son sein de larmes de sang: «Prends «cet enfant qui a besoin de lait, et donne-lui un «asile pendant quelques temps; reçois-le de sa mère «et sers-lui de père; nourris-le du lait de cette belle «vache. Si tu veux une récompense, ma vie est à toi; «et je te donne mon âme pour garantie de tout ce «que tu peux désirer.» Le gardien de la forêt et de la belle vache répondit à Firanek à l'âme pure: «Je «serai devant ton fils comme un esclave, je rem«plirai le devoir que tu m'imposes.» Alors la mère lui confia l'enfant, en lui donnant les conseils les plus convenables. Pendant trois ans, ce protecteur plein de prudence nourrit l'enfant du lait de la vache, comme aurait fait un père.

Mais Zohak ne se fatiguait pas de sa recherche, et le monde se remplissait de discours sur la vache. Un jour la mère arriva en courant au jardin, et dit au protecteur de l'enfant : « Dieu a fait naître dans « mon cœur une pensée prudente, il faut que je l'exé- « cute, il n'y a pas de remède; car cet enfant et ma « douce vie ne font qu'un. Je fuirai ce pays de ma- « giciens, je m'en irai avec mon fils vers l'Hindoustan, « je disparaîtrai du milieu de la foule, et je le por- « terai jusqu'au mont Elborz. » Et vite comme un coureur, elle emporta son fils, elle le porta comme une biche sauvage vers la haute montagne, où il se trouva un homme pieux qui ne s'occupait point des affaires de ce monde. « O homme à la foi pure, lui « dit Firanek, je suis une malheureuse du pays d'Iran. « Sache que cet illustre enfant, qui est le mien, doit « être le roi du peuple; il doit arracher à Zohak la « tête et la couronne, il doit jeter sa ceinture sur « la terre. Sois son gardien, sers-lui de père, et tremble « pour sa vie. » Cet homme pieux prit l'enfant, et ne poussa jamais un soupir de déplaisir. Un jour Zohak eut nouvelle de la forêt, de la vache et du parc, et plein de rage il y vint comme un éléphant furieux; il tua la vache Purmajeh, détruisit tous les animaux qu'il vit dans ce lieu, et en fit un désert. Il se précipita vers la maison de Feridoun, et la fouilla soigneusement; mais n'y trouvant personne, il lança le feu dans le palais, et en renversa les hautes murailles.

FERIDOUN QUESTIONNE SA MÈRE SUR SON LIGNAGE.

Lorsque deux fois huit ans eurent passé sur Feridoun, il descendit du mont Elborz dans la plaine, il vint à sa mère et lui fit des questions, en disant : «Dévoile-moi ce qui est secret ; dis-moi qui fut mon «père, qui je suis par ma naissance, quel est «mon lignage: car que dirai-je de mon origine en «face du peuple? Raconte-moi ce que tu en sais.» Firanek lui répondit : «O toi qui cherches la gloire, «je te dirai tout ce que tu m'as demandé. Sache que «dans le pays d'Iran il y eut un homme nommé «Abtin; il était de race royale, prudent, sage, et un «brave qui n'opprimait personne. Il descendait de «Thahmouras le héros [1], et connaissait tous ses an«cêtres de père en fils ; cet homme était ton père et «mon tendre époux, et je n'eus de jours heureux que «par lui. Il arriva que Zohak le magicien étendit, «de l'Iran, la main pour te tuer; je t'ai caché à lui, «et combien de jours malheureux n'ai-je pas passés! «Ton père, cet homme illustre, a sacrifié pour toi

[1] Feridoun était, selon la tradition, issu de la ligne aînée des anciens rois (v. p. 77) et avait comme tel des droits sur le trône de l'Iran, pendant que la ligne cadette possédait comme fief le Nimrouz (le royaume du midi), c'est-à-dire le Seïstan. Ces généalogies sont sans doute fort arbitraires et confondent des dynasties tout à fait distinctes, mais elles sont indispensables pour l'intelligence du récit.

« sa douce vie. Deux serpents sortent des épaules de « Zohak le magicien, ils portent la désolation dans « l'Iran, et l'on prit la cervelle du crâne de ton père « pour en faire une nourriture aux serpents. A la fin « j'arrivai dans un parc dont personne n'avait con- « naissance; j'y vis une vache belle comme le prin- « temps, de la tête aux pieds une merveille de cou- « leur et de beauté. Son gardien, semblable lui-même « à un roi, était assis devant elle dans une position « respectueuse. Je te laissai à lui pendant longtemps, « il t'éleva sur son sein avec tendresse, et le lait de « la vache aux couleurs de paon te fit grandir comme « un puissant crocodile. Le roi eut à la fin nouvelle « de cette vache et de cette prairie. Je t'enlevai subi- « tement du parc; je t'éloignai de l'Iran, de ton pa- « lais, de ta patrie. Zohak vint, il tua la vache mer- « veilleuse, ta nourrice muette et pleine de tendresse, « il fit voler la poussière de notre palais jusqu'au « ciel et fit une ruine de ce haut édifice. » Feridoun s'étonna, il écouta avec avidité, et les paroles de sa mère lui firent bouillonner le sang; son cœur se remplit de douleur, sa tête de désirs de vengeance, et la colère rida son front. Il répondit à sa mère : « Le « lion ne devient vaillant qu'en essayant *ses forces*. « Maintenant que le magicien a accompli ses crimes, « il faut que je prenne mon épée. Je m'en irai sous « la garde du Dieu saint, et je ferai voler en l'air la « poussière du palais de Zohak. » Sa mère lui dit :

« Cela n'est pas sage, tu ne peux pas résister au « monde entier. Zohak est le maître de la terre, il a « la couronne et le trône et une armée qui obéit à ses « ordres; quand il le veut, cent mille hommes de « chaque province viennent combattre pour lui. Le « parti que tu veux prendre n'est pas conforme aux « usages de ta famille, ni propre à satisfaire ton désir « de vengeance. Ne regarde pas le monde avec les « yeux de la jeunesse; car quiconque s'abreuve du vin « de la jeunesse, ne voit dans le monde que lui- « même, et, dans son ivresse, livre sa tête au vent. « Puissent tes jours être toujours beaux et heureux! « O mon fils, souviens-toi de mon conseil, et regarde « comme du vent toute chose, excepté les paroles de « ta mère. »

HISTOIRE DE ZOHAK ET DE KAWEH LE FORGERON.

Zohak ne cessait jour et nuit de parler de Feridoun; la peur avait courbé sa haute stature, son cœur était en angoisse à cause de Feridoun. Il arriva qu'un jour il s'assit sur son trône d'ivoire, et mettant sur sa tête la couronne de turquoises, il appela auprès de lui les grands de tous les pays, pour en faire un appui à sa domination. Il parla ainsi aux Mobeds: « O vous, hommes vertueux, nobles et prudents! J'ai « un ennemi secret comme tous les sages le savent. « Je ne méprise pas un ennemi, bien qu'il soit faible; « car je crains que la fortune ne me trahisse. Il faut

« que j'augmente ma milice, que je la compose « d'hommes, de Divs et de Péris. Oui, je veux rassembler une armée, et y mêler les hommes et les « Divs. Il faut que vous y veniez à mon aide, car je « ne puis supporter patiemment un tourment pareil. « Maintenant il faut que vous m'écriviez une déclaration portant que, comme roi, je n'ai semé que la « semence du bien, que je n'ai prononcé que les « paroles de la vérité, que je n'ai jamais voulu enfreindre la justice. » Tous les grands, de peur du roi, consentirent à sa demande, et tous, jeunes et vieux, ils certifièrent cette déclaration au gré du serpent impur.

Mais tout à coup se fit entendre à la porte du roi un cri de quelqu'un qui demandait justice. On appela devant le roi l'homme qui se plaignait d'oppression, et on le plaça devant l'assemblée des grands. Le puissant roi lui dit avec un regard consterné : « Nomme celui qui t'a fait tort. » L'homme cria, frappa sa tête de ses mains en voyant le roi, et dit : « Je suis Kaweh; ô roi, je demande justice. Rends-« moi justice; je suis venu en hâte, et c'est toi que « j'accuse dans l'amertume de mon âme. Si tu voulais « être juste, ô roi, tu augmenterais ta propre fortune. Il y a longtemps que tu exerces sur moi ta « tyrannie, et tu m'as souvent enfoncé un poignard « dans le cœur. Si tu n'as pas eu la volonté de m'opprimer, pourquoi as-tu porté la main sur mes fils?

« J'avais dix-sept fils, maintenant il ne m'en reste « qu'un. Rends-moi ce seul enfant; pense que mon « cœur brûlera de douleur toute ma vie. O roi, dis-« moi une fois quel mal j'ai fait; et si je suis sans « faute, ne cherche pas un prétexte contre moi. Pense « à mon état, ô roi, et n'accumule pas les malheurs « sur ma tête. Le temps a courbé mon dos, mon cœur « est sans espoir, ma tête pleine de douleur. Je n'ai « plus de jeunesse, je n'ai plus de fils, et il n'y a « dans le monde aucun lien comme celui qui nous lie « à nos enfants. L'injustice doit avoir un milieu et une « fin, et la tyrannie même a besoin d'un prétexte; « mais dis-moi sous quel prétexte tu verses des « malheurs sur moi. Je suis un homme innocent, un « forgeron; mais le roi a jeté du feu sur ma tête. « Tu es roi, et tu as beau avoir la figure d'un serpent, « tu me dois justice en cette occasion. Tu es le maître « des sept zones de la terre; mais pourquoi tous les « malheurs et toutes les misères sont-ils notre par-« tage? Tu me dois compte de ce que tu as fait, et le « monde en sera stupéfait. Il verra, par le compte que « tu me rendras, quel a été mon sort sur la terre, et « qu'il a fallu donner à tes serpents les cervelles de « tous mes fils. »

Le roi le regarda en écoutant ses discours, et s'étonna de ce qu'il venait d'entendre; on lui rendit son fils et on tâcha de le gagner par de bonnes paroles. Ensuite le roi demanda à Kaweh de confirmer

la déclaration des grands; Kaweh la lut, et se tourna rapidement vers les anciens de l'empire, en criant: « O complices du Div, qui avez arraché de votre cœur « toute crainte du maître du ciel, vous vous êtes « tournés vers l'enfer, vous avez asservi vos âmes à « ses ordres. Je ne signerai pas cette déclaration, « et je ne me mettrai pas en peine du roi. » Il se leva en criant et tremblant de colère, il déchira la déclaration et la jeta sous ses pieds; puis, précédé de son noble fils, il sortit de la salle en poussant dans les rues des cris de rage.

Les grands témoignèrent leur respect au roi, disant: « O roi glorieux de la terre! aucun vent malfaisant n'ose souffler du ciel sur ta tête au jour du « combat. Pourquoi as-tu reçu avec honneur devant « toi Kaweh à la parole grossière, comme s'il était un « de tes amis? Il déchire notre déclaration, qui nous « liait à toi; il s'affranchit de l'obéissance envers toi. « Il s'est retiré le cœur et la tête remplis du désir de « la vengeance; on dirait qu'il a pris le parti de Fe- « ridoun. Jamais nous n'avons vu une chose plus af- « freuse; nous en sommes restés stupéfaits. » Le roi glorieux leur répondit vivement: « Vous allez « entendre de moi une chose étonnante. Lorsque « Kaweh parut sous la porte, et lorsque mes deux « oreilles ont été frappées de ses cris, vous auriez dit « qu'il s'élevait dans la salle, entre lui et moi, une « montagne de fer; et lorsqu'il s'est frappé la tête

« de ses deux mains, chose étonnante ! mon cœur a « été comme brisé. Je ne sais ce qui en arrivera, car « personne ne peut connaître le secret des sphères « du ciel. »

Lorsque Kaweh fut sorti de la présence du roi, la foule s'assembla autour de lui à l'heure du marché; il criait, demandant du secours et appelant le monde entier pour obtenir justice. Il prit le tablier avec lequel les forgerons se couvrent les pieds quand ils frappent avec le marteau, il le mit au bout d'une lance, et fit lever la poussière dans le bazar. Il marchait avec sa lance en criant : « O hommes « illustres ! vous qui adorez Dieu, vous tous qui « avez de l'affection pour Feridoun, qui désirez vous « délivrer des liens de Zohak; allons tous auprès de « Feridoun, et reposons-nous dans l'ombre de sa « majesté ! Déclarez tous que votre maître est un « Ahriman, et dans son cœur ennemi de Dieu; ce « tablier sans valeur et sans prix nous fera distin- « guer les voix de nos amis et celles de nos enne- « mis. » Il s'avançait au milieu des braves, et une troupe considérable se formait autour de lui. Il apprit dans quel endroit était Feridoun; il marcha tête baissée, allant tout droit vers ce lieu. Ils arrivèrent ainsi en face du palais du jeune roi; lorsqu'ils l'aperçurent de loin ils poussèrent un cri de tonnerre. Le roi vit le tablier sur la pointe de la lance, et l'accepta comme un signe de bonheur. Il

le revêtit de brocart de Roum et l'orna d'une figure de pierreries sur un fond d'or; il le couronna d'une boule semblable à la lune, et en tira un augure favorable; il y fit flotter des étoffes rouges, jaunes et violettes, et lui donna le nom de Kawéiani direfsch (l'étendard de Kaweh). Depuis ce temps, tous ceux qui sont montés sur le trône des rois, tous ceux qui ont mis sur leur tête la couronne impériale, ont ajouté de nouveaux et toujours nouveaux joyaux à ce vil tablier du forgeron, ils l'ont orné de riches brocarts et de soie peinte; et c'est ainsi qu'a été formé cet étendard de Kaweh qui brillait dans la nuit sombre comme un soleil, et par qui le monde avait le cœur rempli d'espérance[1].

Le monde resta ainsi pendant quelque temps, et l'avenir était obscur. Mais Feridoun, lorsqu'il vit la terre dans cet état, soumise à la domination du méchant Zohak, se présenta devant sa mère, prêt

[1] Ce drapeau resta l'étendard de l'empire persan jusqu'à la chute de la dynastie des Sassanides. On avait été obligé de l'élargir peu à peu, pour pouvoir placer les joyaux que les rois voulurent y ajouter; de sorte qu'il avait atteint une dimension de vingt-deux pieds sur quinze, lorsqu'il tomba entre les mains des Arabes, à la bataille de Kadesia, l'an 15 de l'hégire. Le soldat qui l'avait pris reçut en échange l'armure du général persan Galenus et trente mille pièces d'or; et le drapeau fut mis en morceaux et distribué à l'armée avec la masse commune du butin. Voyez Price, *Muhamm History*, t. I, p. 116, et Haft Kolzoum, t. IV, p. 126.

pour le combat, et le casque des rois sur la tête; il lui dit : «Je dois aller à la guerre, il ne te reste «qu'à prier Dieu. Le Créateur est plus puissant que «le monde; joins tes deux mains dans la prière de«vant lui, dans le bonheur et dans le malheur.» Les larmes coulèrent des cils de sa mère; elle adressait des prières au Créateur, le cœur plein de sang. Elle dit à Dieu : «O maître du monde, je place en «toi ma confiance; détourne de sa vie les coups des «méchants, délivre la terre des hommes insensés.»

Feridoun s'apprêta aussitôt à marcher; mais il voulut tenir son plan secret. Il avait deux frères, ses nobles compagnons, tous deux plus âgés que lui; l'un s'appelait Kejanousch, l'autre Purmajeh le joyeux. Feridoun s'ouvrit à eux, leur disant : «Hommes de cœur! ayez bonne espérance, le ciel «ne tourne que pour le bien, et la couronne royale «nous sera rendue. Amenez-moi des forgerons ha«biles pour me fabriquer une lourde massue.» Lorsqu'il leur eut dit ces paroles, ils se levèrent tous les deux, et coururent au bazar des forgerons; et tous ceux qui désiraient acquérir un nom, se présentèrent devant Feridoun, qui prit aussitôt un compas, avec lequel il figura la forme de la massue, en traçant sur la terre un dessin qui représentait une tête de buffle. Les forgerons se mirent à l'œuvre, et lorsque la lourde massue fut achevée, ils apportèrent devant le futur roi la massue resplendissante comme

le soleil dans le ciel. Il approuva le travail des forgerons; il leur donna des habits, de l'or et de l'argent; il leur donna des espérances brillantes, et beaucoup de promesses d'un plus bel avenir, disant : « Quand « j'aurai mis sous la terre le serpent, je laverai la « poussière de vos têtes, je ferai régner la justice sur « toute la terre, en invoquant le nom de Dieu le « très-juste. »

FERIDOUN SE MET EN MARCHE POUR COMBATTRE ZOHAK.

Feridoun leva sa tête jusqu'au soleil, et se ceignit étroitement pour venger son père. Il se mit en marche, plein de joie, au jour Khordad, sous une bonne étoile, et avec des augures qui remplissaient le monde de lumière. L'armée s'assembla devant son trône, et son trône toucha les nues; les buffles et les éléphants qui portaient haut la tête, chargés de bagages, devançaient l'armée. Kejanousch et Purmajeh se tenaient aux côtés du roi, comme s'ils avaient été ses jeunes frères rendant hommage à leur aîné. Il alla de station en station, prompt comme le vent, la tête remplie du désir de la vengeance, le cœur plein de l'amour de la justice. Montés sur de rapides chevaux arabes, ils arrivèrent à un endroit, où ils trouvèrent des adorateurs de Dieu. Feridoun descendit dans ce lieu de saints, et leur envoya son salut. Lorsque la nuit fut profonde, un être bienveillant s'avança de ce lieu vers lui; ses cheveux,

noirs comme le musc, descendaient jusqu'à terre, sa figure ressemblait à celles des houris du paradis. C'était un ange, venu du paradis pour annoncer à Feridoun la bonne et la mauvaise fortune. Il s'approcha du roi, semblable à un Péri, et lui enseigna en secret l'art de la magie, afin qu'il possédât la clef de ce qui est fermé, afin qu'il pût découvrir par son art ce qui est caché. Feridoun comprit que cela lui venait de Dieu, que ce n'était pas l'œuvre d'Ahriman, ni celle d'un méchant. Sa joue en rougit de joie, il se vit jeune de vie et de domination. Ses cuisiniers lui préparèrent sa nourriture, et placèrent devant le prince une table digne des grands. Lorsqu'il eut achevé de boire, il se hâta *de se coucher*, car il sentait sa tête lourde, et il avait envie de dormir.

Mais ses frères, ayant vu le départ de l'homme de Dieu, la conduite de Feridoun et sa bonne fortune, s'élevèrent aussitôt tous les deux contre lui, et se préparèrent à le faire périr. Sur une haute montagne s'élevait un rocher; les deux frères s'éloignèrent en secret de la foule; étant allés pendant la longue nuit au pied de cette montagne, où le roi se livrait à un doux sommeil, ces deux méchants montèrent snr la hauteur sans que personne les aperçût; mais quand ils eurent détaché le rocher de la montagne pour écraser subitement la tête de leur frère, et qu'ayant fait rouler la pierre du haut de la montagne, ils croyaient déjà avoir tué le roi endormi,

6.

par l'ordre de Dieu, Feridoun s'éveilla de son sommeil au bruit de la pierre, il l'arrêta par son art magique à la place où elle se trouvait, et elle ne roula plus l'espace d'un atome. Ses frères reconnurent que c'était l'œuvre de Dieu, et que le plan du méchant et les bras du pervers y étaient impuissants. Feridoun prit ses armes sans rien dire et sans leur parler de ce qui s'était passé; il s'avança, Kaweh précédant son armée; il s'éloigna rapidement de ce lieu, déployant l'étendard Kawejaneh, le noble étendard royal. Il s'avança vers la rivière d'Arwend, comme un homme qui ambitionne un diadème. (Si tu ne sais pas la langue pehlevie, sache que l'Arwend s'appelle en arabe Dijleh, *le Tigre.*) Le noble roi fit sa seconde station sur les bords du Tigre, et dans la ville de Bagdad. Arrivé sur le fleuve Arwend, il envoya son salut au gardien du passage : « Envoyez « sur-le-champ des canots et des barques de ce côté « du fleuve. » Le roi victorieux fit dire aux Arabes *encore une fois :* « Amenez-moi des barques et trans- « portez-moi avec mon armée, à l'autre rive; ne lais- « sez personne de ce côté. » Le gardien du fleuve n'envoya pas de barques, et ne vint pas comme Feridoun lui avait ordonné; il répondit : « Le roi m'a « donné en secret l'ordre de ne laisser passer aucun « canot sans avoir reçu auparavant une permission « scellée de son sceau. » Feridoun l'entendit avec colère; le fleuve furieux ne lui inspira aucune

crainte, il serra étroitement sa ceinture royale, s'assit sur son cheval de guerre au cœur de lion, et la tête remplie du désir de vengeance et de combat, il lança son cheval couleur de rose dans le fleuve. Tous ses compagnons serrèrent leurs ceintures, tous se précipitèrent ensemble dans le fleuve sur leurs chevaux aux pieds de vent; ils enfonçaient dans l'eau jusqu'au-dessus des selles, et les têtes de ces fiers guerriers furent saisies de vertige lorsque leurs chevaux plongèrent dans les flots; du milieu du fleuve ils levèrent leurs corps et leurs bras comme des têtes de spectres dans une nuit sombre. Ils atteignirent la terre, avides de vengeance, et se dirigèrent vers Beit-ul-Mukaddes. (Quand on parlait pehlevi, on l'appelait *Gangui-Dizhoukht;* aujourd'hui en arabe, nommez-la *la maison sainte.*) Sache que c'était le palais élevé de Zohak.

En sortant du désert, ils s'approchèrent de la ville dont ils cherchaient la possession; de la distance d'un mille, Feridoun jeta un regard sur cette ville royale, et y vit un palais dont les murs s'élevaient plus haut que Saturne: on aurait dit qu'il était construit pour arracher les étoiles du ciel. Il brillait comme Jupiter dans la sphère céleste; c'était un lieu de joie, de repos et de plaisir. Feridoun reconnut que c'était le palais du dragon, car c'était un lieu vaste et plein de magnificence. Il dit à ses compagnons: «Je crains celui qui a pu construire avec cette

« poussière obscure et faire sortir du fond de la terre « un palais si élevé, je crains qu'il n'y ait un con- « cert secret entre la fortune et lui; mais il vaut « mieux nous précipiter tout d'abord sur le lieu du « combat que de perdre du temps. » Il dit, il porta sa main sur sa lourde massue, et abandonna les rênes à son cheval fougueux; tu aurais dit que c'était une flamme qui s'élançait devant les gardiens du palais. Il détacha sa lourde massue de la selle; tu aurais dit qu'il repliait la terre sous lui. Le jeune homme sans expérience, mais plein de courage, entra à cheval dans le palais immense; aucun des gardiens n'osa rester à la porte : Feridoun en rendit grâce au Créateur du monde.

FERIDOUN VOIT LES FILLES DE DJEMSCHID.

Il vit un talisman que Zohak avait préparé et dont la tête s'élevait jusqu'au ciel; Feridoun le jeta du haut en bas, parce qu'il vit qu'il portait un nom autre que celui de Dieu. Il frappa de sa massue à tête de bœuf la poitrine de tous ceux qui s'offraient à lui; avec sa lourde massue il brisa les têtes des magiciens qui se trouvaient dans le palais, et qui tous étaient des Divs valeureux et renommés; il s'assit sur le trône du roi idolâtre, il plaça son pied sur le trône de Zohak, il s'empara de sa couronne royale et prit sa place. Il regarda de tous côtés dans son palais, mais il ne trouva aucune trace de Zohak;

il tira de l'appartement des femmes *deux* belles aux yeux noirs, au visage brillant comme le soleil. Il ordonna d'abord de laver leurs corps, puis se mit à purger leurs âmes de leurs ténèbres. Il leur montra la voie du très-saint juge *du monde* et les purifia de leurs souillures, car elles avaient été élevées par les idolâtres et elles avaient l'esprit troublé, comme des gens ivres de vin. Puis ces filles du roi Djemschid, arrosant leurs joues de roses avec leurs yeux de narcisse, ouvrirent leurs bouches devant Feridoun, en disant : « Puisses-tu rester jeune jusqu'à « ce que le monde ait vieilli ! Quelle a été ton étoile, « ô bienheureux ! quelle est la branche qui a porté « un tel fruit ! Tu t'es assis sur la couche du lion, « tu es venu bravement, ô homme de cœur ! Oh ! « que nous avons souffert de maux et de douleurs de « cet adorateur d'Ahriman aux épaules de serpent ! « Combien de fois le ciel n'a-t-il pas tourné sur nous « durant ces infortunes que nous a fait subir le ma- « gicien insensé ! Nous n'avons pas encore vu un « homme qui fût doué d'une telle force, qui possé- « dât un tel degré de talent, qu'il osât porter ses « vues sur le trône de Zohak, quelque désir qu'il eût « de se mettre à sa place. » Feridoun leur répondit : « Le bonheur et le trône ne restent à personne pour « toujours. Je suis le fils du bienheureux Abtin, que « Zohak a saisi dans le pays d'Iran. Il l'a tué cruel- « lement, et je me suis dirigé vers le trône de Zohak

« pour chercher vengeance. Il a tué de même la « vache Purmajeh, qui fut ma nourrice, et dont le « corps entier était une merveille de beauté. Com- « ment cet homme impur pouvait-il en vouloir à la « vie d'un animal muet? Je me suis armé, déter- « miné à le combattre, je suis venu de l'Iran pour « prendre vengeance. Je briserai sa tête avec cette « massue à tête de bœuf; je ne lui accorderai ni « pardon ni merci. »

Lorsque Arnewaz entendit ces paroles, son cœur pur comprit tout le mystère; elle lui répondit : « O « roi! tu es Feridoun, destiné à détruire la magie et « les enchantements, celui par la main duquel « Zohak doit périr, par la bravoure duquel le monde « doit être délivré. Nous étions deux filles inno- « centes, de race royale, que la crainte de la mort lui « a soumises. Mais comment, ô roi, pourrait-on sup- « porter de se coucher et de se lever avec un ser- « pent pour compagnon? » Feridoun leur répondit : « Si le ciel m'accorde d'en haut la justice qui m'est « due, j'arracherai de la terre le pied du dragon; « d'impur qu'il est, je rendrai pur le monde. Il faut « maintenant me dire avec vérité où est cet odieux « serpent. » Les femmes au beau visage lui dirent le secret, espérant que la tête du serpent se trouverait *enfin* sous le couteau. Elles lui dirent : « Il est « allé dans l'Hindostan pour y pratiquer les arts du « pays de la magie. Il y coupera la tête à mille inno-

« cents, car il a peur de la mauvaise fortune depuis « qu'un sage lui a prédit que la terre serait délivrée « de lui, que quelqu'un viendrait prendre son trône « et son pouvoir et faire pâlir sa fortune. Son cœur « est en feu de ce présage, la vie lui est devenue « amère; il verse le sang des bêtes, des hommes et « des femmes, en fait remplir une baignoire, et, « espérant de rendre vaine la prédiction des astro- « logues, il se lave de sang la tête et le corps. En « même temps les douleurs que lui font souffrir de- « puis longtemps les deux serpents sur ses épaules, « l'ont rendu comme insensé; il va d'un pays à « l'autre, mais le supplice des deux noirs serpents ne « lui laisse pas de sommeil. Maintenant est arrivé le « temps de son retour, car il ne pourra demeurer « dans aucun lieu. » La belle au cœur brisé lui raconta ainsi ce secret, et le héros à la tête haute l'écouta avec attention.

CE QUI SE PASSA ENTRE FERIDOUN ET LE LIEUTENANT DE ZOHAK.

Zohak avait un homme de confiance humble comme un esclave, et quand il quittait le pays, il lui confiait son trône, son trésor et son palais, car son maître admirait son vif attachement. Son nom était Kenderev, car il marchait d'un pas fier devant l'impur Zohak. Kenderev vint au palais en toute hâte et trouva dans la salle royale un nouveau maître

de la couronne, tranquillement assis à la place d'honneur, comme un grand cyprès au-dessus duquel brille la lune; d'un côté *du roi* était Schehrinaz à la taille de cyprès, de l'autre, Arnewaz à la face de lune. Toute la ville était remplie de son armée prête pour le combat et formée en lignes devant la porte du palais. Il ne montra aucune émotion, il ne demanda pas l'explication de ce mystère, et s'avança en prononçant des bénédictions et en saluant *le roi.* Il rendit hommage à Feridoun en disant : « Roi, « puisse ta vie être aussi longue que la durée du « temps ! que ta possession du trône soit bénie et « glorieuse, car tu es digne d'être le roi des rois; « que les sept zones de la terre t'obéissent ! que ta tête « s'élève plus haut que les nuages qui donnent la « pluie ! » Feridoun lui ordonna de s'avancer et de lui dire tous ses secrets, il lui ordonna de préparer ce qui était nécessaire pour une fête royale. « Apporte « du vin, amène des musiciens, remplis les coupes, « apprête les tables. Quiconque sait faire de la mu- « sique qui soit digne de moi, quiconque peut me « faire plaisir dans une fête, amène-le-moi. Prépare « devant mon trône une assemblée comme il convient « à ma fortune. » Kenderev ayant entendu ses paroles, se mit à exécuter les ordres du nouveau maître. Il apporta du vin brillant et amena des musiciens, et des grands dignes de Feridoun et ornés de pierreries. Feridoun, en buvant du vin et en choisissant

les chants, fit de cette nuit une fête digne *d'un roi*. Lorsque le jour parut, Kenderev sortit de la présence du nouveau roi, il monta un cheval avide de course, et se tourna vers le roi Zohak. Il partit, et arrivé auprès de son maître, il lui raconta ce qu'il avait vu et entendu, en disant : «O roi d'un peuple «fier, il y a des signes qui annoncent l'abaissement «de ta fortune. Trois hommes puissants sont venus «d'un pays étranger avec une armée. Le plus jeune «se tient au milieu des aînés; sa stature est celle d'un «prince, sa figure celle d'un roi; il est plus jeune «d'âge, mais plus grand en dignité, et prend le pas «sur ses aînés. Il porte une massue semblable au «fragment d'un rocher et brille au milieu de la foule. «Il est entré à cheval dans le palais du roi, et avec «lui ses deux illustres compagnons. Il est allé s'as-«seoir sur le trône royal, il a brisé tous tes talis-«mans et toutes les œuvres de ta magie; tous les «grands et tous les Divs qui se trouvaient dans ton «palais, il leur a abattu la tête du haut de son cheval, «il a mêlé leurs cervelles avec leur sang.» Zohak répondit : «Il paraît que c'est un hôte, il faut s'en ré-«jouir.» Le serviteur reprend : «Quel hôte est celui «qui, avec une massue à tête de bœuf, s'assied har-«diment dans ton lieu de repos, efface ton nom de «ta couronne et de ta ceinture, et qui attire *ton* «*peuple* ingrat à sa propre religion! Reconnais en lui «un hôte si tu le peux.» Zohak lui dit : «Ne te la-

« mente pas ainsi, un hôte hardi est de bon augure. » Kenderev lui répliqua : « J'ai écouté tes paroles, « écoute ma réponse : si ce prince est ton hôte, qu'a-« t-il à faire dans l'appartement de tes femmes ? « Pourquoi s'assied-il auprès des filles du roi Djem, « et tient-il avec elles conseil sur toutes choses, gran-« des et petites ? D'une main il prend la *joue* rose « de Schehrinaz, de l'autre la lèvre de rubis d'Ar-« newaz. Pendant la nuit il fera mieux que cela, il « se fera au-dessous de sa tête une couche de musc, « car elles sont comme du musc les deux boucles de « cheveux des deux lunes qui ont toujours fait les « délices de ton cœur. » Zohak devint furieux comme un loup en entendant ces paroles, il désira la mort, et sa colère se déchaîna contre ce malheureux par des injures atroces et des cris de fureur. Il lui dit : « Dorénavant je ne te confierai plus la garde de mon « palais. » Le serviteur lui répondit : « O mon roi, je « soupçonne que dorénavant tu n'as plus rien à espé-« rer de la fortune : comment donc me confierais-tu « le gouvernement de ton pays, et comment, dé-« pouillé de toute autorité, me donnerais-tu le soin « de l'administration ? Tu es sorti du lieu de ta « puissance comme un cheveu qu'on tire de la pâte. « Maintenant, roi, cherche un remède. Pourquoi ne « t'occupes-tu pas toi-même de ton affaire ? Jamais « chose pareille ne t'est arrivée. »

FERIDOUN ENCHAÎNE ZOHAK.

Zohak, irrité de cette dispute, *prépara* son retour en toute hâte. Il ordonna qu'on sellât son cheval léger à la course et doué d'une vue perçante. Il partit précipitamment avec une grande armée, toute composée de Divs et de braves. Il se jeta par des chemins détournés sur les terrasses et les portes du palais, ne pensant qu'à sa vengeance. Lorsque l'armée de Feridoun s'en aperçut, tous se portèrent sur ces chemins détournés; ils se jetèrent à bas de leurs chevaux de guerre, ils s'élancèrent dans ce lieu étroit. Toutes les terrasses et toutes les portes étaient couronnées par le peuple de la ville, par tous ceux qui pouvaient porter des armes; les vœux de tous étaient pour Feridoun, car *leurs cœurs* saignaient de l'oppression de Zohak. Des briques tombaient des murs, et des pierres tombaient des terrasses; il pleuvait dans la ville des *coups* d'épée et des flèches de bois de peuplier, comme la grêle tombe d'un noir nuage; personne n'aurait trouvé sur la terre un lieu *de sûreté.* Tous ceux de la ville qui étaient jeunes, tous ceux qui étaient vieux et expérimentés dans les combats, se rallièrent à l'armée de Feridoun et s'affranchirent du pouvoir magique de Zohak. La montagne résonnait des cris des guerriers, et la terre tremblait sous les sabots de leurs chevaux. Au-dessus des têtes se forma un nuage de poussière noire, *les braves*

fendirent le cœur des rochers avec leurs lances. Il s'éleva un cri du temple de feu : « Quand une bête « féroce serait assise sur le trône royal, tous, vieux « et jeunes, nous lui obéirions, nous ne nous sous- « trairions pas à ses ordres; mais nous ne souffrirons « pas sur le trône Zohak, cet impur dont les épaules « portent des serpents. »

L'armée et les habitants de la ville se présentèrent ensemble au combat, leur masse était semblable à une montagne, et de cette ville brillante s'éleva une poussière noire qui obscurcissait le soleil. La jalousie excita Zohak à une entreprise. Il quitta l'armée pour s'approcher du palais; il se couvrit en entier d'une armure de fer pour que personne, dans la foule, ne le reconnût. Il monta rapidement au palais élevé, tenant dans sa main un lacet de soixante coudées. Il vit Schehrinaz aux yeux noirs assise près de Feridoun et pleine d'enchantements et de tendresse; ses deux joues étaient comme le jour, les deux boucles de ses cheveux étaient comme la nuit; sa bouche était pleine de malédictions contre Zohak. Alors il reconnut que c'était la volonté de Dieu, et qu'il ne pouvait espérer délivrance de malheur. Son cerveau fut embrasé de jalousie, il jeta son lacet dans le palais; et, sans penser au trône, ne mettant aucun prix à la vie, il se précipita de la terrasse du palais élevé. Il tira du fourreau un poignard acéré, il ne trahit pas son secret, il ne prononça aucun nom; mais tenant en main

son poignard d'acier, et avide du sang des belles à la face de Péri, il s'élança d'en haut. Aussitôt que ses pieds eurent touché le sol, Feridoun accourut, rapide comme le vent; il prit la massue à tête de bœuf, frappa Zohak sur la tête et brisa son casque. Le bienheureux Serosch apparut en toute hâte : «Ne «frappe pas, dit-il, car son temps n'est pas venu. «Il est brisé, il faut le lier comme une pierre et le «porter jusqu'où deux rochers se resserreront devant «toi. Ce qu'il y a de mieux, c'est de l'enchaîner dans «l'intérieur des rochers, où ses amis et ses vassaux «ne pourront pénétrer jusqu'à lui.» Feridoun l'entendit, et, sans tarder, prépara une courroie de peau de lion et lui lia les deux mains et le milieu du corps, de sorte qu'un éléphant furieux n'aurait pu briser ses liens. Il s'assit sur le trône d'or de Zohak, il renversa les mauvais symboles de son pouvoir; il ordonna que d'en haut de la porte on proclamât ces paroles : «Vous tous pleins de gloire, d'éclat et de «sagesse, il ne faut pas que vous vous teniez sous «les armes, il ne faut pas que vous cherchiez une «même gloire et une même renommée. Il ne faut «pas que l'armée et les artisans cherchent une dis-«tinction de la même espèce : l'un doit travailler, les «autres doivent combattre. Chacun a un devoir qui «lui est propre; lorsque l'un entreprend l'œuvre de «l'autre, le monde se remplit de désordre. L'impur «Zohak est dans les chaînes, lui dont les méfaits

« faisaient trembler le monde. Puissiez-vous vivre « longtemps et heureux! Retournez joyeusement à « votre travail. »

Les hommes écoutèrent les paroles du roi, du puissant maître rempli de vertus. Les grands de la ville, tous ceux qui avaient de l'or et des richesses vinrent, avec des chants joyeux et des présents, tous le cœur plein d'obéissance envers lui. Le noble Feridoun les reçut avec bonté, il leur distribua des dignités avec prudence, il donna à tous des conseils et des louanges, et leur rappela le Créateur du monde, en disant : « Le trône est à moi, et le sort veut que votre « étoile brille et que votre pays soit heureux, car « Dieu le pur m'a choisi parmi tous et m'a inspiré « de descendre du mont Elborz, pour que le monde « fût par ma vaillance délivré du mauvais dragon. « Lorsque Dieu nous accorde le bonheur, il faut mar- « cher dans sa voie en faisant le bien. Je suis le maître « du monde entier; il ne me convient pas de demeurer « toujours au même lieu; s'il n'en était ainsi, je res- « terais ici et je passerais de longs jours avec vous. » Les grands baisèrent la terre devant lui, et le son des timbales s'éleva du palais. Toute la ville dirigea ses yeux vers la cour du roi, avec des clameurs contre cet homme dont la vie devait être courte, demandant qu'on fît paraître le dragon lié avec un lacet, comme il le méritait. Peu à peu l'armée sortit, et l'on emmena de cette ville, *longtemps* si malheureuse, Zohak

lié ignominieusement et jeté avec mépris sur le dos d'un chameau. Feridoun le conduisit ainsi jusqu'à Schir-khan. Lorsque tu entends cela, pense combien le monde est vieux, combien de destinées ont passé sur ces montagnes et ces plaines, et combien y passeront encore.

Le roi, que protégeait la fortune, conduisit ainsi Zohak étroitement lié vers Schir-khan, et le fit entrer dans les montagnes où il voulait lui abattre la tête. Mais le bienheureux Serosch parut de nouveau et lui dit dans l'oreille une bonne parole : « Porte ce « captif jusqu'au mont Demawend en hâte et sans « cortége; ne prends avec toi que ceux dont tu ne « pourras pas te passer et qui te seront en aide au « temps du danger. » Feridoun emporta Zohak, rapide comme un coureur, et l'enchaîna sur le mont Demawend; et lorsqu'il l'eut entouré de nouvelles chaînes par-dessus ses liens, il ne resta plus aucune trace des maux de la fortune. Par lui le nom de Zohak devint *vil* comme la poussière, le monde fut purgé du mal qu'il avait fait; Zohak fut séparé de sa famille et de ses alliés et demeura enchaîné sur le rocher. Feridoun choisit dans la montagne une place étroite, il y découvrit une caverne dont on ne pouvait voir le fond. Il apporta de pesants clous, *et les enfonça* en évitant de percer le crâne de Zohak; il lui attacha encore les mains au rocher pour qu'il y restât dans une longue agonie. Zohak demeura ainsi suspendu, le

sang de son cœur coulait sur la terre. Hélas! ne faisons pas le mal pendant que nous sommes dans ce monde; tournons nos mains sincèrement vers le bien. Ni le bon ni le méchant ne dureront à jamais : ce qu'il y a de mieux, c'est de laisser de bonnes actions comme souvenir. Tu ne jouiras pas toujours des richesses, de l'or et des grands palais, mais il te restera un souvenir dans la parole *des hommes;* ne la regarde pas comme une chose sans valeur. Feridoun le glorieux n'était pas un ange, il n'était pas composé de musc et d'ambre, c'est par sa justice et par sa générosité qu'il a acquis cette belle renommée. Sois juste et généreux, et tu seras un Feridoun. Il fut le premier qui, par ses actions divines, délivra du mal le monde. La plus grande *de ces actions* était d'avoir enchaîné Zohak l'injuste, l'impur; la seconde, d'avoir vengé son père et purifié la terre; la troisième, d'avoir délivré le monde des insensés et de l'avoir arraché des mains des méchants.

O monde! que tu es méchant et de nature perverse! ce que tu as élevé, tu le détruis toi-même. Regarde ce qu'est devenu Feridoun le héros, qui ravit l'empire au vieux Zohak. Il a régné pendant cinq siècles; à la fin il est mort, et sa place est restée vide. Il est mort et a laissé à un autre ce monde fragile, et de sa fortune il n'a emporté que des regrets. Il en sera de même de nous tous, grands et petits, soit que nous ayons été bergers, soit que nous ayons été troupeau.

VI

FERIDOUN

(Son règne dura 500 ans.)

AVÉNEMENT DE FERIDOUN AU TRÔNE.

Feridoun, lorsqu'il se vit le maître fortuné du monde, et qu'il ne connut plus d'autre roi que lui-même, prépara le trône et la couronne dans le palais impérial, selon l'usage des rois. Dans un jour heureux, le premier du mois de mihr, il posa sur sa tête le diadème royal. Le monde était délivré de toute crainte du mal, tous suivaient la voie de Dieu; ils éloignèrent de leurs cœurs toute contestation et instituèrent solennellement une fête. Les grands s'assirent joyeusement, tenant chacun une coupe de rubis. Le vin et la face du jeune roi brillaient d'un même éclat, le monde resplendissait de lumière, la lune était nouvelle. Feridoun ordonna d'allumer un feu, et tous y brûlèrent de l'ambre et du safran. C'est lui qui a institué la fête Mihrgan, et l'usage de s'y reposer et de s'asseoir au banquet vient de lui. Aujourd'hui

encore le mois de mihr rappelle son souvenir. N'y montre pas un visage soucieux et triste. Le monde fut en son pouvoir pendant cinq cents ans, dont il n'employa pas un seul jour à jeter les fondements de quelque chose de mauvais. Le monde ne lui resta pas pour toujours; ainsi, mon fils, ne te livre pas à tes désirs, ne te consume pas en soucis. Sache que le monde ne reste à personne, et que personne ne peut y trouver beaucoup de joie.

Firanek n'avait pas de nouvelles de ce qui s'était passé; elle ignorait que son fils était devenu roi de la terre, que Zohak avait été privé du trône impérial et que les jours de sa puissance étaient écoulés, quand il arriva à la mère un message de son noble fils, lui annonçant qu'il était possesseur de la couronne. Elle s'apprêta à la prière, se purifia la tête et le corps, et fit d'abord ses adorations au maître du monde. Elle prosterna son front contre terre, prononça des malédictions contre Zohak, et chanta les louanges du Créateur pour le changement heureux de son sort. Puis tous ceux qui étaient dans le besoin et qui tenaient caché leur malheur, elle les secourut en secret; elle n'en parla pas et ne dévoila pas leur misère. Elle passa ainsi une semaine en bonnes œuvres jusqu'à ce qu'elle ne connût plus de pauvres. Dans la seconde semaine, elle fit les apprêts d'une fête pour les grands au front superbe. Elle orna sa maison comme un jardin, elle convia tous les grands à son festin. Toutes

les richesses qu'elle avait amassées, tous ses joyaux les plus secrets, elle les apporta. Elle ouvrit toutes les portes de ses trésors, elle résolut de distribuer tout ce qu'elle y avait déposé; elle vit que c'était le temps de prodiguer ses richesses, l'or lui paraissant sans valeur depuis que son fils était roi du monde. Des habits et des joyaux dignes d'un roi, des chevaux arabes aux brides d'or, des cuirasses et des casques, des javelots et des épées, des diadèmes et des ceintures, elle n'épargna rien. Elle fit charger des trésors sur des chameaux et tourna son cœur pur vers le maître du monde. Elle envoya *tous ces trésors* à son fils, et sa langue prononça de nouveau des bénédictions. Lorsque le maître du monde vit ces présents, il les reçut en adorant sa mère. Les chefs de l'armée apprenant ces nouvelles, se réunirent auprès du roi, disant : « O roi victorieux, toi qui connais le Créa-« teur, que la gloire soit à Dieu, et que sa grâce soit « sur toi! Que ta vie soit *heureuse* comme ce jour! que « ton bonheur croisse, que ceux qui te veulent du « mal périssent, que le ciel te donne la victoire! sois « toujours illustre et clément! » Tous les hommes instruits par l'expérience se mirent en route de tous côtés pour rendre hommage au roi, mêlant les joyaux et l'or, et les répandant sur le trône du roi. Tous les grands de tout son empire se rangèrent en cercle autour de sa porte dans ce jour de bonheur. Ils implorèrent Dieu pour qu'il bénît le trône de Feridoun,

et sa couronne, et son diadème, et son sceau; tous levèrent la main vers le ciel, tous prononcèrent des vœux pour son bonheur en disant : « Que le roi puisse « vivre éternellement ! que son sort soit toujours « heureux ! »

Puis Feridoun fit le tour du monde pour voir ce qui était découvert et ce qui était caché. Partout où il vit une injustice, partout où il vit des lieux incultes, il lia par le bien les mains du mal, comme il convient à un roi. Il ordonna le monde comme un paradis, il planta des cyprès et des roses à la place des herbes sauvages. Il passa d'Amol à Temmischeh et fit construire un palais dans cette forêt célèbre, en cet endroit du monde que tu nommes *Kous*, et auquel tu ne connais aucun autre nom.

FERIDOUN ENVOIE DJENDIL DANS LE YEMEN.

Après que cinquante ans furent écoulés, trois nobles enfants lui naquirent. Le sort du roi voulut que ce fût trois fils, trois princes d'une race illustre, dignes de porter la couronne d'or. Leur stature était celle des cyprès, leurs joues étaient comme le printemps; en toutes choses ils étaient semblables au roi. Deux de ces *enfants* innocents avaient pour mère Schehrinaz, le plus jeune était fils d'Arnewaz aux belles joues. Le père, par tendresse, ne leur avait pas encore donné de noms, quand déjà ils devançaient les éléphants à la course. Puis après cela le

roi voyant qu'ils étaient devenus l'ornement de son trône et de son diadème, appela devant lui un des plus nobles parmi ses grands, dont le nom était Djendil le voyageur, qui en toutes choses était dévoué au roi. Il lui dit : « Fais le tour du monde, choisis « trois filles de haute naissance, qui par leur beauté « conviennent à mes trois fils, qui soient dignes de « mon alliance, et à qui leur père, par tendresse, « n'ait pas donné de noms, pour qu'elles ne puissent « être l'objet des discours des hommes. Il faut que « toutes les trois soient sœurs de père et de mère, à « visage de Péri, pures et de famille royale, et qu'elles « soient semblables de stature et d'aspect, de sorte « qu'on ne puisse les distinguer en aucune manière. »

Djendil ayant entendu l'ordre du roi, se traça un plan convenable, car il avait une intelligence prompte, un esprit clair, une langue douce, et était propre aux entreprises difficiles. Il quitta le roi, et se mit en route avec quelques serviteurs fidèles; il sortit du pays d'Iran, examinant tout, écoutant tout, parlant à tout le monde; et, dans chaque pays où un grand avait une fille derrière le voile, il pénétrait leur secret et recherchait leur nom et renom. Mais il ne trouva dans l'Iran aucun chef illustre avec lequel il aurait convenu à Feridoun de conclure une alliance, jusqu'à ce que le sage au cœur serein, au corps pur, fût arrivé chez Serv, le roi de Iemen. Il trouva chez lui ce que son maître lui avait indiqué, trois filles

telles que Feridoun les cherchait. Il se présenta plein de joie devant Serv, heureux comme le faisan qui s'approche de la rose; il baisa la terre, fit des excuses au roi, et implora sur lui la bénédiction de Dieu, disant : « Que le roi reste toujours glorieux, « illustrant la couronne et le trône! » Le roi de Iemen dit à Djendil : « Que ma bouche soit toujours pleine « de tes louanges! Quel message me portes-tu? quel « ordre me donnes-tu? Es-tu un ambassadeur ou un « noble prince? » Djendil lui répondit : « Puisses-tu « être *toujours* joyeux! puisse la main du malheur « ne jamais t'atteindre! Je suis un Iranien, humble « comme une fleur de nénuphar, et je porte un mes- « sage au roi de Iemen; je te porte le salut de Feri- « doun le glorieux; je répondrai à toutes les ques- « tions que tu voudras me faire. Feridoun le héros « te présente son salut (et grand doit être celui qui « n'est pas petit à ses yeux). Il m'a ordonné de dire « au roi de Iemen : Puisses-tu rester sur le trône « aussi longtemps que le musc répandra son parfum! « puisse ton corps être toujours libre de douleurs! « puissent les soucis être éloignés de toi et tes trésors « être remplis! O prince des Arabes (que ton étoile « te préserve toujours du malheur!), qu'y a-t-il de « plus doux que la vie et les enfants? Rien ne peut « égaler ces biens, rien n'est plus cher aux hommes « que leurs enfants, et aucun lien n'est doux comme « celui qui nous attache à eux. S'il y a quelqu'un

«dans le monde qui ait trois yeux, mes trois enfants «me tiennent lieu de trois yeux; et sache qu'ils sont «encore plus précieux, car c'est la vue *des enfants* qui «inspire aux yeux la reconnaissance envers Dieu. «Que dit ce sage à l'âme pure quand il parle de ten-«dres alliances : je n'ai jamais formé une alliance «avec quelqu'un, si je ne l'estimais plus que moi-«même. L'homme sage et bien avisé cherche pour «ami un homme qui lui ressemble. Quand même «l'homme jouirait de la vie la plus douce, un roi «ne pourrait être heureux sans une armée! Je pos-«sède un empire florissant, des trésors, du courage «et du pouvoir, et j'ai trois nobles fils, dignes d'une «couronne et d'un trône, pleins d'intelligence, de «sagesse et de vertus. Ils sont au-dessus de toute «envie et de tout besoin, et leur main peut atteindre «tout ce qu'ils désirent. Il faut à ces trois princes «en secret trois épouses, filles de rois, et ceux qui «connaissent le monde m'ont donné une nouvelle «d'après laquelle je me suis hâté d'agir. Ils m'ont dit, «ô prince illustre, que tu as trois filles pures, à la «face voilée, dans ton appartement de femmes, dont «aucune ne porte encore de nom, et mon cœur s'est «réjoui à cette nouvelle; car moi aussi, comme de «raison, je n'ai pas donné de noms à mes glorieux «fils. Maintenant, ô roi, il faut mêler ensemble ces «deux espèces de nobles joyaux, ces trois *princesses* «à la face voilée, aux trois princes destinés à porter

« le diadème; ils sont dignes les uns des autres, et « personne ne pourra nous en blâmer. Voilà le mes- « sage que Feridoun m'a donné, et en retour fais-moi « connaître tes intentions. »

Le roi de Iemen entendant ce message, devint pâle comme le nénuphar qu'on arrache de l'eau. Il dit en lui-même : « Si mon œil ne voyait plus ces « trois lunes devant ma couche, le jour brillant de- « viendrait pour moi une nuit sombre; il ne faut « donc pas que j'ouvre mes lèvres pour une réponse. « Je raconterai mon secret à mes filles; elles seront « mes confidentes en toute chose. Il ne faut pas que « je me presse de répondre, car j'ai à délibérer avec « mes conseillers. » Il choisit une demeure pour le messager, puis se mit à réfléchir; il se leva et renvoya sa cour, et s'assit pensif et en angoisse; puis il appela devant lui la foule des chefs expérimentés des cavaliers du désert, armés de lances; il leur dévoila ce qui était caché, et leur révéla tout son secret, disant : « Par *la faveur* du sort et par l'union *que j'ai* « *contractée*, j'ai devant mes yeux trois astres bril- « lants. Maintenant Feridoun m'envoie un message « et me tend un piége subtil; il voudrait me séparer « de ce qui m'est cher comme mes yeux, et je désire « en tenir conseil avec vous. Son envoyé dit que le « roi me fait savoir qu'il a trois princes, les orne- « ments de son trône, qui recherchent mon amitié et « mon alliance par mes trois filles à la face voilée. Si

«je les lui promets sans intention de tenir ma pa-«role, ce serait un mensonge indigne d'un roi; si je «consens à son désir, mon cœur sera rempli de feu «et mes yeux seront remplis de larmes, et si je refuse «de faire sa volonté, mon âme aura à trembler de-«vant les maux *dont il m'accablera;* car ce n'est pas un «jeu de s'attirer la vengeance de celui qui est le roi «du monde. Les voyageurs ont entendu ce qui est «arrivé par lui à Zohak. Maintenant dites-moi, l'un «après l'autre, quel est votre avis dans ces circons-«tances.»

Les chefs, pleins de cœur et d'expérience, lui firent tous leur réponse: «Nous ne sommes pas «d'avis que tu te laisses pousser par tous les vents. «Quand même Feridoun serait un roi tel que tu le «dis, nous aussi ne sommes pas des esclaves portant «les boucles d'oreilles *de la servitude.* Notre coutume «est de dire notre avis, et d'exercer la générosité; «notre devoir est de manier nos rênes et nos lances. «Par nos épées la terre deviendra *rouge* comme du «vin; par nos lances l'air deviendra comme un champ «de roseaux. Si tes enfants te sont trop chers *pour les* «*donner,* ouvre la porte de tes trésors et ferme tes «lèvres. Mais si tu préfères agir par ruse, si tu crains «ce roi puissant, fais-lui des demandes si excessives «qu'il ne puisse pas y satisfaire.» Le roi entendit ces paroles de ses conseillers, mais il n'en fut point satisfait.

RÉPONSE QUE LE ROI DE IEMEN DONNE À L'ENVOYÉ DE FERIDOUN.

Il manda devant lui l'envoyé du roi, et lui adressa beaucoup de douces paroles : « Je suis inférieur à ton « roi, et j'obéirai à tout ce qu'il pourra m'ordonner. « Dis-lui que, quelque puissant que tu sois, tes trois en- « fants te sont très-précieux. Les fils du roi lui sont « chers, et il a l'espoir qu'ils seront l'ornement de son « trône ! J'approuve tout ce que tu m'as dit, et j'en juge « d'après *ce que je sens* pour mes filles. Si le roi avait « demandé mes yeux, ou le désert des braves et le « trône du Iemen, je les aurais moins regrettés que « mes trois enfants, que je suis destiné à ne plus « revoir. Mais si telle est la volonté du roi, il ne faut « penser qu'à lui obéir, et mes trois enfants sortiront « de ma famille sur ses ordres, quand j'aurai vu les « trois princes, l'honneur de son trône et de sa cou- « ronne. Qu'ils viennent chez moi joyeusement, mon « triste cœur s'en réjouira, mon âme sera satisfaite « de les voir et d'observer leur esprit prudent. Puis « je leur donnerai, en observant nos coutumes, mes « trois yeux brillants ; je connaîtrai combien leur « cœur est rempli de justice ; je mettrai ma main « dans leur main en signe de notre alliance ; et quand « j'en verrai le désir dans leurs yeux, je les renverrai « promptement auprès du roi. »

Djendil aux douces paroles ayant entendu cette

réponse, baisa le trône du roi comme il convenait, et, la bouche pleine de ses louanges, il quitta le palais du roi pour retourner vers le maître du monde. Arrivé auprès de Feridoun, il lui rapporta ce qu'il avait dit et les réponses qu'il avait reçues. Le roi appela devant lui ses trois fils, et leur dévoila le secret du voyage de Djendil et son dessein; il mit sans réserve devant leurs yeux toutes les démarches qu'il avait faites et leur dit : « Ce roi du Iemen est « le chef d'un peuple *nombreux;* c'est un cyprès qui « jette au loin son ombre. Il a trois filles qui sont « comme des perles intactes; il n'a pas de fils, et « ses filles forment son diadème. Si le Serosch lui- « même trouvait une fiancée comme elles, il baise- « rait la terre devant toutes les trois. Je les ai de- « mandées à leur père pour vous; j'ai fait dire les « paroles convenables. Mais il faut maintenant que « vous alliez auprès de lui, et que vous soyez pru- « dents en toute chose grande et petite; soyez doux « dans vos propos, pleins de circonspection; prêtez « l'oreille à tout ce qu'il vous dira, répondez avec « douceur à toutes ses paroles; et quand il vous « adressera des questions, répondez-y avec circons- « pection; car quand on est fils de roi, il faut être « croyant, éloquent, avoir le cœur pur, une foi sin- « cère, être prévoyant dans les affaires qui se pré- « sentent, avoir une langue toujours prête à dire la « vérité, et rechercher la raison plus que les trésors.

« Écoutez tout ce que j'ai à vous dire, et si vous « mettez en œuvre mes paroles, vous en aurez de la « joie. Le roi de Iemen est un homme de grande pé- « nétration, et, dans tout son peuple, il n'y a pas « un homme égal à lui. Il est éloquent, pur de corps « et de cœur, et digne d'être célébré parmi les hom- « mes; il a beaucoup de trésors et une armée; il est « savant, prudent et maître d'un diadème. Il ne faut « pas qu'il vous trouve dupes, car le sage sait em- « ployer à propos la ruse. Il ordonnera une fête pour « le premier jour, où il vous donnera la place d'hon- « neur. Il amènera ses trois filles aux joues de soleil, « semblables aux jardins du printemps, pleines de « parfums, d'attraits et de beauté; il les placera sur « son trône royal, pareilles à des cyprès élancés. « Elles seront égales de taille et d'aspect, telles qu'on « aurait peine à les distinguer de la lune. La plus « jeune des trois entrera la première, l'aînée la der- « nière, et entre elles *la seconde, semblable à* une lune « nouvelle. Il placera la plus jeune à côté de l'aîné « d'entre vous, l'aînée à côté du prince le plus jeune, « la seconde au milieu. Remarquez-le, car cette con- « naissance vous préservera du mal. Il vous deman- « dera laquelle des trois, si semblables entre elles, « vous prenez pour l'aînée, pour la seconde, pour la « plus jeune, et vous devrez les désigner ainsi : Celle « qui est en haut est la plus jeune, l'aînée n'occupe « pas la place qui lui convient, la seconde est au

« milieu comme cela doit être. Alors vous aurez gagné, « et la lutte sera terminée. » Les trois princes, de nature généreuse et pure, firent attention aux paroles de leur père. Ils quittèrent Feridoun pleins d'art et de ruse, et pourrait-on attendre de fils qu'un tel père a élevés, autre chose que de la prudence et de la sagesse?

LES FILS DE FERIDOUN SE RENDENT AUPRÈS DU ROI DE IEMEN.

Ils s'en allèrent tous les trois pour faire les préparatifs du voyage, et appelèrent auprès d'eux des Mobeds. Ils se mirent en marche avec une escorte semblable *aux étoiles* du firmament, composée de guerriers célèbres, dont les faces brillaient comme le soleil. Lorsque Serv eut nouvelle de leur arrivée, il orna son armée comme le plumage du faisan, et envoya au-devant d'eux un cortége nombreux, composé tant de seigneurs étrangers à sa famille, que de ses proches parents; et lorsque les trois princes illustres entrèrent dans le Iemen, tous les habitants, hommes et femmes, sortirent, tous versèrent sur eux de l'ambre et du safran, tous mêlèrent le vin et le musc. Toutes les crinières des chevaux furent trempées avec du vin et du musc, et des pièces d'or furent versées sous leurs pas. Le palais entier était décoré comme le paradis; toutes les briques qu'on y avait employées étaient d'or et d'argent; il était orné de bro-

cart de Roum, et les trésors de toute espèce y étaient prodigués. Le roi y reçut les princes, et la nuit ayant remplacé le jour, les rendit plus hardis. Il amena de leur appartement secret ses trois filles, comme Feridoun l'avait prédit. Chacune d'entre elles ressemblait à une lune brillante; on n'osait pas les regarder. Elles s'assirent toutes de la manière que Feridoun avait annoncée à ses fils pleins de fierté. Le roi demanda aux trois princes : « Laquelle de ces « trois étoiles est la plus jeune? laquelle est la seconde? « et laquelle est l'aînée? Il faut que vous me les dési- « gniez ainsi. » Ils répondirent comme on leur avait enseigné, et tout d'un coup ils fermèrent l'œil de l'enchantement. Serv le roi de Iemen, et les braves de son pays, demeurèrent stupéfaits, et le roi illustre comprit aussitôt que la ruse ne pouvait lui profiter. Il dit : « C'est ainsi! c'est cela même! » et donna la plus jeune au plus jeune, et l'aînée à l'aîné; et tout étant décidé, ils commencèrent à s'entretenir de leurs projets *pour l'avenir*. Les trois princesses quittèrent les trois princes, les joues rouges de honte pour leur père, et retournèrent dans le palais, timides et honteuses, les joues colorées de sang, mais les lèvres pleines de douces paroles.

SERV ESSAYE SA MAGIE CONTRE LES FILS DE FERIDOUN.

Serv le chef des Arabes, le roi de Iemen, fit appor-

ter du vin et en fit boire à l'assemblée; il manda des chanteurs et continua à parler et à boire jusque dans la nuit profonde. Les trois fils de Feridoun, ses trois gendres, ne burent tous les trois que lorsqu'il les y invitait; et quand leur raison eut succombé au vin, et que le sommeil et le repos leur furent devenus nécessaires, il ordonna qu'on leur préparât sur l'heure une couche à côté d'un réservoir plein d'eau de rose, et les trois princes de haute destinée s'endormirent dans un jardin, sous un arbre qui versait des roses sur eux. Le chef des Arabes, le roi des magiciens, médita, pendant ce temps, sur un moyen *de se délivrer d'eux.* Il sortit de son royal jardin de roses et prépara ses enchantements. Il produisit un froid et un vent terribles, dans l'espoir de les priver de la vie; il fit congeler la plaine et les jardins, de sorte que les corbeaux n'osaient voler au-dessus. Les trois fils du roi savant en magie, sentant ce grand froid, sautèrent de leurs lits, et par l'intelligence que Dieu leur avait donnée, par leur savoir dans l'art royal de la magie, et par leur courage, ils réussirent à vaincre les artifices du magicien, de sorte que le froid ne les atteignit pas. Aussitôt que le soleil se fut levé au-dessus des crêtes de la montagne, le magicien accourut auprès de ses trois nobles gendres, croyant les trouver les joues bleues, glacés par le froid et leur affaire manquée, et espérant que ses trois filles allaient lui rester. C'est dans cet

état qu'il pensait trouver ses gendres; mais le soleil et la lune n'avaient pas favorisé son dessein. Il trouva les trois princes, semblables à des lunes nouvelles, assis sur leurs nouveaux trônes royaux. Alors il reconnut que la magie ne pouvait le conduire à son but, et qu'il ne fallait pas lui donner son temps.

Le roi de Iemen orna sa salle d'audience, et tous les grands s'y réunirent. Il ouvrit les portes de ses vieux trésors; il montra ce qu'il avait caché depuis longtemps; il amena ses trois filles à la face de soleil, pareilles aux jardins du paradis; jamais Mobed n'avait planté un pin aussi beau qu'elles. Elles étaient ornées de couronnes et de joyaux, et n'avaient jamais éprouvé de peine. Leurs boucles de cheveux avaient seules ressenti la douleur d'une torture. Il les amena et les donna toutes les trois aux princes; c'étaient trois lunes nouvelles et trois rois pleins de bravoure. Le roi de Iemen se dit, dans l'amertume de son âme : « Ce n'est pas Feridoun qui est cause de « mon malheur, c'est moi-même; puissé-je ne jamais « apprendre qu'une fille soit née de la race de ces « mâles princes! Sache qu'il a une bonne étoile celui « qui ne possède pas de filles, et que celui qui en a « ne connaîtra pas le bonheur. » Puis Serv dit devant tous les Mobeds : « Les rois sont des époux con- « venables pour ces lunes. Sachez que je leur ai « donné, selon nos coutumes, mes trois filles chéries, « pour qu'ils les gardent comme leurs propres yeux.

« pour qu'elles soient devant leurs cœurs comme « leurs propres âmes. » Il le dit à haute voix, et se mit à préparer les bagages des fiancées, et à les placer sur le dos de chameaux indomptés. Le Iemen resplendissait de joyaux, et les litières en longue file se suivaient; car quiconque a des enfants bien réglés, illustres, et chers à son cœur, que lui importe que ce soient des fils ou des filles? Le roi plaça les litières sur le dos des chameaux pleins d'ardeur, selon le besoin *du voyage* et la coutume. Il congédia ses gendres en leur donnant des parasols et des présents dignes d'un roi; et tout étant achevé, les jeunes princes, pleins de prévoyance et de prudence, se dirigèrent vers Feridoun.

FERIDOUN MET SES FILS À L'ÉPREUVE.

Feridoun ayant reçu la nouvelle que ses trois fils revenaient vers lui, se mit en marche; il désirait éprouver leur courage et se délivrer de ses soupçons sur eux. Il prit la forme d'un dragon auquel tu aurais dit qu'un lion ne pourrait résister; il rugissait, il écumait de fureur, sa bouche vomissait des flammes; et lorsque ses trois fils s'approchèrent, et qu'il les vit à travers la poussière comme de noires montagnes, il souleva la poussière par la violence de ses mouvements, et ses hurlements remplirent le monde de bruit; il se précipita sur son fils aîné, un noble jeune homme orné d'un diadème. Le prince dit :

« Un homme sage et prudent ne combat pas contre « des dragons ; » aussitôt il tourna le dos et s'enfuit devant *le monstre*, et le père se tourna vers ses frères. Lorsque le second fils le vit, il banda son arc et le tendit, disant : « S'il faut combattre, qu'importe que « ce soit un lion furieux ou un cavalier plein de bra- « voure? » Mais le plus jeune des fils s'approcha d'eux, et en voyant le dragon, il poussa un cri et lui dit : « Éloigne-toi de notre présence, tu es un crocodile, « ne te mets pas dans la voie des lions. Si tu as en- « tendu parler de Feridoun, garde-toi de jamais agir « ainsi, car nous sommes ses trois fils, tous armés de « lances, tous prêts pour le combat. Abandonne cette « voie perverse, ou je poserai sur ta tête la couronne « de l'inimitié. »

Le glorieux Feridoun ayant vu et entendu, connut leur caractère et disparut. Il s'en alla, puis reparut sous sa forme de père, et avec la pompe qui lui convenait, accompagné de timbales et d'éléphants indomptables, la massue à tête de bœuf dans sa main. Derrière lui étaient les grands de son armée, le monde était devenu pur entre ses mains. Lorsque les princes illustres virent la face du roi, ils s'avancèrent vers lui à pied et en courant ; et arrivés en sa présence, ils baisèrent la terre, confondus par le bruit des éléphants et des timbales. Le père les prit par la main, leur fit des caresses et leur accorda des honneurs, à chacun selon son mérite. Lorsqu'il fut

revenu dans son palais magnifique, il pria Dieu en secret, et célébra longuement les louanges du Créateur, reconnaissant que la bonne et la mauvaise fortune viennent de lui; puis il appela ses trois fils, les fit asseoir sur le trône de la splendeur, et leur dit : « Le dragon furieux qui menaçait d'embraser le « monde par son haleine, c'était votre père qui vou- « lait connaître votre bravoure, et qui l'ayant connue, « s'est retiré avec joie. Maintenant je vais vous donner « de beaux noms, comme il convient à un homme de « sens. Tu es l'aîné, que ton nom soit Selm (puissent « tes désirs dans le monde s'accomplir!), car tu as « cherché à te sauver des griffes du crocodile, tu n'as « pas tardé dans le moment de la fuite; un homme « qui ne recule ni devant un éléphant ni devant un « lion, nomme-le fou plutôt que brave. Le second, « qui dès le commencement a montré sa bravoure et « dont le courage est plus ardent que le feu, je l'ap- « pelle Tour, le lion courageux qu'un éléphant fu- « rieux ne pourrait vaincre; la vertu même pour celui « qui est assis sur le trône, c'est le courage, car un « homme sans cœur ne peut porter la couronne. Le « plus jeune est un homme prudent et brave, qui sait « se hâter et qui sait tarder; il a pris le milieu entre le « feu et la terre, comme il convient à un homme de « bon conseil; il s'est montré brave, hardi et prudent, « il faut que le monde ne célèbre de gloire que la « sienne. Iredj est le nom digne de lui; que la porte

«du pouvoir soit son but, car il a montré d'abord de «la douceur, mais sa bravoure a paru à l'heure du «danger. Maintenant je vais ouvrir mes lèvres avec «joie pour donner des noms aux filles d'Arabie à la «face de Péri.» Il appela Arzoui la femme de Selm, Mah Azadeh Khoui la femme de Tour, et Sehi la femme d'Iredj aux pieds fortunés, elle dont l'étoile Canope n'était en beauté que la servante.

Puis Feridoun apporta un livre représentant les astres qui tournent dans les sphères, et dont les astrologues enseignent les aspects; il le plaça devant lui et regarda les constellations de ses fils; il y trouva l'horoscope de Selm, qui n'était autre que Jupiter dans le signe du Sagittaire. Il passa à l'horoscope de l'illustre Tour, et il trouva le soleil dans le signe du Lion, présage de bravoure. Jetant enfin les yeux sur l'horoscope du fortuné Iredj, il vit la lune dans le signe de l'Écrevisse. Cette constellation lui montra que les malheurs et les combats étaient réservés à *Iredj*. Le roi devint triste à cette vue, et un soupir froid sortit de sa poitrine. Il vit que le ciel était défavorable à Iredj et ne se comportait point envers lui avec amour, et que ses pensées, à l'égard de cet enfant d'une âme si brillante, n'étaient que des pensées de malveillance.

FERIDOUN DISTRIBUE LA TERRE ENTRE SES FILS.

Ayant ainsi dévoilé le secret *du sort*, Feridoun di-

visa le monde en trois parties. L'une comprenait le pays de Roum et l'occident; l'autre le Turkestan et la Chine, la dernière le pays des héros de l'Iran. Il jeta d'abord les yeux sur Selm, et choisit pour lui Roum et tout l'occident, il lui ordonna de partir avec une armée et de se mettre en marche vers le couchant. Selm monta sur le trône royal, et fut salué roi d'occident. Puis Feridoun donna à Tour le pays de Touran, et le fit maître *du pays* des Turcs et de la Chine. Le roi lui assigna une armée, et Tour se mit en route avec elle. A son arrivée il s'assit sur le trône royal, il se ceignit de la ceinture *royale* et commença à répandre ses grâces. Les grands versèrent des pierres précieuses sur lui, et le pays saint du Touran le reconnut pour roi. Alors vint le tour d'Iredj, et son père lui donna le pays d'Iran avec le désert des guerriers armés de lances, le trône de la royauté et la couronne de la suprématie. Il les lui donna parce qu'il avait vu qu'il était digne du trône; *il les lui donna* avec l'épée et le sceau, la bague et le diadème. Les grands, pleins de courage, de sens et de bon conseil, le saluèrent roi d'Iran. Tous les trois s'assirent sur leurs trônes, en repos et en joie, comme gardiens des frontières d'illustre naissance.

JALOUSIE DE SELM CONTRE IREDJ.

Un long temps se passa ainsi; mais le sort avait caché dans son sein un secret. Feridoun l'illustre

vieillit, et la poussière couvrait le jardin du printemps. C'est ainsi que peu à peu change toute chose, et toute force faiblit quand elle vieillit. A mesure que la vie du roi s'obscurcissait, ses fils illustres devinrent troublés *par les passions*. Le cœur de Selm changea, ses manières et ses intentions tournèrent *vers le mal;* son âme était noyée dans l'avidité; il était assis avec ses conseillers, plein de *mauvais* desseins; le partage que son père avait fait lui déplut, parce qu'il avait donné le trône d'or au plus jeune d'entre eux; son cœur était plein de haine; ses joues étaient pleines de rides. Il envoya un messager au roi de la Chine, et lui dit les pensées qui occupaient son âme. Il envoya le messager auprès de son frère en toute hâte et lui fit porter ces paroles : « Puisses-« tu être toujours glorieux et toujours heureux! Pense, « ô roi des Turcs et de la Chine, toi le prudent, au « cœur joyeux, choisissant le bien, *pense si* nous, mal-« traités par le monde, pourrions être satisfaits? Ton « âme serait-elle basse, pendant que ton corps est « comme un haut cyprès? Écoute avec un esprit at-« tentif ce que je vais te raconter; tu n'as entendu « dire rien de semblable des temps anciens. Nous « étions trois frères, les ornements du trône; mais le « plus jeune de nous nous a surpassés en fortune. « Si je suis le premier en âge et en intelligence, « c'était à moi que la fortune devait accorder sa fa-« veur; et si la couronne et le trône et le diadème de-

« vaient m'échapper, ils ne pouvaient appartenir qu'à « toi, ô roi! Faut-il que nous restions consternés de « cette injustice que notre père nous a faite, lorsqu'il « a donné à Iredj l'Iran et le pays des héros et le « Iemen, à moi Roum et l'occident, à toi le pays des « Turcs et la Chine, tandis que le plus jeune de nous « est roi d'Iran? Je ne saurais m'en tenir à une telle « part; il n'y a pas de sagesse dans la tête de ton « père. »

Selm envoya un dromadaire aux pieds de vent; le messager, arrivé auprès du roi de Touran, répéta fidèlement tout ce qu'il avait entendu, et remplit de vent la tête écervelée de Tour. Ce prince plein de courage, lorsqu'il entendit ce message secret, se mit soudain en colère comme un lion furieux. Il répondit : « Dis ma réponse à ton maître, et rappelle-toi « mes paroles. O mon frère plein de justice! puisque « notre père, dans le temps de notre jeunesse, nous « a ainsi trompés, il a planté de ses propres mains un « arbre dont le fruit est du sang, dont les feuilles « sont du poison. Il faut maintenant nous voir face à « face pour nous concerter; il faut dresser un plan « sage et préparer des armées. »

Il expédia un dromadaire vers le roi, et envoya auprès du maître du monde un de ses grands plein d'éloquence et de douces paroles, lui disant : « Porte « ce message de moi : O roi clairvoyant et de grand « renom, il ne faut pas que le brave ait patience dans

« un cas de fraude et de tromperie; il ne convient pas « de tarder dans cette affaire, car le repos est mépri- « sable chez un homme armé. » Lorsque l'envoyé eut rapporté la réponse et mis au grand jour le secret voilé, l'un des frères quitta Roum, l'autre la Chine, et mêlant le poison au miel, ils se rencontrèrent l'un l'autre et se concertèrent ouvertement et en secret.

MESSAGE DE SELM ET DE TOUR À FERIDOUN.

Ils choisirent alors un Mobed plein de sagacité, éloquent, clairvoyant et de fidèle mémoire; ils éloignèrent tous les étrangers, et concertèrent toute espèce de plans rusés. Selm commença à composer un discours et à bannir de ses yeux tout respect pour son père. Il dit au messager : « Hâte-toi dans la route, « ne te laisse pas atteindre par la tempête et par la « poussière; va vite comme le vent vers Feridoun, ne « te soucie que de poursuivre ton chemin. Quand tu « seras arrivé dans le palais de Feridoun, porte-lui « les saluts de ses deux fils, et dis-lui : Il faut craindre « Dieu pour ce monde et pour l'autre. La jeunesse « peut mettre son espérance dans le temps où elle aura « atteint la vieillesse, mais les cheveux blancs ne de- « viendront plus noirs. Plus tu prolonges ta demeure « dans ce monde étroit, plus le séjour éternel de- « viendra étroit pour toi. Dieu le saint t'avait donné « ce monde, depuis le soleil lumineux jusqu'à la

« terre obscure; mais tu as choisi en toute chose la « voie et le conseil de l'avidité, tu n'as pas eu égard « aux commandements de Dieu, tu n'as agi qu'avec « violence et injustice, et dans le partage *du monde* « tu n'as pas recherché la justice. Tu avais trois fils « prudents et braves, qui étaient devenus grands, « de petits qu'ils avaient été; tu n'as trouvé à aucun « d'eux un mérite plus grand qu'aux autres, pour « que l'un porte la tête plus haut que ses frères. Mais « tu as accablé l'un de ton haleine de dragon, tu as « élevé un autre dans les nues, tu as posé la cou- « ronne sur sa tête, tu l'as placé sur ton siége, et tes « yeux ne reposent avec joie que sur lui. Mais nous « ne sommes inférieurs à lui, ni par notre père, ni « par notre mère, nous ne sommes pas indignes d'un « trône de roi. O roi de la terre, distributeur de la « justice, puisse une telle action ne trouver jamais « de louanges! Quand la couronne sera tombée de « cette tête sans valeur, et que le monde sera déli- « vré d'Iredj, alors donne à lui un coin de la terre, « pour qu'il s'y assoie, faible et oublié comme nous; « sinon nous amènerons les cavaliers des Turcs et de « la Chine, les braves de Roum avides de vengeance, « et notre milice armée de massues, et nous détrui- « rons Iredj et le pays d'Iran. »

Le Mobed écouta ce dur message, il baisa la terre et partit; il monta en selle et se mit à chevaucher, de sorte que les étincelles jaillissaient du vent. Il ar-

riva à la cour de Feridoun et vit de loin un palais élevé, dont le toit montait jusqu'aux nues, dont la largeur allait d'une montagne à l'autre. Dans la cour étaient assis les grands, derrière le rideau était la place des nobles; d'un côté étaient enchaînés des lions et des léopards, de l'autre de furieux éléphants de guerre. Il s'élevait, du milieu des guerriers illustres, un bruit comme le cri du lion. Il pensa que c'était un firmament au lieu d'un palais, et qu'une armée de Péris était assemblée à l'entour.

Des gardiens attentifs arrivèrent pour rapporter au roi qu'il était arrivé auprès de lui un envoyé plein de dignité et de prudence. Le roi ordonna de lever le rideau, de faire descendre de cheval l'envoyé, et de le faire entrer dans la cour. Lorsque le regard du messager tomba sur le roi, il vit que tous les yeux et tous les cœurs étaient remplis de lui, qu'il était de stature comme un cyprès, de face comme un soleil, ses cheveux blancs comme le camphre, sa face rouge comme la rose, ses deux lèvres pleines de sourire, ses deux joues pleines de couleur, et sa bouche royale remplie de douceur. Aussitôt que l'envoyé le vit, il se mit à adorer, et couvrit le sol de ses baisers. Feridoun lui permit de se lever, et lui assigna une place honorable, puis il lui fit des questions, d'abord sur les deux princes illustres, *et lui demanda* s'ils étaient contents dans leurs cœurs, et s'ils persévéraient dans la vraie foi;

ensuite sur les fatigues qu'il avait dû éprouver dans le désert et sur ce long chemin, avec ses montagnes et ses vallées. L'envoyé lui répondit: « O glorieux roi, « puisse le trône n'être jamais privé de toi! Tout ce « que tu as demandé sur tes fils est selon tes désirs; « ils vivent saintement dans le respect de ton nom. « Moi, je suis l'esclave indigne du roi, et ne suis « point libre de ma personne; j'apporte au roi un « dur message; celui qui m'envoie est plein de colère, « mais moi je suis innocent. Je rapporterai, si le roi « me l'ordonne, le message de cette jeunesse inconsi- « dérée. » Le roi lui ordonna de parler, et le messager lui rapporta, l'une après l'autre, toutes les paroles *de Selm*.

RÉPONSE DE FERIDOUN À SES FILS.

Feridoun écouta ses paroles avec attention, et son cerveau s'enflamma à mesure qu'il entendait. Il dit au messager: « O sage! tu n'as point à t'excuser en « cette affaire, car c'était cela à quoi je m'attendais, « et sur quoi mon cœur comptait. Dis à ces deux « hommes insensés et impurs, à ces deux Ahrimans « aux pensées perverses: Il est heureux que vous ayez « montré votre nature. Est-ce là le salut que je devais « attendre de vous? Si vous avez rejeté de vos cer- « veaux mes conseils, vous n'avez pas appris non plus « ce que c'est que la sagesse. Vous n'avez ni crainte « ni honte devant Dieu, et sans doute vous n'avez

« point d'autres desseins que ceux que vous m'annon-« cez. Mes cheveux ont été noirs comme la poix, ma « stature a été haute comme le cyprès, ma face a été « comme la lune; mais le ciel, qui a courbé mon « dos, subsiste, et tourne encore *comme il a tourné* « *toujours*. La vie marche devant vous gracieusement, « mais il n'en sera pas toujours de même. Par le nom « sublime du Dieu très-saint, par le soleil brillant, « par la terre fertile, par le trône et la couronne, par « l'étoile du soir et par la lune, je jure que je ne « vous ai pas fait d'injustice. J'ai rassemblé un conseil « de sages, de Mobeds et d'hommes savants dans la « connaissance des astres; nous avons passé beaucoup « de temps pour distribuer la terre selon la justice; « nous tous avons cherché à le faire avec équité, et « l'injustice n'était ni notre principe ni notre fin; la « crainte de Dieu était profonde dans notre cœur; « nous ne voulions faire dans le monde que le bien. « Lorsque par mes efforts *les hommes* eurent cultivé la « terre, je ne voulus pas *laisser se* disperser les peuples, « et je me dis : Je veux confier l'exercice du pouvoir « à mes trois fils fortunés. Mais Ahriman vous a dé-« tournés maintenant de mon cœur et de mes con-« seils vers l'injustice et vers les ténèbres. Voyez si « Dieu le tout-puissant voudra en ceci vous approu-« ver. Je vous dirai une parole si vous voulez m'écou-« ter : Ainsi que vous sèmerez, de même vous mois-« sonnerez. Ainsi m'a dit mon guide dans la vie : Il

« y a pour nous une autre et éternelle demeure. Votre « désir est de vous asseoir sur un trône sans valeur; « pourquoi prenez vous ainsi le Div pour votre con- « seiller? Je crains qu'entre les mains de ce dragon « votre âme ne soit séparée de votre corps. Mon temps « pour sortir de ce monde est venu, et je n'ai pas de « loisir pour la sévérité et la colère. Mais voici un « avis que vous donne un vieillard, père de trois « nobles fils : quand la passion a abandonné le cœur, « alors la poussière et le trésor du roi des rois sont « d'égale valeur; mais celui qui vend son frère pour « la terre, ne mérite pas qu'on le regarde comme issu « d'une race pure. Le monde a vu et verra encore « beaucoup d'hommes comme vous, mais il ne res- « tera soumis à aucun d'eux. Vous savez que Dieu le « créateur peut, au jour du jugement, vous pardon- « ner; cherchez-le, munissez-vous de ce viatique, « travaillez pour que votre peine soit courte. » Le messager entendit ces paroles; il baisa la terre et s'en retourna. Il quitta la présence de Feridoun; tu aurais dit qu'il avait fait alliance avec le vent.

Lorsque le messager de Selm fut parti, le roi des rois s'assit et dévoila le secret. Il appela devant lui le prince illustre et lui révéla tout l'avenir, en disant: « Mes deux fils, avides de combats, se sont « mis en marche, de l'occident, vers nous. Les astres « les ont prédestinés à aimer les mauvaises actions; « puis ils ont reçu pour lots deux pays qui sont

« frappés de stérilité. Ton frère ne restera ton frère « qu'aussi longtemps que tu as la couronne sur la « tête; mais il n'y aura plus d'assemblée devant ton « trône, quand les couleurs de ta face auront pâli. Si « ton goût se porte vers le glaive, ta tête sera étourdie « par les dissensions. Voilà le secret que mes deux « fils m'ont fait savoir des deux extrémités du monde. « Si ton penchant est pour la guerre, prépare la « guerre, ouvre les portes du trésor, et fais tes ba- « gages. Étends la main vers la coupe au repas du « matin, sinon ils feront le repas du soir en triomphe « sur toi. Mon fils! ne cherche pas de défenseurs « dans le monde; ton innocence et ton droit seront « ta défense. »

Le vertueux Iredj regarda le roi plein de tendresse, son glorieux père, puis il répondit : « O roi! pense à « l'instabilité de la vie, qui doit passer sur nous « comme le vent. Pourquoi l'homme de sens s'affli- « gerait-il? Le temps fanera la joue de rose et obscur- « cira l'œil de l'âme brillante. Au commencement « *la vie* est un trésor, à sa fin est la peine, et puis il « faut quitter cette demeure passagère. Puisque notre « lit sera la terre et que notre couche sera une brique, « pourquoi planter aujourd'hui un arbre dont la ra- « cine se nourrirait de sang, dont le fruit serait la « vengeance, quel que soit le temps qui s'écoulerait « sur lui? Le monde a vu beaucoup de maîtres du « trône, du sceau et de l'épée, tels que nous, et en

« verra beaucoup *après nous*, mais la vengeance n'était « pas dans les mœurs des rois qui nous ont précédés « sur le trône. Puisque le roi sera mon modèle, je « ne passerai pas ma vie à faire du mal. La couronne, « le trône et le diadème ne m'importent pas; j'irai « au-devant *de mes frères*, sans armée, et leur dirai : « O mes frères illustres, qui m'êtes chers comme « mon corps et mon âme! ne me prenez pas en haine, « ne méditez pas vengeance contre moi; la haine ne « convient pas aux croyants. Ne mettez pas votre es- « poir dans ce monde, voyez quel mal il a fait à « Djemschid, qui fut à la fin obligé de sortir du « monde, et ni le trône, ni la couronne, ni la cein- « ture, ne lui restèrent. De même, vous et moi, « nous devrons à la fin éprouver le même sort. Je « ramènerai à la foi leur cœur plein de vengeance; « comment pourrais-je m'en venger plus digne- « ment? »

Le roi lui dit : « Mon sage fils! tes frères ne « cherchent que le combat; toi, tu ne désires que « les fêtes. Il me souvient de cette parole : Il ne faut « pas s'étonner que la lune soit brillante; de même « cette réponse pleine de vertu te convient, car ton « cœur a préféré l'amour et les liens qui t'unissent « à eux. Mais quand un homme de sens expose sa « tête précieuse au souffle du dragon, que peut-il « attendre, si ce n'est un poison dévorant? car telle « est la nature que Dieu a donnée au dragon. Mais,

« mon fils, si telle est ta résolution, prépare-toi, « mets-toi en route, et ordonne à quelques servi- « teurs, pris dans l'armée, de te suivre. Moi, je vais, « dans l'angoisse de mon âme, écrire une lettre pour « l'envoyer à ces hommes, dans l'espoir de te revoir « sain et sauf, car ma vie ne consiste que dans le « bonheur de te voir. »

IREDJ SE REND AUPRÈS DE SES FRÈRES.

Le roi de la terre écrivit une lettre au roi de l'occident et au roi de la Chine. A la tête de la lettre il mit une invocation à Dieu le vivant, l'éternel. Il dit : « Cette lettre de bon conseil est écrite aux deux « soleils puissants, aux deux sages, aux deux braves, « aux rois de la terre, au maître de l'occident et au « maître de la Chine, de la part de celui qui a vu « ce monde de toute manière, qui a découvert tout « ce qui était caché, qui a pesé dans sa main l'épée « et la lourde massue, qui a entouré de splendeur « les couronnes illustres, qui peut convertir en nuit « le jour brillant, qui peut ouvrir les trésors de l'es- « poir ou de la terreur, lui qui a allégé toutes les « peines, lui par qui a paru toute splendeur. Je ne « demande pour moi ni vos diadèmes, ni vos trésors « amassés, ni vos couronnes, ni vos trônes; je de- « mande que mes trois fils vivent paisibles et heureux « par le fruit de mes longues peines. Votre frère, « contre lequel votre cœur était irrité, quoiqu'il n'ait

« fait de mal à personne, accourt au-devant de vous « à cause de votre affliction; et dans son désir de vous « voir, il a jeté sa couronne, il vous a préférés à elle, « comme il convient à un homme noble. Il est des« cendu de son trône, il est monté à cheval, et s'est « ceint d'obéissance. Puisqu'il est le plus jeune de « vous, puisqu'il est digne de tendresse et d'amour, « respectez-le, soyez bons pour lui, formez son âme « comme j'ai formé son corps; et quand il aura passé « auprès de vous quelques jours, renvoyez-le-moi « plein de vertus. »

On apposa le sceau du roi sur la lettre, et Iredj quitta le palais de son père pour chercher son chemin. Il prit avec lui quelques vieillards et quelques jeunes gens, comme on en a besoin pour faire un voyage. Quand il fut près de ses frères, il n'avait aucun soupçon de leur noire intention. Ils vinrent au-devant de lui selon la coutume; ils déployèrent devant lui toute leur armée. Lorsqu'ils virent la face de leur frère pleine de tendresse, leurs regards devinrent plus sombres; lui était plein d'affection, eux étaient pleins de mauvais vouloir, et ils se mirent à le questionner d'une manière qui ne répondait pas à ses désirs. Eux étaient remplis de haine, lui n'était point agité, et tous les trois entrèrent ainsi dans le pavillon. Les yeux de toute l'armée étaient dirigés vers Iredj, car il était digne du trône et du diadème. Leurs cœurs n'avaient plus de repos, tant ils lui

portaient d'amour; leurs âmes étaient pleines de tendresse, leurs yeux pleins de son image. Les rangs étaient dissous, *les braves* se réunirent deux par deux, chacun célébrant en secret le nom d'Iredj, *et disant:* «Lui seul est digne de l'empire, puisse le diadème «du pouvoir n'appartenir qu'à lui!»

Selm observa l'armée en secret, et sa tête se troubla de cette disposition des braves. Il rentra dans la tente le cœur plein de colère, le foie plein de sang, les sourcils pleins de rides. Il renvoya tout le monde de la tente; lui et Tour s'assirent avec leurs conseillers. Ils discoururent en tous sens sur leur état, sur l'empire et sur les couronnes de tous les pays. Selm dit à Tour au milieu de cet entretien: «Pour«quoi nos braves se groupent-ils tout à coup deux à «deux? N'as-tu pas vu, pendant que nous revenions, «comment, de tous ceux qui passaient sur le chemin, «nul ne détournait son regard d'Iredj? Autres étaient «les armées des deux rois quand elles sont sorties, «et autres quand elles sont rentrées. Mon cœur est «devenu sombre à cause d'Iredj, et pensées sur pen«sées se sont élevées *dans mon esprit.* En observant «les armées de nos deux pays, j'ai vu qu'elles ne «voudront plus saluer d'autre roi que lui. Si tu ne «l'arraches pas par la racine, tu tomberas du haut «du trône puissant sous les pieds d'Iredj.» Puis ils se levèrent et s'occupèrent pendant toute la nuit à disposer leur plan.

IREDJ EST ASSASSINÉ PAR SES FRÈRES.

Le rideau qui cachait le soleil s'étant levé, l'aurore ayant paru et le sommeil s'étant dissipé, les deux insensés brûlèrent du désir de laver leurs yeux de toute honte. Ils marchèrent d'un pas hautain, et se dirigèrent vers les tentes du roi. Iredj les vit de son pavillon, et alla au-devant d'eux le cœur plein d'amour. Ils rentrèrent avec lui dans sa tente, et bientôt l'accablèrent de toutes sortes de questions. Tour lui dit : « Puisque tu es le plus jeune de nous, « pourquoi as-tu mis le diadème sur ta tête ? Te « convient-il d'occuper l'Iran et le trône de l'empire, « et à moi de rester prêt à obéir, comme un esclave « à la porte des Turcs ? Ton frère aîné s'afflige d'être « relégué dans l'occident, et toi tu tiendrais la cou« ronne sur ton front, le trésor sous tes pieds ! Voilà « le partage qu'a fait cet homme avide de domina« tion ; il n'a tourné sa face que vers le plus jeune « de ses fils. »

Lorsque Iredj entendit ce discours de Tour, il lui répondit par ces saintes paroles : « O seigneur avide « de gloire ! si tu désires le bonheur, cherche le re« pos. Je ne veux plus ni de la couronne royale, ni « du trône, ni du pouvoir glorieux, ni de l'armée « d'Iran ; je ne veux ni l'Iran, ni l'occident, ni la « Chine, ni l'empire, ni la vaste surface de la terre. « Le pouvoir qui aurait pour fin la discorde serait

« un honneur qu'il faudrait pleurer. Quand même « la grande voûte du ciel porterait ta selle, à la fin « ta couche sera une brique. Si le trône d'Iran m'a « appartenu, je suis las de la couronne et du trône, « je vous donne le diadème et le sceau royal; mais « soyez sans haine contre moi. Je ne vous attaque « pas, je ne vous combats pas, je ne veux affliger le « cœur de personne. Je ne demande pas la possession « de ce monde, si cela vous attriste, quand même je « resterais loin de nos regards. Je suis habitué à être « humble, et ma foi me commande d'être humain. »

Tour écouta toutes ces paroles, mais il n'y fit aucune attention. Il n'approuva pas ce discours, et l'esprit de paix d'Iredj ne le satisfit pas. Il se leva de son siége en colère, il lui répondit en bondissant à chaque parole. Tout à coup il quitta la place où il avait été assis, il prit avec sa main son lourd siége d'or, et en frappa la tête du roi, maître de la couronne, qui lui demanda grâce pour sa vie, en disant: « N'as-tu aucune crainte de Dieu, aucune pitié « de ton père? Est-ce ainsi qu'est ta volonté? Ne me « tue pas, car à la fin Dieu te livrera à la torture « pour prix de mon sang. Ne te fais pas assassin, car, « de ce jour, tu ne verras plus trace de moi. Ap« prouves-tu donc, et peux-tu concilier *ces deux choses*, « que tu aies reçu la vie, et que tu l'enlèves à un « autre! Ne fais pas de mal à une fourmi qui traîne « un grain de blé; car elle a une vie, et la douce vie

«est un bien. Je me contenterai d'un coin de ce «monde, où je gagnerai ma vie par le travail de mes «mains. Pourquoi t'es-tu ceint pour le meurtre de «ton frère? Pourquoi veux-tu brûler le cœur de ton «vieux père? Tu as désiré la possession du monde, «tu l'as obtenu; ne verse pas de sang, ne te révolte «pas contre Dieu, le maître de l'univers.» Tour entendit ces paroles et ne répondit pas; son cœur était plein de rage, sa tête pleine de vent. Il tira un poignard de sa botte, et couvrit Iredj du haut en bas d'un torrent de sang, déchirant la poitrine royale de son frère avec son poignard d'acier, dévorant comme le poison. Le haut cyprès tomba, les entrailles du roi étaient déchirées. Le sang coulait de ce visage plein de roses, et le jeune maître du monde avait cessé de vivre. Alors Tour sépara avec son poignard la tête couronnée de ce corps, semblable au corps d'un éléphant, et tout fut fini. O monde! toi qui l'avais élevé sur ton sein, tu n'as pas eu pitié de sa vie! Je ne sais à qui tu es favorable en secret, mais il faut pleurer de ce qui apparaît *de ton action.* Et toi, homme confondu d'étonnement, dont le cœur est plein de douleur et de peur du monde, et troublé, comme celui de ces rois, par le désir de la vengeance, prends leçon de ces deux méchants.

Tour remplit le crâne d'Iredj de musc et d'ambre; il l'envoya au vieillard qui avait distribué le monde, et lui fit dire: «Voilà la tête de ce mignon, sur la-

«quelle était revenue la couronne de nos pères. «Donne-lui maintenant la couronne ou le trône! Il «est tombé, cet arbre des Keïaniens qui jetait au «loin son ombre!» Les deux méchants s'en retournèrent, l'un vers la Chine, l'autre vers Roum.

FERIDOUN REÇOIT LA NOUVELLE DE LA MORT D'IREDJ.

Feridoun tenait ses deux yeux sur la route; l'armée et la couronne soupiraient après l'arrivée du *jeune* roi. Lorsque le temps de son retour fut venu, comment le père apprit-il l'événement? Il avait préparé pour son fils un trône de turquoises, et avait incrusté de pierreries sa couronne. On se disposait à aller à sa rencontre, on avait demandé du vin, des chants et de la musique; on apporta la timbale et on amena l'éléphant digne de lui; on apprêtait pour lui des fêtes dans toutes ses provinces. Telle était l'occupation du roi et de l'armée, lorsqu'une poussière noire s'éleva sur la route. Un dromadaire sortit de cette poussière, monté par un cavalier navré de douleur. Ce porteur de deuil poussa un cri; il tenait sur son sein un coffre d'or, dans le coffre d'or était une étoffe de soie, dans la soie était placée la tête d'Iredj. Ce bon messager arriva devant Feridoun, faisant des lamentations et portant le deuil sur sa face. On leva le couvercle du coffre d'or, car les paroles du messager annonçaient un grand malheur, et aussitôt qu'on eut tiré du coffre la soie brodée, parut la tête

coupée d'Iredj. Feridoun tomba de son cheval par terre, tous ses braves déchirèrent leurs vêtements, leurs joues étaient noires, leurs yeux étaient blancs, car ils avaient espéré voir autre chose. Le *jeune* roi étant revenu de cette manière, l'armée s'en retourna de la rencontre *qu'elle lui avait préparée*, ses étendards en lambeaux, ses timbales tournées à contre-sens, les joues des nobles devenues noires. Les timbales et les éléphants étaient couverts de crêpes, les chevaux arabes étaient peints en bleu. Le roi était à pied, à pied était son armée. Ils reprirent leur chemin la tête couverte de poussière. Les héros poussaient des cris de douleur, les nobles arrachaient la chair de leurs bras. Ne te fie pas à l'amour que te porte le sort, le propre d'un arc n'est pas d'être droit. Le ciel tourne au-dessus de nous de manière à nous ravir bientôt la face qu'il nous a présentée. Lorsque tu le traites en ennemi, il te témoigne de l'amour; quand tu l'appelles ton ami, il ne te montre pas son visage. Je te donnerai un bon conseil : lave ton âme de l'amour de ce monde.

L'armée, dont le cœur était brisé, et le roi, qui poussait des cris de douleur, se tournèrent vers le jardin d'Iredj, où était la grande salle des banquets dans les jours où l'on célébrait les fêtes des rois. Feridoun entra en chancelant, pressant contre son cœur la tête du jeune roi son fils. Il jeta les yeux sur ce trône impérial, puis il regarda la tête sans couronne

de son fils, et le bassin royal *du jardin*, et les hauts cyprès, et les arbres qui versent des roses, et les saules et les cognassiers. Il jeta de la terre noire sur le trône, et les cris de l'armée montèrent jusqu'à Saturne. Il poussait des soupirs, il arrachait ses cheveux, il versait des larmes et se meurtrissait la face; il se ceignit d'une ceinture teinte de sang, et lança du feu dans le palais *que son fils avait* habité. Il dévasta son jardin de roses et brûla ses cyprès; il ferma entièrement l'œil de la joie. Il embrassa la tête d'Iredj, tourna sa face vers le Créateur, et dit: « O « maître du monde, dispensateur de la justice! re- « garde cet innocent qui a été assassiné; sa tête coupée « par l'épée, est devant moi, son corps a été dévoré « par les lions de ce peuple. Brûle les cœurs de ces « deux méchants, de sorte qu'ils ne voient jamais que « des jours malheureux; fais qu'ils soient percés par la « brûlure de leurs entrailles, de telle sorte que les « bêtes féroces en aient pitié. Je désire, ô Dieu créa- « teur *du monde*, que le sort me laisse assez de vie « pour que je vois un héros né de la race d'Iredj, se « ceindre pour le venger, et trancher la tête de ces « deux méchants comme ils ont coupé la tête de cet « innocent. Quand j'aurai vu cela, il me conviendra « d'aller là où la terre mesurera ma stature. »

Il pleura ainsi dans son amertume, si longtemps que l'herbe crut et s'éleva jusque sur son sein. La terre était sa couche, et la poussière son lit, et ses

yeux brillants s'obscurcirent. La porte de son palais était fermée, et sa langue *ne cessait* de dire avec amertume : « O jeune héros! jamais prince n'est mort « comme tu es mort, ô mon fils illustre! Ta tête a « été coupée indignement par Ahriman, ton corps a « eu pour linceul les gueules des lions. » Les bêtes fauves étaient privées de repos et de sommeil, tant elles criaient, se lamentaient et pleuraient. Les hommes et les femmes, dans toutes les provinces, se rassemblèrent en tout lieu, et demeurèrent dans la douleur et dans le deuil, les yeux pleins de larmes, le cœur plein de sang. Que de jours ils ont passés ainsi, regardant tous la vie comme une mort!

NAISSANCE D'UNE FILLE D'IREDJ.

Quelque temps s'étant ainsi passé, le roi visita l'appartement des femmes d'Iredj ; il le parcourut en entier, et passa devant toutes les femmes à la face de lune. Il y vit une esclave de beau visage, dont le nom était Mahaferid. Iredj l'avait beaucoup aimée, et il se trouva qu'elle était enceinte de lui. Le sein de la belle à la face de Péri cachait un enfant, et le roi du monde s'en réjouit; son cœur fut rempli d'espoir par cette femme aux belles joues, et il abandonna son âme à l'espérance de venger son fils. Lorsque le temps de la délivrance fut venu, Mahaferid mit au monde une fille, et *l'accomplissement* des vœux du roi, *qu'il avait cru* si prochain, fut encore ajourné. Il éleva l'enfant

avec joie et avec tendresse, les hommes lui donnèrent tous leurs soins; et son corps grandit et devint fort et gracieux. De la tête aux pieds, cette fille aux joues de rubis ressemblait à Iredj; et lorsqu'elle eut grandi et fut devenue nubile, sa face était comme une perle, ses cheveux étaient comme la suie.

Son grand-père la fiança à Pescheng, et la lui donna, et quelque temps se passa encore. Pescheng étant le fils du frère de Feridoun, était issu de sa noble race. C'était un héros du sang du roi Djemschid, et digne de l'empire, du trône, et de la couronne. C'est à cet époux de grand renom que Feridoun donna sa petite-fille, et quelque temps se passa ainsi.

NAISSANCE DE MINOUTCHEHR.

Prête attention à l'événement que la voûte bleue du ciel amena, après qu'elle eut tourné pendant neuf mois. Il naquit de la belle Mahaferid, pleine de vertus, un fils digne de toute manière du diadème et du trône. Aussitôt qu'il fut sorti du sein de sa tendre mère, on le porta au roi. Celui qui le portait dit : « O maître de la couronne, que ton âme « se réjouisse! regarde cet Iredj. » Les lèvres du maître du monde se remplirent de sourire, tu aurais dit qu'Iredj lui était né *de nouveau;* il prit l'enfant illustre entre ses bras, et adressa une prière à Dieu : « Plût à Dieu que ma vue me fût rendue, qu'il me

« permit de voir la face de cet enfant! » Et Dieu, dès que Feridoun l'eut prié, lui accorda ce qu'il demandait, et lui rendit la vue. Le roi, aussitôt qu'il vit ce monde plein de lumière, jeta les yeux sur le nouveau-né, disant : « Que ce jour soit béni! que le « cœur de mes ennemis soit déchiré! » Il fit apporter du vin brillant et des coupes précieuses, et donna à l'enfant au visage ouvert le nom de Minoutchehr, en prononçant ces paroles : « Une branche digne d'une « mère et d'un père purs a porté fruit. » Il éleva l'enfant de manière que le vent du ciel n'osait passer sur lui. Le pied de l'esclave qui le portait ne touchait jamais la terre, il ne marchait que sur du musc odorant, et la tête couverte d'un parasol de brocart. Aussi les années passèrent sur lui sans que les astres lui envoyassent de malheur. Le glorieux roi lui enseigna les vertus dont il avait besoin pour régner. Feridoun ayant recouvré son cœur et ses yeux, le monde entier fut *de nouveau* rempli de sa renommée.

Feridoun donna à Minoutchehr un trône d'or, une massue pesante, la couronne royale de turquoises, la clef de son trésor, rempli d'or et de joyaux, le trône, le collier, le diadème, la ceinture et une enceinte de brocart de couleurs variées, remplie de tentes de peaux de léopard. Les chevaux arabes avec des brides d'or, les épées indiennes à fourreau d'or, les cuirasses, les casques, les cottes de mailles de Roum, qui pouvaient se déboutonner; puis les arcs

blancs et les flèches de bois de peuplier, les boucliers de Chine et les javelots pour le combat; tous ces trésors, qu'il avait amassés et préparés avec des peines infinies, il les vit tous dignes de Minoutchehr, il sentit son cœur plein d'amour pour lui. Puis il ordonna à tous les chefs de son armée, à tous les grands de ses royaumes, de venir auprès de lui, et ils vinrent tous le cœur enflammé de vengeance. Ils le saluèrent comme roi et versèrent des émeraudes sur sa couronne. Le mouton et le loup marchèrent ensemble dans le monde entier, à cette fête nouvelle et dans ce grand jour. On y voyait les chefs de guerre, Karen, le fils de Kaweh; et Schiroui, le terrible lion; Guerschasp, portant haut la tête, et frappant *vite* de l'épée; Sam, le fils de Neriman, le champion du peuple; Kobad et Keschwad à la toque d'or, et beaucoup de princes protecteurs du monde; et lorsque toute l'armée était rassemblée, la tête du roi s'élevait au-dessus de tout le peuple.

SELM ET TOUR ONT NOUVELLE DE MINOUTCHEHR.

La renommée de la splendeur qui entourait *de nouveau* le trône du roi des rois parvint à Tour et à Selm, et leurs cœurs injustes furent remplis de crainte parce que leur étoile commençait à baisser. Ils s'assirent pleins de pensées, et le jour s'obscurcit pour les deux tyrans. Tout à coup ils prirent la ferme résolution de chercher un remède *à ce danger*,

et d'envoyer un messager auprès de Feridoun pour offrir leurs excuses, car il ne leur restait aucun autre moyen de salut. Tous les deux cherchèrent parmi la foule un homme d'un cœur pur et d'une langue discrète, et donnèrent, avec grande chaleur, leurs ordres hautains à cet homme prudent, sage et modeste; puis ils ouvrirent la porte des trésors de l'occident, ayant devant les yeux la crainte que leur haute fortune ne baissât. Ils choisirent dans le trésor antique une couronne d'or; ils mirent les caparaçons sur le dos de tous leurs éléphants. On chargea les chariots de musc et d'ambre, de brocarts et d'or, d'étoffes de soie et de poils de castor, et le *cortége* se dirigea de l'occident vers l'Iran, avec les éléphants de haute stature, et en grande pompe. Chacun de ceux qui se trouvaient à la cour des rois leur envoya un présent; et lorsque leur cœur fut satisfait des dons préparés, le messager se présenta devant eux, prêt pour le voyage. Ils lui donnèrent leur message pour Feridoun, en commençant par les louanges du maître du monde en ces termes : « Puisse Feridoun « le héros vivre à jamais! lui à qui Dieu a donné la « puissance royale, que sa tête reste jeune, que son « corps reste sain; que son esprit s'élève au-dessus du « haut firmament! J'apporte un message de deux « esclaves au pied du puissant trône du roi des rois, « pour obtenir que ces deux hommes méchants et in- « justes, qui ont les yeux remplis de larmes de honte

« devant leur père, ces deux pécheurs au cœur flétri, « qui se sont repentis, puissent être admis à venir « présenter leurs excuses; car, *jusqu'à présent*, ils n'a- « vaient pas espéré que quelqu'un voulût entendre « leur défense. Ceux qui connaissent la sagesse ont « dit : Celui qui a fait le mal en portera la peine, il « restera dans la douleur, et son cœur sera plein de « tristesse; c'est ainsi que nous sommes restés, ô roi « généreux! C'est ainsi qu'il était écrit dans notre « sort, et nos actions n'ont fait que suivre notre des- « tinée. Le lion qui dévaste le monde, et le dragon « courageux, ne peuvent se soustraire aux filets du « sort. Puis les ordres du Div impur détachent les « cœurs de la crainte du maître du monde. Les ins- « tigations du Div ont eu tant de pouvoir sur nous, « que les cerveaux de deux hommes sages sont deve- « nus sa demeure. Mais nous espérons du maître de « la couronne, qu'il voudra nous pardonner; que si « grands que soient nos forfaits, le roi les attribuera en « premier lieu à notre ignorance; notre seconde ex- « cuse est la puissance du firmament, qui est un lieu « tantôt de refuge, tantôt de destruction; enfin, la « troisième est le Div qui parcourt le monde comme « un messager prêt à faire le mal. Si le roi veut ou- « blier la vengeance qu'il a méditée contre nous, s'il « *veut croire* à la pureté de notre foi, qu'il lui plaise « d'envoyer Minoutchehr avec une puissante armée « auprès de nous, qui le désirons, pour que nous

« restions toujours debout devant lui comme des es-« claves : telle est notre intention. Nous espérons « pouvoir arroser, avec les larmes de nos yeux, « l'arbre qu'a planté la vengeance. Nous avons hâte « de lui donner nos larmes et nos soins, et, quand « il sera devenu vigoureux, la couronne et le trésor. »

LES FILS DE FERIDOUN LUI ENVOIENT UN MESSAGE.

Le messager partit, le cœur rempli de ce discours, et ne voyant pas comment cette affaire commencerait ni comment elle finirait. Il arriva à la cour du roi en grande pompe, avec les éléphants, les trésors et les présents. On en donna nouvelle à Feridoun, qui ordonna d'orner le trône impérial avec des brocarts de Roum, et de préparer la couronne des Keïanides. Il s'assit sur le trône de turquoises comme un haut cyprès surmonté de la pleine lune, avec la couronne et le collier, et les boucles d'oreilles, comme il convient à un roi. Minoutchehr le fortuné était assis à côté du roi, un diadème sur la tête; les grands formaient des rangs des deux côtés, tous brodés d'or de la tête aux pieds, avec des massues d'or et des ceintures d'or, et toute la terre avait pris la couleur du soleil. D'un côté étaient attachés des lions et des tigres, de l'autre de furieux éléphants de guerre. Schapour le brave sortit du palais et introduisit le messager de Selm, qui dès qu'il aperçut la cour du roi, s'avança à pied en courant; lorsqu'il fut arrivé

auprès de Feridoun, et dès qu'il vit sa couronne et son trône puissant, il inclina la tête devant lui, frappant la terre de son front. Le roi illustre, maître du monde, lui assigna une place sur un siége d'or. Le messager commença à célébrer les louanges du roi : «O toi, ornement du trône, de la cou«ronne et du sceau! les degrés de ton trône chan«gent la terre en un jardin de roses, le monde est «brillant par la grandeur de ta fortune. Nous «sommes tous les esclaves de la poussière de tes «pieds, nous ne vivons tous que pour ton service.» Le roi ayant reçu gracieusement ce salut, le messager étendit devant lui les joyaux *qu'il avait apportés;* puis il recommença à parler avec prudence, et le maître du monde lui prêta l'oreille. Il se mit à répéter le message de ces deux hommes de sang, et s'appliqua à déguiser la vérité; il dit comment ses fils demandaient pardon de leur crime, et comment ils appelaient auprès d'eux Minoutchehr, pour le servir comme des esclaves, pour lui rendre la couronne et le trône du pouvoir, pour racheter de lui le sang de son père avec de l'or et des étoffes précieuses, avec des trésors et des joyaux. Le messager parla et le roi l'écouta; sa réponse donna la clef de ce mystère.

RÉPONSE DE FERIDOUN À SES FILS.

Aussitôt que le roi, maître du monde, eut entendu ce message de ses deux fils aux intentions sinistres,

il répondit au noble messager point pour point : « Comment pourrais-tu cacher le soleil? et le secret « de ces deux méchants est devenu plus clair que le « soleil. J'ai écouté toutes les paroles que tu m'as « dites, écoute la réponse complète que je te donne. « Dis à ces deux hommes sans honte et sans crainte « *de Dieu*, à ces hommes injustes, de vile nature et « impurs, que leurs discours perfides ne serviront à « rien. Je te dirai là-dessus quelques paroles. S'il s'est « élevé dans vos cœurs un si grand amour pour Mi- « noutchehr, où est donc le corps d'Iredj, votre frère « glorieux, que vous avez fait disparaître dans la « gueule des bêtes féroces, dont vous avez enfermé la « tête dans un coffre étroit? Maintenant qu'ils se sont « délivrés d'Iredj, ils cherchent le sang de Minou- « tchehr. Mais vous ne le verrez qu'avec une armée, « avec un casque d'acier, une massue et l'étendard « de Kaweh; avec des chevaux dont les fers noirci- « ront la terre, et avec des chefs de guerre comme « Karen, avide de combats; comme Schapour, fils de « Nestouh, le soutien de l'armée; à côté de lui se « trouveront Schidousch le valeureux, Schiroui le « vainqueur du lion, le guide, le roi Teliman, et Serv « le chef de Iemen, qui sera à la tête de l'armée, et « qui lui donnera ses conseils. Nous arroserons avec « du sang les feuilles et les fruits de l'arbre né de la « vengeance qui est due à Iredj. Jusqu'à ce jour per- « sonne n'avait cherché à le venger, parce que nous

« n'étions pas sûrs que le sort nous soutiendrait. Il ne « convenait pas que moi j'étendisse la main pour « combattre mes deux fils; *mais* il s'est élevé, plein « de force et de fruit, un rejeton de l'arbre que l'en- « nemi avait arraché; il viendra maintenant comme « un lion furieux, et ceint étroitement pour la ven- « geance de son père; *il viendra* avec les grands de « son armée, comme Sam, le fils de Nériman, et « Guerschaps, le fils de Djemschid, et avec une ar- « mée qui s'étendra d'une montagne à l'autre, et « dont les pieds fouleront la terre. Ensuite, quant à « ce qu'ils disent qu'il faut que le roi lave son cœur « *du désir* de la vengeance et pardonne leur crime, « parce que c'est ainsi que la rotation des sphères les « a guidés, que leur intelligence a été troublée, et que « le soleil s'est obscurci, j'ai écouté toutes ces de- « mandes inutiles de pardon. L'implacable maître du « monde a dit que quiconque a semé la semence de « l'injustice, ne verra ni un jour de bonheur ni les « délices du paradis. S'il est vrai que Dieu le saint « vous ait pardonné, pourquoi le sang de votre frère « vous inspire-t-il de la crainte? Tout homme qui a « de l'intelligence, tient pour coupable d'un crime « celui qui fait valoir des excuses. N'avez-vous pas de « honte devant le glorieux maître du monde, d'avoir « le cœur noir et la langue pleine de paroles douces? « Vous serez punis de votre crime dans les deux « mondes, par Dieu le juste, le maître unique. Enfin

« ils ont envoyé un trône d'ivoire et une couronne « de turquoises sur le dos de ces éléphants furieux; « et pour ces monceaux de joyaux colorés, j'abandon- « nerais ma vengeance? j'effacerais le sang qu'ils ont « versé? Je vendrais pour de l'or la tête de mon royal « fils? Périsse plutôt ma couronne, périsse mon trône « et mon pouvoir! Peut-être un homme plus vil que « l'engeance du dragon accepterait-il un prix pour « une tête inappréciable. On dirait que le vieux père « a mis à prix la vie de son noble fils. Je n'ai point « besoin de richesses. Mais pourquoi tant de paroles? « Aussi longtemps que le père d'Iredj vivra avec cette « tête chargée d'années, il n'abandonnera pas sa ven- « geance. J'ai écouté ton message; écoute ma réponse, « prends-la tout entière et hâte-toi de partir. »

Le messager entendit ces paroles terribles, il vit l'attitude de Minoutchehr, le chef de l'armée; il pâlit, se leva en tremblant, et monta à cheval sur-le-champ. Le noble jeune homme vit dans son âme brillante tout ce qui devait arriver, et qu'avant peu la rotation du ciel amènerait des rides sur la face de Tour et de Selm. Il alla vite comme le vent, la tête pleine de sa réponse, le cœur plein de doutes; et lorsqu'il arriva en vue du pays d'occident, il vit une tente dressée dans la plaine; il s'approcha de la tente, dans laquelle se trouvait le maître de l'occident. C'était une tente de soie qu'on avait dressée et qui remplissait l'espace. Les deux rois des deux pays as-

sis en consultation secrète, se dirent: «Voilà notre «messager qui revient!» Le chef de la garde se présenta et conduisit l'envoyé devant les rois, qui lui préparèrent un siége nouveau, et lui demandèrent des nouvelles du jeune roi. Ils lui firent des questions sur toute chose, sur le diadème et le trône impérial, sur Feridoun et son armée, sur ses héros et ses provinces, puis sur l'aspect du ciel qui tourne, demandant s'il accorderait sa faveur à Minoutchehr; sur les noms des grands et du Destour, sur la grandeur des trésors *du roi et de son petit-fils*, et sur leur trésorier. L'envoyé leur répondit: «Quiconque voit le «beau printemps, ne voit rien de comparable à la «cour du roi; c'est un riant printemps dans le para«dis, où toute la terre est d'ambre, toutes les briques «sont d'or. Le ciel le plus élevé est le toit de son «palais, le paradis sublime est sa face riante. Il n'y «a pas de montagne haute comme son palais, ni «de jardin vaste comme sa cour. Lorsque j'arrivai «devant le palais, je trouvai son toit tenant conseil «secret avec les astres. D'un côté je vis des élé«phants, de l'autre des lions; le monde était sou«mis à son trône. Ses éléphants portaient des trônes «d'or sur leur dos, tous les lions avaient des colliers «de pierres précieuses; devant les éléphants se te«naient des tambours, de tous côtés sonnaient des «trompettes d'airain; tu aurais dit que la cour en «tremblait, que la terre et le ciel en résonnaient. Je

« me présentai devant le noble prince, je vis un haut « trône de turquoises, sur lequel était assis un roi « semblable à la lune, portant sur la tête une cou- « ronne de rubis brillants. Ses cheveux ressemblaient « à du camphre, sa face était comme la feuille de la « rose, son cœur plein de modestie, sa langue pleine « de douces paroles. Sur lui reposent la crainte et « l'espoir du monde; tu aurais dit que Djemschid « vivait encore. Minoutchehr, semblable au rejeton « d'un haut cyprès, était assis comme Thahmouras, « le vainqueur des Divs; il était assis à côté du roi, à « sa main droite; tu aurais dit qu'il était le cœur et la « langue du roi. *Puis on y voyait* Kaweh le forgeron, « plein de valeur, et devant lui son fils brave dans le « combat; son nom est Karen le vaillant; c'est un chef « infatigable, un destructeur des armées. Ensuite *on* « *voyait* Serv, le chef de Iemen et Destour du roi, et « Guerschasp le victorieux, le trésorier du roi. Le « nombre des portes de ses trésors est inconnu, jamais « personne dans le monde n'a vu pareille puissance. « Tout autour du palais sont placées deux rangées de « troupes avec des massues d'or et des toques d'or. « Des chefs comme Karen, le fils de Kaweh, se tiennent « devant l'armée pleins d'expérience, et des braves « comme Schiroui le terrible lion, et Schapour le « héros, l'éléphant furieux. Quand ils attachent les « timbales sur le dos des éléphants, l'air devient noir « comme la couleur d'ébène. S'ils viennent nous

« combattre, les montagnes *couvertes* de cette multi-« tude seront comme les plaines, et les plaines « comme les montagnes. Tous ont le cœur rempli de « haine, le front plein de rides; ils ne désirent que « le combat. »

Il leur raconta ainsi tout ce qu'il avait vu, et toutes les paroles que Feridoun lui avait dites. Le cœur des deux tyrans trembla de terreur, leur face devint noire, ils restèrent assis à se consulter de toute manière, sans savoir à quoi se résoudre. Alors Tour s'adressant au puissant Selm, lui dit: « Il faut renoncer à tout repos et à tout plaisir; il ne « faut pas attendre que les dents de ce jeune lion de-« viennent aiguës et qu'il acquière de la force. Com-« ment ce prince serait-il sans talent, puisque Feri-« doun est son conseiller? quand le grand-père et le « petit-fils se concertent, il en sortira quelque œuvre « prodigieuse. Il faut nous armer pour le combat, et « nous hâter au lieu de tarder. » Ils commencèrent à mettre en mouvement leurs cavaliers, ils rassemblèrent leurs armées en Chine et dans l'occident. Le pays entier fut rempli de bruit, et les hommes se rendirent de toutes parts auprès d'eux. Leurs armées étaient innombrables; mais leur étoile était impuissante. Cachées sous leurs casques et leurs cuirasses, accompagnées d'éléphants furieux et de précieux bagages, elles se mirent en marche du Touran vers l'Iran avec les deux assassins, dont le cœur était rempli de haine.

FERIDOUN ENVOIE MINOUTCHEHR POUR COMBATTRE TOUR ET SELM.

Feridoun reçut sur-le-champ la nouvelle qu'une armée avait passé le Djihoun, et ordonna que Minoutchehr s'avançât avec son armée de la frontière dans le désert. Le vieux roi lui fit une allocution en ces termes : « Quand un jeune homme est destiné à « une haute fortune, le mouton sauvage que suit le « tigre, et devant lequel se tient le chasseur, tombe « inopinément dans ses piéges; et avec de la patience, « avec de la prudence, de la ruse et de l'intelligence, « il amène le lion terrible dans ses filets. D'ailleurs, « si les méchants se remuaient vers la fin du jour, je « me hâterais de punir, je ferais briller un fer rouge. » Minoutchehr lui répondit : « O roi, qui portes haut « la tête, si quelqu'un s'avance près de toi pour as« souvir sa haine, c'est que la fortune nourrit contre « lui de mauvais desseins, et qu'il est destiné à briser « l'alliance qui unit son âme et son corps. Je vais me « couvrir d'une cotte de mailles de Roum, de ma« nière à ne pas laisser découverte une jointure. En « cherchant vengeance, je détruirai leur armée sur le « champ de bataille. Je ne reconnais pour brave au« cun d'eux ; comment oseront-ils me combattre? »

Puis il ordonna que Karen, avide de combats, s'avançât de la frontière dans le désert. Il déploya la tente royale, il fit flotter l'étendard impérial dans la

plaine. Les corps de l'armée s'avancèrent l'un après l'autre, les plaines et les montagnes bouillonnèrent comme la mer. Le jour brillant fut obscurci par la poussière, de sorte que tu aurais dit que le soleil était devenu noir. Un bruit s'élevait de l'armée qui assourdissait les hommes aux oreilles perçantes; les hennissements des chevaux arabes dans la campagne l'emportaient sur le bruit des tambours. Deux rangs d'éléphants s'étendaient du camp du Pehlewan à une distance de deux milles; soixante *de ces éléphants* portaient sur leur dos des trônes d'or inscrutés de pierreries de toute espèce, trois cents portaient les bagages, trois cents étaient prêts pour le combat, tous cachés sous leurs armures; il n'y avait que leurs yeux qui n'étaient pas couverts de fer. On fit avancer les tentes du roi; l'armée marcha de Temmischeh vers le désert, sous les ordres de Karen le vengeur. Elle se composait de trois cent mille cavaliers, tous hommes de renom, tous armés de cuirasses; ils partirent avec leurs lourdes massues, pleins de courage, semblables à des lions sauvages et prêts à venger Iredj. Ils suivaient le drapeau de Kaweh, leurs épées bleues dans les mains. Minoutchehr, avec Karen au corps d'éléphant, sortit de la forêt de Narwen, vint longer le front de son armée, et la rangea sur la large plaine. Il donna la gauche à Guerschasp, la droite à Sam le héros et à Kobad. Les deux armées se mirent en ligne; Minoutchehr occupait le centre

avec Serv, il brillait au milieu de la foule comme la lune, ou comme le soleil lumineux qui se lève au-dessus des montagnes. Les chefs des troupes comme Karen, et les héros comme Sam, avaient tiré les épées des fourreaux; *des hommes* comme Kobad commandaient l'avant-garde, et le héros issu de la race de Teliman, les embuscades. Toute l'armée avec ses lions de combat, et avec le bruit des timbales, était ornée comme une fiancée. On apprit à Selm et à Tour que les Iraniens se préparaient pour le combat, qu'ils avaient fait sortir leurs lignes de la forêt dans la plaine, que leur bouche écumait du sang de leur cœur. Les deux assassins s'avancèrent avec une armée nombreuse, la tête pleine de vengeance. Ils menèrent leurs troupes sur le champ de bataille, ayant derrière eux *le pays* des Alains et la mer. Kobad s'avança pour reconnaître *l'ennemi*, et Tour, lorsqu'il le sut, vint à lui, rapide comme le vent, disant: «Retourne auprès de Minoutchehr, et dis-lui: O «jeune roi sans père, puisque c'est une fille qui est «née de la race d'Iredj, comment pourraient t'appar-«tenir le trône et le sceau, et la couronne?» Il lui répondit: «Oui, je porterai ton message, tel que tu «me l'as dit, et avec le nom que tu as donné *à Mi-«noutchehr*. Mais quand tu y auras réfléchi, quand ta «tête aura consulté en secret ton cœur, tu reconnaî-«tras que c'est une chose immense, et tu trembleras «de tes paroles irréfléchies. Quand les bêtes féroces

« pleureraient sur votre sort jour et nuit, il n'y au« rait rien de surprenant, car depuis la forêt de « Narwen jusqu'à la frontière de Chine, tout est rem« pli de cavaliers prêts pour le combat, et d'hommes « demandant vengeance; et quand vous verrez briller « autour de l'étendard de Kaweh nos épées d'acier, « votre cœur et votre tête trembleront de peur, et « vous ne distinguerez plus les monts des vallées. » Kobad alla pour parler au roi, et lui répéta ce qu'il avait entendu de la bouche de ce brave. Minoutchehr sourit en disant : « Il n'y a qu'un insensé qui puisse « tenir de tels discours. Que la gloire soit au maître des « deux mondes, qui connaît ce qui est manifeste et ce « qui est caché. Il sait que je suis le petit-fils d'Iredj; « Feridoun l'illustre est mon garant. Maintenant que « nous allons commencer le combat, je prouverai ma « naissance et mon origine; je jure par la puissance « de Dieu, créateur du soleil et de la lune, que je « ferai voir *à Tour* ce que je peux, de sorte que ses « paupières se fermeront l'une sur l'autre, et que je « montrerai à l'armée sa tête séparée du tronc; je « vengerai sur lui mon père glorieux, je renverserai « de fond en comble son empire. » Il ordonna qu'on apprêtât les tables et qu'on choisît une salle pour la musique et le vin.

MINOUTCHEHR ATTAQUE L'ARMÉE DE TOUR.

Lorsque les ténèbres eurent remplacé le jour, Mi-

nontchehr envoya son avant-garde sur la montagne et dans la plaine. Karen le brave marchait devant l'armée avec Serv, le roi de Iemen, homme de bon conseil. Une voix s'éleva devant les rangs de l'armée: « O braves, ô lions du roi! sachez que c'est un com« bat contre Ahriman, qui dans son cœur est l'ennemi « du Créateur. Ceignez vos reins, soyez vigilants, et « que Dieu vous ait tous en sa garde. Quiconque sera « tué dans ce combat, entrera au paradis lavé de tous « ses péchés. Ceux qui verseront le sang des guer« riers de Roum et de Chine, ceux qui feront la con« quête de leur pays, seront célébrés jusqu'à la fin « des jours, et jouiront de la gloire des Mobeds. Le « roi leur donnera des trônes et des diadèmes, leur « chef de l'or, et Dieu le juste du bonheur. Aussitôt « que poindra la clarté du jour et que sa lumière aura « avancé de deux degrés, vous ceindrez vos reins de « héros, vous saisirez vos massues et vos épées de « Kaboul. Chacun prendra son rang, aucun ne de« vancera de son pied les autres. » Les chefs de l'armée, les grands pleins de courage, se rangèrent devant le roi au cœur de lion, et lui dirent: « Nous « sommes des esclaves, et ne vivons que pour le roi; « ce qu'il nous ordonnera, nous le ferons sans hé« siter, nous convertirons avec nos épées la terre en « un Djihoun *de sang*. » Puis ils retournèrent vers leurs tentes tous méditant des moyens de vengeance.

Lorque la lumière commença à rayonner du côté

du levant, et à déchirer les ténèbres de la nuit, Minoutchehr s'élança du centre de l'armée, portant une cuirasse, une épée et un casque de Roum. Toute l'armée poussa un cri; ils levèrent leurs lances vers les nuages, la tête pleine de colère et les sourcils froncés; ils roulèrent sous leurs pas la surface de la terre *comme un tapis*. Le roi plaça avec art la gauche et la droite, le centre et les ailes de l'armée. La terre ressemblait à un vaisseau sur la mer dont on dirait qu'il va sombrer. Le roi fit sonner des trompettes sur le dos des éléphants de guerre, la terre tremblait comme les vagues du Nil. Devant les éléphants se trouvaient les timbaliers bruyants, et furieux comme des lions qui s'élancent. Tu aurais dit que c'était un banquet, tant y résonnaient les clairons et les trompettes. Les armées s'ébranlèrent comme des montagnes et s'avancèrent des deux côtés par pelotons. La plaine devint comme une mer de sang; tu aurais dit que la surface de la terre était couverte de tulipes. Les pieds des éléphants de guerre s'enfonçaient dans le sang et paraissaient comme des colonnes de corail. Toute la vaillance était du côté de Minoutchehr, pour lequel le cœur du monde était rempli d'amour. Le combat dura jusqu'à ce que la nuit élevât sa tête et que le soleil brillant disparût. Le monde n'est jamais longtemps le même; tantôt il est tout miel et douceur, tantôt il est tout amertume. Les cœurs de Tour et de Selm étaient bouil-

lants de rage; ils résolurent de tenter une surprise, et lorsque le jour succéda à la nuit, personne ne se présenta pour le combat, car les deux braves s'étaient décidés à attendre.

TOUR EST TUÉ DE LA MAIN DE MINOUTCHEHR.

Lorsque la moitié du jour lumineux fut passée, le cœur des deux braves brûlait du désir de la vengeance; ils délibérèrent ensemble et se jetèrent dans toute espèce de plans insensés. Ils se proposèrent de surprendre Minoutchehr quand la nuit serait venue, et de remplir de sang la plaine et le désert. Lorsque la nuit fut venue et que le jour eut disparu, lorsque les ténèbres eurent enveloppé le monde entier, les deux impies firent prendre les armes à leurs troupes, et se préparèrent avec ardeur pour une attaque nocturne. Mais aussitôt que les espions en eurent nouvelle, ils accoururent vers Minoutchehr et lui racontèrent ce qu'ils avaient entendu, pour qu'il disposât son armée. Le prince les écouta et leur prêta attention, puis il s'occupa avec prudence des moyens de *défense*. Il donna le commandement de toute l'armée à Karen et choisit pour lui-même une place pour une embuscade. Parmi les chefs pleins de renom, il en prit trente mille braves, vaillants et armés de poignards. Il trouva une place convenable pour une embuscade, et vit que les cavaliers étaient pleins d'ardeurs et tels qu'il en avait besoin. Tour, quand la

nuit fut devenue sombre, s'avança avec cent mille hommes ceints pour le combat, résolus et préparés à tenter l'attaque nocturne, et levant leurs lances jusqu'aux nuages; mais lorsqu'il arriva, il vit l'armée en ordre, et des étendards brillans devant elle. Il vit qu'il ne lui restait qu'à combattre et à lutter, et éleva le cri de guerre au milieu de ses troupes. L'air devint comme un nuage par la poussière des cavaliers, et les épées d'acier parurent comme des éclairs brillants; on aurait dit que l'air était tout embrasé et que, resplendissant comme le diamant, il brûlait la surface de la terre. Le bruit de l'acier pénétrait les cerveaux, le feu et le vent se levaient vers le ciel. Le roi sortit de son embuscade, et Tour ne vit plus de retraite d'aucun côté; il ramassa les rênes de son cheval et tourna le dos, et des cris effrayants s'élevaient de l'armée. Minoutchehr se précipita après lui, et plein du désir de la vengeance, il atteignit Tour le renommé. Il poussa un grand cri contre cet homme injuste : « Arrête, ô tyran plein d'ardeur pour le combat ! Est-ce ainsi que tu arrachais la tête des innocents, sans penser que le monde crierait vengeance contre toi ! » Il enfonça sa lance dans le dos de Tour, qui laissa échapper de ses mains son épée; rapide comme le vent, il l'enleva de la selle, le jeta par terre, et fit tout ce que la bravoure exige. Il sépara sur-le-champ la tête du tronc et fit de son corps une fête pour les bêtes fauves, puis il retourn

à son camp, en contemplant *cette tête*, signe d'une fortune si haute et si basse.

MINOUTCHEHR ANNONCE SA VICTOIRE À FERIDOUN.

Il écrivit une lettre au roi Feridoun, lui rendant compte des événements heureux et malheureux de la guerre. Il commença par des hommages adressés au Créateur du monde, maître de la bonté, de la sainteté et de la justice: « Gloire au maître du monde « le secourable! c'est lui seul qui protége dans le « malheur, c'est lui qui donne la direction et qui con- « sole les cœurs, c'est lui qui sera le même en toute « éternité. Après lui hommage au puissant Feridoun, « maître du diadème et de la massue, à qui appar- « tiennent la justice et la foi, la gloire, la couronne « et le trône des rois! Tout bonheur émane de sa « fortune, toute gloire et tout honneur émane de son « trône. Nous sommes arrivés sans malheur dans le « pays de Touran, nous avons rangé notre armée et « avons cherché la vengeance. En trois jours nous « avons livré trois grands combats, soit durant la « nuit, soit pendant que le soleil éclairait le monde. « Ils ont tenté une surprise nocturne, nous avons « dressé une embuscade, et combattu de toute ma- « nière. J'avais entendu dire que Tour se préparait à « une attaque de nuit, et que dans son désespoir il « avait eu recours aux enchantements. Alors j'ai dressé « derrière lui une embuscade, et je n'ai laissé entre

« ses mains que du vent; au moment où il s'enfuyait « du combat, je me suis précipité après lui, je l'ai « atteint, j'ai passé ma lance à travers sa cotte de « mailles, et l'ai enlevé de sa selle; je l'ai jeté par « terre comme un dragon, j'ai séparé sa tête de son « vil cadavre. La voici! Je l'envoie à mon grand-père, « pendant que je prépare un moyen de détruire Selm. « C'est ainsi que lui-même avait jeté avec mépris « dans une boîte d'or la tête royale d'Iredj. Il ne lui « a montré aucune pitié, il n'a eu devant lui aucune « honte, et Dieu le créateur me l'a entièrement livré. « J'ai séparé son âme de son corps, comme il a fait *à* « *Iredj*, et je vais détruire son pays et sa maison. »

Ayant écrit ces paroles dans sa lettre, il expédia un dromadaire rapide comme le vent. Le messager partit, la joue rougie par la honte, et les deux yeux pleins de chaudes larmes *de pitié* pour Feridoun, se demandant comment il pourrait présenter au roi d'Iran la tête coupée du roi de la Chine; car quand même un fils se serait détourné de la foi, le cœur du père brûle toujours à sa mort: mais ses crimes avaient été grands, il n'en avait point demandé pardon, et le vengeur était jeune et brave. Le messager arriva le deuil sur le front, et plaça la tête de Tour devant Feridoun, et le roi invoqua les grâces de Dieu sur la tête de Minoutchehr.

KAREN PREND LA FORTERESSE DES ALAINS.

Selm eut nouvelle de ce combat, et de l'obscurité qui voilait son étoile. Or il y avait derrière lui un château qui s'élevait jusqu'à la voûte bleue du ciel. Il résolut de s'y retirer, car le temps tient *dans sa main* le bonheur et le malheur. Mais Minoutchehr dit : « Si Selm se retire du combat, il trouvera un « refuge dans le château des Alains. Il faut lui inter- « cepter le chemin, car s'il atteint le château de la « mer, personne ne pourra plus le déraciner, et il « tiendra une forteresse qui s'élève jusqu'aux nues et « que l'art a fait sortir du fond des eaux. Elle con- « tient des trésors de toute espèce, et les ailes de « l'aigle royal la couvrent de leur ombre. Il faut que « je parte pour cette entreprise, il faut que j'use de « l'étrier et des rênes. »

Après y avoir réfléchi, il en parla à Karen à qui l'on pouvait confier de tels secrets, et Karen ayant entendu les paroles du roi, lui dit : « O mon gra- « cieux maître! s'il plaisait au roi de confier au der- « nier d'entre ses guerriers une armée nombreuse, je « m'emparerais de la porte de la forteresse de Selm, « car elle *lui* donne le moyen soit de combattre, soit « de s'enfuir; mais il faut que tu me laisses prendre « avec moi l'étendard royal et la bague de Tour. Je « vais maintenant préparer un moyen de jeter mon « armée dans le fort, je partirai avec Guerschasp pen-

« dant cette nuit sombre; mais garde-toi de confier « ce secret à qui que ce soit. » Parmi les guerriers renommés, il en choisit six mille qui tous avaient fait leurs preuves sur le champ de bataille. L'air étant devenu noir comme l'ébène, ils placèrent les timbales sur le dos des éléphants, et tous ces guerriers illustres, avides de combats, se tournèrent du côté de la mer. *Alors* Karen confia le commandement à Schiroui et lui dit : « Je vais me déguiser, « et me présenter avec un message devant le commandant du fort; je lui montrerai le sceau de la « bague *de Tour*. Aussitôt que je serai dans le fort, « j'élèverai mon étendard, je ferai briller mon épée « bleue. Vous tiendrez les yeux fixés sur moi, et « quand je pousserai un cri, vous avancerez en toute « hâte. » Il laissa l'armée sur le bord de la mer, sous les ordres de Schiroui le vainqueur des lions; lui-même se mit en marche, et lorsqu'il fut arrivé auprès du château, il parla au chef et lui montra le sceau en disant : « Je viens d'auprès de Tour, qui « m'a dit : Ne te donne pas le temps de respirer, va « auprès du commandant du fort, dis-lui de ne se « reposer et de ne se divertir ni jour ni nuit, et sois « son compagnon dans le bonheur et dans le mal- « heur; prends le commandement du fort, et sois « vigilant. S'il arrivait un drapeau, que Minoutchehr « enverrait avec une armée contre le fort, vous le « repousserez, vous vous défendrez bravement, et

« j'espère que vous vaincrez l'ennemi. » Le commandant ayant entendu ces paroles et vu le sceau de la bague, fit ouvrir la porte de la forteresse; car il ne voyait que ce qui paraissait, et ne devinait pas le secret. Remarque ce que dit le sage Dihkan : « Celui « qui cache le secret de son cœur, voit le secret *des* « *autres*. Que ma profession et la tienne soient « l'obéissance à Dieu, et que nous y joignions la « réflexion! Il faut nous consulter entre nous sur « tout ce qu'il y aura à faire dans le bonheur et dans « le malheur. »

Le commandant et Karen, avides de combats, examinèrent tous les remparts, l'un formant des plans de trahison, l'autre simple de cœur; pendant que le chef de l'armée d'*Iran* était prêt à toute entreprise, *le commandant* posa sur l'étranger le sceau de l'intimité, et livra follement sa tête et sa ville au vent. Voici ce que dit *là-dessus* à son petit un léopard courageux : « O mon petit, plein de bravoure et « prompt de la griffe! ne te jette pas étourdiment « dans une affaire difficile; considère-la et pèse-la de « tous côtés. Si douces que soient les paroles d'un « étranger, si candide *qu'il paraisse* au temps de la « guerre et des combats, sois attentif, méfie-toi d'une « surprise, et en toute chose regarde le fond. Rap- « pelle-toi comment un chef plein de sagesse a man- « qué de précaution dans une affaire délicate, n'a « pas pensé aux ruses de l'ennemi et a livré ainsi au

« vent sa forteresse. » Quand la nuit fut plus avancée, Karen, avide de combats, éleva un drapeau semblable au disque de la lune. Il poussa un cri, et donna le signal à Schiroui et à ses braves. Schiroui voyant l'étendard royal, s'avança vers le Pehlewan; il s'empara de la porte de la forteresse et entra; il plaça sur la tête des chefs une couronne de sang. D'un côté était Karen, de l'autre le lion, au-dessus le feu de l'épée, et au-dessous la mer. Lorsque le soleil arriva au faîte de la voûte du ciel, il n'y avait plus de trace de forteresse ni de gardien. Tu n'aurais vu qu'une fumée dont la cime touchait les nues, mais on ne voyait ni château ni vaisseau sur la mer. La lueur du feu et le vent montèrent vers le ciel, et les cris des guerriers et les cris de détresse s'élevèrent; et lorsque le soleil brillant se coucha, on ne distinguait plus le château du large désert. On y tua douze mille hommes, et une noire fumée planait au-dessus des flammes. Toutes les vagues de la mer étaient couleur de bitume, toute la surface du désert était un fleuve de sang.

ATTAQUE FAITE PAR KAKOUI, PETIT-FILS DE ZOHAK.

Karen le héros se rendit de ce lieu auprès de Minoutchehr, et raconta au jeune roi ce qu'il avait fait et comment avaient tourné les événements de la guerre. Minoutchehr le couvrit de bénédictions en disant : « Puisses-tu ne jamais manquer à ton cheval

« de guerre, à ta massue, à ta selle! Depuis que tu « es parti, il a paru une armée et un nouveau combat-« tant illustre. Ce doit être un petit-fils de Zohak, « j'ai ouï dire que son nom doit être Kakoui l'impur. « Il a fait une invasion à la tête de cent mille « hommes, tous cavaliers fiers et renommés. Il a tué « quelques-uns de nos braves, qui étaient des lions « au jour du combat; et maintenant Selm s'est décidé « à combattre, parce qu'il lui est arrivé de Gangui « Dizhoukht un allié. On dit que c'est un Div plein « de courage, qui ne tremble point au jour du com-« bat et dont la main est forte; jusqu'à présent je ne « l'ai pas atteint sur le champ de bataille, ni mesuré « avec la massue des braves; mais aussitôt qu'il « nous offrira le combat, je le mettrai à l'épreuve, « je verrai ce qu'il vaut. » Karen lui répondit : « O « roi! qui peut tenir devant toi dans le combat? et « quand ton ennemi serait un crocodile, sa peau se « fendrait à la seule idée de tes coups. Qui est ce « Kakoui, et quel est-il? Qui dans le monde est ton « égal dans la guerre? Je vais maintenant, dans mon « esprit prudent et dans mon âme pure, chercher un « remède à ce danger, pour que dorénavant il ne « sorte plus de Gangui Dizhoukht un misérable pour « nous combattre à l'exemple de Kakoui. » Le roi lui répondit : « Que ton cœur ne s'afflige pas de cette « affaire. Tu t'es fatigué dans ton entreprise à con-« duire l'armée, et à exercer la vengeance : c'est à

«moi maintenant de combattre, et à toi de te reposer, ô héros qui portes haut la tête.»

Ils parlèrent ainsi, et le bruit des trompettes et des clairons s'élevait des tentes du roi; l'air devenait couleur de suie et la terre couleur d'ébène par la poussière que faisaient lever les cavaliers, et par le bruit des timbales. Tu aurais dit que le fer avait de la vie, et que les massues et les lances avaient des langues; de tous côtés s'élevaient des cris de guerre, des coups furent donnés et reçus, et l'air devenait, par les flèches ailées, comme une aile de vautour. Des cinquantaines *de braves* tenant l'épée en main, se refroidirent par la perte de leur sang, et le sang tombait en gouttes du sombre brouillard. Tu aurais dit que la terre voulait se soulever en vagues, et en bouillonnant s'élever au-dessus de la voûte *du ciel.* Kakoui le chef de l'armée jeta un cri, et s'élança dans la plaine comme un Div; Minoutchehr sortit des rangs de son armée, une épée indienne en main. Tous les deux poussèrent un cri qui déchira les montagnes et fit trembler les armées. Tu aurais dit que c'étaient deux éléphants furieux; leurs mains étaient préparées au combat, leurs reins étaient ceints. Kakoui lança un javelot contre la ceinture du roi, et le casque de Roum de Minoutchehr trembla sur sa tête; le javelot déchira la cotte de mailles qui recouvrait la ceinture, et la peau parut à travers le fer. Le roi frappa le cou de Kakoui

avec son épée, et lui brisa la cuirasse sur le corps; ainsi *combattirent* les deux braves jusqu'à midi, *heure* où le soleil qui éclaire le monde se trouvait au-dessus de leurs têtes; ils s'attachèrent ainsi l'un à l'autre comme deux tigres, et la terre autour d'eux fut pétrie de leur sang. A mesure que le soleil descendait vers l'horizon, et qu'il s'abaissait par degrés, le roi sentait s'accroître son angoisse, il serra *son cheval* de ses genoux et étendit sa main; il saisit avec mépris Kakoui à la ceinture, souleva de la selle ce corps d'éléphant, le jeta brisé sur la terre chaude, et lui fendit la poitrine avec son épée. Ainsi fut donné au vent cet Arabe par son ardeur *pour le combat.* Il était né de sa mère pour un sort malheureux.

SELM S'ENFUIT ET MEURT DE LA MAIN DE MINOUTCHEHR.

Kakoui étant mort, le roi de l'Occident se trouva sans appui et changea ses plans. Il renonça à la vengeance qu'il avait *tant* désirée, s'enfuit et prit le chemin de sa forteresse; mais arrivé à la mer profonde, il ne vit pas même vestige d'une planche de bateau. Le roi Minoutchehr et son armée se mirent à sa poursuite en toute hâte, et en colère; mais la plaine était tellement couverte de morts et de blessés, que le chemin en devenait difficile pour ceux qui marchaient. Le jeune roi, plein de rage et de rancune, était monté sur son rapide cheval blanc;

il avait jeté l'armure de son cheval pour aller plus vite, et il le lança au milieu de la poussière de l'armée. Il serra de près le roi de Roum et lui cria : « O homme sans foi et sans honte! tu as tué ton « frère pour un diadème; tu en as trouvé un : jus- « qu'à quand courras-tu dans le chemin? Mainte- « nant, ô roi! je t'apporte une couronne et un trône, « car cet arbre royal porte fruit. Ne fuis pas devant « la couronne de la puissance, car Feridoun t'a « préparé un trône nouveau. L'arbre que tu as planté « porte ses fruits, et tu vas les trouver dans ton sein : « s'il ne porte que des épines, c'est toi qui les a « semées; si c'est une étoffe de soie, c'est toi qui l'as « filée. »

Tout en parlant il lança son cheval, et ayant atteint Selm, il lui asséna soudain sur la nuque un coup d'épée, et lui coupa le corps en deux; puis il ordonna qu'on prît sa tête, et qu'on la levât haut dans l'air sur une lance. L'armée de Selm demeura stupéfaite d'une telle force, d'un tel bras de héros; toute l'armée était comme un troupeau que dissipe un jour de neige, elle s'enfuit par troupes sans suivre aucune route, et se dispersa dans les plaines, les cavernes et les montagnes. Or il y eut un homme plein de prudence et de bienveillance, dont la bouche était remplie de paroles douces; tous le prièrent d'aller en toute hâte auprès du roi Minoutchehr, de lui parler au nom de l'armée, et de dire : « Nous

«sommes tous des hommes sans importance, nous «ne possédons la terre que sous tes ordres; quel-«ques-uns de nous ont des troupeaux, d'autres des «terres ensemencées et des maisons. Mais nous «n'avons eu aucune liberté dans cette guerre, il «fallait y aller par ordre du roi. Nous ne sommes «venus au combat que comme soldats, mais non de «notre volonté, et par désir de vengeance. Mainte-«nant nous sommes tous les esclaves du roi, notre «tête est soumise à ses ordres et à sa volonté. S'il «veut se venger et verser notre sang, nous n'avons «pas la force de le combattre. Nous, les chefs de «l'armée, sommes venus tous auprès du roi, nous «tous sommes venus dans notre innocence. Il peut «faire tout ce qu'il désire, il est le maître de nos «âmes innocentes.» Le sage prononça ces paroles, et le roi lui prêta l'oreille avec étonnement, puis il lui répondit : «Je foulerai aux pieds tout désir *de* «*vengeance*, je rendrai glorieux mon nom *par ma* «*clémence*. Que tout ce qui n'est pas dans la voie de «Dieu, que tout ce qui est dans la voie d'Ahriman «et du mal, s'éloigne de mes yeux! que le corps des «Divs soit affligé de maux! Écoutez, vous tous, que «vous soyez mes ennemis, que vous soyez mes amis «et mes alliés, puisque Dieu qui accorde le succès «nous a aidés, et que le coupable a été distingué de «l'innocent; puisque le jour de la justice est arrivé, «et que le jour de l'injustice est passé, les chefs

« n'ont plus à craindre d'être mis à mort. Cherchez « tous à vous faire aimer, faites vos incantations, « dépouillez-vous de vos armes, vivez sagement et « dans la foi pure, gardez-vous de faire du mal, « renoncez à toute pensée de vengeance; et en tout « lieu que vous cultiverez, soit en Touran, soit en « Chine, soit dans le pays de Roum, puisse tout bon-« heur vous accompagner, et la sérénité d'âme habi-« ter en vous! »

Tous les grands rendirent hommage au roi illustre plein de justice, et une voix s'éleva des tentes du roi, disant : « O vous, héros de bon conseil, ne ver-« sez plus le sang étourdiment, car la fortune des « tyrans a baissé. » Là-dessus tous les guerriers de Chine inclinèrent leurs têtes jusqu'à terre, et apportèrent devant le fils de Pescheng toutes leurs armes et tous leurs instruments de guerre. Ils vinrent auprès de lui, bande par bande, et formèrent de cuirasses, de casques, d'armures de chevaux, de massues et d'épées indiennes un monceau haut comme une montagne. Le roi Minoutchehr les reçut gracieusement et leur distribua des dignités selon leur mérite.

MINOUTCHEHR ENVOIE LA TÊTE DE SELM À FERIDOUN.

Le héros fit partir du camp un messager, et lui remit la tête du roi de l'Occident. Il écrivit une lettre à son grand-père, remplie du récit de

ses combats, de ses entreprises et de ses ruses. Il célébra d'abord les louanges du Créateur, puis celles du roi illustre : « Adoration au maître du « monde qui donne la victoire! c'est de lui que vient « la force du corps et de l'esprit; tout ce qui est « bon et tout ce qui est mauvais, est sous son pou« voir; toutes les douleurs cèdent à ses remèdes. « Qu'il répande ses grâces sur Feridoun, le sage, « le prudent roi de la terre, qui brise les chaînes du « mal, sur qui reposent la sagesse et la majesté de « Dieu. Nous avons tiré vengeance des cavaliers de la « Chine, nous avons dressé contre leur vie une em« buscade; et à ces deux méchants souillés du sang « de mon père, nous avons, par le pouvoir du roi, « tranché la tête avec le glaive de la vengeance; « nous avons purifié la surface de la terre avec *nos* « *épées* d'acier. Je suivrai cette lettre, rapide comme « le vent; je viendrai auprès de toi pour te raconter « ce qui s'est passé. » Ensuite il envoya à la forteresse Schiroui, plein d'expérience et d'ambition; il lui ordonna d'examiner le butin, d'en avoir soin, et de faire avec prudence ce qu'il fallait, puis de placer ces richesses sur le dos des éléphants portant haut la tête, et de les amener à la cour du roi en bon ordre; ensuite il fit sortir de la cour des tentes royales les timbales d'airain et les trompettes, et conduisit son armée du bord de la mer dans le désert, et du désert vers *la cour* de Feridoun.

Comme il s'approchait de Temmischeh, son grand-père fut impatient de le voir. Le bruit des trompettes s'éleva du château, et toute l'armée s'ébranla. Le roi à la fortune victorieuse fit placer sur le dos de tous les éléphants des trônes de turquoises, et des couches d'or, couvertes de brocarts de la Chine et incrustées de pierres précieuses. On vit des drapeaux brillants de toute couleur, et le peuple était habillé de rouge, de jaune et de violet. *Pendant ce temps* l'armée arriva des côtes de la mer de Ghilan à Sari, se déroulant lentement comme un nuage noir, et se prépara pour aller à la rencontre du roi, avec des selles d'or et des ceintures d'or, avec des étriers d'argent et des boucliers d'or, avec des trésors, des éléphants et des joyaux. Quand Feridoun fut proche du roi et de son armée, il s'avança à pied sur la route, suivi des hommes du Ghilan, semblables à des lions, ornés de colliers d'or et de boucles de cheveux noirs comme le musc; après le roi venaient les Iraniens, tous braves comme des lions. Au-devant de l'armée marchaient des éléphants et des lions; après les éléphants furieux, les braves guerriers. L'armée de Minoutchehr se mit en rang aussitôt que parut le drapeau de Feridoun. Le jeune roi descendit de cheval, c'était un jeune arbre plein de fruits nouveaux. Il baisa la terre, et invoqua la grâce de Dieu sur le trône et la couronne, sur le diadème et le sceau du roi. Feridoun lui ordonna de

monter à cheval, puis le baisa, et le prit par la main. Il monta sur son trône et envoya un messager à Sam, fils de Neriman, avec ordre de venir sur-le-champ; car Sam était venu de l'Hindoustan pour aider Minoutchehr dans cette guerre contre le pays des magiciens, et avait apporté de l'or et des présents, au delà de ce que le roi lui avait demandé; *il avait apporté* tant de milliers de pièces d'or et de joyaux, qu'aucun calculateur ne pouvait les compter. Sam parut devant le roi de la terre, et salua le vieux et le jeune prince. Le roi du monde aperçut le Pehlewan, le fit asseoir devant lui à une place d'honneur, et lui dit : « Je te confie mon petit-fils, « car je suis un homme mourant, ô mon ami! « Aide-le en toute chose, fais en sorte qu'il devienne « vertueux par tes soins. » Il prit la main du prince et la plaça dans celle du Pehlewan du monde, puis il tourna les yeux vers le ciel, en disant : « O Dieu « de la justice et de la vérité, tu as dit : Je suis Dieu, « le dispensateur de la justice; je donne aide, dans « le danger, à ceux qui ont souffert par l'iniquité. « Tu m'as accordé justice et secours, tu m'as donné « la couronne et la bague. Tu m'as accordé, ô « Dieu, tout ce que désirait mon âme. Maintenant « porte-moi dans un autre monde, car je ne désire « pas que mon âme reste plus longtemps dans cette « demeure étroite. »

Schiroui, le chef de l'armée, arriva à la cour du

roi avec les présents et en grande pompe, et Feridoun les distribua à l'armée deux jours avant la fin du mois de Mihr; puis il ordonna à Minoutchehr de s'asseoir sur le trône d'or couvert d'un diadème, lui plaça de ses propres mains la couronne sur la tête, lui donna beaucoup de conseils et lui déclara ses dernières volontés.

MORT DE FERIDOUN.

Ensuite la vie et la fortune abandonnèrent Feridoun, les feuilles de l'arbre des Keïanides se desséchèrent. Il préféra la solitude à la couronne et au trône, plaça devant lui les têtes de ses trois fils, et le *vieux* héros pleurait avec amertume et supportait la vie avec peine. Il se lamentait sans cesse dans sa douleur en parlant à son fils glorieux en ces termes : « Mes jours sont passés ; ma vie s'est assombrie par « l'œuvre de ces trois fils, qui faisaient les délices et « les tourments de mon cœur, et qui ont péri misérablement devant moi par la vengeance, comme le « désiraient mes ennemis. C'est ainsi que les mauvais penchants et les crimes attirent le malheur sur « la jeunesse. Ils n'ont pas voulu obéir à mes ordres, « et alors le monde est devenu noir pour ces trois « enfants. » Il resta ainsi, le cœur plein de sang, les deux joues baignées de larmes, jusqu'à ce que sa vie s'éteignît. Il mourut, mais son nom restera; et quoiqu'un si long temps ait passé sur lui, sa bonne

renommée lui est demeurée tout entière, ô mon fils, car il a tiré profit du malheur.

Minoutchehr se mit sur la tête la couronne des Keïanides, et ceignit ses reins d'une ceinture couleur de sang. Il fit construire selon la coutume des rois un tombeau, partie en or rouge, partie en lapis-lazuli. On y plaça un trône d'ivoire, et au-dessus du trône on suspendit une couronne. *Puis les grands* allèrent prendre congé *de Feridoun*, comme l'exigent la coutume et la loi. Ensuite ils fermèrent sur le roi la porte du tombeau; cet *homme d'une âme si* noble sortit du monde accablé de tristesse. Minoutchehr resta sept jours plongé dans sa douleur, les yeux pleins de larmes et les joues pâles. Il resta une semaine dans son angoisse, et la ville et les bazars partageaient son deuil.

O monde! tu n'es que tromperie et vent, le sage ne met pas en toi sa joie. Tu élèves les hommes avec douceur, les uns pour une courte, les autres pour une longue vie. Mais quand tu veux reprendre tes dons, qu'importe que ce soit un morceau de terre ou une perle? Et toi, que tu sois roi ou esclave, quand le monde a éteint le souffle de ta vie, toutes les peines et tous les plaisirs s'évanouissent pour toi comme un songe; ne nourris donc pas ton âme de l'espoir de vivre toujours. Heureux celui qui laisse une mémoire bénie, que ce soit un roi, que ce soit un esclave.

VII

MINOUTCHEHR

(Son règne dura 120 ans.)

Tous ayant passé une semaine dans le deuil et dans les lamentations, le roi Minoutchehr parut le huitième jour, et plaça sur sa tête la couronne des Keïanides. Il ferma la porte de la magie par ses incantations; deux fois soixante ans passèrent sur lui. Tous les Pehlewans de toutes les parties de la terre vinrent lui rendre hommage ; et lorsqu'il mit sur sa tête le diadème de la royauté, il annonça au monde entier sa justice, sa piété, son humanité, sa bonté, sa pureté et son savoir. Il dit : «Je suis assis sur le «trône du ciel qui tourne; la colère et le combat, la «justice et l'amour sont à moi. La terre est mon es-«clave, la voûte du ciel est mon aide, les têtes cou-«ronnées sont ma proie. J'ai la *vraie* croyance, la «grâce de Dieu m'environne; c'est à moi de faire «prospérer ce qui est bon, j'ai le pouvoir de faire le «mal. C'est moi qui cherche la vengeance dans la «nuit sombre; je suis comme le feu Berzin le dévo-«rant. Je suis le maître du glaive et du soulier d'or,

«je porte haut l'étendard de Kaweh, je perce *de ma* «*lumière* les brouillards, je lève l'épée, je n'épargne «pas la vie dans le combat. Au temps des fêtes mes «deux mains sont comme la mer; et quand je monte «à cheval, s'élève le souffle du feu. J'empêcherai les «méchants de faire le mal; dans ma vengeance, je «teindrai la terre en couleur de brocart, je pèse «dans ma main la massue, je montre ma couronne, «et, assis sur mon trône d'ivoire, j'illumine mes «royaumes. Mais avec tout ce pouvoir je suis un es-«clave, je suis le serviteur du Créateur. Frappons «tous, en pleurant, nos visages de nos mains, et «que tous nos discours aient Dieu pour sujet. C'est «lui qui m'a donné la couronne, le trône et l'armée; «c'est lui qui m'accorde sa grâce et qui est mon «asile. Je suivrai la voie de Feridoun l'illustre, car «mon grand-père était vieux, et je suis jeune. Qui-«conque dans les sept zones de la terre se détour-«nera du *vrai* chemin et reniera la foi; quiconque «traitera mal un pauvre ou fera souffrir un des «siens, ou lèvera la tête avec arrogance à cause de «ses trésors, ou affligera un malheureux, je les tien-«drai tous pour des infidèles, pour plus mauvais «qu'Ahriman le méchant. Quiconque professe la foi «et ne la suit pas, sera maudit par Dieu et par moi, «puis je porterai la main à l'épée, je dévasterai tous «les pays dans ma colère.»

Tous les grands de la terre chantèrent les louanges

de Minoutchehr, disant : « O toi, qui veux le bien! « ton glorieux grand-père t'a transmis les règles « du trône et de la couronne. Puissent le trône « des *rois* illustres et la couronne et la gloire des « Mobeds te rester pour toujours! Tous nos cœurs « sont soumis à tes ordres, et nos âmes sont liées « envers toi par le serment de la fidélité. » Sam, le Pehlewan du monde, se leva et dit au roi : « O dis- « pensateur de la justice impartiale ! les rois m'ont « chargé d'avoir les yeux *sur toi;* mais c'est toi qui « fais ce qui est juste, et c'est à moi d'y applaudir. « La royauté de l'Iran est venue jusqu'à toi de père « en fils, tu es l'élu des braves et des lions. Que « Dieu veuille prendre sous sa garde ton corps et ton « âme, que ton cœur soit joyeux, que la fortune « veille sur toi! Il y a longtemps que tu es l'objet « de mes soins; et assis sur le trône des rois, tu es « mon idole. Dans les combats tu es semblable à un « lion, dans les fêtes tu es un soleil brillant. Que la « terre et le temps soient la poussière de tes pieds, « que le trône de turquoises soit ta place! Puisque « tu as purifié le monde avec ton épée indienne, as- « sieds-toi en paix et cherche le plaisir. Dorénavant « à nous sans cesse la guerre; à toi le trône, et la « joie, et les fêtes. Mes pères étaient des Pehlewans; « ils étaient l'asile des grands et des rois. Depuis « Guerschasp jusqu'à Neriman l'illustre, ils ont com- « mandé les armées et frappé de leurs épées. Je ferai

« le tour du monde, je partirai seul, et j'amènerai « enchaînés quelques-uns de tes ennemis. C'est ton « père qui m'a donné le rang de Pehlewan; c'est ton « amour et ton conseil qui ont donné de l'intelli- « gence à mon esprit. »

Minoutchehr le bénit et le combla de présents dignes d'un roi; alors Sam s'éloigna du trône suivi des grands, il partit pour le lieu de sa résidence, et tint le monde dans le devoir et dans la *vraie* voie.

NAISSANCE DE ZAL.

Maintenant je vais raconter d'après des récits anciens une histoire étonnante. Écoute comment la fortune se joua de Sam, et prête-moi l'oreille, ô mon fils! Il n'avait pas d'enfants, et son cœur souhaitait un objet qu'il pût aimer. Or il y avait dans l'appartement de ses femmes une beauté dont les joues étaient des feuilles de rose, dont les cheveux étaient du musc. Il espérait avoir un fils de cette belle, car elle avait un visage de soleil et était *digne* de porter fruit. Elle devint enceinte de Sam, fils de Neriman, et le lourd fardeau pesait à son corps. Après quelque temps elle mit au monde un enfant beau comme le soleil qui éclaire le monde. Son visage était beau comme le soleil, mais tous ses cheveux étaient blancs. La mère ayant mis au monde un tel enfant, on n'en parla pas à Sam pendant sept jours; toute la maison des femmes du héros illustre était en pleurs devant

ce petit enfant. Personne n'osait dire à Sam que sa belle épouse avait mis au monde un enfant vieillard. L'enfant avait une nourrice courageuse comme un lion, elle alla hardiment vers le héros, et arrivée devant lui, elle lui donna de bonnes nouvelles. Elle commença par appeler les bénédictions de Dieu sur Sam, disant : « Que les jours de Sam le héros soient « heureux ! que le cœur de ses ennemis soit déchiré ! « Dieu t'a donné ce que tu désirais, *il a accompli* le « souhait qu'avait formé ton âme. Derrière les ri- « deaux de ton palais, ô mon glorieux maître, est né « de sa mère un enfant pur, un fils de Pehlewan, au « cœur de lion, qui tout petit qu'il est paraît avoir « un cœur plein de courage. Son corps est d'argent « pur, sa joue est comme le paradis; et tu ne verras « sur son corps aucune partie difforme, si ce n'est « ses cheveux qui par malheur sont blancs. Ainsi l'a « voulu ta fortune, ô mon puissant maître. Il faut « que tu sois content de ce que Dieu t'a donné : « n'ouvre pas ton âme à l'ingratitude, et ton cœur à « la méchanceté. »

Sam le cavalier descendit de son trône et alla vers l'appartement de ses femmes, dans le Noubehar. Il y vit un enfant d'une rare beauté, mais avec une tête de vieillard, tel qu'il n'en avait jamais vu, ni connu par ouï-dire. Tous les poils de son corps étaient blancs comme la neige, mais son visage était vermeil et beau. Lorsque Sam vit son enfant aux

cheveux blancs, il perdit tout à coup tout espoir dans ce monde. Il avait grandement peur qu'on ne rît de lui, et il quitta le chemin de la sagesse pour une autre voie. Il leva la tête droit vers le ciel, et demanda pardon de ses actions, disant : « O toi, qui es au-« dessus de toute injustice et de tout malheur ! ce que « tu as ordonné est toujours une source de bonheur ! « Si j'ai commis une faute grave, si j'ai suivi la foi « d'Ahriman, j'espère que touché de mon repentir le « Créateur du monde m'accordera en secret sa grâce. « Mon âme sombre se tourmentera de sa honte, et « mon sang ardent bouillira dans mes veines, à cause « de cet enfant qui ressemble à la race d'Ahriman, « avec ses yeux noirs et ses cheveux semblables au « lis. Quand les grands viendront et me questionne-« ront sur son compte, que diront-ils de cet enfant « de mauvais augure ? Quel dirai-je qu'est cet enfant « de Div ? Dirai-je que c'est un léopard à deux cou-« leurs, ou un Péri ? Les grands de l'empire riront « de moi en public et en secret à cause de cet enfant. « Je quitterai de honte l'Iran, je donnerai ma malé-« diction à ce pays. »

Il parla ainsi dans sa colère ; son visage étincelait, il maudissait son sort ; puis il ordonna qu'on enlevât l'enfant et qu'on le portât loin de ce pays. Or il y avait une montagne, appelée Alborz ; elle était près du soleil et loin de la foule des hommes. C'est là qu'avait son nid le Simurgh ; c'est dans ce lieu qu'il

se tenait éloigné du monde. Ils exposèrent *l'enfant* sur la montagne et s'en retournèrent, et un long temps se passa.

L'enfant innocent du héros ne distinguait pas encore le blanc du noir; son père avait brisé avec mépris l'amour et les liens *qui devaient l'attacher à lui;* mais son père l'ayant rejeté, Dieu en eut soin. Une lionne qui avait rassasié de lait son petit, dit à ce sujet : « Quand je te donnerais le sang de mon cœur, « je ne t'imposerais pas de reconnaissance; car tu « m'es *aussi cher* que mes yeux et mon âme, et mon « cœur se briserait si l'on t'arrachait à moi. » L'enfant resta ainsi dans ce lieu un jour et une nuit sans abri; quelquefois il suçait son doigt, quelquefois il poussait des cris. Les petits du Simurgh ayant faim, le puissant oiseau s'éleva de son nid dans l'air; il vit un enfant qui avait besoin de lait et qui criait, il vit la terre qui ressemblait à la mer bouillonnante. Des épines formaient le berceau de l'enfant, sa nourrice était la terre, son corps était nu, sa bouche vide de lait. Autour de lui était le sol noir et brûlé, au-dessus le soleil qui était devenu ardent. Oh! que son père et sa mère n'étaient-ils des tigres! il aurait peut-être alors trouvé un abri contre le soleil.

Dieu donna à Simurgh un mouvement de pitié, de sorte que l'oiseau ne pensa pas à dévorer cet enfant. Il descendit des nues, le prit dans ses serres, et l'enleva de la pierre brûlante. Il le porta rapide-

ment jusqu'au mont Alborz où était le nid de sa famille; il le porta à ses petits pour qu'ils le vissent, et pour que sa voix plaintive les empêchât de le dévorer; *car* Dieu lui accordait ses faveurs, parce qu'il était prédestiné à jouir de la vie. Le Simurgh et ses petits regardaient cet enfant dont le sang coulait par ses deux yeux. Ils l'environnèrent d'une tendresse merveilleuse, il s'étonnèrent de la beauté de son visage. Le Simurgh choisit la venaison la plus tendre pour que son *petit* hôte qui n'avait pas de lait suçât du sang. C'est ainsi qu'un long temps se passa, pendant lequel l'enfant demeura caché en ce lieu. Lorsque l'enfant fut devenu grand, un long temps passa encore sur cette montagne; il devint un homme semblable à un haut cyprès; sa poitrine était comme une colline d'argent, sa taille comme un roseau. Il se répandait à son égard des bruits dans le monde, car ni le bien ni le mal ne restent jamais cachés, et Sam, fils de Neriman, eut nouvelle de ce jeune homme si fortuné et si glorieux.

SAM VOIT SON FILS EN SONGE.

Une nuit Sam dormait, le cœur navré et fatigué des affaires de ce monde. Il vit en songe un homme qui venait sur un cheval arabe du côté de l'Hindostan; c'était un cavalier fier et un parfait héros. Ce cavalier s'avança jusqu'à ce qu'il eût atteint Sam, et il lui donna des nouvelles de son fils, de cette bran-

che haute et fertile de lui-même. Sam, aussitôt qu'il fut réveillé, appela les Mobeds et leur parla longuement de cette affaire, et leur raconta le rêve qu'il avait eu, et en outre tout ce que les caravanes lui avaient rapporté. « Que direz-vous de cette histoire, « et votre esprit peut-il déterminer si cet enfant est « encore en vie, ou s'il a péri par le froid du mois « de Mihr ou *par la chaleur* du mois de Temouz? » Tous, jeunes et vieux, ouvrirent la bouche, se tournant vers le héros, et dirent : « Quiconque n'est pas « reconnaissant envers Dieu, ne connaîtra jamais le « bonheur. Les lions et les tigres qui n'ont pour de« meure que les rochers et la poussière, les poissons « et les crocodiles qui vivent dans l'eau, tous élèvent « leurs petits et font parvenir à Dieu leurs actions « de grâce. Mais toi, tu violes la reconnaissance *que « tu dois à Dieu* pour ses bienfaits, en abandonnant « cet enfant innocent. Ses cheveux blancs jettent ton « cœur dans l'angoisse, mais ils ne sont pas un dés« honneur pour un corps brillant et pur. Ne dis pas « qu'il ne vit plus. Prépare-toi et lève-toi pour le « chercher! car un être sur lequel Dieu a jeté un re« gard, ne périra pas par le froid ni par la chaleur. « Tourne-toi vers Dieu pour demander pardon, car « c'est lui qui guide vers le bien et vers le mal. »

Le Pehlewan devait donc s'acheminer le lendemain en toute hâte vers le mont Alborz, et lorsque la nuit fut devenue sombre, il voulut dormir, car

il était impatient *de partir*, tant son cœur était soucieux. Il vit dans un *nouveau* rêve que sur une montagne de l'Hindostan on élevait un drapeau de soie. Un beau jeune homme parut, suivi d'une grande armée. A sa gauche se tenait un Mobed, à sa droite un sage de grand renom. Un de ces deux hommes s'avança vers Sam et lui parla avec sévérité : « O « homme impur et sans crainte *de Dieu*, as-tu donc « dépouillé toute honte devant le maître du monde? « Si un oiseau te convient pour nourrice *de ton fils*, « à quoi te sert ta haute dignité? Si des cheveux « blancs sont un crime dans un homme, ta barbe et « ta tête sont blanches comme la feuille du tremble. « Dieu t'as toujours comblé de ses grâces, mais tu « perds ses dons par ton injustice. Abjure donc toute « relation avec le Créateur, puisque ton corps prend « chaque jour une couleur nouvelle. Tu as rejeté ton « fils, mais il est devenu le pupille de Dieu, qui a « plus de tendresse pour lui qu'une nourrice, pen- « dant que tu es dénué de toute miséricorde. » Sam poussa un cri, dans son sommeil, comme un lion furieux qui tombe dans un filet. Ce rêve lui fit craindre que le sort ne lui réservât une leçon de malheur.

Aussitôt qu'il fut réveillé, il appela auprès de lui les sages, rangea les chefs de son armée et se mit en marche en toute hâte vers les montagnes pour réclamer celui qu'il avait rejeté. Il vit un rocher qui

s'élevait jusqu'aux Pléiades, et qui semblait vouloir arracher les étoiles. Sur le rocher s'élevait un nid immense que la mauvaise influence de Saturne ne pourra jamais atteindre; des troncs d'ébène et de sandal y étaient fixés, et des branches d'aloès y étaient entrelacées. Sam regarda ce rocher et la puissance du Simurgh, et la hauteur de son nid. C'était un palais dont le faîte montait jusqu'aux étoiles, et qui n'était construit ni à l'aide d'une scie, ni en pierre, ni en terre. Il y vit un jeune homme de haute taille qui lui ressemblait, et qui faisait le tour du nid. Frappant la terre de son front, il adressa des louanges au Créateur pour avoir créé sur cette montagne un tel oiseau, et formé un rocher dont la tête s'élevait jusqu'aux Pléiades. Il reconnut que Dieu était le distributeur de la justice, le tout-puissant, le sublime au-dessus de toute chose sublime. Il cherchait un chemin pour monter, *il cherchait* quelle était la voie que suivaient les animaux sauvages pour gravir cette haute montagne autour de laquelle il tournait, en implorant Dieu, sans trouver d'accès. Il dit : « O toi, « qui es plus élevé que les plus hauts lieux, plus élevé « que l'arc brillant *du ciel*, plus élevé que le soleil et « la lune ! Je baisse la tête en implorant ton pardon, « mon âme se prosterne en crainte devant toi; si cet « enfant est issu de ma race pure et n'est pas de la « race d'Ahriman le mauvais, aide ton esclave à mon- « ter ici, sois miséricordieux envers ce pécheur. »

Lorsqu'il eut ainsi soumis à Dieu les secrets de son âme, sa prière fut exaucée sur-le-champ. Le Simurgh regarda du haut de la montagne, et apercevant Sam et son cortége, il sut que c'était pour l'enfant que *le roi* venait, et que ce n'était pas par amour pour le Simurgh qu'il s'était mis en peine. Alors il parla ainsi au fils de Sam : « O toi, qui as partagé « la misère de ce nid et de ce gîte, je t'ai élevé comme « une nourrice, je suis pour toi comme une mère, et « je suis une source de bonheur pour toi. Je t'ai « donné le nom de Destan-i-zend, car ton père a usé « envers toi de fraude et de ruse ; et quand tu seras « rentré chez toi, demande que le brave qui te gui- « dera t'appelle ainsi. Ton père est Sam, le héros, « le Pehlewan du monde, le plus éminent d'entre les « grands. Il est venu près de ce rocher pour chercher « son fils, et la splendeur t'attend auprès de lui. Il « faut maintenant que je te rende à ton père, que je « te porte devant lui sain et sauf. » Le jeune homme entendit ces paroles du Simurgh, et ses yeux se remplirent de larmes et son cœur de tristesse. Il n'avait jamais vu d'hommes, mais il avait appris du Simurgh à parler et à répondre. Quand il parlait, c'était comme un écho du Simurgh ; il avait beaucoup d'intelligence et la sagesse d'un vieillard. Sa parole, son esprit et son jugement étaient droits ; c'était à Dieu seul qu'il demandait la force du corps. Écoute ce qu'il répondit au Simurgh : « Tu es donc fatigué de ma com-

« pagnie ; ton nid est pour moi un trône brillant, tes « deux ailes sont pour moi un diadème glorieux. Après « le Créateur, c'est toi à qui je dois le plus de recon- « naissance, car tu as adouci mon sort malheureux. » Le Simurgh lui répondit : « Quand tu auras vu un « trône et une couronne, et la pompe du diadème des « Keïanides, peut-être qu'alors ce nid ne te convien- « dra plus ; essaye le monde. Ce n'est pas par inimitié « que je t'éloigne, c'est sur un trône que je te porte. « J'aurais désiré que tu restasses ici, mais l'autre des- « tinée vaut mieux pour toi. Emporte une de mes « plumes pour rester sous l'ombre de ma puissance ; « et si jamais on te met en danger, si l'on élève un cri « contre tes actions, bonnes ou mauvaises, jette cette « plume dans le feu, et de suite tu verras ma puis- « sance ; car je t'ai élevé sous mes ailes, je t'ai laissé « grandir avec mes petits. Je viendrai aussitôt comme « un noir nuage pour te porter sain et sauf dans ce « lieu. Ne laisse pas s'effacer de ton cœur ton amour « envers ta nourrice, car mon âme te porte un amour « qui me brise le cœur. » Il le consola ainsi et le souleva, il l'éleva dans les airs en tournant, et le porta en volant devant son père. Les cheveux de Destan lui tombaient jusqu'au-dessous de la poitrine ; son corps était comme celui d'un éléphant, ses joues comme une peinture. Lorsque son père le vit, il poussa un soupir douloureux ; il baissa aussitôt la tête devant le Simurgh et le couvrit de ses bénédic-

tions. « O roi des oiseaux, le Créateur t'a donné de « la force, de la puissance et de la vertu, parce que « tu es le sauveur des malheureux, parce que, en « fait de bonté, tu es supérieur à tous les juges. Les « méchants sont toujours confondus par toi! puisses-« tu rester puissant à jamais! » Le Simurgh retourna sur-le-champ à la montagne, et Sam et son cortége tenaient les yeux fixés sur lui; puis Sam regarda son fils de la tête aux pieds, et reconnut qu'il était digne du trône et de la couronne. Destan avait la poitrine et le bras d'un lion et un visage de soleil, un cœur de héros et une main avide de tenir une épée. Ses cils étaient noirs, ses yeux couleur de bitume, ses lèvres comme le corail, ses joues comme le sang. Il n'avait aucun défaut, excepté ses cheveux; on ne pouvait découvrir en lui une autre tache. Le cœur de Sam devint comme le paradis sublime, et il bénit son enfant innocent : « O mon fils, dit-il, adoucis « ton cœur envers moi, oublie ce qui s'est passé et « accorde-moi ton amour. Je suis le dernier des es-« claves adorateurs de Dieu, et puisque je t'ai retrouvé, « je promets devant Dieu le tout-puissant que jamais « mon cœur ne sera plus dur pour toi. Je chercherai « à faire tout ce que tu souhaiteras en bien ou en « mal, et dorénavant tout ce que tu désireras sera un « devoir *pour moi.* » Il l'habilla d'une tunique digne d'un Pehlewan et quitta la montagne; il descendit de la montagne, et demanda un cheval *pour son fils* et

une robe dont un roi pût se vêtir; puis il lui donna le nom de Zal-zer, comme le Simurgh lui avait donné celui de Destan. Toute l'armée s'assembla devant Sam, le cœur ouvert et en joie; des timbaliers assis sur des éléphants les précédaient, et la poussière s'élevait comme une montagne bleue. Les tambours battaient, et les timbales d'airain, les sonnettes d'or et les clochettes indiennes résonnaient. Tous les cavaliers poussèrent des cris et achevèrent leur route pleins d'allégresse ; ils arrivèrent ainsi joyeusement dans la ville et s'y arrêtèrent avec les Pehlewans.

MINOUTCHEHR APPREND L'HISTOIRE DE SAM ET DE ZAL-ZER.

Minoutchehr reçut du Zaboulistan la nouvelle que Sam était revenu de la montagne en grande pompe. Il s'en réjouit et en adressa des actions de grâces au Créateur du monde. Il avait deux fils excellents, braves, prudents, pleins de dignité et de foi; l'un s'appelait Newder, l'autre Zarasp; ils ressemblaient dans la lice à l'ange du feu. Il ordonna à Newder le renommé d'aller en toute hâte auprès de Sam le guerrier, de voir Destan, fils de Sam, qui avait été élevé dans un nid, de lui porter les félicitations du roi sur le bonheur qui lui était arrivé, et de lui ordonner de se rendre auprès du roi, pour lui raconter ces événements heureux, *ajoutant* que Sam et Zal s'en retourneraient ensuite dans le Zaboulistan, pour y servir le roi loyale-

ment. Lorsque Newder fut arrivé auprès de Sam, fils de Neriman, il y vit un nouveau Pehlewan plein de jeunesse; Sam le brave descendit de cheval, et ils s'embrassèrent. Sam demanda des nouvelles du roi et des grands, et Newder lui répéta ce qu'ils l'avaient chargé de dire. Sam le vaillant écouta le message du puissant roi et baisa la terre. Il se mit en route en toute hâte vers la cour, comme le prince lui avait ordonné; il fit monter Zal-zer sur un éléphant mâle et l'emmena avec lui à la cour. Lorsqu'il fut près de la ville du roi, Minoutchehr alla au-devant de lui avec un grand cortége, et Sam, en voyant l'étendard du roi, descendit de cheval et s'avança à pied; il baisa la terre et souhaita au roi un bonheur et un contentement sans fin. Minoutchehr ordonna à ce serviteur de Dieu au cœur pur de remonter à cheval, et tous, roi et princes, se dirigèrent vers le trône et le palais. Minoutchehr monta joyeusement sur son trône et mit sur sa tête la couronne des Keïanides, ayant d'un côté Karen et de l'autre Sam, et ils s'assirent dans la joie et dans l'allégresse; puis le maître des cérémonies amena solennellement devant le roi Zal vêtu avec magnificence, tenant une massue d'or et couvert d'un casque d'or. Le roi fut étonné à son aspect, car on eût dit que Zal donnait du repos et de l'amour aux âmes par sa haute stature et son beau visage. Puis le roi dit à Sam : « Prends soin de lui par « égard pour moi; ne l'afflige pas par un regard de

« colère ; ne cherche ton bonheur qu'en lui ; car il a « la majesté d'un roi, les bras d'un lion, le cœur d'un « sage et la prudence d'un vieillard ; enseigne-lui l'art « et les armes de la guerre, et les plaisirs et les cou- « tumes du banquet, car il n'a vu que l'oiseau du « rocher et son nid : comment pourrait-il connaître « toutes nos coutumes ? »

Ensuite Sam raconta tout ce qui regardait le Simurgh et son haut rocher, et pourquoi son fils illustre n'avait pas trouvé grâce devant lui, et comment Zal avait été couché, nourri et caché *dans le nid*. Il dévoila le secret de l'exposition de l'enfant et comment le ciel avait passé sur sa tête. « A la fin le monde se « remplit pendant plusieurs années de récits concer- « nant le Simurgh et Zal. J'allai par l'ordre de Dieu « sur le mont Alborz dans ces lieux escarpés ; je vis un « rocher dont la cime s'élevait au-dessus des nuages ; « il semblait que c'était une coupole de pierre assise « sur une mer. Ce rocher était surmonté d'un nid « semblable à un grand palais, et de tous côtés le che- « min en était fermé pour tout ce qui pouvait nuire. « Dans ce nid étaient les petits du Simurgh et Zal ; on « aurait dit qu'ils étaient de la même espèce. L'ha- « leine de Zal avait pour moi un parfum d'amour, et « son souvenir portait la félicité dans mon cœur. Mais « il n'y avait, d'aucun côté, de chemin pour monter « au nid, et je faisais sans cesse le tour du rocher. Le « désir de ravoir mon enfant perdu s'accrut en moi ;

« mon âme se consumait dans sa douleur ; je m'adressai « en secret au saint maître *du monde*, disant : O toi, « qui secours toute créature et qui te suffis à toi-même, « ton pouvoir s'étend partout, et le ciel ne tourne que « par tes ordres ; je suis ton esclave ; mon cœur est « plein de fautes devant le maître du soleil et de la « lune ; je n'ai d'espoir qu'en ton indulgence ; je ne « peux être secouru que par toi. Amène-moi cet *en-* « *fant*, *ton* esclave, qui a été élevé par un oiseau, qui « a grandi dans la misère et dans la détresse ; au lieu « d'une robe de soie, il a une peau pour se couvrir ; « il suce de la viande, au lieu d'un sein plein de « lait ; amène-le-moi, ouvre-moi un chemin vers lui, « et abrége toutes ces douleurs. Ne brûle pas mon « âme à cause de mon manque d'amour *pour mon* « *fils*, rends-le-moi, et fais renaître la joie dans mon « cœur. A peine avais-je prononcé ces mots que, par « l'ordre de Dieu, ma prière fut exaucée. Le Simurgh « battit des ailes et s'éleva dans les nuages, tournant « au-dessus de ma tête coupable. Il descendit du ro- « cher comme un nuage du printemps, en tenant « embrassé le corps de Zal. Il remplit le monde d'une « odeur de musc ; mes deux yeux et mes deux lèvres « se desséchèrent, et mon esprit ne pouvait trouver « son assiette dans ma tête, tant j'avais peur du Si- « murgh et envie d'avoir mon enfant. Le Simurgh « l'apporta devant moi comme une nourrice pleine « de tendresse. Ma langue se répandit en louanges

« sur le Simurgh et versa sur lui des actions de grâces. « O merveille ! mon enfant resta avec moi, et le Si- « murgh retourna sur le rocher. Il ne faut jamais « s'écarter des ordres de Dieu. J'ai amené Zal auprès « du roi de la terre ; j'ai raconté tout mon secret. »

RETOUR DE ZAL DANS LE ZABOULISTAN.

Puis le roi ordonna aux Mobeds, aux astrologues et aux sages de rechercher l'astre de Zal et la fortune que cet horoscope présageait au prince, d'annoncer tout ce qui arriverait quand il serait devenu grand, et de révéler tout ce qui le regardait. Les astrologues et les Mobeds tirèrent l'un après l'autre l'horoscope de Zal et répondirent : « O roi, maître du diadème ! « puisse ton bonheur être aussi durable que le temps ? « Zal sera un héros de grand renom, fier, prudent, « brave et bon cavalier. » Le roi fut réjoui de ces paroles, et le cœur du Pehlewan fut délivré de son anxiété. Le roi de la terre choisit *pour Sam* de si beaux présents, que tout le monde célébrait ses louanges : *c'étaient* des chevaux arabes avec des housses d'or, des épées indiennes dans des fourreaux d'or, des brocarts, des étoffes de castor, des rubis et de l'or, des tapis en grand nombre, des pages de Roum habillés de brocart de Roum, dont le fond était d'or et toutes les figures de pierreries ; des plateaux ornés d'émeraudes, des coupes d'or rouge et d'argent blanc ornées de turquoises que les esclaves apportèrent de-

vant lui remplies de musc, de camphre et de safran; *c'étaient* des cuirasses, des casques et des caparaçons pour les chevaux, des lances, des massues, des arcs et des flèches; *c'étaient enfin* un trône orné de turquoises, une couronne d'or, un sceau de rubis et une ceinture d'or. Ensuite Minoutchehr lui donna l'investiture par un écrit rempli de louanges qui en faisaient un paradis. Selon la coutume on investit *Sam*, par un écrit valable, de tout le Kaboul, du pays de Dambar et de Maï, de l'Inde, *enfin* de tous les pays qui s'étendent depuis la mer de la Chine jusqu'à celle de Sind, depuis le Zaboulistan jusqu'à la mer de Bust.

Cet écrit et les présents étant préparés, on fit amener le cheval du Pehlewan du monde. Alors Sam se leva et dit : « O toi, l'élu *de Dieu*, le plus grand *des* « *hommes* en justice et en droiture, embrasse tout dans « ta pensée, depuis le poisson *qui soutient la terre*, jus- « qu'à la sphère de la lune; jamais un roi pareil à « toi en amour, en bonté, en prudence et en raison, « n'a mis la couronne sur sa tête. Le siècle est dans « l'allégresse à cause de toi, tous les trésors du monde « sont vils à tes yeux; puisse ne jamais arriver le temps « où il ne resterait de toi que ton nom comme sou- « venir! » Puis il s'approcha et baisa le trône. On lia les timbales sur le dos des éléphants, et le cortége se dirigea vers le Zaboulistan; toutes les villes et tous les villages accoururent pour le voir. Lorsque

Sam s'approchait de Nimrouz, on y apprit que le héros, la lumière du monde, arrivait avec des présents et une couronne d'or, avec l'investiture royale et la ceinture d'or. On orna le Seïstan comme un paradis; toute la terre y était de musc, toutes les briques d'or. On mêla beaucoup de musc et de pièces d'or, on versa beaucoup de safran et de pièces d'argent. Il y eut une joie immense dans le monde entier, parmi les grands et les petits; et partout où il se trouva un homme puissant et renommé, il se dirigea vers Sam, souhaitant que cet enfant portât bonheur à l'illustre Pehlewan au cœur jeune. Ayant rendu hommage à Sam, ils versèrent des joyaux sur Zal-zer; puis *Sam* fit à ceux qui en étaient dignes, qui étaient sages et puissants, des présents selon leur rang, et chacun désirait atteindre un rang plus élevé.

SAM CONFIE SON ROYAUME À ZAL.

Ensuite Sam enseigna à son fils les vertus des rois, il appela de tous les pays ceux qui avaient de l'expérience, et prononça devant eux des paroles convenables. Il parla ainsi aux sages de renom : « O Mobeds « au cœur pur, *à l'esprit* prudent ! le roi dans sa sa- « gesse m'a ordonné de me mettre en route avec l'ar- « mée; je marcherai contre le pays des Kerguesars « et contre le Mazenderan avec des troupes nom- « breuses. Mais je vous laisserai mon fils qui m'est « cher comme mon âme et comme le sang de mon

« cœur. J'ai commis, au temps de la jeunesse et de « l'arrogance, une injustice cruelle. Dieu m'avait donné « un fils ; je l'abandonnai, dans mon ignorance je mé- « connus son prix. Le noble Simurgh l'a recueilli, et « Dieu ne l'a pas laissé périr comme une chose vile. « Je l'ai méprisé, un oiseau l'a respecté et l'a élevé jus- « qu'à ce qu'il fût comme un cyprès élancé ; et lorsque « le temps de me pardonner est arrivé, Dieu le maître « du monde me l'a rendu. Sachez qu'il est un souve- « nir *que je vous laisse* et qu'il est mon gage auprès de « vous. Je vous charge de lui enseigner ce qui est bon, « et de faire briller son âme de toutes les vertus. Res- « pectez-le, donnez-lui vos conseils, et les manières « et la conduite d'un roi, car je pars avec les chefs de « l'armée, selon les ordres du roi, pour aller combattre « les ennemis. » Puis Sam tourna ses regards vers Zal et lui dit : « Sois juste et généreux, et cherche la tran- « quillité. Sache que le Zaboulistan est ton domaine « et que le monde entier est à tes ordres. Embellis « ton palais et ton héritage, rends heureux le cœur « de tes amis. La clef de la porte des trésors est de- « vant toi, et mon âme sera heureuse ou triste selon « que tu seras heureux ou malheureux. Fais tout ce « que ton cœur joyeux désirera, que ce soit une fête « ou un combat. »

Le jeune Zal répondit à Sam : « Comment pour- « rai-je vivre *pendant ton absence?* S'il y a quelqu'un « que sa mère ait mis au monde innocent, c'est moi,

« et pourtant je pourrais me plaindre avec justice. Ne « m'éloigne pas de toi encore plus que tu ne l'as déjà « fait, car le jour de la concorde est venu. Il fut un « temps où je rampais à terre, sous les serres de l'oi- « seau, où je suçais du sang, où ma demeure était « un nid, où un oiseau était mon protecteur, où j'étais « compté parmi les oiseaux. Maintenant je suis loin « de mon père nourricier; c'est ainsi que le sort règle « mes destinées; il ne me revient de la rose que les « épines : mais il n'y a pas à lutter contre le maître « du monde. » Sam lui répondit : « Il est juste que tu « soulages ton cœur; achève de dire tout ce que tu « as envie de dire. Les astrologues et ceux qui con- « naissent la marche des astres ont prédit, dans un « horoscope de bon augure, que toujours tu auras un « lieu de repos, toujours une armée, toujours une « couronne. Ce que les sphères du ciel ont prédit est « immuable, et tu es destiné à répandre l'amour au- « tour de toi. Réunis maintenant autour de toi une « assemblée de guerriers et de sages; apprends et « prête l'oreille à chaque enseignement, car chaque « connaissance te donnera un plaisir; ne cesse de « jouir et de donner; efforce-toi toujours d'apprendre « et de rendre justice. »

Ainsi parla Sam, et les timbales commencèrent à résonner; la terre devint couleur de fer, le ciel couleur d'ébène. Les clochettes et les trompettes indiennes sonnèrent dans la cour des tentes du roi, et Sam par-

tit pour la guerre avec une armée en bon ordre et avide de combats. Zal l'accompagna dans sa marche pendant deux jours jusqu'au lieu où l'armée allait passer les crêtes des montagnes ; alors son père le serra dans ses bras et poussa de grands cris de douleur. Les yeux de Zal se remplirent de larmes de sang et ses joues furent inondées par le sang de son cœur. Sam lui ordonna de s'en retourner et de prendre joyeusement possession du trône et de la couronne, et Destan fils de Sam s'en retourna, pensant comment il pourrait jouir de la vie sans son père. Il monta sur le glorieux trône d'ivoire et plaça sur sa tête la couronne brillante ; il prit les bracelets et la massue à tête de bœuf, la chaîne d'or et la ceinture d'or. Il appela les Mobeds de chaque province, et se mit à s'enquérir de tout et à converser sur toute chose. Les astrologues et les prêtres de la foi, les braves cavaliers et les guerriers étaient auprès de lui jour et nuit, discutant les grandes et les petites choses. Il arriva de cette manière que Zal devint si instruit, que tu aurais dit que c'était un astre, tant il brillait; il parvint à un tel degré de sagesse et de savoir, qu'il ne vit pas son semblable dans le monde, et il fit prospérer l'empire de telle sorte que les grands ne cessèrent de parler de lui. Sa beauté étonnait les hommes et les femmes, et dès qu'il jetait un regard, ils se rassemblaient autour de lui, et tous, qu'ils fussent près ou loin, croyaient voir *des cheveux* noirs, quoiqu'il les eût blancs.

ZAL VA VISITER MIHRAB, ROI DE KABOUL.

Il arriva un jour que Zal résolut de faire un tour dans l'empire ; il se mit en route avec ses amis fidèles, qui étaient unis avec lui de foi et de volonté. Il se dirigea vers l'Hindostan, vers Kaboul, Dambar, Murgh et Maï ; à chaque endroit il fit placer un trône, demandant du vin, de la musique et des chansons, ouvrant la porte de son trésor, bannissant les soucis comme il convient de faire dans ce monde fugitif. Il alla du Zaboulistan au Kaboul avec pompe et le cœur plein de joie et de plaisir. Or il y avait un roi, nommé Mihrab, homme altier, riche et généreux. Sa taille était haute comme un noble cyprès, ses joues étaient comme le printemps, sa marche était gracieuse comme celle du faisan. Il avait l'esprit d'un homme prudent, la volonté d'un homme puissant, les épaules d'un homme de guerre et la sagesse d'un Mobed. Il était de la famille de Zohak l'Arabe, et tout le pays de Kaboul lui appartenait. Il payait chaque année tribut à Sam, car il ne pouvait pas lutter contre lui. Lorsqu'il eut nouvelle de Destan fils de Sam, il quitta Kaboul de grand matin avec des trésors et des chevaux parés, avec des esclaves et des présents de toute espèce, de l'or et des rubis, du musc et de l'ambre, des brocarts d'or et des étoffes de castor et de soie, avec une couronne ornée de pierres précieuses dignes d'un roi, et un collier d'or incrusté de chrysolithes.

Il emmena avec lui tous les chefs de l'armée de Kaboul ; et lorsque Destan fils de Sam eut nouvelle qu'un roi venait à sa rencontre avec pompe et entouré de ses grands, il fut au-devant de lui, lui adressa des paroles flatteuses, et le reçut avec honneur selon les coutumes. Ils revinrent ensemble s'asseoir sur le trône de turquoises, ils ouvrirent leur cœur et firent apprêter un festin. On dressa une table digne du Pehlewan, les nobles seigneurs s'y assirent, et les échansons apportèrent du vin et des coupes. Le fils de Sam observa Mihrab dont l'aspect lui plut, et son cœur s'attacha ardemment à lui. La sagesse et la prudence de Mihrab firent dire à Zal : « Le nom de sa mère ne « mourra pas ! » Mihrab se leva pour quitter le palais ; Zal regardait ses épaules et ses bras, et il dit aux grands de sa cour : « Qui relève sa robe dans sa cein« ture plus gracieusement que lui ? Personne n'a un « visage ni une taille comme la sienne, personne ne « peut lui disputer la balle. » Un homme illustre parmi les grands dit alors au Pehlewan du monde : « Mih« rab tient derrière le voile une fille dont le visage est « plus beau que le soleil. Elle est de la tête aux pieds « comme de l'ivoire, ses joues sont comme le paradis, « sa taille est comme un platane. Sur son cou d'argent « tombent deux boucles musquées, dont les bouts sont « courbés comme des anneaux de pied. Sa bouche est « comme la fleur du grenadier, ses lèvres sont comme « des cerises, et de son buste d'argent s'élèvent deux

« pommes de grenade. Ses deux yeux sont comme deux « narcisses dans un jardin, ses cils ont emprunté leur « couleur de l'aile du corbeau, ses deux sourcils sont « comme un arc de Tharaz, couvert d'une écorce co- « lorée délicatement par le musc. Si tu vois la lune, « c'est son visage ; si tu sens le musc, c'est le parfum « de ses cheveux. C'est un paradis orné de toutes parts, « rempli de grâces, d'agréments et de charmes. » Ce discours fit bondir le cœur de Zal, et le repos et la prudence l'abandonnèrent. Quand l'homme a une fois quitté le chemin du bien, comment y reviendrait-il de sa nouvelle voie ?

La nuit vint, mais Zal restait assis pensif et triste, tant était grand son souci pour une femme qu'il n'avait jamais vue. Lorsque le soleil darda ses rayons au-dessus des montagnes et que le monde parut comme un cristal transparent, Destan fils de Sam ouvrit les portes de sa cour, et les grands vinrent avec leurs épées au fourreau d'or. Ils se rangèrent dans la cour du Pehlewan, et pendant que les nobles cherchaient la place que leur donnait leur rang, Mihrab le roi de Kaboul se dirigea vers la tente de Zal, maître du Zaboulistan, et aussitôt qu'il fut près de la cour, on entendit de la porte l'ordre de lui ouvrir le passage. Le héros, semblable à un arbre chargé de fruits nouveaux, s'avança vers Zal dont le cœur se réjouit ; Zal le salua et lui assigna la première place dans l'assemblée, puis il lui dit : « Demande ce que tu désires,

«que ce soit mon trône ou mon sceau, mon épée ou «ma couronne.» Mihrab lui répondit : «O roi qui «portes haut la tête, roi victorieux, à qui tous obéis- «sent! je n'ai qu'un seul désir dans ce monde, et «son accomplissement ne te sera pas difficile; c'est «que tu visites joyeusement ma maison, alors tu auras «rendu mon âme brillante comme le soleil.» Zal lui répondit : «C'est une chose impossible, ma place «n'est pas dans ton palais; ni Sam ni le roi ne seraient «contents, s'ils entendaient dire que nous buvons du «vin, que nous nous enivrons, et que je suis entré «dans la maison d'un adorateur des idoles. Excepté «cela, je t'accorderai tout ce que tu demanderas, et «te voir sera toujours un plaisir pour moi.» Mihrab l'entendit et prononça des bénédictions sur lui, tandis qu'en lui-même il donnait à Zal le nom de mécréant, puis il s'éloigna du trône d'un pas fier, en offrant au roi des vœux pour son bonheur.

Destan fils de Sam le regarda pendant qu'il se retirait, et se répandit en louanges sur lui comme il le méritait. Personne n'avait voulu accorder un regard à Mihrab, tous le traitaient comme un adorateur des Divs, et leur langue s'était refusée à le louer parce qu'il ne suivait pas la même loi et la même voie. Mais lorsqu'ils virent que le héros à l'âme brillante était si chaud dans ses éloges, les grands et les hommes illustres dans le monde se mirent tous à louer sa stature, sa bonne mine, sa modestie, sa dignité et ses

belles manières. Le cœur de Zal s'abandonna de nouveau à sa passion, la raison le quitta et l'amour régna sur lui. Le chef des Arabes et le plus droit des hommes a dit une parole qui peut s'appliquer ici : « Aussi longtemps que je vivrai, mon cheval sera mon compagnon, et la voûte du ciel qui tourne sera mon abri. « Il ne me faut pas de fiancée, car je deviendrais efféminé et méprisable aux yeux des hommes de sens. » Ces pensées attristèrent le cœur de Zal, il n'en put délivrer son esprit. Son cœur était enlacé par ce qu'il avait entendu, mais il craignait que sa gloire n'en fût ternie. Ainsi tourna le ciel pendant quelque temps au-dessus de lui pendant que son cœur était absorbé par l'amour.

ROUDABEH TIENT CONSEIL AVEC SES ESCLAVES.

Il arriva qu'un jour Mihrab se leva de grand matin et sortit de son palais. Il alla vers le palais de ses femmes et y vit dans la salle deux soleils : l'un était Roudabeh au beau visage, l'autre Sindokht pleine de prudence et de tendresse. Le palais ressemblait à un jardin du printemps par ses couleurs, ses parfums et ses peintures de toute espèce. Mihrab s'arrêta devant Roudabeh, étonné de sa beauté, et appela sur elle la grâce de Dieu. Il vit *devant lui* un cyprès surmonté d'une lune, portant sur sa tête un diadème d'ambre, paré de brocarts et de joyaux, et beau comme un paradis. Sindokht ouvrant ses lèvres et montrant ses

dents de perles, demanda à Mihrab : « Comment te « portes-tu aujourd'hui ? Puisse la main du malheur « être impuissante contre toi ! Quel homme est ce fils « de Sam à la tête de vieillard ? Est-ce du trône ou « du nid qu'il se souvient ? Se comporte-t-il comme « un homme? suit-il les traces des braves ? » Mihrab lui répondit : « O cyprès au sein argenté, au visage « de lune ! personne dans le monde, parmi les héros « pleins de bravoure, n'ose suivre les traces de Zal. « Jamais on n'a vu dans un palais la peinture d'un « homme ayant des bras, *maniant* les rênes, et se te- « nant à cheval comme lui. Il a le cœur d'un lion et « la force d'un éléphant; ses deux mains sont comme « les flots du Nil; assis sur le trône, il verse de l'or; « engagé dans le combat, il fait voler des têtes. Ses « joues sont rouges comme les fleurs de l'arghawan; « il est jeune d'années et vigilant, et son étoile est « jeune. Dans le combat, c'est un crocodile malfai- « sant; à cheval, c'est un dragon aux griffes aiguës. « Il marque la terre de sang dans sa haine, il brandit « le poignard brillant ; son seul défaut est que ses « cheveux sont blancs, et cependant les malveillants « n'osent lui faire aucun reproche. La blancheur de « ses cheveux lui sied, on dirait qu'elle ensorcelle les « cœurs. » Roudabeh entendit ces paroles, ses yeux brillèrent, sa figure devint rouge comme la fleur du grenadier, son cœur se remplit de feu par amour pour Zal, elle n'avait plus ni faim, ni repos, ni pa-

tience; et la passion ayant pris la place de la raison, elle changea entièrement ses manières et sa conduite. Quelle bonne parole que celle du sage : « Ne parle « pas d'hommes devant les femmes, car le cœur de « la femme est la demeure du Div, et ces discours « font naître en elle des ruses. » Roudabeh avait cinq esclaves turques qui la servaient et qui l'aimaient. Elle dit à ces esclaves intelligentes : « Je vais vous dé- « voiler ce qui est caché; vous toutes êtes les confi- « dentes de mes secrets, vous me servez et vous me « consolez dans mes soucis. Sachez donc toutes les « cinq, et faites attention (puisse le bonheur accom- « pagner toutes vos années !), sachez que je suis folle « d'amour comme la mer en fureur qui jette ses vagues « vers le ciel. Mon cœur est rempli d'amour pour Zal, « et dans le sommeil même je ne peux cesser de penser « à lui. Mon cœur, mon âme et mon esprit sont rem- « plis d'amour pour lui, jour et nuit je ne pense qu'à « son visage. Maintenant il faut que nous trouvions « un moyen de délivrer mon âme et mon cœur de « cette peine. Personne ne sait mon secret que vous, « car vous êtes pleines d'amour pour moi et pleines « d'adresse. »

Les esclaves furent consternées de ce qu'une mauvaise action pouvait venir de la fille des rois. Toutes se hâtèrent de lui répondre en sautant comme des Ahrimans : « O toi, la couronne des maîtresses du « monde, et des fières filles des grands, toi qui es célé-

« brée depuis l'Hindoustan jusqu'à la Chine, qui brilles « au milieu de l'appartement des femmes comme une « bague précieuse; toi dont aucun cyprès du jardin « n'égale la taille, dont les joues éclipsent l'éclat des « Pléiades, dont on envoie le portrait à Kanoudj et à « Maï, et jusqu'au roi de l'Occident: tu n'as donc au- « cune pudeur dans tes yeux, aucun respect pour ton « père? Tu veux presser contre ton sein celui que ton « père a rejeté de ses bras, lui qui fut élevé sur la « montagne par un oiseau, qui est marqué *d'un sceau* « *de réprobation* parmi tous les hommes! Jamais mère « n'avait mis au monde un enfant vieillard, et jamais « il ne peut venir de lui un enfant digne de naître. « On s'étonnera de te voir, avec deux lèvres de corail « et des cheveux de musc, rechercher un vieillard. Tous « les hommes sont pleins d'amour pour toi, et l'image « de tes traits se trouve dans tous les palais. Avec ce « visage, cette taille et ces cheveux, le soleil devrait des- « cendre du quatrième ciel pour devenir ton époux. »
Roudabeh entendit ces paroles, et son cœur s'en irrita comme le feu s'irrite par le vent; elle poussa un cri de colère contre ses esclaves, sa figure brilla, ses yeux se troublèrent. Les yeux et le visage enflammés de fureur, les sourcils froncés par la colère, elle dit: « Votre résistance est vaine; vos paroles ne valent pas « la peine d'être écoutées. Mon cœur s'est égaré sur une « étoile; comment pourrait-il se plaire avec la lune? « Celui à qui convient la poussière ne regarde pas la

« rose, quoique la rose soit plus prisée que la poussière; et quiconque trouve pour son cœur un remède dans le vinaigre, ne trouverait dans le miel qu'une augmentation de douleur. Je ne veux pas du Kaisar, ni du Faghfour de la Chine, ni d'un prince du pays d'Iran : mais Zal, le fils de Sam, est mon égal en stature; il a des épaules, des bras et des mains de lion. Qu'on l'appelle vieux ou jeune, c'est en lui que se repose mon âme et mon cœur; personne autre n'aura de place dans mon âme; ne me parlez jamais que de lui. Sans que je l'aie vu, son amour m'a blessé le cœur. C'est l'ami que j'ai choisi sur ce que j'ai entendu raconter de lui. Je cherche son amour, non à cause de ses cheveux ou de ses traits, mais à cause de sa valeur. » Les esclaves connurent tout son secret lorsqu'elles entendirent les cris de son âme déchirée, et lui répondirent d'une voix : « Nous sommes tes esclaves, nous t'aimons de cœur, nous sommes tes servantes. Considère maintenant les ordres que tu nous donneras, ils ne peuvent conduire qu'au bonheur. » Une d'elles dit : « O cyprès ! prends garde que personne n'apprenne cette affaire. Puisses-tu avoir pour rançon cent mille têtes comme les nôtres ! Puisse toute l'intelligence qui se trouve dans le monde venir à ton aide ! Quand il faudrait apprendre la magie et aveugler le monde par nos sorcelleries et nos incantations, nous sommes prêtes à voler avec les oiseaux, à nous

« faire magiciennes, à courir comme des biches pour « venir à ton aide, dans l'espoir d'amener le roi auprès « de notre lune, et de le faire venir auprès de toi « pour servir d'escabeau à tes pieds. » Roudabeh sourit avec ses lèvres de rubis, et, penchant ses joues de safran vers l'esclave, la belle lui dit : « Si tu fais « réussir cette ruse, tu auras planté un arbre puis- « sant, qui portera son fruit ; il portera tous les jours « des rubis, et l'intelligence saura les recueillir dans « son sein. »

LES ESCLAVES DE ROUDABEH VONT VOIR ZAL-ZER.

Les esclaves la quittèrent en courant, et, dans leur désespoir, s'appliquèrent à leur ruse. Elles s'ornèrent de brocarts de Roum, et mirent des roses dans les boucles de leurs cheveux. Toutes les cinq se rendirent sur le bord de la rivière, embellies de couleurs et de parfums comme le gai printemps. C'était le mois de Ferwerdin et le commencement de l'année. Le camp de Zal était posé sur le bord de la rivière, et les jeunes filles se trouvèrent sur l'autre rive conversant entre elles sur le Destan. Elles cueillirent des roses sur la rive, et elles en remplirent leur sein ; leurs joues étaient comme un jardin de roses. Elles allèrent de tous côtés cueillant des fleurs, et lorsqu'elles se trouvèrent en face des tentes du roi, Zal les aperçut de son trône élevé, et demanda qui étaient ces adoratrices de roses. Celui à qui il avait

parlé lui répondit : « Ce sont des esclaves que la lune « du Kaboulistan aura envoyées du palais de Mihrab « à l'âme brillante, dans le jardin de roses. » Zal l'entendit, son cœur bondit; son amour était tel qu'il ne put rester en place. Le héros qui désirait la possession du monde se dirigea en toute hâte vers le rivage, accompagné d'un esclave. Quand il vit les jeunes filles sur l'autre rive, il demanda un arc à son esclave et étendit son bras. Il était à pied, comme s'il fût sorti pour chasser; il vit un oiseau aquatique sur la rivière. L'esclave aux joues de rose tendit l'arc et le remit dans la main gauche du héros. Zal poussa un cri pour faire lever l'oiseau, et tira aussitôt sa flèche. Il abattit l'oiseau qui tournait en cercle, et dont le sang tombait par gouttes et rougissait l'eau. Zal ordonna alors à l'esclave de passer à l'autre rive et d'aller lui chercher la proie qu'il avait abattue. L'esclave traversa la rivière sur une barque et s'approcha des jeunes filles. Une d'elles s'adressa au page au visage de lune, et lui fit des questions sur le Pehlewan avide de gloire : « Ce brave au bras de lion, au corps « d'éléphant, qui est-il, et de quel peuple est-il roi? « Que peut peser un ennemi devant un homme qui « a lancé de cette façon une flèche de son arc? « Jamais nous n'avons vu un cavalier plus gracieux « et plus habile à manier l'arc et la flèche. » L'esclave au visage de Péri se mordit les lèvres et lui répondit : « Ne parle pas ainsi du roi, c'est le maître du

«royaume du midi, le fils de Sam; les rois l'appel-«lent du nom de Destan. Le ciel ne tourne pas sur «un cavalier aussi adroit que lui, et le monde ne «connaît pas son égal en gloire.» La jeune fille sourit à ces paroles du page au visage de lune, et lui répondit: «Ne parle pas ainsi, car Mihrab a dans son «palais une lune qui est plus haute d'une tête que «ton maître. De taille, c'est un platane; de couleur, «c'est de l'ivoire, et elle porte sur la tête une cou-«ronne de musc que Dieu lui a donnée; ses deux «yeux sont sombres; ses sourcils sont des arcs; son «nez est une colonne mince comme un roseau ar-«genté; sa bouche est étroite comme le cœur d'un «homme triste, et les boucles de ses cheveux sont «comme des anneaux pour les pieds; ses deux yeux «sont pleins de langueur, ses traits pleins d'éclat; «ses joues couvertes de tulipes; ses cheveux sont «comme du musc, le souffle de la vie ne trouve de «chemin que par ses lèvres; il n'y a pas dans le «monde une lune comparable à elle. Nous sommes «venues de Kaboul; nous sommes venues auprès du «roi de Zaboulistan, dans le dessein de réunir ces «lèvres de rubis aux lèvres du fils de Sam; ce serait «une chose convenable et à souhaiter, que Rou-«dabeh devînt la compagne de Zal.» Quand le page au beau visage eut entendu ces paroles des esclaves, ses joues devinrent couleur de rubis, et il leur répondit: «La lune convient bien au soleil brillant.

« Quand l'univers veut réunir *deux êtres*, il ouvre le « cœur de chacun d'eux à l'amour; quand il veut les « séparer, il n'a pas besoin de discours, il emporte « soudain l'un loin de l'autre; il sépare ouvertement, « il lie secrètement, et l'un et l'autre est dans sa « nature. Quand un homme de cœur veut conserver « la pureté de son épouse, il la garde dans le repos « et dans le secret; et pour que sa fille ne s'avilisse « pas, il faut qu'elle n'entende que de bonnes paroles. « Voici ce qu'a dit à sa femelle un faucon mâle, « lorsqu'elle couvait ses œufs et étendait ses ailes « dessus: Si tu fais sortir une femelle de cet œuf, tu « ôteras au père l'envie d'avoir des petits. »

Le page s'en retourna en souriant, et le fils illustre de Sam lui demanda: « Que t'ont-elles dit, « que tu souris ainsi en ouvrant tes lèvres et en mon- « trant tes dents argentées ? » Il raconta au Pehlewan ce qu'il avait entendu, et la joie rajeunit le cœur du brave. Il dit au jeune homme au visage de lune: « Va, et dis à ces esclaves de rester un instant dans « le jardin, peut-être remporteront-elles avec leurs « roses des joyaux; il ne faut pas qu'elles retournent au « palais sans que je les charge secrètement d'un mes- « sage. » Il choisit dans son trésor de l'argent et de l'or, des joyaux, et cinq pièces de brocart précieux à sept couleurs, et ordonna qu'on les leur portât secrètement et sans en parler à personne. Les esclaves allèrent auprès des cinq jeunes filles au visage de

lune, porteurs de paroles pleines de chaleur, et chargés de pièces d'or et de trésors. Ils leur remirent l'or et les joyaux au nom de Zal le Pehlewan, et une des esclaves dit au messager au visage de lune: «Une parole ne restera jamais secrète si elle ne de- «meure pas entre deux personnes; entre trois, il n'y «a déjà plus de secret, et quatre, c'est une multitude. «O homme de sens et de bonnes intentions, dis «*à ton maître* qu'il se confie à moi s'il a un secret à «dire.» Les jeunes filles se dirent entre elles: «Le «lion est entré dans le filet; les vœux de Roudabeh et «ceux de Zal s'accomplissent; un sort heureux nous «a guidés.» Le trésorier aux yeux noirs qui, en cette affaire, était le confident de son maître, revint auprès du roi, et lui rapporta en secret toutes les paroles qu'il avait entendues de ces enchanteresses. Le roi alla vers le jardin de roses, et s'approcha des jeunes filles de Kaboul, et ces idoles de Tharaz au visage de Péri, aux joues de roses, s'avancèrent et l'adorèrent. Le roi leur fit des questions sur la taille et le visage de ce cyprès, sur son langage, sa mine, son intelligence et son esprit, *pour savoir* si elle était digne de lui. «Dites-moi tout, et gardez-vous de me «tromper. Si vous me dites la vérité, je vous com- «blerai d'honneur; mais si je soupçonne une seule «fausseté, je vous ferai jeter sous les pieds des élé- «phants.» Les joues des esclaves devinrent *rouges* comme la sandaraque, et elles baisèrent la terre

devant le roi. Une d'entre elles, plus jeune d'années, mais pleine d'éloquence et de cœur, répondit à Zal: « Jamais mère, parmi les grands, ne mettra au monde « un enfant ayant la mine et la taille de Zal, sa pureté « de cœur, sa sagesse et sa prudence; mais s'il y avait « un autre homme, ô vaillant cavalier, qui eût ta sta- « ture et ton bras de lion, Roudabeh au beau visage « serait votre égale à tous deux; c'est un cyprès ar- « genté rempli de couleurs et de parfums, une rose « et un jasmin de la tête aux pieds, c'est l'étoile du « Iémen au-dessus d'un cyprès; tu dirais que ses « traits versent du vin, et que toute sa chevelure est « d'ambre. Du dôme argenté de sa tête tombent jusqu'à « terre par dessus les roses *de ses joues* les lacets de « l'embuscade; sa tête est tissue de musc et d'ambre; « son corps est pétri de rubis et de joyaux; les bou- « cles et les tresses de ses cheveux sont comme une « cotte de mailles de musc; tu dirais qu'elles tombent « anneau sur anneau : on ne voit pas, à la Chine, « une idole semblable à elle; la lune et les Pléiades « lui rendent hommage. »

Le roi répondit avec chaleur à l'esclave, par des paroles douces, et d'une voix douce: « Dis-moi quel « moyen il y a de trouver un chemin vers elle, car « mon âme et mon cœur sont remplis d'amour pour « elle, et tout mon désir est de voir son visage. » L'esclave lui répondit: « Si tu le permets, nous allons « retourner au palais du cyprès, où nous mettrons en

« œuvre nos ruses, où nous ferons nos récits sur l'in-« telligence du Pehlewan, sur son aspect, sur sa « mine, sur son langage et sur son âme brillante : « nous ne cachons aucun mauvais dessein. Nous amè-« nerons la tête musquée de Roudabeh dans les filets, « et sa bouche sous la bouche du fils de Sam. Si le « héros veut se rendre, avec un lacet, devant le palais « et son toit élevé, et jeter un nœud autour d'un des « créneaux, le lion se réjouira de sa chasse à la « brebis. Regarde-la alors aussi longtemps qu'il te « plaira; ce que nous venons de dire te prépare une « grande joie. »

RETOUR DES ESCLAVES AUPRÈS DE ROUDABEH.

Les belles esclaves partirent, et Zal s'en retourna, mesurant la lenteur de cette nuit qui lui parut longue comme une année. Les belles arrivèrent à la porte du palais, tenant chacune en main deux branches de rosier. Le gardien de la porte les vit, et se mit à les gronder; ses paroles étaient dures, son cœur était serré : « Vous êtes hors du palais à une heure indue; « je m'étonne que vous sortiez. » Les idoles se pré-parèrent à lui répondre; elles trépignèrent, dans leur embarras, en disant : « Le jour d'aujourd'hui est un « jour comme les autres, et il n'y a pas de Div pervers « dans le jardin de roses. Le printemps est venu, « nous cueillons des roses dans le jardin, et cherchons « dans les champs des tiges de lavande. » Le gardien

répondit: « Il ne faut pas faire aujourd'hui ce que « vous faisiez quand Zal, le chef de l'armée, n'était « pas encore à Kaboul, et quand la terre n'était pas « encore couverte de ses tentes et de son armée. Ne « voyez-vous donc pas que le roi de Kaboul quitte à « cheval son palais dès l'aube du jour et qu'il passe « la journée à aller et venir pour voir Zal? car ils « sont grands amis. S'il vous voyait ainsi tenant des « roses à la main, il ne tarderait pas à vous abaisser « jusqu'à terre. » Les idoles de Tharaz entrèrent dans le palais, s'assirent à côté de la lune et lui dirent en secret: « Jamais nous n'avons vu un lion pareil à « lui; sa joue est comme la rose, son visage et ses « cheveux sont blancs. » Le cœur de Roudabeh s'enflamma d'amour dans l'espoir de voir son visage. *Les jeunes filles* étalèrent devant elles l'or et les joyaux, et Roudabeh leur fit des questions sur tout ce qu'elles avaient remarqué: « Qu'avez-vous fait avec le fils de « Sam? Vaut-il mieux le voir ou entendre parler de « sa gloire et de sa renommée? » Les cinq filles au visage de Péri ayant trouvé un endroit où elles pouvaient parler à Roudabeh, se hâtèrent de lui répondre: « Zal est le héros du monde entier; personne ne « l'égale en manières et en dignité. Cet homme, haut « comme un cyprès, a la grâce et la majesté d'un roi « des rois; il est plein de couleurs et de parfums; « c'est un arbre avec tronc et branches, un cavalier « mince de taille et large de poitrine; ses deux yeux

« sont comme des narcisses brillants, ses lèvres comme « du corail, ses joues comme du sang, ses mains et « ses bras comme les bras d'un lion mâle; il est pru- « dent, il a le cœur d'un Mobed et la dignité d'un « roi; les cheveux de sa tête sont entièrement blancs, « il n'a que ce défaut, et encore est-ce une beauté. « Les joues et les boucles des cheveux de ce Pehlewan « du monde sont comme des mailles d'argent cou- « vrant une rose pourprée. Tu dirais que cela devait « être ainsi, et que l'amour qu'il inspire n'augmen- « terait pas s'il en était autrement. Nous lui avons « donné la bonne nouvelle qu'il pourrait te voir, et « quand il s'en est retourné, son cœur était rempli « d'espoir. Maintenant prépare un moyen de recevoir « *cet* hôte, et donne-nous *le message* avec lequel nous « devons retourner auprès de lui. » Le cyprès répondit aux esclaves: « Naguère vos avis et vos paroles étaient « différents, et ce Zal, qui alors n'était que l'élève « d'un oiseau avec une tête de vieillard, un homme « décrépit, est devenu un homme aux joues de roses « pourprées, à la taille élevée, au beau visage et un « héros. Vous avez vanté devant lui mes traits, puis « vous avez demandé la récompense de vos paroles. » Elle dit et sourit d'une lèvre, et ses joues rougirent comme la fleur du grenadier; puis la reine des reines dit à une de ses esclaves: « Va ce soir et « porte-lui une bonne nouvelle; parle-lui et écoute « sa réponse; *dis-lui:* Ton vœu est exaucé, prépare-

« toi, viens voir une lune pleine de beauté. » L'esclave répondit à sa belle maîtresse : « Prépare les moyens « de réussir, car Dieu t'a accordé tout ce que tu dé- « sirais; puisse la fin de tout ceci être heureuse ! »

Roudabeh se mit en toute hâte à faire ses apprêts en les cachant à toute sa famille. Elle avait un palais comme le gai printemps, tout couvert de portraits de héros; elle le fit tendre de brocarts de la Chine, elle fit disposer les vases d'or, mêler du vin avec du musc et de l'ambre, et verser sur le sol des rubis et des émeraudes. *D'un côté* étaient des roses pourpres, des narcisses et des arghawans; de l'autre, des branches de jasmin et des fleurs de lis. Toutes les coupes étaient d'or et de turquoise, tous les mets trempés dans l'eau de rose transparente; et du palais de cette belle au visage de soleil s'élevait un parfum jusqu'au soleil.

ZAL VA VOIR ROUDABEH.

Lorsque le soleil brillant eut disparu, qu'on eut fermé la porte du palais et qu'on en eut retiré la clef, l'esclave se rendit auprès de Destan fils de Sam, et lui dit : « Tout est préparé, viens ! » Le prince se dirigea vers le palais, comme il convient à un homme qui cherche une épouse. La belle aux yeux noirs et aux joues de rose monta sur le toit, semblable à un cyprès surmonté de la pleine lune; et lorsque Destan, fils de Sam le cavalier, parut de loin, la fille

du roi ouvrit ses deux yeux et fit entendre sa voix : « Tu es le bienvenu, ô jeune homme, fils d'un « brave! puisse la grâce de Dieu reposer sur toi! « puisses-tu marcher sur la voûte des sphères célestes! « Que mon esclave ait le cœur en joie et en gaieté, « car tu es, de la tête aux pieds, tel qu'elle me l'a « dit. Tu es venu ainsi à pied de ton camp et tes « pieds royaux doivent être fatigués. »

Lorsque le prince entendit cette voix du haut du palais, il regarda et vit la belle au visage de soleil. Les créneaux étaient éclairés par ce joyau, et la terre était devenue comme un rubis par le reflet de ses joues. Il répondit : « O jeune fille au visage de lune! « que mes bénédictions et les grâces du ciel soient « sur toi! Que de fois, dans la nuit, les yeux dirigés « vers l'étoile du nord, j'ai prié Dieu le saint, de- « mandant que le maître du monde me laisse voir en « secret ton visage! Maintenant ta voix m'a rendu « heureux par ces douces paroles si doucement pro- « noncées. Cherche un moyen de réunion, car pour- « quoi resterions-nous, toi sur les créneaux, moi « dans la rue? » La belle au visage de Péri écouta les paroles du prince, et dénoua sur sa tête ses boucles noires comme la nuit; elle déroula un long lacet de ses tresses, et tel que tu n'aurais pu en tisser un pareil en musc. C'était boucle sur boucle, serpent sur serpent, fil sur fil, qui tombaient sur son cou. Elle fit descendre ces boucles du haut des

créneaux, et Zal dit en son âme : « Voilà un lacet « sans défaut ! » Ensuite Roudabeh cria du haut du mur : « O Pehlewan, fils d'un brave! maintenant « hâte-toi, hausse ta taille, étends ta poitrine de lion « et tes mains de roi; prends mes boucles noires par « le bout; il faut bien que je devienne lacet pour toi. » Zal regarda la belle au visage de lune et s'étonna de ces paroles; il couvrit de baisers le lacet de musc, de sorte que sa fiancée entendit le bruit de ses lèvres. Il répondit : « Ce ne serait pas juste. Puisse le soleil « ne jamais briller dans un jour où j'aurais levé la « main contre une femme folle *d'amour*, où j'aurais « frappé de la lance pointue un être dont le cœur est « brisé! » Il prit des mains de son esclave un lacet, y fit un nœud coulant, et le lança en haut sans prononcer un mot. La cime d'un créneau se trouva prise par le nœud du lacet, et Zal y monta d'un trait jusqu'en haut. Lorsqu'il fut assis sur le haut du mur, la belle au visage de Péri vint à lui et le salua; elle prit dans sa main la main de Destan, et ils s'en allèrent tous les deux comme en ivresse. *Roudabeh* descendit du haut du palais, tenant dans sa main la main de cette puissante branche du tronc royal. Ils allèrent vers l'appartement peint en or; ils entrèrent dans cette salle royale qui était un paradis orné, rempli de lumières, et les esclaves se tenaient debout devant la belle aux yeux noirs. Zal fut frappé d'étonnement en voyant le visage et la chevelure, la

grâce et la dignité de cette femme, parée de bracelets, de colliers et de boucles d'oreilles, et ornée de pièces d'or et de joyaux comme un jardin printanier. Les deux joues de Roudabeh étaient comme deux tulipes parmi des lis, et les boucles de ses cheveux flottaient les unes sur les autres. Zal, dans toute la dignité d'un roi des rois, s'assit à côté de la lune, pleine de majesté; une épée était suspendue sur sa poitrine, un diadème de rubis couvrait sa tête. Roudabeh ne pouvait se rassasier de sa vue et tenait sur lui ses deux yeux, *admirant* sa taille et ses bras, sa grâce et sa force, qui brisait un rocher sous sa massue, comme une branche d'épines, et la beauté de ce visage, qui vivifiait les âmes; plus elle le regardait, plus son cœur s'enflammait. Il ne cessa de la baiser et de l'embrasser et de s'enivrer. Y a-t-il un lion qui ne chasse pas l'onagre? Le roi dit à la belle au visage de lune : « O cyprès au sein argenté « et parfumé de musc! quand Minoutchehr entendra « cette aventure, il ne l'approuvera pas, et Sam fils « de Nériman entrera en colère; il lèvera la main et « bouillonnera *de colère* contre moi; mais je ne mets « aucun prix à ma vie et à mon corps; je les tiens « pour choses viles et me vêtirai sans peine du lin- « ceul. Ainsi je jure devant Dieu le seigneur, le dis- « pensateur de la justice, que jamais je ne manquerai « à ma foi envers toi. Je me présenterai devant Dieu « et l'invoquerai; je le prierai comme font les hommes

« dévoués à son culte, dans l'espoir qu'il éloignera « du cœur de Sam et du roi de la terre toute colère, « toute inimitié et toute haine. Le Créateur écoutera « mes paroles, et tu seras à la face du monde mon « épouse. » Roudabeh lui répondit : « Et moi de « même, je jure devant le maître de la foi et de la « religion, que nul ne sera mon seigneur (Dieu est « témoin de mes paroles), que Zal le Pehlewan du « monde, le maître de la couronne et du trésor, le « renommé, l'illustre.

A chaque moment leur amour allait en croissant, la raison les abandonna, la passion s'empara d'eux jusqu'à ce que le jour parût, et que le son du tambour s'élevât des tentes du roi. Alors le roi prit congé de cette lune, et fit de son corps la trame, et du sein de Roudabeh la chaîne, et les cils de leurs yeux se mouillèrent de larmes; ils adressèrent des reproches au soleil, disant : « O gloire du monde! en- « core un instant; n'arrive pas si subitement! » Zal jeta du haut du toit son lacet et descendit du palais de sa belle compagne.

ZAL CONSULTE LES MOBEDS AU SUJET DE ROUDABEH.

Aussitôt que le soleil brillant se fut levé au-dessus des montagnes, les braves de l'armée vinrent tous en foule, de grand matin, visiter le Pehlewan; de là ils s'en allèrent chacun suivant son chemin. Le prince envoya un messager avec l'ordre de cher-

cher les grands doués de sagesse; et lorsque le savant Destour, les Mobeds, les braves pleins de fierté et les hommes de naissance illustre furent arrivés auprès du Pehlewan pleins de joie, de prudence et d'intelligence, Destan fils de Sam commença à leur parler, le sourire sur les lèvres, le cœur plein de désirs. Il rendit d'abord hommage au maître du monde et réveilla de son sommeil l'âme des Mobeds en disant : « Notre cœur doit être rem« pli de la crainte du Dieu de la sainteté et de la « justice, et plein d'espérance en lui. Dieu est le « maître du soleil et de la lune, qui tournent *dans « le ciel;* c'est lui qui guide l'esprit dans la vraie « voie. Il faut le célébrer autant qu'il est possible, il « faut se tenir incliné devant lui nuit et jour. C'est « par lui que le monde subsiste et jouit du bonheur, « il est le distributeur de la justice dans les deux « mondes, c'est lui qui amène le printemps, l'été et « l'automne, et qui charge de fruits les treilles des « vignes; c'est lui qui accorde un temps au jeune « homme plein de beauté et au vieillard à l'aspect « grave. Personne ne peut se soustraire à ses ordres « et à sa volonté, et le pied de la fourmi ne peut « fouler la terre sans lui. Or il a voulu que le monde « ne puisse s'accroître que par couples, qu'un être « seul ne puisse rien produire. Aucun être n'est seul, « si ce n'est Dieu le créateur, qui n'a besoin ni de « compagnon, ni de compagne, ni d'ami. Tout ce

« qu'il a créé est créé par couples; c'est ainsi qu'il a « tout fait sortir du secret du néant. Reçois du ciel « sublime cet enseignement; l'univers entier est « ainsi fait. Le monde a été embelli par l'homme, « et toute chose précieuse n'acquiert sa valeur que « par lui; s'il n'y avait pas de couples dans le « monde, toutes les facultés *des êtres* resteraient « ignorées; de plus, nous n'avons jamais vu, suivant « la religion, qu'un jeune homme ait été sans épouse; « enfin quiconque est issu d'une race puissante res- « terait farouche s'il n'avait pas une compagne. Qu'y « a-t-il de plus beau qu'un héros dont le cœur est « réjoui par des enfants? et quand le temps de sa « mort arrive, il renaît dans ses fils; par eux son « nom subsiste dans le monde, et l'on dira : Voilà le « fils de Zal, qui était fils de Sam; il fera l'ornement « du trône et de la couronne; le nom du père a « passé, mais la fortune est demeurée au fils. Tout « ceci est applicable à moi; ce sont les roses et les « narcisses de mon jardin. Mon cœur est troublé, « la raison m'a quitté; dites ce qui peut guérir mon « mal. Je n'en ai parlé que lorsque ma passion est « devenue grande et que mon cerveau et ma raison « en ont souffert. Tout le palais de Mihrab est *le* « *siége* de mon amour, et son pays est pour moi « comme les sphères du ciel. Mon cœur est épris de « la fille de Sindokht. Que dites-vous? Sam sera-t-il « content? Que dites-vous? Le roi Minoutchehr en

« sera-t-il joyeux? Y verra-t-il une fantaisie de jeu-
« nesse ou un crime? Tous, grands et petits, quand
« ils cherchent une compagne, ne font que se tour-
« ner vers ce que la foi et la coutume exigent. Aucun
« homme de sens ne niera que ce ne soit un devoir
« religieux et non une chose dont on doive rougir.
« Qu'en dit maintenant le Mobed prévoyant? qu'en
« disent les sages? » Les Mobeds et les grands tenaient leurs lèvres fermées et la parole était enchaînée sur la langue des sages; car Zohak était le grand-père de Mihrab, et le cœur du roi était plein de colère contre eux. Nul n'osa parler ouvertement, car on n'a jamais vu le miel mêlé au poison. Zal n'entendant aucune réponse, se fâcha et s'y prit d'une autre manière : « Je sais, *dit-il*, que vous me blâmerez si vous
« examinez ce que j'ai fait; mais quiconque veut
« faire sa volonté est destiné à encourir beaucoup de
« blâme. Si vous voulez me guider dans cette affaire,
« et aviser aux moyens de me délivrer de cette
« chaîne, je ferai pour vous dans le monde, quand
« il s'agira de bonté, de bienfaits, de justice, ce que
« jamais les grands n'ont fait pour les petits, et
« jamais je ne vous accablerai de malheur. » Tous les Mobeds s'empressèrent de lui répondre, tous lui souhaitèrent le repos et l'accomplissement de ses vœux en disant : « Nous sommes tous tes esclaves, et
« notre étonnement ne nous a point abattus. Qui
« peut être abaissé ou relevé par une chose pareille?

« L'honneur du roi ne peut souffrir par une femme. « Mihrab, quoiqu'il ne soit pas ton égal en rang, « est puissant et brave, et n'est pas de petite importance; et quoiqu'il soit un rejeton de la race du « dragon, il n'en est pas moins roi des Arabes. Il « faut que tu envoies une lettre au Pehlewan telle « que tu sais *en écrire* avec ton âme brillante. Tu as « plus de sens que nous, et ton esprit et ton intelligence sont plus remplis de pensées. Sam écrira « peut-être alors une lettre au roi pour découvrir ses « intentions, et Minoutchehr ne s'écartera pas des « avis de Sam le cavalier, et ainsi cette chose si difficile deviendra facile. »

ZAL ÉCRIT À SAM POUR LUI EXPOSER SA POSITION.

Zal appela un scribe; son cœur était plein, et il s'épancha tout entier. Il fit écrire à Sam une lettre pleine de bonnes nouvelles, de saluts et de messages. D'abord il s'étendit, dans sa lettre, sur les louanges « du distributeur de la justice, qui a créé le monde, « qui donne la joie et la force, qui est le maître de « l'étoile du matin, de Mars et du soleil, maître de « l'existence et maître du néant, le Dieu unique, dont « nous sommes tous les esclaves. Que ses bénédictions reposent sur Sam fils de Nériman, maître de « la massue, de l'épée et du casque; qui fait bondir « son cheval noir au jour de la poussière, qui nourrit « les vautours au jour du combat, qui fait redoubler

« le vent du champ de bataille et pleuvoir le sang « du nuage noir, qui demande des couronnes et des « ceintures d'or, qui place les rois sur leurs trônes « d'or, qui par sa bravoure acquiert une gloire infinie, « à qui ses prouesses font porter haut la tête. Au jour « du combat, il n'y a et il n'y aura pas de cavalier « comparable à Sam fils de Nériman. Je suis devant « lui comme un esclave; mon âme et mon cœur sont « remplis d'amour pour lui. Je suis né de ma mère « tel qu'il m'a vu, et depuis ce temps le ciel n'a amené « sur moi que des injustices. Mon père était vêtu mol« lement d'étoffes de castor et de soie, et moi je fus « porté par le Simurgh sur les montagnes de l'Hin« dostan, où ma seule prière était qu'il m'apportât « de la proie et qu'il me comptât parmi ses petits. « Ma peau était brûlée par le vent, et de temps en « temps la poussière me couvrait les yeux. On m'ap« pelait le fils de Sam, mais Sam était assis sur un « trône et moi dans un nid. Puisque les décrets de « Dieu l'avaient ainsi ordonné, j'ai été obligé de mar« cher dans cette voie. Personne ne peut échapper à « la volonté de Dieu, quand même il volerait et s'é« lèverait dans les airs; quand même, dans sa bra« voure, il broierait de ses dents le fer des lances, « et que la peau du lion se fendrait à sa voix; il faudra « qu'il se soumette aux ordres de Dieu, quand même « ses dents seraient des enclumes. Il m'est arrivé une « chose qui me brise le cœur, et qu'il m'est impos-

« sible d'approuver à la face du peuple; mais si mon « père, qui est un brave et un dragon courageux, « veut exaucer la prière de son serviteur, tout ira bien. « Mon cœur s'est enflammé d'amour pour la fille de « Mihrab, j'ai été dévoré comme d'un feu ardent. Les « astres sont mes compagnons dans la nuit sombre, « et mon état est tel que mon sein ressemble *aux flots* « de la mer. Je suis hors de moi par cette grande « douleur, et tout le peuple pleure sur moi. Quoique « mon cœur ait tant souffert par l'injustice, je ne veux « pourtant rien faire que par tes ordres. Qu'ordon- « nes-tu maintenant, ô Pehlewan du monde? Délivre « mon âme de cette douleur et de cette angoisse! Le « roi a entendu cette parole du Mobed, qu'un joyau « sortira de l'obscurité; il ne peut se dégager de son « serment, et j'espère qu'il consentira que je fasse ma « femme de la fille de Mihrab, selon le droit, la cou- « tume et la foi. Mon père se rappellera que lorsque « Dieu, le maître du monde, m'a rendu à lui en me « ramenant du mont Alborz, il a promis devant le « peuple que jamais il ne s'opposerait à un désir de « mon âme. Maintenant tu connais le désir auquel « mon cœur est enchaîné. »

Un cavalier semblable à Adergueschasp partit de Kaboul avec trois chevaux pour aller auprès de Sam. Zal lui donna ses ordres et lui dit : « Si l'un de tes « chevaux tombe, tu ne te permettras pas un instant « de repos, tu sauteras sur un autre, et tu continueras

« de courir ainsi jusqu'à ce que tu sois en présence « du héros. » Le messager partit, rapide comme le vent, et sous lui son cheval était *comme* de l'acier. Lorsqu'il fut arrivé près du pays des Kerguesars, le Sipehbed qui faisait le tour d'une montagne, lançant des guépards, chassant les bêtes fauves, l'aperçut de loin et dit à ses compagnons, à ses guerriers pleins d'expérience : « Voilà un messager de Kaboul monté « sur un cheval du Zaboulistan ; il est certainement « envoyé par Zal, et nous allons lui demander avant « tout des nouvelles de Destan, de l'Iran et du roi. » Dans ce moment, le cavalier arriva près de lui, tenant dans sa main la lettre de Zal. Il descendit de cheval, baisa la terre et invoqua maintes fois la grâce de Dieu sur le prince. Sam s'informa de sa santé en prenant la lettre de ses mains, et l'envoyé lui remit le message qu'il avait pour lui. Le prince détacha le lien de la lettre et descendit du sommet de la haute montagne. Ayant lu toutes les paroles de Zal, il pâlit aussitôt et demeura troublé ; il n'approuva pas la passion de son fils ; il avait espéré que son naturel serait tout différent. Il répondit : « Maintenant apparaît tout « ce que sa nature devait produire. Quand on a été « élevé par un oiseau sauvage, on demande au sort « l'accomplissement de désirs pareils. » Étant retourné de la chasse dans sa demeure, il réfléchit longtemps en se disant : « Si je lui dis : Cela ne se peut pas, ne « fais pas naître la discorde, tourne-toi vers la sa-

« gesse, alors je m'avilis devant Dieu et devant les « hommes par mon manque de parole; et si je dis : « C'est bien! ton désir est juste, satisfais la passion « de ton cœur, alors quelle race naîtra de ce nourris- « son de l'oiseau et de cette fille du Div? » Sa tête s'appesantit des soucis de son cœur; il se coucha, mais il ne trouva pas de repos. Plus une chose est difficile pour l'esclave *de Dieu*, plus son corps en est brisé et plus son âme est en angoisse, plus cette chose devient facile inopinément aussitôt que Dieu le créateur l'ordonne.

SAM CONSULTE LES MOBEDS RELATIVEMENT À ZAL.

Aussitôt qu'il se fut levé, il tint une assemblée de Mobeds et de sages; il raconta tout aux astrologues et leur demanda : « Comment cette aventure finira- « t-elle? Si je mêle deux éléments tels que le feu « et l'eau, il en résultera un malheur, une chose « semblable à la lutte qui aura lieu entre Feridoun « et Zohak au jour du jugement. Cherchez dans les « astres et donnez-moi votre décision; placez la pointe « du roseau sur les signes du ciel qui accordent le « bonheur. » Les astrologues employèrent une longue journée à rechercher le secret du ciel. Ils le trouvèrent et revinrent en souriant, se présentèrent, joyeux de leur bonne fortune, devant Sam fils de Nériman, et *l'un d'eux* dit : « O héros à la ceinture d'or! j'ai de « bonnes nouvelles à t'apprendre sur la fille de Mihrab

« et sur Zal, qui seront deux époux illustres. Ce couple « vertueux aura un fils pareil à un éléphant de guerre « qui se ceindra bravement, soumettra les hommes « par l'épée et placera le trône du roi au-dessus des « nuages; il déracinera de terre le pied des méchants, « et ne leur laissera dans le monde aucun refuge; il « n'épargnera ni les Segsars ni le Mazenderan, et pu- « rifiera la terre avec sa lourde massue. Par lui tous « les maux accableront le Touran, et toutes les pros- « pérités se répandront sur l'Iran. Il rendra le som- « meil aux malheureux, il fermera la porte de la dis- « corde et la voie du mal. Les Iraniens mettront leur « espérance en lui, et le Pehlewan aura de lui de « bonnes et joyeuses nouvelles. Son cheval bondira « dans le combat, et, assis sur son dos, il foulera sous « ses pieds la face du tigre féroce. L'empire sera heu- « reux pendant qu'il vivra, et le monde honorera son « nom comme celui d'un roi. Roum et l'Hindostan et « le pays d'Iran graveront son nom sur leurs sceaux. »

Le roi entendit ces paroles des astrologues; il sourit et agréa leur hommage, et leur donna de l'or et de l'argent sans mesure, car ils lui rendaient le repos au moment de son angoisse; puis il appela le messager de Zal, et lui parla longuement, disant : « Porte à Zal des paroles tendres et dis-lui : Ta pas- « sion est insensée; mais puisque je t'ai donné jadis « une promesse, il ne me sied pas de chercher un « prétexte pour ne pas faire ce qui est juste. Demain

« matin je quitterai ce champ de bataille pour con-« duire mon armée dans le pays d'Iran, *où je saurai* « ce que le roi ordonnera et ce que le maître décidera « sur ton désir. » Il donna à l'envoyé des pièces d'argent et lui dit : « Pars et ne te repose pas un instant; » puis il le congédia et se mit en route lui-même, et l'armée et son chef se réjouissaient de ce qui était arrivé. Il fit prendre mille hommes parmi les Kerguesars, que l'on traînait avec mépris après l'armée, en les faisant marcher à pied. Quand la moitié de la nuit obscure fut passée, le bruit des cavaliers s'éleva sur la plaine, et les timbales et les trompettes se firent entendre dans la cour des tentes du roi. Sam se mit en marche vers l'Iran et conduisit son armée à Dehistan.

Le messager s'en retourna vers Zal, *joyeux* de son bonheur et du sort fortuné qui l'avait guidé. Arrivé auprès de Zal, il lui rapporta le message de Sam et lui dit tout ce qui concernait cette affaire. Zal rendit grâce au Créateur de ce bonheur et de son heureux destin; il donna aux pauvres de l'or et de l'argent, il fut gracieux envers tous les siens; il appela les bénédictions de Dieu sur Sam et sur le porteur de ce bon message. Pendant la nuit il ne dormait pas; pendant le jour il ne se reposait pas, il ne buvait pas de vin, il ne mandait pas les chanteurs; son cœur était rempli de passion pour sa fiancée, et il ne parlait que de Roudabeh.

SINDOKHT APPREND CE QUE ROUDABEH AVAIT FAIT.

Il y avait une femme anx paroles douces qui servait d'entremetteuse entre Zal et le cyprès; elle portait les messages de Roudabeh au Pehlewan, et ceux de Zal à Roudabeh à l'âme brillante. Destan la fit appeler, lui raconta tout ce qu'il avait appris et lui dit : «Va auprès de Roudabeh et dis-lui : O nouvelle «lune au cœur pur! quand une affaire est devenue «étroite et difficile, on trouve bientôt une clef pour «l'élargir. Le messager que j'ai envoyé auprès de «Sam est revenu joyeux et avec de bonnes nouvelles. «Sam a beaucoup parlé et écouté et débattu, et à la «fin il a consenti.»

Zal remit en toute hâte à la femme la réponse *de Sam* à sa lettre, et elle partit emportant la lettre et courant vers Roudabeh rapide comme le vent, et lui donna nouvelle de cette grande joie. Roudabeh au visage de Péri versa des pièces d'argent sur la femme et la fit asseoir sur un siége orné d'or; puis elle donna à son émissaire, pour cette bonne nouvelle, un vêtement complet; ensuite elle apporta une tiare blanche dont l'étoffe ne se voyait pas, tant elle était couverte de rubis et d'or, et l'or même ne paraissait pas sous les pierres précieuses. *Elle apporta* encore une belle bague de grand prix brillante comme Jupiter dans le ciel, et envoya *ces deux présents* à Destan

fils de Sam, avec maint salut et maint message. La femme quitta la chambre de Roudabeh et arriva dans la grande salle; mais Sindokht la guettait, et, la voyant, dit à haute voix : «D'où viens-tu? réponds «à toutes mes questions et ne cherche pas à me «mentir. De temps en temps tu passes devant moi, «tu entres dans cette chambre sans me regarder, et «mon cœur a conçu des soupçons sur ton compte. «Ne veux-tu pas dire si tu es la corde ou l'arc?» La femme eut peur; son visage devint comme la sandaraque; elle tremblait et baisa la terre devant Sindokht en disant : «Je suis une pauvre femme qui «gagne son pain comme elle peut. Je vais dans les «maisons des grands, où l'un m'achète des vêtements «et l'autre des joyaux. Roudabeh qui demeure dans «cette chambre, a désiré des ornements et m'a de-«mandé aussi de belles pierreries. Je lui ai apporté «une tiare ornée d'or et un bracelet de pierres fines «digne d'un roi.» Sindokht lui dit : «Montre-les-«moi, et apaise ainsi ma colère.» La femme lui ré-pondit : «J'ai apporté ces deux objets à Roudabeh, «et elle veut maintenant que je lui en apporte da-«vantage.» Sindokht dit : «Montre-moi le prix que «tu en as reçu, et délivre-moi des soupçons qui «pèsent sur mon cœur.» La femme répondit : «Rou-«dabeh m'a dit qu'elle me payerait demain, n'exige «pas que je montre le prix avant que je le reçoive.» Sindokht savait bien que ces paroles étaient men-

songères, et elle était déterminée à lutter avec cette femme; elle s'approcha et examina de force les manches de sa robe, et le mensonge et la tromperie parurent à l'instant. Quand Sindokht vit ces vêtements magnifiques et ces ornements *brodés* de la main de Roudabeh, elle s'irrita, saisit la femme par les cheveux et la jeta le visage contre terre. Elle était en colère contre cette femme et la traîna par terre comme une chose vile; puis elle la laissa tomber et la lia, la foula aux pieds et la battit avec la main. De là elle courut dans l'intérieur du palais avec un visage sombre, et pleine de douleur, de soucis et de colère. Elle ferma la porte derrière elle; ses soupçons l'avaient rendue comme insensée. Elle manda sa fille devant elle, se frappa le visage de ses mains, et les larmes inondèrent ses joues jusqu'à les rendre luisantes, puis elle dit à Roudabeh : « O lune de noble « race! pourquoi as-tu préféré un abîme au trône? « Qu'y a-t-il dans le monde, en fait de bonne con- « duite, que je ne t'aie pas enseigné en public et en « secret? Pourquoi fais-tu ce qui est mal? O ma fille « au visage de lune! dis à ta mère tous tes secrets. « De la part de qui vient cette femme? Pourquoi « vient-elle chez toi? De quoi s'agit-il? et qui est « l'homme à qui sont destinées cette belle tiare et « cette bague? Le trésor de la puissante couronne des « Arabes nous a attiré beaucoup de bonheur et beau- « coup de maux. Veux-tu donc livrer ainsi ton nom

«au vent? Quelle mère a jamais mis au monde une «fille comme toi?»

Roudabeh baissa les yeux, regarda ses pieds, et resta toute honteuse devant sa mère; elle versa des larmes d'amour, elle baigna ses joues du sang de ses yeux; puis elle dit à sa mère: «O ma sage mère! «l'amour fait de mon âme sa proie. Plût à Dieu que «ma mère ne m'eût jamais mise au monde! alors je «n'aurais fait ni le bien ni le mal. Le roi de Zaboulistan s'est arrêté à Kaboul, et c'est ainsi que son «amour m'a placée sur un siége de feu, et le monde «est devenu si étroit pour mon cœur, que je me suis «consumée dans cette flamme ouvertement et en «secret. Je ne peux vivre sans voir son visage; le «monde ne vaut pas pour moi un seul de ses cheveux. Sache qu'il m'a vue et qu'il s'est assis à côté «de moi, et que nous avons joint nos mains avec «une promesse solennelle. Mais nous n'avons fait que «nous regarder, et Zal n'a pas attisé entre lui et moi «la flamme de la passion. Un messager est allé auprès du puissant Sam, qui a répondu à Zal le «vaillant. Sam s'est tourmenté pendant un temps et «a été affligé; mais *à la fin* il a donné et entendu des «paroles convenables. Il a comblé de présents le «messager, et je connais toute la réponse de Sam «par cette femme à qui tu as arraché les cheveux, «que tu as renversée et traînée par terre; elle est la «messagère qui m'a apporté la lettre, et le vêtement «*que tu as trouvé* était ma réponse.»

Sindokht resta confondue par ce discours, mais elle trouva bon que Zal devînt l'époux de sa fille. Elle répondit : « Ce n'est pas peu de chose; il n'y a « personne parmi les nobles, qu'on puisse comparer « à Destan. Il est puissant, il est le fils du Pehlewan « du monde; il a un nom glorieux, de la prudence « et une âme brillante; il possède toutes les vertus « et n'a qu'un seul défaut, mais un défaut tel qu'il « éclipse tous ses avantages : *car* le roi d'Iran sera « fâché de cette affaire et fera voler la poussière de « Kaboul jusqu'au soleil. Il ne voudra pas que quel-« qu'un de notre race mette le pied à l'étrier. »

Sindokht délia la femme et lui parla avec douceur, lui témoignant qu'elle l'avait méconnue ; elle lui dit : « O femme pleine de prudence! agis toujours comme « tu as agi et ne délie pas ta langue. Ne laisse jamais « passer une parole par tes lèvres, et porte ton « secret sous la terre. » Sindokht s'assura que sa fille était tellement séparée du monde, qu'elle ne pouvait recevoir les conseils de personne; puis elle alla se coucher dévorée par ses soucis; tu aurais dit que sa peau se fendait sur son corps.

MIHRAB APPREND L'AVENTURE DE SA FILLE.

Mihrab revint de la cour tout joyeux, car Zal avait beaucoup parlé de lui. Il trouva la noble Sindokht couchée, les joues pâles, le cœur agité. Il lui demanda : « Qu'as-tu vu? dis-le-moi. Les deux feuilles

« de roses de ton visage, pourquoi ont-elles pâli? » Elle répondit à Mihrab : « J'ai pensé longuement à ce « palais, que nous habitons, à ces richesses, à ces « chevaux arabes caparaçonnés, à nos trésors, à ce « jardin, à ces amis qui font le bonheur de notre « cœur, à ces esclaves dévoués au roi, à ce parc, à « cette résidence royale, à la beauté de notre cyprès « élancé, à notre grand nom, à notre sagesse et à « notre prudence. Malgré notre splendeur et notre « loyauté, *tout ceci* doit peu à peu disparaître; il « faudra, contre notre gré, l'abandonner à l'ennemi, « et considérer comme du vent toutes nos peines. « Notre part de tout cela ne sera qu'une bière étroite. « Nous avons planté un arbre dont le fruit est du poi- « son pour nous, nous nous sommes fatigués à l'ar- « roser; nous avons suspendu *à ses branches* notre « couronne et nos trésors; et lorsqu'il s'est élevé jus- « qu'au soleil et qu'il est devenu grand, sa cime, qui « répandait de l'ombre, a été jetée par terre. Voilà « notre fin et notre terme, et je ne sais où se trouvera « du repos pour nous. »

Mihrab répondit à Sindokht : « Tu dis cette parole « *comme si elle était* nouvelle, mais ce qui est vieux ne « peut redevenir nouveau. Ce monde fugitif est ainsi « fait, que l'un y est malheureux et l'autre plein de « santé, que l'un y entre et que l'autre en sort. As-tu « connu quelqu'un que la voûte du ciel ne doive pas « écraser? Se livrer à l'angoisse ne remédie pas aux

« soucis, et l'on ne peut lutter en cela contre Dieu « le juste. »

Sindokht lui répondit : « Les paroles que j'ai prononcées mettront les hommes de sens droit sur une « voie nouvelle. Comment pourrais-je te cacher ce « secret et ces affaires si importantes? Un Mobed sage « et bienheureux a conté à son fils l'histoire d'un « arbre, de même j'ai fait ce conte, pour que le roi « avec sa haute intelligence prête attention à mes paroles. » Sindokht baissa la tête, inclina sa stature de cyprès et baigna de larmes ses joues de rose, disant : « Nous avons besoin, ô homme plein de prudence, que le ciel ne tourne pas ainsi sur nous. « Sache que le fils de Sam a tendu en secret des « piéges de toute espèce à Roudabeh, qu'il a détourné « de sa voie le cœur pur de ta fille, et qu'il faut « penser à un moyen *de salut*. Je lui ai donné des « conseils, mais sans succès; je vois que son cœur est « troublé et que ses deux joues ont pâli. »

Mihrab l'entendit, se leva et mit la main sur la garde de son épée. Son corps tremblait, sa joue devenait bleue, son cœur plein de sang, sa bouche pleine de soupirs. Il dit : « Je vais à l'instant verser « sur la terre le sang de Roudabeh. » Sindokht voyant cela, sauta sur ses pieds, mit ses deux mains autour de la taille de Mihrab comme une ceinture, et lui dit : « Écoute maintenant une parole de ton esclave; « fais attention un instant; ensuite tu feras ce que

« tu croiras devoir faire, tu iras où ton cœur te guidera. »

Mihrab se détourna et la repoussa de la main; il jeta un cri comme un éléphant furieux, disant: « Lorsqu'il me naquit une fille, j'aurais dû sur-le-champ lui trancher la tête; je ne l'ai pas fait, je n'ai pas suivi la voie de mes pères, et voilà ce qu'elle trame contre moi. Un fils qui sort de la voie de ses pères, ne sera pas, parmi les braves, réputé fils de son père. Un tigre a dit là-dessus, dans un moment où sa griffe était prête pour le combat : J'aime le carnage, et mon père avait hérité le même penchant de mon grand-père. Il faut que le fils porte le sceau de son père; serait-il juste qu'il restât au-dessous de lui en valeur? D'un côté je crains pour ma vie, de l'autre j'ai mon honneur à soutenir. Pourquoi veux-tu m'empêcher de faire la guerre? Si le héros Sam et le roi Minoutchehr remportent la victoire sur moi, la fumée de Kaboul montera vers le soleil, et il ne restera dans ce pays ni semis ni moisson. » Sindokht lui répondit : « O Pehlewan! ne laisse pas aller, sur ce point, ta langue à des paroles irréfléchies, car Sam a été instruit de cette affaire. Ne livre pas ainsi ton cœur à l'inquiétude et à la terreur. Sam est revenu à cause de cela du pays des Kerguesars, c'est une affaire qui est devenue publique et qui n'est plus un secret. »

Mihrab lui répondit : « O femme au visage de lune,

«ne me dis pas de mensonges. Quel homme sensé «pourra croire que le vent obéisse à la poussière? Je «ne m'affligerai point de ce qui est arrivé, si tu as «trouvé une garantie contre le malheur. Il ne saurait «y avoir parmi les grands et les petits un meilleur «gendre que Zal; et qui, depuis Ahwaz jusqu'à Kan-«dahar, ne serait avide de l'alliance de Sam?» Sindokht lui dit : «O homme plein de fierté! puissé-je «n'avoir jamais besoin de mentir! Ce qui te nuirait «me nuirait évidemment, et je suis liée à ton cœur «affligé. Il en est ainsi, et voilà ce qui a pesé sur mon «cœur, car le même soupçon m'est venu dès le com-«mencement. C'est pour cela que tu m'as vue si triste, «abandonnée au chagrin sur ma couche, la joie en-«tièrement bannie de mon cœur. Mais si ce mariage «se faisait, ce ne serait pas une chose si étrange, «qu'il fallût en avoir tant d'inquiétude. Feridoun «devint roi à l'aide de Serv, maître du Iemen, et «Destan, qui désire la possession du monde, prend «la même route; car c'est par le *mélange du* feu et «de l'eau, du vent et de la terre que la sombre face «du monde devient brillante.» Puis elle lui remit la réponse de Sam à la lettre *de Zal*, et lui dit : «Ré-«jouis-toi de ce que tes vœux seront accomplis. «Chaque fois qu'un étranger entre dans ta famille, «la face de ton ennemi devient sombre.» Mihrab prêta l'oreille à Sindokht, le cœur plein de rancune, la tête remplie d'agitation. Il ordonna à Sindokht

de faire lever Roudabeh et de l'amener auprès de lui; mais Sindokht eut peur que cet homme au cœur de lion ne la mît à mort, et lui répondit : «Je de-«mande avant tout que tu me jures de me la rendre «saine et sauve, et de ne pas priver le Kaboul de «ce jardin de roses, semblable au sublime paradis.» Elle le força de jurer un grand serment, et parvint, par son art, à purifier le cœur de Mihrab de sa colère. Le roi illustre promit à Sindokht qu'il ne ferait aucun mal à Roudabeh, en ajoutant : «Mais consi-«dère que le roi de la terre sera plein de colère «contre nous à cause de ce qui s'est passé.» Sindokht, sur ces paroles, baissa la tête devant lui et frappa la terre de son front; puis elle entra chez sa fille, les lèvres pleines de sourire, et montrant ses joues semblables au jour au-dessous de *ses cheveux semblables à* la nuit. Elle lui donna de bonnes nouvelles, disant : «Le tigre féroce retire sa griffe de «dessus l'onagre sauvage. Maintenant hâte-toi de «préparer tes ornements, et pars, va auprès de ton «père et lamente-toi dans ta détresse.» Roudabeh lui répondit : «Qu'est-ce que des ornements, qu'est-«ce qu'une chose sans valeur à la place d'un trésor? «Le fils de Sam est le fiancé de mon âme, pour-«quoi cacher ce qui est évident?» Elle se rendit auprès de son père, belle comme le soleil qui se lève et qui est tout noyé dans les rubis et dans l'or. Son père resta étonné à sa vue et appela sur elle plu-

sieurs fois la grâce de Dieu. C'était un paradis orné, beau comme le soleil brillant au gai printemps. Mihrab lui dit : « O toi, dont le cerveau est vide de « raison, qui parmi les hommes de sens pourrait « tolérer qu'une Péri s'alliât à un Ahriman? Périsse « plutôt ma couronne et mon sceau! Si un enchan- « teur de serpents du désert de Kahtan devenait « Mage, il faudrait le tuer avec une flèche. » Lorsque Roudabeh entendit les paroles de son père, son cœur se remplit de sang, et sa joue devint pourpre; elle baissa ses sourcils noirs sur ses yeux sombres, et n'osa respirer, *pendant que* son père, le cœur plein de colère et la tête pleine de l'ardeur des combats, poussait des cris comme un tigre. Sa fille retourna dans son appartement, le cœur brisé, ses joues de safran colorées par le sang; et tous les deux, la lune au cœur brisé, et le roi, se réfugièrent en Dieu.

MINOUTCHEHR APPREND L'AVENTURE DE ZAL ET DE ROUDABEH.

Après cela le puissant roi eut nouvelle de Destan, de Mihrab et du vaillant Sam, de l'alliance avec Mihrab, de l'amour de Zal et des deux amants de race si noble et si inégale. On convoqua de tous côtés les Mobeds devant le roi du monde qui portait haut la tête. Il dit aux sages : « Cet événement « nous amènera des jours terribles. De même que « ma sagesse et mes combats ont arraché l'Iran des

« griffes des lions et des tigres, de même Feridoun « a délivré la terre de Zohak; mais je crains qu'un « rejeton de cette race ne recommence à pousser. Il « ne faut pas que par notre négligence l'amour de « Zal élève jusqu'à sa hauteur cette branche abattue. « Si par l'union de la fille de Mihrab et du fils de « Sam il sortait du fourreau une épée tranchante, *cet* « *enfant* serait d'un côté issu d'une race étrangère à « la nôtre, et ressemblerait à un remède mêlé avec « du poison; et si le côté de sa mère devenait le plus « fort, sa tête se remplirait de mauvais discours, il « jetterait l'Iran dans les dissensions et dans les « malheurs, espérant recouvrer la couronne et le « trésor. Maintenant quelle réponse me ferez-vous? « Tâchez de me donner un conseil qui porte bon- « heur. » Tous les Mobeds invoquèrent la grâce de Dieu sur lui, en disant : « O roi à la foi pure, tu « as plus de sagesse que nous, et plus de pouvoir de « faire ce qui convient. Fais ce que la raison exige, elle « commande même au cœur du dragon. » Le glorieux roi ayant entendu leur réponse, chercha un moyen de mener à fin cette affaire.

Il manda auprès de lui Newder avec ses nobles et ses grands, et lui dit : « Va auprès de Sam le cava- « lier, demande-lui quelle a été sa fortune dans la « guerre; et quand tu seras satisfait là-dessus, dis-lui « de se diriger de notre côté et de ne retourner dans « son palais qu'après m'avoir vu. » Newder quitta son

père et se dirigea sans délai vers le Pehlewan, et Sam ayant reçu cette nouvelle alla au-devant du fils du Keïanide. Tous ses braves l'accompagnèrent avec des éléphants de guerre et des tambours. Bientôt les grands et le glorieux Newder arrivèrent auprès de Sam le cavalier, et les nobles et puissants guerriers s'adressèrent mutuellement des questions; Newder s'acquitta du message de son père, et Sam se réjouit de le voir et lui répondit : « J'obéirai, et la vue du roi « sera une fête pour mon âme. » Ce jour-là ils furent les hôtes de Sam, qui était joyeux de cette rencontre. On dressa des tables, on saisit les coupes, on porta d'abord la santé de Minoutchehr, puis celle de Newder, de Sam et de tous les grands, *ensuite* ils parlèrent *de l'état* de toutes les provinces. La nuit entière se passa dans la joie, et lorsque le soleil brillant eut dissipé les ténèbres, le bruit des tambours s'éleva devant le portail, les dromadaires rapides élevèrent leurs têtes, et les braves se mirent en marche vers la cour du roi Minoutchehr, conformément à ses ordres.

Aussitôt que le roi en eut nouvelle, il prépara la grande salle du palais impérial. Un bruit s'éleva de Sari et d'Amol comme le bruit de la mer qui se soulève en fureur. Alors les braves s'avancèrent, armés de javelots, de cuirasses et de lourdes lances, formant une armée qui allait d'une montagne à l'autre, et serrant l'un contre l'autre leurs boucliers couverts

de tissus jaunes et rouges, avec des timbales, des trompettes et des cymbales d'airain, avec des chevaux arabes et des éléphants portant les trésors. Ainsi s'avançait toute l'armée du roi à la rencontre de Sam avec des étendards et des tambours.

SAM VIENT VOIR MINOUTCHEHR.

Arrivé près de la cour, Sam descendit de cheval, et le roi ordonna qu'on l'admît. Aussitôt qu'il aperçut le roi du monde, Sam baisa la terre et s'avança vers lui. Minoutchehr se leva de son trône d'ivoire, portant sur la tête une couronne de rubis brillants. Il fit asseoir Sam sur le trône à côté de lui, et le reçut gracieusement comme il le méritait. Il lui fit maintes questions sur les Kerguesars pleins de bravoure, et sur les Divs courageux du Mazenderan, en le plaignant *de ses fatigues;* et Sam lui raconta tout ce qui s'était passé, disant : « O roi! puisses-tu « être à jamais heureux! puisse l'inimitié des méchants « ne jamais atteindre ta vie! Je suis allé dans le pays « de ces Divs courageux, que dis-je des Divs? Ce sont « des lions avides de combats, plus rapides que des « chevaux arabes, plus braves que les braves de l'Iran. « Le peuple que l'on appelle Segsars, et que l'on « prendrait pour des tigres féroces, lorsqu'il eut nou- « velle de moi, et qu'il fut effrayé des bruits *de mon « arrivée*, éleva un grand cri dans ses villes, et en sor- « tit en masse. C'était une armée immense couvrant

« tout l'espace de montagne en montagne, de sorte « que le jour brillant disparut sous la poussière. Ils « s'avancèrent vers moi avides de combats, ils vinrent « en confusion et en toute hâte. La peur se manifesta « dans mon armée, et je ne savais comment y remé- « dier. *Je reconnus* alors que tout reposait sur moi, et « je poussai des cris contre l'armée des ennemis. « J'élevais cette massue du poids de cent mans [1], je « lançais mon cheval de fer. J'allais broyant leurs « cervelles et étourdissant leurs têtes par la peur que « je leur inspirais. Un petit-fils du terrible Selm, *qui* « *avait été* le maître du monde, vint à moi semblable « à un loup. Cet ambitieux s'appelait Karkoui, c'était « un haut cyprès de bel aspect. Il descendait, par sa « mère, de la race de Zohak, et les têtes des braves « étaient devant lui comme de la poussière. Son armée « était nombreuse comme les fourmis et les saute- « relles, et l'on ne distinguait plus ni plaine, ni mon- « tagne, ni marais. Lorsque la poussière de cette « grande armée s'éleva, les joues de nos braves pâ- « lirent. Je saisis ma massue qui tue d'un seul coup, « et je devançai mon armée. Je poussai des cris du

[1] Le *man* est un poids commun à la Perse et à l'Inde, mais dont la valeur varie selon les provinces; à Tebriz il est de six livres, à Schiraz de douze, et il augmente assez régulièrement à mesure qu'on avance vers l'Orient jusqu'à Calcutta, où il équivaut à quatre-vingt-deux livres. Voy. *Prinsep's useful Tables*, fascicul. I, tab. XXVI.

« haut de mon cheval, de sorte que la terre leur pa-« raissait *tourner* comme un moulin; mon armée re-« prit courage, et tous ne pensèrent plus qu'au com-« bat. Karkoui entendant ma voix et les coups de ma « massue qui jouait avec les têtes, vint à moi pour « me combattre, semblable à un éléphant furieux, « et armé d'un long lacet. Il cherchait à me prendre « dans le nœud de son lacet, mais je m'en aperçus, « et je me détournai du danger. Je pris dans ma main « un arc digne d'un roi, et des flèches de peuplier « armées d'acier. Je lançais mon *cheval semblable à un* « aigle courageux, je faisais pleuvoir sur Kakoui des « flèches brûlantes comme du fèu, et je croyais avoir « fortement cloué à son casque sa tête pareille à une « enclume. Je vis à travers la poussière qu'il s'élan-« çait comme un éléphant furieux, une épée indienne « à la main. Il me vint en pensée, ô roi, que les ro-« chers mêmes allaient lui demander grâce. Lui se « hâtait, moi je tardais pour voir comment je pour-« rais le saisir; et lorsqu'il se précipita sur moi bra-« vement, j'étendis mes mains du haut de mon che-« val, je saisis le brave à la ceinture, et comme un « lion je l'enlevai de la selle, comme un éléphant « furieux je le jetai par terre de manière à briser tous « ses os. Le roi étant ainsi abattu comme une chose « vile, son armée s'enfuit du combat. Les vallées et « les hauteurs, les montagnes et les plaines se rem-« plirent de tous côtés de masses d'hommes; et lors-

« que l'on compta *les morts*, on trouva douze mille « cavaliers et fantassins couchés sur le sol. L'armée « et le peuple des villes et les braves cavaliers étaient « au nombre de trois cent mille; mais que pèse un « ennemi devant ta fortune, et devant l'esclave de ton « trône? »

Le roi ayant entendu ces paroles, éleva sa couronne fortunée jusqu'à la lune. Il fit apporter du vin et préparer une fête, et se livra à la joie, car il vit le monde délivré de ses ennemis. Ils abrégèrent la nuit par le festin, ne cessant de porter la santé de Sam. Lorsque la nuit eut fait place au jour, on ouvrit le rideau [1] du palais, et *le monde* fut admis auprès du roi. Sam le vaillant chef se présenta devant le puissant roi Minoutchehr. Le héros sans pareil offrit ses hommages au roi, et il allait lui parler de Mihrab et de Zal, lorsque le roi du monde le prévint et commença à en parler dans un sens bien différent, en disant : « Pars d'ici avec l'élite des grands, allume « un feu dans l'Hindostan, et brûle tous les palais « de Mihrab, roi de Kaboul; il ne faut pas qu'il t'é-

[1] La salle d'audience des rois de Perse n'était fermée par devant que par un rideau. On peut voir encore aujourd'hui dans les ruines du palais des Khosroës à Ctésiphon, que la grande salle qui occupe le milieu de l'édifice n'était séparée de la cour par aucune maçonnerie. Le roi entrait par une porte pratiquée au fond de la salle et près du trône, et l'ouverture du rideau annonçait que l'audience allait commencer.

« chappe, et que ce rejeton du dragon reste en vie, « car il pousserait de temps en temps un cri de « guerre, et remplirait le monde heureux de com« bats et de troubles. Tous ceux qui lui sont alliés, « tous les grands qui le servent, tous ceux qui sont « de sa famille, et de la race de Zohak le magicien, « tranche-leur la tête à tous, et délivre la terre des « partisans de Zohak et de sa lignée. »

Voyant la colère et la passion du roi, Sam n'osa dans le moment faire aucune réponse, il baisa le trône, frappa la terre de son front devant le roi illustre, plein du désir de la vengeance, et lui répondit : « Je ferai tout ce que je pourrai pour calmer la « colère du roi ; » puis il se dirigea vers son palais avec son armée et avec ses chevaux qui foulaient la route.

SAM PART POUR ALLER COMBATTRE MIHRAB.

Mihrab et Destan apprirent les desseins que le roi et Sam avaient concertés ; tout le pays de Kaboul en fut troublé, et des cris s'élevèrent du palais de Mihrab. Tandis que Sindokht, Mihrab et Roudabeh désespéraient de leur vie et de toute chose, Zal sortit de Kaboul en colère, le visage défait et les bras levés, en disant : « Si un dragon malfaisant venait « pour brûler le monde avec son haleine, il faudrait « qu'il me tranchât la tête avant de se rendre maître « du Kaboulistan. » Il partit en toute hâte, le foie plein de sang, le cœur plein de pensées, la tête rem-

plie de discours. Lorsque Sam le brave eut nouvelle que le fils du lion courageux s'avançait sur la route, toute l'armée se leva, on apprêta le drapeau de Feridoun, on battit les tambours du départ, et le Sipehbed et son armée allèrent à la rencontre de Zal. Les éléphants portaient sur leurs dos des drapeaux ornés de belles couleurs, de rouge, de jaune et de violet.

Aussitôt que Destan fils de Sam vit son père, il mit pied à terre et courut vers lui; les grands, tant du côté du roi que de celui du prince, descendirent de cheval. Zal baisa la terre, et son père lui parla longuement; puis Zal remonta sur son cheval arabe semblable à une haute montagne brillante d'or. Tous les grands s'avancèrent vers lui pleins de soucis, et lui dirent : « On a exaspéré ton père contre toi, demande-lui pardon et ne montre pas d'orgueil. » Zal répondit : « Ceci ne me fait pas peur, *car* l'homme n'a « d'autre fin que le tombeau. *Mais* si mon père se « conduit comme un homme de sens, il ne détruira « pas une parole par une autre. Vous verrez que je « lui parlerai avec amour et que je ferai couler des « larmes de honte sur ses joues. » Ils chevauchèrent ainsi jusqu'au palais de Sam, le cœur ouvert et en joie. Sam le cavalier descendit, et admit sur-le-champ son fils en sa présence. Zal s'approcha de son père, baisa la terre en étendant les bras, invoqua les grâces de Dieu sur Sam le héros, et les larmes de ses yeux

effacèrent les roses *de ses joues :* « Puisse le Pehlewan « au cœur prudent être heureux ! puisse son esprit « ne s'attacher qu'à la justice ! Ton épée brûle le dia- « mant, la terre pleure le jour où tu combats ; quand « ton cheval bondit au jour de la bataille, ton armée « *ordinairement trop* lente *à ton gré* se hâte *ce jour-là.* « Le ciel, quand il entend le sifflement de ta massue, « n'ose faire avancer les astres. Ta justice fait fleurir « la terre entière, l'esprit et la prudence sont tes sup- « ports. Ta justice rend heureux tous les hommes, « elle s'étend sur toute la terre et sur le siècle en- « tier ; il n'y a que moi qui n'y ai aucune part, « quoique je sois un membre de ta famille. J'ai été « élevé par un oiseau, j'ai mangé de la poussière, « personne n'est mon égal dans le combat. Je n'ai « conscience d'aucun crime qui donne à qui que ce « soit le pouvoir de me faire du mal ; si ce n'est peut- « être d'avoir pour père Sam le brave, quoique cette « origine ne m'ait pas procuré beaucoup de gloire. « Aussitôt que ma mère m'a mis au monde, tu m'as « rejeté, tu m'as exposé sur la montagne. Tu as li- « vré ton nouveau-né aux douleurs, tu as jeté au feu « un enfant qui devait croître. Je n'ai pas vu de ber- « ceau, ni de sein plein de lait ; aucun parent n'a eu « soin de moi ; tu m'as porté sur la montagne, tu m'as « jeté là, tu as ravi mon cœur à toute tendresse et à « tout repos ; tu as lutté contre Dieu le créateur, car « d'où viennent la couleur blanche et la couleur noire ?

« Maintenant que Dieu le créateur m'a fait grandir « et qu'il a jeté sur moi l'œil de sa toute-puissance, « je possède des honneurs, du courage, une épée de « brave et un ami comme le roi de Kaboul, qui a un « diadème, un trône et une lourde massue, de la « sagesse et des vassaux qui portent des couronnes. « J'ai fixé ma demeure à Kaboul selon tes ordres, je « me suis conformé à tes volontés et au serment que « tu as exigé de moi. Tu m'avais promis de ne ja- « mais m'affliger, de faire porter fruit à l'arbre que je « planterais; mais en venant du Mazenderan tu as pris « ta résolution, tu es accouru du pays des Kergue- « sars avec l'intention de désoler le palais que j'ha- « bite : c'est ainsi que tu veux me rendre justice. Me « voici devant toi, je livre mon corps vivant à ta co- « lère, fais-moi couper en deux avec une scie, mais « ne me dis pas un mot sur le Kaboul. Fais ce que « tu veux, puisque tu as le pouvoir; mais tout le « mal que tu causeras à Kaboul, c'est à moi que tu « le feras. »

Le prince entendit les paroles de Zal, il écouta avidement, laissa tomber ses bras et répondit : « Oui, « c'est la vérité, et ta langue en porte témoignage. « J'ai été injuste dans tout ce que j'ai fait à ton égard, « et le cœur de tes ennemis s'est réjoui de ton mal- « heur. Tu m'as demandé l'objet de ta passion, tu « t'es levé de ta place dans ton angoisse; réprime ta « colère jusqu'à que ce que j'aie trouvé un remède

« à ton mal, et assuré l'accomplissement de tes dé-« sirs. Je vais faire écrire une lettre au roi, que je lui « ferai remettre par tes mains, ô mon fils ! Quand le « maître du monde verra ton visage et tes prouesses, « il cessera de vouloir te persécuter. Nous lui repré-« senterons tout ce qu'il faudra, nous ramènerons « son esprit et son cœur à la justice; et si le roi notre « maître se réunit à moi, toutes nos affaires tourne-« ront selon tes désirs. Le lion triomphe toujours par « la force de sa griffe, et partout où il est, il trouve « une proie. » Zal-zer baisa la terre et invoqua plusieurs fois la grâce de Dieu sur son père.

ZAL VA EN AMBASSADE AUPRÈS DE MINOUTCHEHR.

Ils mandèrent un scribe et se concertèrent sur toutes choses. La lettre commençait par des louanges du Créateur, « qui a toujours été et sera toujours. « C'est lui qui dispense le bien et le mal, l'existence « et la destruction; nous sommes tous ses esclaves, « et il est un. Au-dessus de tout ce qu'il a appelé à « l'existence, se meut le ciel qui tourne. Il est le « maître de Saturne, du soleil et de la lune. Que sa « grâce soit sur le roi Minoutchehr, qui dans le com-« bat est comme le poison qui triomphe *même* de la « thériaque, et dans la fête comme la lune qui illu-« mine le monde; *sur Minoutchehr* qui manie la mas-« sue et qui fait ouvrir les portes des villes; qui fait « jouir chacun d'une part de joie, qui tient dans sa

« main le drapeau de Feridoun, et qui tue le tigre « fier et courageux. Les hautes montagnes deviennent « par les coups de ta massue comme la poussière sous « les sabots de ton cheval qui porte haut la tête. Par « la bonté de ton cœur et par la pureté de ta foi tu « mènes ensemble à l'abreuvoir le loup et la brebis. « Je suis un esclave qui ose t'approcher, j'ai atteint « deux fois soixante ans; une poussière de camphre « me couvre la tête, c'est le diadème que le soleil et « la lune m'ont donné. J'ai ceint mes reins de héros « comme un esclave; j'ai combattu les magiciens, « manié la bride, vaincu les braves et frappé de la « massue. Personne dans le monde ne connaît un « cavalier tel que moi; et lorsque j'ai porté ma main « sur la lourde massue, la gloire des braves du Ma- « zenderan s'est éclipsée. N'eussé-je, moi qui porte « la tête plus haut que les plus fiers, laissé d'autres « traces dans le monde que *la destruction de* ce dragon « qui sortit du lit du Kaschaf et rendit la terre nue « comme la main, *cela suffirait à ma gloire*. Sa lon- « gueur égalait la distance d'une ville à une autre, « sa largeur remplissait l'espace d'une montagne à « une autre. Les hommes tremblaient devant lui, « ils étaient au guet jour et nuit. Je vis que l'air était « vide d'oiseaux et la face de la terre privée de bêtes « sauvages. Le feu du dragon brûlait les ailes des « vautours, son venin dévorait la terre. Il aurait tiré « de l'eau le crocodile farouche, et de l'air l'aigle aux

« ailes rapides. La terre devenait vide d'hommes et « d'animaux, et toute créature lui cédait la place. « Lorsque je vis que personne sur la terre n'osait « engager le combat avec lui, je bannis loin de mon « cœur toute crainte, et me fiant à la force que m'a « donnée Dieu le saint, je me ceignis au nom du « Tout-Puissant, je m'assis sur mon cheval qui res- « semble à un éléphant ; à sa selle était suspendue ma « massue à tête de bœuf, à mon bras mon arc, et « mon bouclier à mon cou. Je partis comme un cro- « codile furieux ; j'avais pour moi une main agile, il « avait pour lui une haleine dévorante. Tous ceux « qui virent que je voulais lever la massue contre le « dragon, me dirent adieu. J'arrivais près de lui, « et je le vis semblable à une grande montagne, « traînant par terre les poils de sa tête pareils à des « cordes. Sa langue était comme un tronc noir, sa « gueule était béante et pendait sur le chemin ; ses « deux yeux ressemblaient à deux bassins remplis de « sang. Il me vit, hurla et vint à moi avec rage ; il « me semblait, ô roi, qu'il était rempli de feu ; le « monde était devant mes yeux comme une mer, et « une fumée noire volait vers les nuages sombres. « Ses cris faisaient trembler la terre, et le monde « devenait par son venin semblable à la mer de la « Chine. Je poussai contre lui des cris *terribles* comme « les cris du lion, ainsi qu'il convient à un homme « de cœur. Je plaçai sans délai dans mon arbalète

« une flèche de peuplier à pointe d'acier, je dirigeai « la flèche vers sa gueule pour clouer sa langue à « son palais; et sa gueule était ainsi percée d'un côté, « il laissa pendre sa langue, tant il en était étourdi. « Aussitôt je tirai dans sa gueule une seconde flèche « qui le fit se tordre de douleur. Une troisième fois « je le blessai au milieu de la gueule, et un torrent « de sang sortit de son corps. Comme il rendait la « terre étroite pour moi, je détachai ma massue de « combat à tête de bœuf; et de toute la force que le « maître du monde m'a donnée, je lançai *mon cheval* « au corps d'éléphant. Je frappai le dragon au front « avec ma massue à tête de bœuf; tu aurais dit que « le ciel faisait pleuvoir sur lui des montagnes. Je « broyais sa tête comme si elle eût été la tête d'un « éléphant furieux, et son venin coulait comme les « eaux du Nil. Un seul coup l'abattit de telle sorte « qu'il ne se releva plus, sa cervelle rendit la plaine « égale à la montagne, le courant du Kaschaf devint « comme un fleuve de bile, et la terre redevint un « lieu de repos et de sommeil. Toutes les montagnes « étaient couvertes d'hommes et de femmes qui chan- « taient mes louanges. Les hommes regardaient avi- « dement ce combat, car ce dragon avait été un « grand fléau. Ils m'appelèrent de là Sam qui ne « donne qu'un coup, ils versèrent sur moi des joyaux. « Lorsque je revins, mon corps brillant était dépouillé « de sa fameuse cuirasse, les caparaçons s'étaient

« fondus sur mon cheval, et le venin du dragon me « rendit malade pendant longtemps. Depuis beau- « coup d'années il n'y avait pas eu de fruits dans ces « pays, et l'occident n'était couvert que de ronces « brûlées. Si je voulais te parler encore de la guerre « contre les Divs, cette lettre deviendrait trop longue. « Dans tout ce que j'ai entrepris, j'ai toujours placé « sous mes pieds les têtes des grands; et partout où « j'ai fait bondir mon cheval aux pieds de vent, les « lions féroces ont quitté le pays. Depuis beaucoup « d'années la selle est mon trône, et *le dos de* mon « cheval ma demeure. Je t'ai soumis avec ma lourde « massue le pays des Kerguesars et le Mazenderan. « Je n'ai jamais demandé *pour moi* des provinces, je « n'ai désiré que de te voir heureux et victorieux. « Mais maintenant mon bras que je tenais haut, et « la massue avec laquelle je frappais, ne sont plus « ce qu'ils étaient, et ma poitrine et mes reins se « courbent. Je lançais un lacet de soixante coudées, « mais le temps m'a ployé vers la terre. A présent « j'ai transmis le pouvoir à Zal qui est digne de la « ceinture et de la masse d'armes. Comme moi, il « détruira tes ennemis, et ses prouesses rendront « ton cœur joyeux. Mais il nourrit en secret un désir « qu'il ira soumettre au roi de la terre, un désir qui « est bon devant Dieu, sous la protection duquel se « trouve toute chose bonne. Nous n'osons rien faire « sans l'avis du roi, car il ne convient pas à des es-

« claves d'agir selon leur volonté. Le roi mon sei-« gneur, le protecteur du monde, m'a entendu pro-« noncer la promesse que j'ai faite à Zal en présence « du peuple après l'avoir ramené du mont Alborz, « *la promesse* de ne jamais m'opposer à sa volonté. « Dans son désir il est venu me trouver, il est ar-« rivé couvert de sang et de poussière et les os bri-« sés, et m'a dit : Te fais-tu le soutien *de la cour* « d'Amol? Il te siérait mieux de te rendre à Kaboul. « — Quand un homme élevé par un oiseau sur la « montagne, et rejeté loin de la foule des hommes, « voit une femme, dans le Kaboulistan, semblable « à un cyprès couronné d'un jardin de roses, et qu'il « en perd la raison, il ne faut pas s'en étonner, et le « roi ne doit pas lui en vouloir. Les tourments de son « amour sont devenus tels, que quiconque le voit a « pitié de lui. Le serment dont le roi a entendu par-« ler, est la suite des grandes peines que Zal a souf-« fertes sans les mériter. C'est moi qui ai fait de lui « un homme au cœur affligé; quand il arrivera de-« vant le puissant trône, fais ce qui convient à un « grand prince: je n'ai pas besoin de t'enseigner la « sagesse. Je n'ai dans le monde que lui pour me « défendre des soucis et me soutenir. Sam, fils de « Nériman, invoque mille bénédictions de Dieu sur « le roi du monde et sur les grands de sa cour. »

Lorsque la lettre fut écrite et leurs plans concertés, Zal la saisit avidement et se leva, il sortit et

sauta sur son cheval, et le bruit des trompettes s'éleva. Les braves l'accompagnèrent sur la route, tournant leur visage en toute hâte vers le roi, et Sam qui tue d'un seul coup se rendit dans le jardin de roses lorsque Zal eut quitté le Zaliboustan.

COLÈRE DE MIHRAB CONTRE SINDOKHT.

Lorsque ces événements furent connus à Kaboul, la tête du gardien des frontières se remplit de colère. Il en perdit la raison, appela devant lui Sindokht, et exhala devant elle toute sa colère contre Roudabeh, disant : « Maintenant il n'y a plus d'autre « moyen, je ne peux tenir contre le roi du monde, « je te mènerai devant lui avec ta fille au corps impur, et je vous tuerai ignominieusement devant le « roi du peuple. Peut-être qu'alors le roi d'Iran apaisera sa colère et son désir de vengeance, et qu'il « rendra la paix au monde; car qui, dans le Kaboul, « voudra combattre Sam? qui osera s'exposer aux « coups de sa massue? »

Sindokht l'écouta, elle s'assit devant lui et médita dans son esprit fertile en ressources. Elle s'avisa dans son cœur d'un moyen, car elle était ingénieuse en plans et en conseils, puis elle courut auprès du roi, qui ressemblait au soleil, croisa ses mains sur son sein et lui dit : « Écoute une parole de moi; si « tu veux faire autre chose, tu le feras. Si tu as des « trésors pour sauver ta vie, donne-les, et sache que

« cette nuit enfantera quelque chose. Quelque longue « que soit une nuit, son obscurité ne dure pas long- « temps; le jour paraîtra, quand le soleil commen- « cera à briller, et le monde ressemblera à un sceau « *de rubis* de Badakhschan. » Mirab répondit : « Ne « conte pas au milieu des hommes de guerre de « vieux contes; dis ce que tu sais, lutte pour ta « vie, ou résigne-toi à te revêtir d'une robe san- « glante. » Sindokht lui dit : « O puissant roi! il se « peut que tu n'aies pas besoin de mon sang. Il faut « que j'aille auprès de Sam, il faut que je tire cette « épée du fourreau; je lui dirai ce qu'il convient de « dire, et l'esprit assaisonnera mes paroles crues. Je « fournirai les ruses, tu fourniras les présents et tu « m'abandonneras les trésors que tu as accumulés. » Mihrab lui répondit : « Voici la clef : il ne faut ja- « mais ménager ses richesses; prépare des esclaves et « des chevaux, un trône et une couronne, et prends- « les avec toi. Il se peut qu'alors *Sam* ne brûle pas le « pays de Kaboul à cause de nous, et que *son cœur*, « de même qu'il a été desséché à notre égard, brille « de nouveau pour nous. » Sindokht lui dit : « Si tu « tiens à ta vie, prodigue tes richesses. Mais il ne « faut pas que tu traites durement Roudabeh, pen- « dant que je cherche un remède *à nos maux*. Je n'ai « dans ce monde qu'un seul bien en partage, c'est sa « vie; tu m'en réponds aujourd'hui. Je n'ai aucun « souci de moi-même, c'est pour elle que je suis ainsi

« en peine et en angoisse. » Elle lui fit jurer un grand serment, puis elle se prépara courageusement à son entreprise. Elle se vêtit de brocart et d'or, et couvrit son sein de perles et de rubis précieux; elle prit dans le trésor de Mihrab trois cent mille pièces d'or pour les présenter *à Sam;* on amena deux fois trente chevaux arabes et persans aux caparaçons d'argent, et soixante esclaves avec des colliers d'or, tenant chacun en main une coupe d'or pleine de musc et de camphre, de rubis et d'or, de turquoises et de pierreries de toute espèce; puis cent dromadaires femelles au poil roux, et cent dromadaires de charge bons coureurs. Puis *on apporta* une couronne digne d'un roi, ornée de pierres fines, et des bracelets, des colliers, des boucles d'oreilles et un trône d'or semblable au firmament, incrusté de pierreries de toute espèce, large de vingt palmes royales et de la hauteur d'un homme à cheval qui tient haut la tête. Enfin on amena quatre éléphants indiens, que l'on chargea d'étoffes et de tapis.

SAM CONSOLE SINDOKHT.

Sindokht ayant épuisé le trésor, monta à cheval comme un héros semblable à Adergueschasp[1]. La tête couverte d'un casque de Roum, assise sur un

[1] Adergueschasp est le nom d'un ange qui, dans la mythologie persane, est le gardien du feu, et qui par cette raison sert de terme de comparaison à tout ce qui est brillant. Le roi Gusch-

cheval rapide comme le vent, elle s'avança solennellement vers la cour de Sam, en silence et sans se nommer. Elle dit aux chefs de la garde d'annoncer sans délai au Pehlewan du monde, qu'un envoyé de Kaboul était arrivé auprès du puissant prince du Zaboulistan, porteur d'un message de Mihrab pour Sam, le chef de l'armée, le maître du monde. Le gardien du rideau se présenta devant Sam et lui porta le message, et Sam ayant accordé l'audience, Sindokht descendit de cheval et entra; elle courut vers le prince en toute hâte, baisa la terre et invoqua les grâces de Dieu sur le roi et sur le Pehlewan du monde. *Les hommes qui portaient* l'or, les esclaves, les chevaux et les éléphants formèrent des rangs depuis la porte du palais jusqu'à une distance de deux milles. Elle les fit tous amener l'un après l'autre devant Sam, et la tête du Pehlewan se troubla lorsqu'il vit tous ces présents. Il resta assis plein de pensées, semblable à un homme ivre, les bras croisés, la tête baissée, *se disant :* « Comment se peut-il « que d'un endroit où il se trouve de telles richesses, « on envoie une femme? Si j'accepte tous ces pré- « sents, le roi du peuple m'en voudra; et si je les « renvoie et que j'en prive Zal, il étendra ses bras « comme le Simurgh *étend ses ailes*, il entrera en co-

tasp donna le nom de cet ange au temple de Bactres, qui, selon la tradition persane, renfermait le trésor royal, et qui fut pillé et détruit par Alexandre le Grand après la prise de la ville.

«lère et s'irritera contre moi : et que lui répondrai-«je à la face du peuple?»

Il releva la tête et dit : «Emportez ces trésors, «emmenez ces esclaves et ces éléphants parés, don-«nez-les au trésorier de mon fils, et déposez-les au «trésor au nom de la lune du Kaboul.» Sindokht au visage de Péri trouva des paroles devant Sam, et son cœur fut en joie, *car* elle connut que le bonheur arrivait et que le malheur était passé, en voyant agréer son présent. A côté d'elle étaient trois esclaves, belles comme des idoles, blanches comme des lis, hautes comme des cyprès, tenant chacune en main une coupe pleine de rubis rouges et de perles. Elles les versèrent devant le Sipehbed en les mêlant ensemble; et lorsqu'elles se furent acquittées de cet office devant le Pehlewan, on fit sortir de la salle les personnes étrangères. Sindokht dit à Sam : «Par tes conseils les jeunes gens acquièrent la pru-«dence des vieillards. Les grands apprennent de toi «la sagesse, c'est par ton aide qu'ils rendent brillant «le monde obscur. C'est ton sceau qui a enchaîné «la main des méchants, c'est ta massue qui a ouvert «la voie de Dieu. Si quelqu'un a commis une faute, «c'est Mihrab, et ses paupières se sont mouillées du «sang de son cœur. Mais quel crime ont commis les «habitants de Kaboul pour qu'il faille les anéantir? «Ils ne vivent tous que pour te servir, ils sont tes «esclaves et la poussière de tes pieds. Crains celui

«qui a créé la raison et le pouvoir, l'étoile brillante «du matin et le soleil; il n'approuverait pas une «telle action : ne ceins donc pas tes reins pour ver-«ser du sang.» Sam le héros lui dit : «Réponds à «toutes mes questions, et ne me mens pas. Es-tu «l'esclave ou l'épouse de Mihrab dont Zal a vu la «fille? Parle-moi de sa beauté, de ses cheveux, de «son naturel et de son esprit, pour que je sache de «qui elle est digne. Dis-moi sur sa stature, ses traits «et ses manières, tout ce que tu as observé.»

Sindokht lui répondit : «O Pehlewan, chef des «Pehlewans et soutien des braves! Promets-moi «d'abord par un grand serment, qui fasse trembler «la terre et le pays, que tu épargneras ma vie et la «vie de tous ceux qui me sont chers. Le palais et la «salle du roi sont ma demeure, j'ai des trésors et «une famille puissante. Quand je serai sûre de ta «protection, je te dirai tout ce que tu m'as demandé, «et je m'en glorifierai. Je rechercherai tous les tré-«sors cachés du Kaboul, et les enverrai dans le Za-«boulistan.» Alors Sam prit la main de Sindokht dans la sienne, et lui jura le serment, et lui donna sa parole et sa promesse. Sindokht ayant entendu son serment et ses paroles pleines de droiture, et ses promesses, baisa la terre, et se relevant, lui dévoila avec vérité tous ses secrets : «Je suis, ô Pehlewan, «de la famille de Zohak, et la femme du vaillant «Mihrab à l'âme brillante. Je suis de même la mère

«de Roudabeh au visage de lune, sur laquelle Zal «verse son âme. Toute ma famille se tient devant «Dieu le saint, dans la nuit sombre, jusqu'à ce que «le jour dissipe *les ténèbres*, invoquant les grâces de «Dieu sur toi, sur Zal, et sur le roi maître du «monde. Je suis venue *pour savoir* quel est ton désir, «et qui sont tes ennemis et tes amis dans Kaboul. «Si nous sommes méchants et de mauvaise race et «indignes de ce royaume, me voici devant toi dans «ma tristesse; tue ceux qui le méritent, enchaîne «ceux qu'il faut que tu enchaînes, mais ne brûle «pas le cœur de ceux de Kaboul qui sont innocents, «car une telle action changerait le jour en nuit.» Sam écouta ces paroles; il vit devant lui une femme de bon conseil et d'un esprit brillant, dont la joue était comme le printemps, la stature comme un cyprès, la taille comme un roseau, la démarche comme celle d'un faisan. Il lui répondit : «Mon ser-«ment est inviolable, et dût-il m'en coûter la vie, toi «et le Kaboul et tous ceux qui t'appartiennent, vous «resterez joyeux de cœur et sains de corps; de même «j'approuve que Zal recherche une compagne telle «que Roudabeh. Vous êtes dignes de la couronne et «du trône, quoique vous soyez d'une autre race. Tel «est le monde, et il n'y a rien d'humiliant, car on ne «peut lutter contre le maître du monde. Il crée comme «il le veut, et nous en restons et nous en resterons «dans l'étonnement. L'un est en haut, l'autre est

«en bas; l'un est dans le bonheur, l'autre dans «l'angoisse; le cœur de l'un est réjoui par la fortune, «le cœur de l'autre est déprimé par le malheur. La «fin de tous est dans le sein de la terre, car chaque «génération est la semence d'une autre. Maintenant «je m'occuperai de ton sort, de tes désirs et de tes «soucis amers. J'ai écrit au puissant roi une lettre «de supplication, telle qu'en écrit un homme en «peine, et Zal est allé auprès de lui; il est parti de «manière que tu aurais dit que des ailes l'empor-«taient. Il est monté à cheval et a couru comme le «vent, et le sabot de son cheval a déchiré la terre. «Le roi lui donnera une réponse, et s'il le reçoit «bien, il sera bien avisé; car cet élève du Simurgh «a perdu l'esprit, son pied s'est enfoncé dans la terre «mouillée de ses larmes. Si sa fiancée l'aime d'un «amour égal, ils en mourront tous les deux. Fais-moi «voir une fois cette fille de la race du dragon, et tu en «seras récompensée; car je ne doute pas que sa vue «ne me plaise, et que ses paroles ne me portent «bonheur.» Sindokht lui répondit : «Si le Pehlewan «veut rendre heureuse son esclave et remplir son «âme de joie, qu'il entre à cheval dans mon palais : «alors ma tête touchera le ciel sublime. Quand nous «aurons amené à Kaboul un roi tel que toi, nous «apporterons tous devant lui notre vie comme of-«frande.» Elle vit que Sam avait les lèvres pleines de sourire et que toute racine de colère était arra-

chée de son cœur. Le vaillant Sam lui répondit en souriant : « Délivre ton cœur de ses soucis, car tout « se terminera bientôt selon tes désirs. »

Sindokht l'entendit, lui fit ses adieux et sortit du palais joyeuse et la joue colorée comme un rubis, par le plaisir. Elle envoya un messager plein de cœur et rapide comme le vent pour porter à Mihrab cette bonne nouvelle : « Oublie tout soupçon, ré-« jouis-toi et prépare-toi à recevoir un hôte. Je sui-« vrai cette lettre en toute hâte, je ne tarderai pas « sur la route. » Le second jour, lorsque la source du soleil commença de couler et que *les hommes* se réveillèrent de leur sommeil, Sindokht, la reine illustre, se dirigea vers le prince maître du trône. Elle s'approcha lentement de la cour de Sam, et tous la saluèrent en l'appelant la plus grande des reines; elle s'approcha de Sam et le salua, et lui parla pendant longtemps de la permission *qu'elle demandait* de s'en retourner et de revoir dans sa joie le maître de Kaboul, des préparatifs à faire pour recevoir son nouvel hôte, et de son désir d'annoncer à Mihrab la nouvelle alliance. Sam lui dit : « Va, et retourne « chez toi; dis au vaillant Mihrab ce que tu as vu. » Puis il fit préparer un présent digne d'elle, et fit choisir ce qu'il y avait de plus précieux dans ses trésors, en partie pour Mihrab et Sindokht, en partie pour Roudabeh qui faisait naître l'amour. Ensuite tout ce que Sam possédait à Kaboul en palais, en

jardins, en plantations et en récoltes, en bêtes à lait, en tapis et en étoffes, il le donna à Sindokht; et prenant sa main dans la sienne, il lui répéta de nouveau ses promesses, *disant* : « Va à Kaboul, restes-y « sans inquiétude, et ne crains plus que tes ennemis « te fassent du mal. » Le visage de Sindokht, qui était comme une lune devenue pâle, s'épanouit *de nouveau*, et *elle et son cortége* reprirent leur chemin sous une bonne étoile.

ZAL PORTE LA LETTRE DE SAM À MINOUTCHEHR.

Maintenant écoute ce qui arriva à Zal dans son voyage à la cour de Minoutchehr le fortuné. Lorsque le roi eut nouvelle que Zal, fils de Sam le cavalier, était en route pour venir le voir, tous les grands qui brillaient dans l'empire sortirent pour aller à sa rencontre. Zal s'approcha du palais, et on le laissa incontinent pénétrer jusqu'au roi. Il s'avança vers lui, baisa la terre et invoqua sur lui la grâce de Dieu; il resta longtemps le visage contre terre, et le roi plein de bonté lui donna son cœur. Le roi ordonna qu'on le relevât de la poussière et qu'on versât du musc sur lui; Zal l'illustre s'approcha du trône du roi, et le puissant maître du monde lui demanda : « O fils du Pehlewan, comment as-tu supporté ce « chemin difficile, et le vent et la poussière ? » Zal répondit : « Par l'effet de ta grâce tout est en bon « état, ta puissance rend les peines *douces* comme la

« musique. » Le roi prit la lettre de Sam, il sourit et fut plein de bonne humeur et de grâce, il la lut et répondit : « Tu as augmenté une ancienne douleur « de mon cœur; mais quoique la lettre touchante « que m'a écrite ton vieux père, dans le souci de « son âme, me fasse beaucoup de peine, je consens « *à sa demande*, je n'écouterai aucun soupçon, ni « grand ni petit. Je ferai tout ce que tu souhaites, « puisque tel est ton désir et ton but. Reste quelque « temps auprès de moi, pour que je prenne conseil « sur ce qui te regarde.

Les cuisiniers apportèrent une table d'or et le roi des rois s'y assit avec Zal; il ordonna à tous les grands de s'asseoir à la table du roi du peuple, et après qu'ils eurent achevé de dîner avec lui, on plaça du vin devant le trône d'un autre appartement. Le vin étant bu, le fils de Sam monta un cheval à frein d'or, il partit et passa la longue nuit, le cœur plein de pensées, la bouche pleine de paroles. A la pointe du jour il se présenta respectueusement devant Minoutchehr, qui était assis dans toute sa gloire. Le roi du monde le bénit, et après qu'il fut sorti, il fit son éloge en secret. Puis le roi ordonna aux Mobeds et aux sages, aux astrologues et aux savants, de se rassembler devant son trône élevé pour interroger les astres. Ils quittèrent le roi et se donnèrent beaucoup de peine pour découvrir le secret du ciel. Après avoir employé trois jours à leur recherche, ils repa-

rurent, une table astronomique indienne à la main. Ils adressèrent au roi la parole, disant : « Nous avons « calculé les mouvements des astres, et voici ce que « nous avons découvert sur les intentions du ciel. « Cette eau coulera limpide; il naîtra de la fille de « Mihrab et du fils de Sam un héros plein d'énergie « et de gloire : il aura une longue vie, de la force, « de la gloire et un grand nom, de la hardiesse, de « l'intelligence et un bras *fort*, et personne ne sera « son égal ni au combat ni au banquet. Partout où « son cheval mouillera son poil, le cœur de ceux « qui le combattront se desséchera. Les aigles n'ose- « ront pas voler au-dessus de son casque, il ne tien- « dra compte ni des chefs ni des grands. Cet *enfant* « vigoureux sera de haute stature, il prendra tous « les lions dans les nœuds de son lacet, il mettra au « feu un onagre tout entier pour le rôtir, et fera « gémir l'air sous son épée. Il sera le serviteur des « rois et le refuge des cavaliers dans le pays d'Iran. » Le roi qui portait haut la tête leur répondit : « Te- « nez secret tout ce que vous m'avez dit. »

LES MOBEDS METTENT ZAL À L'ÉPREUVE.

Le roi alors manda Zal, parce qu'il voulait lui faire adresser des questions pour le mettre à l'épreuve. Les sages à l'esprit prudent s'assirent avec les Mobeds renommés et avec Zal, pour lui faire quelques questions cachées sous le voile *d'une énigme*.

Un Mobed dit à Zal à l'esprit vif, prompt et sage: «J'ai vu douze arbres élevés, qui ont poussé vigoureusement et sont d'une belle venue. Chacun d'eux «pousse trente rameaux, et jamais ils n'augmentent «ni ne diminuent dans le pays de Perse.»

Le second Mobed lui dit : «O toi qui portes haut «la tête! il y a deux nobles chevaux, rapides à la «course : l'un d'eux est noir comme une mer de «poix, l'autre est brillant comme le cristal blanc. «Ils courent tous deux et se hâtent, mais sans pouvoir jamais s'atteindre.»

Le troisième lui dit: «Voilà trente cavaliers, qui «passent devant le roi : si tu regardes avec attention, «tu en trouveras un de moins; si tu comptes de «nouveau, tu en trouveras trente.»

Le quatrième lui dit : «Tu vois un jardin rempli «de verdure et de sources : un homme fort, portant «une faux bien aiguisée, y entre brusquement, et «fauche également ce qui est vert et ce qui est sec; «si tu implores sa pitié, il ne t'écoute pas.»

Le cinquième dit : «Voilà deux hauts cyprès, qui «sortent d'une mer orageuse, comme des roseaux. «Un oiseau y établit sa demeure; il se perche sur «l'un le soir, sur l'autre le matin. Quand il s'envole «du premier, toutes les feuilles se sèchent; quand «il se place sur le dernier, elles exhalent un parfum «de musc. De ces deux arbres l'un est tristement «desséché, l'autre toujours vert.»

Un sixième lui dit : « J'ai trouvé une ville bâtie « sur un rocher. Des hommes en sont sortis et ont « choisi dans la plaine un hallier. Ils y bâtissent des « édifices dont les toits s'élèvent jusqu'à la lune; « *les uns parmi* eux deviennent esclaves, les autres « deviennent rois; le souvenir de leur ville s'est effacé « de leur cœur, et personne n'en parle plus. Tout à « coup vient un tremblement de terre qui fait dis- « paraître le pays entier, leur fait sentir le besoin de « la ville, et fait naître en eux des pensées durables. « Cherche bien en toi-même le sens de ces paroles, « et fais-le connaître devant les grands. Si tu devines « le mot de ces énigmes, tu auras converti la terre « noire en musc pur. »

ZAL RÉPOND AUX MOBEDS.

Zal réfléchit quelque temps, il leva ses bras et élargit sa poitrine, puis il ouvrit la bouche pour répondre en reprenant l'une après l'autre toutes les questions des Mobeds : « Je commence par ce qui « regarde les douze arbres élevés dont chacun pousse « trente rameaux. Il y a dans l'année douze nouvelles « lunes semblables à un roi nouveau assis sur un « trône nouveau. Le mois arrive à sa fin en trente « jours, tel est le temps de sa rotation. Je passe à la « question relative aux deux chevaux brillants comme « Adergueschasp, dont l'un est toujours blanc, l'autre « toujours noir, et qui se poursuivent dans une

« course rapide. C'est le jour et la nuit qui passent, « et qui comptent les pulsations du ciel au-dessus « de nous. Ils courent comme une bête fauve devant « les chiens, sans que l'un gagne jamais l'autre de « vitesse. Ensuite tu as parlé de trente cavaliers qui « passent devant le roi, et dont il manque un, mais « qui de nouveau sont complets, quand tu les re- « comptes. Sache que chaque lune se compte ainsi, « telle a été la volonté du créateur du monde; tu « n'as voulu parler que de la lune décroissante, qui « disparaît de temps en temps pendant une nuit. « Maintenant je vais tirer du fourreau la parole con- « cernant les deux cyprès sur lesquels un oiseau a « établi ses nids. Depuis le signe du Bélier jusqu'à « celui de la Balance, le monde tient cachées les « ténèbres; mais quand il passe de ce signe dans le « signe du Poisson, alors les ténèbres et l'obscurité « l'enveloppent. Les deux cyprès sont les deux côtés « du ciel sublime, d'où nous viennent la joie et la « tristesse; sache que l'oiseau qui vole au-dessus est « le soleil, et que les craintes et les espérances du « monde dépendent de lui. Enfin la ville située sur « la montagne est le monde éternel, et le lieu où « l'on rend compte *de sa vie;* le hallier est ce monde « transitoire, lieu de plaisirs et de peines, de richesse « et de travail; c'est celui-ci qui compte les moments « de ta vie, et qui tantôt en prolonge la durée, tan- « tôt en tranche le cours. Il s'élèvera un vent accom-

« pagné d'un tremblement de terre, et le monde se « remplira de bruit et de cris de douleur. Il nous « faudra alors laisser tous nos travaux dans le « hallier, et nous élever vers la ville haute. Un autre « jouira des fruits de nos peines, et lui aussi ne « restera pas, mais passera. Il en a été ainsi dès le « commencement, il en sera toujours de même, et « cette *vérité* ne vieillira pas : si notre bagage con- « siste dans un bon renom, notre esprit sera envi- « ronné de gloire par cette fin. Mais si nous sommes « avides de gain et pervers, cela paraîtra quand la « vie nous aura quittés; et quand même notre palais « s'élèverait jusqu'à Saturne, il ne nous restera qu'un « linceul. Quand la poussière sèche couvrira notre « poitrine et notre visage, alors tout ne sera que « peur, terreur et désolation. A l'égard du désert et « de l'homme à la faux aiguë, qui fait trembler ce « qui est vert et ce qui est sec, qui fauche également « les herbes fraîches et les sèches, et n'écoute pas « les plaintes que tu lui adresses : le faucheur est « le temps, et nous sommes les herbes. Il ne fait pas « de distinction entre le grand-père et le petit-fils, il « ne regarde ni l'âge ni la jeunesse, il abat toute « proie qu'il rencontre ; telle est la loi et la condi- « tion de ce monde, que personne n'est enfanté par « sa mère que pour mourir. Il entre par cette porte, « et sort par cette autre, et le nombre de ses respi- « rations lui est compté par le sort. »

ZAL MONTRE SA PROUESSE DEVANT MINOUTCHEHR.

Lorsque Zal eut prononcé ces paroles, le roi en fut ravi dans son cœur. Toute l'assemblée fut surprise et contente, et le roi des rois applaudit à Zal. Il fit orner une salle de banquet brillante comme une nuit de pleine lune. Ils burent du vin, jusqu'à ce que le monde devînt obscur et que les têtes des buveurs se troublèrent. On entendit alors à la cour du roi les voix de tous les courtisans; puis ils se serrèrent la main et partirent ivres de vin et de joie. Lorsque le soleil darda ses rayons sur les montagnes, les grands se réveillèrent de leur sommeil, et Zal se présenta, les reins ceints et semblable à un lion courageux, devant le roi des rois, demandant la permission de quitter la cour et d'aller revoir Sam, son père illustre. Il dit au roi du monde : « O « mon gracieux maître! il me tarde de revoir le « visage de Sam maintenant que j'ai baisé la base « de ce trône d'ivoire, et que mon cœur s'est réjoui « de cette splendeur et de cette couronne. » Le roi lui répondit : « O jeune héros! il faut que tu me « donnes encore le jour d'aujourd'hui. C'est la fille « de Mihrab que tu désires revoir; comment serais-« tu si impatient de voir Sam fils de Neriman? » Il ordonna qu'on fît venir sur la grande place des cymbales, des clochettes indiennes et des trompettes; et tous les braves vinrent joyeusement avec

des javelots et des massues, avec des flèches et des arcs. Ils prirent leurs arcs et leurs flèches de bois de peuplier, fixèrent un but, comme dans un jour de combat, et chacun se dirigea *vers son but* avec la massue ou l'épée, avec la flèche ou la lance.

Le roi du monde observa du haut *du palais* ouvertement et à la dérobée l'adresse des braves, et vit de la part de Destan, fils de Sam, des prouesses telles qu'il n'avait jamais vu ni entendu raconter de pareilles choses. Au milieu de la place royale se trouvait un vieux arbre, sur lequel beaucoup d'années et de mois avaient passé. Le fils de Sam frotta son arc, lança son cheval, proclama son nom, et il frappa au milieu l'arbre élancé, et le traversa de sa flèche royale. Puis les guerriers armés de javelots prirent des boucliers et frappèrent dessus mutuellement avec des dards pesants. Zal demanda un bouclier à un esclave turc; il poussa son cheval, et leva son bras; il jeta son arc, saisit un javelot, et commença une chasse de nouvelle espèce; il lança des dards contre trois boucliers, les traversa et les jeta de côté, brisés. Le roi dit à ses braves : « Qui d'entre « les grands veut combattre Zal? Combattez-le une « fois corps à corps, car il vous a vaincus avec la « flèche et le javelot. »

Tous les braves préparèrent leur armure, le cœur plein de jalousie, les lèvres pleines de sourire. Ils partirent pour le combat en secouant les rênes de

leurs chevaux et tenant en main des lances à la pointe d'acier. Zal lança son cheval et souleva la poussière, et lorsqu'il fut sur le point de se rencontrer avec eux, il chercha des yeux lequel d'entre eux était un guerrier de renom, un cavalier maniant bien les rênes et tenant haut la tête; ce fut sur celui-là qu'il s'élança tout à coup, et le brave s'enfuit devant lui. Zal sortit de la poussière comme un léopard, saisit *son ennemi* par la ceinture et l'enleva de la selle si lestement, que le roi et son armée en restèrent étonnés. Tous les braves proclamèrent d'une voix, que jamais on ne verrait l'égal de Zal, et Minoutchehr lui dit : « O jeune homme plein de cœur, « puisses-tu rester heureux pendant toute ta vie! La « mère de quiconque voudra te combattre, devra « teindre sa robe en couleur de deuil. Jamais lionne « n'enfantera un héros tel que toi. Que dis-je? il « faut le compter parmi les crocodiles. Heureux « Sam le preux, de laisser dans le monde comme sou« venir *un fils* si brave et si bon cavalier! »

Le puissant roi et tous les Pehlewans et les vaillants guerriers le bénirent. Les grands entrèrent dans le palais du roi, les reins ceints et le casque en tête, et le roi du monde choisit pour Zal un présent dont tous les grands s'émerveillèrent, une couronne précieuse et un trône d'or, des bracelets, des colliers et des ceintures d'or, puis des coupes magnifiques, des esclaves, des chevaux et des choses

précieuses de toute espèce. Il donna tout cela à Zal le Sipehbed, et le fils de Sam baisa la terre devant lui.

RÉPONSE DE MINOUTCHEHR À LA LETTRE DE SAM.

Puis le roi fit une réponse à la lettre de Sam, et la rédigea dans les termes les plus gracieux : « O « brave Pehlewan, de grand renom, toujours victo- « rieux et semblable à un lion! le ciel qui tourne ne « connaît point ton égal dans le combat ni dans les « fêtes, en sagesse ni en beauté. Ton fils fortuné, « Zal le brave qui étonne les lions au jour du com- « bat, le vaillant, le courageux, le héros, le cava- « lier, qui laissera un souvenir dans le monde, est « venu auprès de moi; j'ai été informé de tes désirs, « de tes demandes, de tes desseins et des moyens « de te rendre le repos. Je lui ai accordé tout ce « qu'il désire, et j'ai passé avec lui beaucoup de « jours heureux. Un lion qui fait sa proie du léo- « pard, que peut-il produire qu'un lionceau qui rugit « dans le combat? Je l'ai renvoyé satisfait; puissent « ses ennemis être impuissants à lui nuire! »

Zal se mit en marche, rempli de bonheur et levant la tête au-dessus des braves de son armée. Il envoya un messager à Sam pour lui dire : « Je quitte « Minoutchehr le cœur en joie, avec des présents « dignes d'un roi, une couronne, des bracelets, des « colliers et un trône d'ivoire. Je me rends en toute « hâte auprès de toi, ô mon père glorieux et plein

«de tendresse!» Le Pehlewan en fut si heureux, que malgré sa vieillesse il se sentit rajeuni. Il envoya de suite un cavalier à Kaboul pour qu'il apprît à Mihrab ce qui s'était passé, et comment le roi de la terre avait rétabli le bonheur qui avait disparu, *en ajoutant :* «Aussitôt que Destan sera revenu, «nous irons tous les deux auprès de toi, comme «c'est notre devoir.» Le messager arriva promptement à Kaboul, et fit au roi le récit de ce qui était arrivé. Le roi de Kaboul eut une telle joie de son alliance avec le soleil du Zaboulistan, qu'un mort en serait revenu à la vie, et qu'un vieillard en serait redevenu jeune. On appela de tous côtés des chanteurs, tu aurais dit que tous versaient leurs âmes. Mihrab dans son bonheur et dans sa joie, le cœur plein de contentement et le sourire sur les lèvres, appela la noble Sindokht, et lui adressa mainte douce parole, en disant : «O ma compagne «remplie d'intelligence! c'est ton conseil qui a «éclairé ces ténèbres; tu as saisi une branche à «laquelle tous les rois de la terre rendront hommage. «Maintenant il faut tâcher de finir comme tu as «commencé. Tous mes trésors sont à tes ordres, «que ce soit mon trône, ou ma couronne, ou mes «joyaux.» Sindokht ayant entendu ces paroles, le quitta et alla auprès de sa fille pour lui révéler le secret. Elle lui annonça qu'elle allait voir Zal et lui dit : «Maintenant que tu as trouvé un époux

« digne de toi, il faut que tous, hommes et femmes, « à cause de la grandeur des désirs que tu as con- « çus, renoncent à te faire des reproches. Tu t'es « précipitée vers l'objet des désirs de ton cœur, et « maintenant tu obtiens tout ce que tu as souhaité. » Roudabeh lui répondit : « O compagne du roi! tu es « digne d'être révérée par le peuple entier; je ferai « ma couche de la poussière de tes pieds, c'est selon « tes ordres que je réglerai mon culte. Puisse l'œil « des Ahrimans ne pas te frapper! puissent ton cœur « et ton âme être comme une maison de noces! »

Sindokht écouta les paroles de sa fille, et se mit à décorer le palais; elle arrangea la salle du roi comme un gai paradis, mêla du vin avec du musc et avec de l'ambre, étendit un tapis couvert de figures d'or, et brodé partout d'émeraudes, et un autre brodé de perles de belle eau, dont chacune était comme une goutte d'eau pure; elle plaça dans la salle un trône d'or, elle le plaça et l'orna selon la mode de la Chine, *un trône* dont toutes les figures étaient de pierreries, sur lequel des sculptures remplissaient les intervalles *des joyaux*, et dont les degrés étaient de rubis, car c'était un trône de roi et plein de magnificence. Sindokht para Roudabeh comme un paradis, et la couvrit d'un grand nombre de talismans écrits. Elle la fit asseoir dans ce palais doré, et ne voulut que personne eût accès auprès d'elle.

Tout le Kaboulistan était orné et rempli de couleurs, de parfums et de choses précieuses; on jeta des caparaçons sur le dos de tous les éléphants, on les couvrit de brocarts de Roum. On plaça sur leur dos des musiciens, et tous les hommes se posèrent un diadème sur la tête. On se prépara pour aller au-devant *de Zal*, on choisit les esclaves qui devaient répandre du musc et de l'ambre, étendre des tapis de soie et de poil de castor, verser sur les têtes des émeraudes et de l'or, et arroser la terre d'eau de rose et de vin.

ZAL ARRIVE AUPRÈS DE SAM.

Pendant ce temps Zal accourut en toute hâte, comme un oiseau ailé, comme un vaisseau sur l'eau. Tous ceux qui eurent nouvelle de son approche allèrent au-devant de lui en grand pompe, et un grand cri s'élevant du palais, annonça que Zal l'heureux arrivait. Sam le preux alla à sa rencontre, le cœur en joie, et le pressa longtemps contre sa poitrine. Zal, aussitôt qu'il fut libre, baisa la terre devant son père, et lui raconta tout ce qu'il avait vu et entendu. Sam s'assit avec Zal au cœur joyeux et plein de contentement, sur le trône resplendissant, puis il lui conta, en tâchant de cacher son sourire, ce que Sindokht avait fait.

« Il me vint, dit-il, *après ton départ*, un message « de Kaboul, dont le porteur était une femme, nom- « mée Sindokht. Elle exigea de moi la promesse, que

« je donnai sur-le-champ, de ne jamais agir hostilement à son égard. Je répondis sincèrement à toutes « ses demandes, qu'elle me fit avec douceur. D'abord « elle demanda que le roi du Zaboulistan devînt le « mari de la lune du Kaboul, puis que nous allassions la visiter en qualité d'hôtes, pour la guérir « entièrement de ses douleurs. Il m'arrive maintenant « un messager de sa part, qui m'annonce que tout « est préparé et plein de beauté et de parfum. Que « faut-il répondre à ce messager? que faut-il faire dire « au noble Mihrab? »

Zal, fils de Sam, fut si ravi, que de la tête aux pieds il devint couleur de rubis. Il répondit : « O Pehlewan! si ton âme brillante y consent, devançons « ensemble l'armée, pour pouvoir nous parler et nous « entendre là-dessus. » Sam regarda son fils et sourit; il savait bien quel était le désir de son âme, car Zal ne parlait que de la fille de Mihrab, et ne trouvait point de sommeil dans les nuits sombres.

Sam ordonna de battre les tambourins, de faire sonner les clochettes indiennes, et de dresser les tentes royales. Le héros envoya un messager monté sur un dromadaire, pour aller annoncer à Mihrab le lion, que le roi était en chemin avec Zal, des éléphants et un cortége. Le messager arriva en peu de temps auprès de Mihrab, et lui rapporta ce qu'il avait vu et entendu. Mihrab l'écouta avec joie, et sa joue devint rouge comme la tulipe pourprée. Il fit sonner

les trompettes d'airain et lier les timbales *sur le dos des éléphants*, il orna son armée comme l'œil du coq, il la fit précéder d'éléphants de guerre et de musiciens, et le pays devint un paradis d'une frontière à l'autre, tant il y avait d'étendards de soie de toute couleur, rouges, verts, jaunes et violets; et tel était le bruit des trompettes et des harpes, des clairons et des tambourins, que tu aurais dit: «Est-ce le jour «suprême? est-ce le jour de la résurrection, ou un «jour de fête?»

Mihrab s'avança ainsi jusqu'à ce qu'il vît Sam; il descendit alors de cheval et courut vers lui à pied, et le Pehlewan du monde le prit dans ses bras et lui demanda comment le sort l'avait traité. Le roi de Kaboul rendit ses hommages tant à Sam qu'à Zal, puis il remonta sur son cheval rapide, semblable à la nouvelle lune qui brille au-dessus d'une montagne. Il posa sur la tête de Zal une couronne d'or ornée de joyaux, et tous arrivèrent à Kaboul riants et joyeux, et parlant d'anciennes aventures. Il résonnait dans toute la ville tant de cymbales indiennes, de lyres, de harpes et de trompettes, que tu aurais dit que les portes et les murs rendaient des sons, et que le monde avait changé de forme. Les crinières et les pieds des chevaux, dans tout le pays, étaient trempés de musc et de safran. Sindokht sortit du palais avec ses suivantes, avec trois cents esclaves prêtes à la servir, et tenant chacune en main une coupe d'or

pleine de musc et de pierres précieuses. Toutes appelèrent les grâces de Dieu sur Sam, et versèrent de leurs coupes des joyaux sur lui; et tous ceux qui étaient venus à cette fête furent comblés de dons, de sorte qu'ils n'avaient plus de vœux à former. Sam dit en souriant à Sindokht : « Combien de temps « prétends-tu cacher Roudabeh? » Sindokht lui répondit : « Que me donnes-tu si tu veux voir le soleil? » Sam répliqua à Sindokht : « Demande-moi tout ce « que tu désires; mes esclaves et mon trône, ma cou- « ronne et ma ceinture, tout ce que j'ai est à vous. » Ils arrivèrent au palais doré dont l'intérieur était un gai printemps, et Sam y vit la belle au visage de lune, et fut saisi d'étonnement à son aspect. Il ne sut comment la louer, il ne sut comment jeter les yeux sur elle. Il ordonna à Mihrab d'approcher, et ils conclurent une alliance selon les règles et la loi. On fit asseoir les deux heureux sur le même trône; on versa *sur eux* des rubis et des émeraudes. La tête de la lune était couverte d'un beau diadème, la tête du roi d'une couronne ornée de joyaux. Puis *Mihrab* montra la liste de tous les présents, la liste de tous les trésors qu'il avait préparés. Il la lut, toute longue qu'elle était : tu aurais dit que l'oreille ne suffisait pas pour l'écouter. Sam voyant cela, en resta étonné, et bénit ces dons au nom de Dieu. Puis ils se rendirent dans la salle du banquet, et restèrent sept jours les coupes à la main. Toute la ville était remplie du

bruit des buveurs; le palais du roi était comme un paradis en délire. Zal et la lune aux lèvres de corail ne dormirent ni jour ni nuit, pendant une semaine; puis ils revinrent de la grande salle à leur palais, et se livrèrent pendant trois semaines à leur joie; et les grands du royaume, ornés de bracelets, formèrent des rangs devant le haut palais.

Un mois après, Sam, fils de Neriman, partit et se hâta de retourner dans le Seïstan. Après son départ Zal fit joyeusement, pendant sept jours, ses préparatifs de *voyage*. Il fit apprêter des litières[1], des chevaux de main, des haoudahs et un lit pour y placer Roudabeh. Sindokht, Mihrab et toute leur famille prirent la route du Seïstan, et voyagèrent gaiement et en grande joie, la bouche pleine d'actions de grâces envers Dieu le distributeur de tout bonheur. Ils arrivèrent comme en triomphe dans le Seïstan, heureux, riants et illuminant le monde. Alors Sam prépara une fête, et le banquet dura trois jours. Puis Sindokht resta dans le pays, et Mihrab, avec son escorte, retourna à Kaboul. Sam abandonna son

[1] Je traduis par *litière* à défaut d'autre mot, car le *'amari*, ainsi que le *haoudah*, est un siége placé sur le dos d'un seul chameau ou d'un seul éléphant, et non pas suspendu entre deux animaux, comme une litière. Les dictionnaires persans ne font aucune distinction entre ces deux mots, mais il paraît que dans l'Inde *'amari* signifie un siége couvert d'un dais, et *haoudah*, un siége couvert.

royaume à Zal, et partit avec son armée sous des auspices favorables; il déploya son drapeau fortuné contre les Kerguesars et contre les pays de l'occident, disant : « J'y vais, car ce royaume est à moi; mais « *le peuple* ne m'est pas dévoué du cœur et des yeux. « Minoutchehr m'a investi de ce pays, en disant : « Prends et jouis ! Mais je crains les entreprises de « cette mauvaise race qui met son espoir dans les « Divs du Mazenderan. O Zal ! je te donne ce trône, et « ce royaume, et ce noble diadème. » Sam, qui tuait d'un seul coup, partit, et Zal s'assit sur le trône, ordonna avec son épouse fortunée des assemblées et des banquets; et Roudabeh étant assise à côté de lui, il posa sur sa tête une couronne d'or.

NAISSANCE DU FILS DE ZAL.

Il ne se passa pas beaucoup de temps avant que le cyprès *jusqu'alors* infécond se chargeât de fruits; ce printemps qui ravissait les cœurs se fanait, son âme était en proie à la douleur et aux soucis. Le poids qu'elle portait était si grand, que des larmes de sang coulèrent de ses yeux. Son corps enflait beaucoup et s'appesantissait, et son visage de rose devenait comme le safran. Sindokht lui dit : « O vie « de ta mère ! que t'est-il arrivé, pour que tes joues pâlissent ainsi ? » Roudabeh répondit : « Jour et nuit « je demande secours à Dieu, je n'ai plus de sommeil, « je suis fanée, tu dirais que toute vivante je suis

« morte. Le terme est arrivé, mais je ne serai jamais « délivrée de ce fardeau. » Roudabeh resta dans cet état jusqu'au temps des couches, ne trouvant ni sommeil ni repos; tu aurais dit que son corps était rempli de pierres, ou qu'il contenait une masse de fer. Il arriva un jour qu'elle perdit connaissance, et un cri s'éleva du palais de Zal. Sindokht se lamentait, se frappait le visage et arrachait ses cheveux noirs parfumés comme le musc. On porta à Zal la nouvelle que les feuilles du cyprès élancé étaient fanées; il accourut auprès de la couche de Roudabeh, les joues baignées de larmes, le cœur brisé de douleur. Toutes les esclaves de l'appartement des femmes s'arrachaient les cheveux; leur tête et leurs joues étaient sans voile, leur visage mouillé de larmes. Il vint à Zal une pensée, et sa douleur en fut un peu calmée; il se souvint de la plume du Simurgh, et fit, en souriant, part à Sindokht de sa bonne nouvelle. Il apporta un brasier, y alluma du feu et brûla un peu de cette plume. Aussitôt l'air s'obscurcit, et le puissant oiseau descendit comme un nuage d'où tombe une pluie de perles; que dis-je de perles ? de joie et de repos. Zal lui adressa de longues actions de grâces, des louanges infinies et des prières. Le Simurgh lui dit : « Pourquoi cette douleur ? Pour- « quoi l'œil du lion est-il humide? Ce cyprès argenté « au beau visage te donnera un lionceau avide de « gloire; les lions baiseront la poussière de ses pieds,

« et les nuages n'oseront passer au-dessus de sa tête. « A sa voix se fendra la peau du léopard courageux, « qui mordra ses deux griffes. Tous les braves qui « *entendront* le bruit de sa massue, qui verront sa poi- « trine, ses bras et ses jambes, sentiront, à sa voix, « défaillir leur cœur, si courageux et si déterminés « qu'ils soient. Dans le conseil il sera prudent comme « Sam, dans la colère ce sera un lion de guerre; par « sa stature il sera un cyprès, et par sa force un cro- « codile; il lancera avec son doigt une brique à deux « milles. Mais d'après les ordres de Dieu le distribu- « teur de tout bien, il ne naîtra pas de la manière « ordinaire. Apporte ici un poignard brillant et amène « un sage habile dans l'art des enchantements. Tu « enivreras d'abord Roudabeh avec du vin, pour déli- « vrer son âme de toute crainte et de toute pensée; « puis tu auras soin que le sage fasse ses enchante- « ments, pour se mettre en état de délivrer le lion- « ceau de sa prison. Il percera le corps du cyprès sous « les côtes, sans qu'elle éprouve de douleurs; il en « tirera le fils du lion et inondera de sang tout le côté « de la mère; après quoi il faut que tu couses la par- « tie qu'il aura percée, et tu peux ensuite bannir « tout souci et toute inquiétude. Tu broieras une « herbe, que je t'indiquerai, dans du lait et du « musc, et après avoir laissé sécher le tout à l'om- « bre, tu en frotteras la blessure, et tu verras la « malade guérir sur-le-champ. Enfin tu passeras sur

« la blessure une de mes plumes, et l'ombre de ma « puissance montrera son influence salutaire. Tu dois « être heureux de cet événement, et en rendre grâces « au maître du monde, car c'est lui qui t'a donné « cet arbre royal qui fera chaque jour épanouir ta for- « tune. Ne laisse pas ton cœur s'affliger; car cette « branche, digne de porter fruit, te portera fruit. » Il dit, arracha une plume de son aile et la fit tomber, puis d'un puissant essor s'éleva dans les airs.

Le Simurgh partit, et Zal saisissant la plume, sortit, et (ô merveille!) il accomplit ce que le Simurgh lui avait ordonné. Le monde entier était attentif à ce qui se passait, tous les cœurs étaient brisés, tous les yeux remplis de larmes. Sindokht versait des larmes de sang, ne sachant pas comment l'enfant pourrait sortir du sein de la mère. Un Mobed à la main adroite arriva et enivra avec du vin la belle au visage de lune, puis il lui fendit le côté sans qu'elle le sentît, et tournant la tête de l'enfant vers l'ouverture, le fit ainsi sortir sans faire de mal *à la mère;* personne dans le monde n'a vu une telle merveille, c'était un enfant comme un héros qui ressemble au lion, grand de corps et beau de visage. Hommes et femmes en restèrent étonnés, car personne n'avait entendu parler d'un tel enfant au corps d'éléphant. La mère resta endormie par l'effet du vin pendant un jour et une nuit; elle dormait et était sans connaissance. On cousit sa blessure et l'on calma toute

sa douleur par le moyen des remèdes. Lorsque le cyprès se réveilla de son sommeil et adressa la parole à Sindokht, on versa sur elle de l'or et des joyaux; et l'on adressa des actions de grâces à Dieu. On lui apporta son enfant, qu'on exalta comme un être céleste; il n'avait qu'un jour, mais on aurait dit qu'il avait un an; il était comme un bouquet de lis et de tulipes. Roudabeh sourit sur cet enfant, et aperçut en lui la majesté des rois des rois; elle dit: « Je « suis délivrée (*rustem*), et mes douleurs sont finies: » et l'on donna à l'enfant le nom de Rustem.

Ensuite on cousit un enfant de soie, et de la taille de ce lion qui n'avait pas encore bu de lait; on en remplit l'intérieur de poil de martre; on peignit sur ses joues l'étoile du matin et le soleil, et sur ses bras des dragons courageux; on traça dans sa main des griffes de lion; on lui mit sous les bras une lance, dans une main la massue, dans l'autre les rênes, puis on l'assit sur un cheval bai, et l'on plaça autour de lui quelques serviteurs. Lorsque cette œuvre fut faite et parfaite, comme elle devait l'être, on lança un dromadaire de course, et l'on versa des pièces d'argent sur les messagers qui allèrent porter à Sam le cavalier cette image de Rustem armé de sa massue. On fit une fête dans les jardins de roses depuis le Kaboul jusqu'au Zaboulistan, tout le pays était plein de festins et du bruit des trompettes, et en chaque endroit se réunissaient cent hommes *qui étaient les*

ornements des assemblées. Sur cette bonne nouvelle, Mirab, dans le Kaboul, se réjouit et donna de l'or aux pauvres. Dans le Zaboulistan, d'une frontière à l'autre, *le peuple*, en chaque lieu, s'assit à des banquets; les petits n'y étaient pas placés au-dessous des grands, tous étaient mêlés comme la chaîne et la trame.

Puis on apporta l'image de Rustem qui buvait encore du lait, à Sam le cavalier; le messager la plaça devant le prince, qui la regarda et en fut heureux et plein de joie. Les cheveux se dressèrent sur la tête de Sam. « Cette image de soie me ressemble, dit-il; « et s'il n'est un jour qu'à moitié grand comme cette « figure, il touchera de la tête aux nues, et du pan de sa robe à la terre. » Puis il appela le messager, et versa sur lui des pièces d'argent jusqu'à ce qu'elles montassent aussi haut que sa tête. Le bruit des timbales s'éleva joyeusement de la cour, et Sam orna la grande place comme l'œil du coq; il célébra une fête dans le pays des Segsars et dans le Mazenderan, d'une frontière à l'autre; il fit apporter du vin et appela des chanteurs, et versa des pièces d'argent sur tous ceux qui en demandaient.

Une semaine s'étant passée ainsi, le roi donna ordre à un scribe de s'asseoir et d'écrire à la lettre de Zal une réponse belle comme un jardin du paradis. Il commença par rendre grâce à Dieu du bonheur que la rotation du monde avait amené, puis il se mit à louer Zal, le maître de l'épée et de la

massue; il arriva ensuite à cette image de soie, qui avait les bras d'un héros et la majesté d'un roi, et ordonna à Zal d'avoir soin *de l'enfant* de telle sorte que pas un souffle ne pût l'atteindre : « J'ai invoqué « en secret et jour et nuit le créateur du monde pour « que mon œil vît un jour un fils de ta race qui « me ressemblât. Maintenant mon dos et le tien se- « ront redressés, il nous reste qu'à prier pour sa vie. » Le messager *partit* comme un vent rapide, et se rendit auprès de Zal, content et le cœur joyeux. Il lui conta toute la joie de Sam, et comment le héros illustre avait élevé la tête jusqu'aux nues, puis il lui remit la lettre et lui répéta les conseils de son père. Zal, le héros à l'âme pure, se réjouit en entendant ces douces paroles, sa joie s'en accrut, et il leva la tête jusqu'à la voûte bleue du ciel.

Ainsi passèrent les rotations du ciel, et le sort de Zal si longtemps obscur, s'éclaircit. Dix nourrices donnèrent du lait à Rustem, car le lait fait la force et la substance de l'homme. Lorqu'il fut sevré et qu'il commença à manger, sa nourriture se composa de pain et de viande; il mangeait autant que cinq hommes, et l'on se lassait à le nourrir. Lorsqu'il eut atteint la hauteur de huit *palmes*, et qu'il fut devenu semblable à un noble cyprès, on l'eût pris pour une étoile qui brille, et que le monde contemple *avec admiration*. A voir sa stature et son intelligence, sa mine et sa sagesse, tu aurais dit que c'était Sam le héros.

SAM VA VOIR RUSTEM.

Sam ayant eu la nouvelle que le fils de Zal était devenu pareil à un lion, et que personne dans le monde n'avait vu un enfant doué de ce courage de lion et de cette bravoure, son cœur commença à battre, et il résolut d'aller le voir. Il confia ses troupes au chef de son armée et partit avec des hommes pleins d'expérience. Son amour l'attirait vers son petit-fils, et il conduisit son armée vers le Zaboulistan. Zal, aussitôt qu'il le sut, fit apprêter des timbales, et la terre, *couverte* de son armée, devint comme le bois d'ébène. Il résolut avec Mihrab, le maître de Kaboul, d'aller à la rencontre de Sam. On apprêta une fête, les voix résonnèrent, et de tous côtés on n'entendit que du bruit et des cris. Une grande armée couvrit l'espace de montagne en montagne, serrant l'un contre l'autre ses boucliers peints en rouge et en jaune. Les hennissements des chevaux arabes et *les cris* des éléphants s'élevèrent, et le bruit s'étendit jusqu'à une distance de cinq milles. On caparaçonna un éléphant de guerre, on plaça sur son dos un trône d'or. Le fils de Zal s'assit sur ce trône d'or, avec sa stature de cyprès, ses épaules et ses bras *de héros*. Sur sa tête était une couronne, autour de son corps une ceinture, devant lui son bouclier, dans sa main un arc et des flèches. Dès que Sam l'aperçut de loin, il fit avancer son armée sur deux lignes; Zal et Mihrab descendirent

de cheval, avec les grands qui avaient vécu beaucoup d'années. Ils se prosternèrent contre terre, et appelèrent les grâces de Dieu sur Sam. Le visage du héros s'épanouit comme une rose, lorsqu'il vit cet enfant ayant de tels bras et de telles épaules; lorsqu'il regarda ce lionceau, assis sur son éléphant, il sourit, et la joie fit battre son cœur; il le fit avancer avec son éléphant, il le regarda et l'examina, lui, son trône et sa couronne; puis il prononça sur lui ses bénédictions, *en disant:* « O lion incomparable, puisses-« tu être longtemps heureux! »

Rustem baisa le trône de son grand-père, et, à l'étonnement *du Pehlewan*, commença à prononcer des louanges d'une espèce nouvelle: « O Pehlewan « du monde, puisses-tu être heureux! Puisque je « suis une branche de toi, sers-moi de tronc. Je suis « entièrement l'esclave de Sam le Pehlewan, je ne suis « pas fait pour me livrer aux festins, au sommeil et « au repos. Je désire un cheval et une selle, une cotte « de mailles et un casque; ce que j'aime, ce sont des « flèches de roseau; je foulerai aux pieds les têtes de « tes ennemis, selon les ordres de Dieu le juste, le « sublime. Mon visage ressemble au tien : puisse mon « courage égaler le tien! » Puis il descendit de son éléphant de guerre, et le roi prit dans sa main la main de l'enfant, il le baisa aux yeux et sur la tête, et les éléphants et les timbales s'arrêtèrent. De là ils se dirigèrent vers Gourabeh, poursuivant leur che-

min joyeusement et bruyamment; on plaça des trônes d'or dans tous les palais, on s'assit au festin et l'on fut joyeux, et un mois se passa ainsi pendant lequel personne ne se ceignit pour le travail. Tous banquetèrent au son de la musique, tous chantèrent des chansons dans la gaieté de leur cœur. Dans un coin du trône était assis Destan, de l'autre côté Rustem, une massue en main; devant eux Sam, le conquérant du monde, et de la couronne duquel pendaient les plumes de l'aigle royal. Le grand-père ne se lassait pas de contempler Rustem avec étonnement, et d'invoquer sur lui le nom de Dieu, admirant ses bras et ses mains, sa stature et son front, sa taille mince comme un roseau, sa poitrine large, ses cuisses fortes comme les cuisses du chameau, son cœur de lion, sa force de lion et de panthère. Sa bonne mine, la majesté *de son port* et *la force de* ses bras étaient telles, que personne ne pouvait lui être comparé. Puis il dit à Zal: «Tu pourrais interroger cent générations sans «trouver quelqu'un qui eût ouï dire qu'on ait tiré de «cette sorte un enfant du sein de sa mère; et com«ment trouverait-on le moyen de faire une chose «aussi bonne? Mille grâces au Simurgh qui fut guidé «en cela par Dieu! Maintenant buvons, dans notre «joie, et que le vin chasse les soucis de nos âmes. «Ce monde n'est qu'un séjour passager; il faut l'em«bellir et puis le quitter. Quand un homme a vieilli, «on en tire un autre *du sein de sa mère.*» Ils prirent

des coupes et s'enivrèrent, et après Rustem ils célébrèrent Zal. Mihrab avait bu tant de vin, qu'il ne vit plus dans le monde que lui-même, et se mit à dire : « Que m'importe Zal et Sam, ou le roi avec sa cou-« ronne et sa majesté? Moi et Rustem et mon cheval « Schebdiz et mon épée, aucun nuage n'osera jeter « sur nous son ombre. Je veux faire revivre les usages « de Zohak, je convertirai en musc la terre sous mes « pieds, et maintenant je vais préparer des armes « pour Rustem. » Ainsi parla Mihrab en plaisantant, et Zal et Sam en sourirent, et leur cœur se réjouit de ses discours.

Le premier jour du mois de Mihr Sam *résolut* de retourner vers son trône brillant, il fit ses préparatifs et sortit de la porte *du palais* avec Zal qui devait l'accompagner pendant une journée, et Rustem le suivit, assis sur un éléphant de guerre, pour prendre congé de lui. Le Pehlewan dit à Zal : « O mon fils! « ne t'éloigne jamais de Dieu le très-juste; sois tou-« jours prêt à servir les rois, préfère toujours la rai-« son aux richesses. Pendant toute l'année lave ta « main de mauvaises actions, et cherche chaque jour « la voie de Dieu. Sache que le monde ne reste à « personne; et si tu veux que ton bonheur soit le « même dans ce monde que dans l'autre, suis le con-« seil que je te donne, et ne le néglige pas; ne mar-« che jamais sur la terre que dans le droit chemin, « car je sens dans mon cœur que ma vie s'approche

« de sa fin. » Puis il prit congé de ses deux enfants, en les exhortant à suivre ces conseils. Le bruit des clochettes se fit entendre dans le palais du roi du Zaboulistan, et les trompettes résonnèrent sur le dos des éléphants. Le roi se dirigea vers l'occident, la bouche pleine de paroles douces, le cœur rempli de tendresse. Ses deux fils partirent avec lui, les joues inondées de larmes, le cœur rempli de ses conseils; ils allèrent ainsi pendant trois jours, puis ils s'en retournèrent tandis que Sam continuait sa route. De là Zal le Sipehbed ramena son armée dans le Seïstan, et jour et nuit lui et Rustem au cœur de lion se réjouissaient et buvaient du vin.

RUSTEM TUE L'ÉLÉPHANT BLANC.

Or un jour il arriva qu'ils étaient dans un jardin à boire du vin avec des amis. Les instruments de musique jouaient sur tous les tons, et les grands se réjouissaient. Ils burent du vin couleur de rubis, dans des coupes de cristal, jusqu'à ce que leurs têtes se troublèrent. Alors Zal dit à son fils : « O mon glo-« rieux fils qui brilles comme le soleil, prépare des « présents et des chevaux pour tes braves, pour tous « ceux qui portent haut la tête. » Rustem leur donna de l'or et des joyaux et nombre de chevaux arabes caparaçonnés, puis l'assemblée se dispersa, ayant reçu, homme par homme, beaucoup de présents. Zal se retira dans son appartement de nuit, comme

c'était son habitude et sa règle; et Tehemten (*Rustem*), la tête pleine de boisson, entra aussi en chancelant dans sa chambre à coucher; il s'endormit et sa tête reposait dans le sein du sommeil, lorsqu'on entendit devant sa porte des voix criant que l'éléphant blanc du roi avait brisé sa chaîne et était en liberté, et que les habitants *du palais* étaient en danger. Aussitôt que ces paroles frappèrent l'oreille de Rustem, son courage et sa valeur en bouillonnèrent; il courut prendre la massue de son grand-père, et se dirigea *vers la porte* pour sortir. Quelques hommes qui se trouvaient sur le seuil de son palais voulurent lui barrer le chemin, disant : «Comment oserions-«nous nous exposer à la colère de ton père en t'ou-«vrant la porte? La nuit est sombre, l'éléphant a «brisé sa chaîne, et toi tu sors; qui peut approuver «cela?» Rustem s'irrita contre celui qui avait parlé, et lui asséna un coup de poing entre la tête et la nuque, qui fit de sa tête comme une balle à jouer; puis il se tourna vers les autres, qui reculèrent devant le Pehlewan. Il alla bravement vers la porte, la frappa de sa massue et en brisa les barres et les verrous, comme il était digne d'un héros tel que lui. Puis il sortit, rapide comme le vent, la massue sur l'épaule, et la tête remplie de fierté. Il courut vers le furieux éléphant, en mugissant comme les flots bleus de la mer; il aperçut une montagne, il l'entendit mugir, et vit que la terre tremblait sous elle

comme une marmite qui bout; il aperçut ses hommes de guerre qui avaient peur de l'éléphant comme une brebis quand elle voit la face du loup. Rustem poussa un cri comme le cri du lion, il n'eut pas peur et s'avança courageusement vers l'éléphant. La bête furieuse, semblable à une montagne, le vit et courut sur lui; elle leva la trompe, dans sa rage, pour porter un coup à Rustem. Tehemten la frappa de sa massue sur la tête, de manière à faire plier ce corps semblable à une montagne. L'éléphant, pareil au mont Bisoutoun, trembla; ce seul coup l'avait rendu faible et impuissant, les pieds lui manquèrent, il tomba, et Tehemten retourna aussitôt dans son appartement et s'endormit.

Lorsque le soleil se leva du côté de l'orient, semblable à la joue d'une femme qui ravit les cœurs, Zal apprit ce que Rustem avait fait, comment il avait tué l'éléphant furieux, et comment après lui avoir brisé la nuque d'un coup de massue, il avait jeté par terre son corps *sans vie*. Le prince écouta depuis le commencement jusqu'à la fin le récit de ce que son fils avait fait, et répondit : « Hélas! cet éléphant « de guerre, qui mugissait comme les eaux de la « mer, grand est le nombre des champs de bataille « où son choc a ébranlé toute une armée. Mais quelles « que fussent ses victoires dans les combats, Rustem, « fils de Zal, est plus fort que lui. » Il fit venir Rustem devant lui, lui baisa les mains, les bras et la

tête, et lui dit : « O fils d'un lion plein de courage, « tu as levé la griffe, tu es devenu brave; tu es encore « un enfant, et *déjà* tu n'as pas ton égal en gloire, « en courage et en stature. Maintenant, avant que ta « renommée s'étende au loin et prévienne la réussite « de tes plans, ceins-toi pour venger le sang de Ne- « riman, et va en toute hâte jusqu'à ce que tu voies « sur le mont Sipend un château, dont la tête se « perd dans les nuages, de sorte que l'aigle dans son « vol ne peut passer dessus. Sa hauteur est de quatre « farsangs, et sa largeur aussi de quatre. Il est plein « de verdure, d'eau, d'étoffes précieuses et d'or; il « renferme un grand nombre d'hommes et d'animaux, « des arbres en abondance, des terres ensemencées « et des moissons; personne n'a jamais vu un lieu « pareil, et Dieu le tout-puissant y a créé des artisans « de toute sorte et des arbres fruitiers de toute espèce. « Un seul chemin y conduit, on y a construit une « porte haute comme le firmament. Neriman qui em- « portait la balle entre tous les braves, se dirigea, « d'après les ordres du roi Feridoun, vers cette for- « teresse, et ce fut sur ce chemin que sa place dans « le monde devint vide. Il combattait jour et nuit, « tantôt c'étaient des ruses, tantôt des enchantements. « Il continua cette lutte pendant une année et au « delà; dans la forteresse était une armée, et devant « elle était Neriman. A la fin *les assiégés* lancèrent une « pierre et privèrent le monde du Pehlewan; et l'ar-

« mée ayant perdu son chef, retourna vers le roi qui « portait haut la tête. Lorsque Sam le brave reçut la « nouvelle que le lion de la guerre avait cessé de « combattre, il poussa des cris, il montra une grande « douleur, et ses lamentations redoublaient à chaque « instant. Il donna ainsi sept jours à sa douleur et à « son désespoir; mais à la fin de la semaine il ras- « sembla une armée, la mena au siége de la forte- « resse, et couvrit de ses troupes les déserts et les « lieux sans chemin. Il y resta beaucoup de mois et « d'années, mais il ne découvrit aucun chemin qui « conduisît aux murs du château. Aucun homme ne « sortait de la porte de la ville, aucun n'y entrait; « car les habitants n'auraient pas seulement besoin « d'un brin de paille, quand même le chemin serait « intercepté pendant des années et des mois. A la fin « Sam désespéra, et il revint sans avoir vengé le sang « de son père. Aujourd'hui le temps est venu pour « toi, ô mon fils, de tenter un moyen plein de ruse. « Tu iras avec une caravane, le cœur en joie, et tu « feras en sorte que les gardiens ne te reconnaissent « pas; tu t'introduiras dans le mont Sipend, *tu com- « battras* ces mécréants, et tu les extermineras tronc « et racine. Car jusqu'à présent nul ne connaît ton « nom, et, si tu veux partir, il se peut que tu obtiennes « l'objet de tes désirs. » Rustem répondit : « J'obéirai, « et je guérirai bientôt cette douleur. » Zal lui dit : « O mon prudent fils, prête l'oreille à tout ce que je

« te dirai. Déguise-toi en chamelier, fais venir du « désert une caravane de chameaux, charge-la de « sel, c'est tout ce qu'il te faut, et pars, en faisant en « sorte que personne ne puisse te reconnaître. Une « charge de sel est chose prisée dans ce lieu, et il « n'y a rien qui ait à leurs yeux plus de valeur; « quelque haut que s'élève le château au-dessus de « son portail, ils ne peuvent y avoir du sel pour « assaisonner leur nourriture. Quand ils verront ino- « pinément un convoi de sel, grands et petits accour- « ront au-devant de toi. »

RUSTEM PART POUR LE MONT SIPEND.

Rustem ayant écouté *son père*, se prépara comme il fallait pour soutenir le combat. Le Pehlewan à la stature haute et aux bras *longs* cacha sa massue dans une charge de sel, puis il choisit quelques-uns des siens, des hommes prudents et courageux; il cacha les armes de ces braves dans les charges des chameaux, et en souriant de sa ruse, il s'approcha en toute hâte du mont Sipend. Le gardien de la porte l'aperçut du haut de la montagne, il courut auprès du puissant prince, et lui dit : « Il est arrivé une « caravane accompagnée d'un grand nombre de cha- « meliers. Si mon maître me demande ce qu'ils vien- « nent faire ici, je lui dirai que dans mon opinion, « ils sont chargés de sel. » Le châtelain envoya en toute hâte quelqu'un auprès du maître de la cara-

vane, en lui disant : « Va voir ce convoi : pars et fais-« moi connaître ce que c'est. » Le messager descendit du château, courut vers Rustem rapidement comme la poussière, et lui dit : « O chef de la caravane, « donne-moi connaissance de ce que contiennent ces « ballots fermés, pour que nous allions auprès de mon « maître lui parler et entendre sa réponse. » Rustem lui répondit : « Va auprès de ton maître avide de « renom, répète-lui mes paroles l'une après l'autre, « et dis-lui que nos ballots ne contiennent que du « sel. » Le messager s'en retourna, se présenta devant son maître qui portait haut la tête, et lui annonça que c'était une caravane et qu'elle était entièrement chargée de sel. Le maître l'ayant entendu, se leva la mine riante, le cœur joyeux outre mesure, et ordonna qu'on ouvrît la porte pour que la caravane pût monter. Rustem, avide de combats, s'en aperçut, et se dirigea du pied de la montagne vers le sommet; et lorsqu'il fut arrivé près de la porte, tous les habitants allèrent à sa rencontre sans délai. Rustem se présenta devant le maître, baisa la terre et se répandit en actions de grâces; il apporta devant lui un grand nombre de charges de sel, et invoqua les grâces de Dieu sur tous *les habitants*. Le châtelain lui répondit : « Puisses-tu vivre éternellement! puisses-tu être « comme la lune brillante et comme le soleil! J'ac-« cepte et je te rends ton salut, ô mon fils au cœur « pur, et dévoué à Dieu. »

Le jeune homme se rendit au bazar, amenant avec lui ses chameliers. De tous côtés la foule se pressait autour de lui, petits enfants, hommes et femmes. L'un donnait un habit, l'autre de l'or et de l'argent; ils marchandèrent et furent sans crainte et sans soupçon. La nuit était devenue sombre, Rustem, prompt de la main, concerta avec ses braves le plan d'attaque. Il se dirigea vers le châtelain, et ses compagnons belliqueux le suivirent. Le châtelain en fut averti, et il attaqua Rustem le renommé. Tehemten lui asséna un coup sur la tête; tu aurais dit qu'il lui enfonçait la poitrine sous terre. Tous les hommes de la forteresse furent appelés, et se hâtèrent de combattre leur ennemi. La nuit était sombre, mais les épées brillaient; la terre devenait comme un rubis de Badakhschan. Il y eut tant de coups donnés et reçus, il jaillit tant de flots de sang, que tu aurais dit que la lueur du crépuscule était descendue du ciel. Tehemten abattit l'un après l'autre les chefs des braves avec son épée, sa massue et son lacet; et lorsque le soleil sortit de derrière ses voiles, remplissant le monde de lumière, depuis la terre jusqu'aux Pléiades, on ne vit plus personne de cette foule dans le château; les uns étaient morts, les autres hors de combat, et les braves compagnons de Rustem parcouraient tous les coins, tuant tous ceux qu'ils trouvaient.

Tehemten vit dans ce lieu étroit un édifice de pierre dure; on y avait placé une porte de fer, et c'est ainsi

que les architectes l'avaient achevé. Il donna un coup de sa massue, abattit la porte et pénétra dans l'intérieur de l'édifice. Il y aperçut une grande salle voûtée toute remplie de pièces d'or. A cette vue, Rustem demeura stupéfait; il se mordit la lèvre, dans son étonnement, et dit à ses compagnons pleins de fierté : « Qui a jamais vu chose semblable? Sans doute qu'il « ne reste plus d'or dans les mines, ni de perles dans « la mer, car de tout temps ils ont amassé ici tout « l'or, ils ont répandu dans ce lieu toutes les perles. »

RUSTEM ÉCRIT À ZAL POUR LUI ANNONCER SA VICTOIRE.

Rustem se mit à écrire une lettre à son père, pour lui rendre compte de tout ce qu'il avait entrepris et achevé. Il commença par rendre des actions de grâces au maître du soleil, maître du serpent et de la fourmi, maître de l'étoile du matin, de Mars et du soleil, maître de la haute voûte du ciel; puis il appela ses bénédictions sur Zal le Sipehdar, le héros du Zaboulistan, le Pehlewan sans pareil, le refuge des guerriers, le soutien des Iraniens, qui a rendu illustre l'étendard de Kaweh, *sur Zal*, qui a fait monter le roi sur le trône, qui a pris un trône pour lui-même, et dont les ordres sont souverains comme le cours du soleil et de la lune. « Je suis arrivé auprès « du mont Sipend, ainsi que tu me l'avais ordonné. « Que dis-je un mont? il est pareil à la haute voûte

« du ciel. J'ai mis pied à terre au bas de la montagne, « où j'ai reçu aussitôt un message du châtelain, je m'y « suis établi d'après ses ordres, et tout s'est passé « selon mes désirs. Au milieu de la nuit, nous n'avons, « moi et les guerriers de grand renom, accordé de « long délai à personne dans la forteresse; les uns « ont été tués, les autres blessés, le reste s'est enfui « après avoir jeté ses armes. Maintenant nous avons « cinq cent mille charges d'argent brut et d'or affiné, « puis des étoffes, des tapis et toutes les choses qui « sont dignes d'être offertes en présent, en si grand « nombre que personne ne pourrait les compter, « quand il compterait pendant beaucoup de mois et « de jours. A présent que m'ordonne le Pehlewan? « que ses traces soient fortunées! que son âme soit « sereine? »

Le messager partit, rapide comme le vent, et remit la lettre au Pehlewan. Le prince la lut et s'écria : « Puisse la grâce de Dieu accompagner toujours le « brave! » Zal fut tellement réjoui de cette bonne nouvelle, que tu aurais dit qu'il allait redevenir jeune. Il fit une réponse à la lettre de son fils, dans laquelle il se répandit en longs discours. Il commença par les louanges de Dieu, puis il continua : « J'ai lu cette « lettre qui a ravi mon cœur, et qui m'annonce ta for- « tune victorieuse, et dans ma joie j'ai versé sur elle « mon âme. Un tel combat est digne de toi, ô mon fils, « et encore enfant, tu as agi comme un homme. Tu

« as comblé de joie les mânes de Neriman, tu as brûlé « tous ses ennemis. Je t'envoie mille fois mille cha- « meaux, pour porter ton butin; et aussitôt que tu « auras lu ma lettre, tu monteras à cheval, car mon « âme est remplie de tristesse quand je ne te vois « pas. Charge les chameaux de ce qui mérite d'être « choisi, puis livre au feu vengeur la forteresse. » La lettre ayant été remise à Rustem, il la lut et en fut réjoui. Il choisit tout ce qu'il y avait de plus précieux, en sceaux et en épées, en diadèmes et en ceintures, en perles et en joyaux dignes d'un roi et en brocarts de la Chine couverts de peintures, et l'envoya au Pehlewan. La caravane se mit en marche, et Rustem mit le feu au *château du* mont Sipend, de sorte que la fumée monta jusqu'au ciel sublime; il partit le cœur en joie, et courut sur la route, rapide comme le vent.

Lorsque le Pehlewan du Nimrouz eut nouvelle que le guerrier qui illuminait le monde s'approchait, tout le peuple se mit en devoir d'aller à sa rencontre et décora toutes les villes et toutes les maisons. Le bruit des trompettes s'éleva avec le son des cymbales, des clairons et des clochettes indiennes. Rustem arriva plein d'impatience au palais de Zal, fils de Sam; il se rendit auprès de Roudabeh, et frappa la terre du front devant elle respectueusement. La mère le baisa sur les deux bras et sur la poitrine, et prononça des bénédictions sur son visage. Zal pressa son fils dans ses bras, et ordonna de verser de l'argent *sur lui*.

LETTRE DE ZAL À SAM.

Le héros illustre envoya à Sam le cavalier une lettre portant cette bonne nouvelle, et où il contait de point en point au Pehlewan plein d'intelligence tout ce qui était arrivé. Il envoya avec la lettre beaucoup de présents pour le prince qui portait haut la tête. Lorsque Sam, fils de Neriman, reçut la lettre, ses joues s'épanouirent de joie comme une rose, il prépara une fête pareille au gai printemps, tant son contentement était grand; il donna au messager une robe d'honneur et un cheval, et ne cessa de parler de Rustem. Il fit une réponse à son fils glorieux, où il lui dit : « On ne doit pas s'étonner que d'un lion courageux naisse un fils brave. Voici comment un Mobed plein de sagesse célèbre le fils d'un lion qui n'a « pas été nourri de lait : Mène-le au milieu de la « foule, et quand il montrera ses dents, tous seront « saisis de frayeur. Quoiqu'il n'ait jamais été nourri « du lait de sa mère, il reviendra tout entier à la nature de son père. Ce n'est pas merveille que Rustem « soit brave comme son père Destan. Le lion demandera son secours à l'heure où il faudra de la bravoure et du courage. » Sam ayant apposé son sceau à la lettre, appela le messager et la lui remit, et le messager s'en retourna chez Zal avec les présents et la lettre du héros illustre. Le cœur du Pehlewan s'en réjouit, et le monde entier, depuis la terre jusqu'au

signe du Bélier, fut rempli d'espoir par les hauts faits de cet enfant d'un âge si tendre.

Maintenant je vais parler de Minoutchehr, je vais raconter le sort du roi plein d'amour : fais attention aux conseils qu'a donnés à son fils, au moment de sa mort, le roi plein de justice.

MINOUTCHEHR EXHORTE SON FILS EN MOURANT.

Lorsque Minoutchehr eut atteint deux fois soixante ans, il se prépara à quitter ce monde. Des astrologues se tenaient devant lui et interrogeaient les étoiles; ils voyaient que ses jours ne pouvaient plus se prolonger, et qu'il lui fallait quitter le monde. Ils lui annoncèrent le jour amer où la majesté du roi des rois devait s'obscurcir. Ils lui dirent : « Le temps « est venu où il faut aller dans l'autre monde; espé- « rons que tu auras devant Dieu une place meilleure. « Pense maintenant à ce que tu auras à faire, *car* il « ne faut pas que la mort te surprenne, il ne faut « pas que tu partes sans avoir fait les préparatifs du « voyage, et que tu te laisses ainsi ensevelir dans la « terre. »

Le roi ayant entendu les paroles des sages, fit préparer le palais d'une manière nouvelle. Il appela devant lui tous les Mobeds et tous les grands, et leur dévoila les secrets de son cœur. Il ordonna que Newder vînt auprès de lui, et lui donna des conseils sans nombre, disant : « Ce trône de la royauté est un vent

« et une illusion, il ne faut pas y mettre son cœur « pour toujours. Cent vingt ans ont passé sur ma « tête, j'ai beaucoup travaillé et beaucoup souffert, « j'ai éprouvé beaucoup de joies, et souvent les dé- « sirs de mon cœur ont été satisfaits; j'ai provoqué au « combat mes ennemis, je me suis ceint de la majesté « de Feridoun, et ses conseils m'ont toujours porté « bonheur. J'ai vengé sur Tour et sur le cruel Selm « mon grand-père le puissant Iredj; j'ai délivré le « monde de ses fléaux, j'ai fondé beaucoup de villes « et bâti beaucoup de forteresses; et maintenant je « suis dans un tel état, que tu dirais que je n'ai pas « vécu, et le nombre des années passées est effacé de « mon souvenir. Quand un arbre *ne* porte *que* des « fruits et des feuilles amers, sa mort vaut mieux « que sa vie. Maintenant que j'ai supporté beaucoup « de soucis et de peines, je te donne le trône de la « royauté et le trésor; je te le transmets tel que Fe- « ridoun me l'a donné, ce trône qui a vu beaucoup de « rois. Sache que quand tu en auras joui et qu'il aura « cessé d'être à toi, il te faudra passer dans un monde « meilleur. Mais la trace que tu laisseras après toi « durera un long temps, et il ne faut pas qu'elle soit « autre chose que des bénédictions, car un homme « de naissance pure doit professer une religion pure. « Garde-toi de t'éloigner de la foi de Dieu, car elle « inspire les bons conseils. Bientôt il y aura dans le « monde de nouvelles discussions, quand paraîtra un

« Mobed[1] avec une mission de prophète; il viendra « du pays d'occident; prends garde de le persécuter. « Crois en lui : car c'est là la religion de Dieu; con- « sidère quels sont les engagements que tu auras con- « tractés d'abord. Ne quitte jamais la voie de Dieu, « car c'est de lui que vient tout bien et tout mal. « Après ce temps arrivera une armée de Turcs qui « placeront leur couronne sur le trône d'Iran. Tu as « devant toi de longs travaux à exécuter; il te faudra « être tantôt loup, tantôt brebis. Ton malheur vien- « dra du fils de Pescheng, ce sera du Touran que « viendront les afflictions qui te mettront à l'étroit. « O mon fils! quand il y aura une guerre, recherche « l'aide de Zal et de Sam, et de ce nouveau rejeton « qui est sorti de Zal, et qui pousse des branches. « Par lui le pays de Touran sera rendu impuissant; « et quand il faudra te venger, c'est lui qui sera ton « vengeur. » Il parla ainsi, les larmes inondèrent ses joues, et Newder pleura sur lui avec amertume. Quoiqu'il n'eût pas de maladie et qu'aucune douleur

[1] La leçon *Mobed* est prise d'un manuscrit de la bibliothèque Bodléienne, copié par un Parsi; la plupart des manuscrits écrits par des musulmans portent *Mousa*, ce qui me paraît une falsification faite dans un esprit de secte. Les Parsis, de leur côté, ont interpolé dans ce passage une longue suite de vers qui contiennent une prophétie sur Mohammed. On trouvera dans l'Appendice ce morceau tiré d'un manuscrit de la bibliothèque de la Compagnie des Indes.

ne l'affligeât, Minoutchehr ferma ses deux yeux de Keïanide, faiblit et poussa un soupir froid. Ainsi mourut ce roi illustre et plein de vertus, et il ne resta d'autre souvenir de lui dans le monde que les discours *des hommes*.

VIII

NEWDER

(Son règne dura 7 ans.)

NEWDER MONTE SUR LE TRÔNE.

Quand le roi Newder eut porté le deuil de son père, il éleva la couronne des Keïanides plus haut que Saturne. Il tenait sa cour assis sur le trône de Minoutchehr, il distribua à l'armée de l'argent et de l'or, et les grands de l'Iran, assemblés devant son trône, frappèrent tous la terre de leur front, disant : « Nous sommes tous tes esclaves, ô roi! et nos cœurs « et nos yeux sont remplis d'amour envers toi. » Mais il ne se passa pas un long temps de cette manière, car le cœur du roi devint plein d'injustice. Des plaintes s'élevèrent de tous les coins de la terre, et la tête du monde blanchit à cause du nouveau roi, qui mettait de côté les coutumes de son père, qui était sévère envers les Mobeds et les grands, qui méprisait la voie de l'humanité, et dont le cœur était esclave de l'or et des trésors. Les paysans formèrent tout à coup des armées, et les braves demandèrent

pour eux-mêmes le pouvoir. Lorsque les provinces élevèrent ainsi leur voix, que le monde entier fut en émoi, le roi injuste s'en effraya et envoya une lettre à Sam le cavalier, qui se trouvait alors dans le pays des Segsars et dans le Mazenderan. Elle commençait par le nom du créateur, « maître de l'étoile du matin, « de Mars et du soleil, qui a créé l'éléphant et la « fourmi. Il n'y a rien de difficile à quoi sa puissance « ne soit supérieure, ni rien qu'il dédaigne à cause « de son peu d'importance dans la nature. Il n'y a « devant lui aucune différence entre ce qu'il y a de « plus fort et ce qu'il y a de plus faible. Maintenant « j'invoque les grâces du maître du soleil et de la « lune sur l'âme du roi Minoutchehr qui a rendu « brillante cette couronne illustre, et qui m'a trans- « mis le trône. Je prie Dieu que sur Sam le héros il « tombe autant de bénédictions qu'un nuage répand « de pluie. Puisse le Pehlewan plein d'expérience et « qui porte haut la tête, le héros admiré, être tou- « jours sain de cœur et d'esprit! puisse son âme ne « jamais souffrir de douleur! Le Pehlewan du monde « voudra peut-être écouter tout ce que je lui dirai, « ce qui est connu et ce qui est secret. Le roi, au mo- « ment où ses paupières se fermèrent, me parla de « Sam, fils de Neriman, *en disant:* Il a toujours été « mon ardent défenseur, car c'est un Pehlewan, ami « du roi, qui pendant toute ma vie a été gardien des « sept zones de la terre, et par qui le trône et le dia-

« dème sont devenus brillants. Mais maintenant l'em-« pire est rempli de discordes, et les paroles *que l'on* « *prononce* passent toute mesure. Si tu ne veux pas « prendre la massue de la vengeance, le monde sera « privé de ce trône. »

Quand cette lettre fut remise à Sam, fils de Neriman, il poussa un soupir du fond de sa poitrine; et à l'aube du jour, au moment où le coq chante, s'éleva dans la cour le bruit des timbales, et une armée sortit du pays des Kerguesars, en comparaison de laquelle la mer semblait peu de chose. Lorsqu'elle s'approcha de l'Iran, les grands vinrent au-devant d'elle; ils se présentèrent à pied devant Sam le guerrier, et lui firent de longs discours de toute sorte. Ils parlèrent longuement au grand et puissant Pehlewan des méfaits de Newder, des injustices de ce roi, qui dans sa démence avait abandonné la voie de son père. Ils dirent : « Le monde est devenu désert « par ses actions, et la fortune, qui avait veillé pour « lui, s'est endormie; il n'est pas dans la voie de la « sagesse, et la grâce de Dieu l'a abandonné. Si Sam « le brave, le Pehlewan à l'esprit brillant, voulait « s'asseoir sur ce trône, quel mal y aurait-il? Le « monde prospérerait sous sa fortune, le pays d'Iran « serait à lui, le trône serait rajeuni, nous tous se-« rions ses esclaves et lui obéirions, nos âmes seraient « les otages de notre amour. » Sam le cavalier leur répondit : « Comment Dieu le tout-puissant pourrait-

« il nous approuver en cela? Pendant que Newder, « qui est de la race des Keïanides, est assis sur le « trône des rois et ceint de la ceinture, est-ce à moi « de saisir la couronne pour être roi? c'est folie, et « personne ne doit y prêter l'oreille. Quelqu'un dans « le monde oserait-il dire une pareille chose? quel« qu'un parmi les grands pourrait-il avoir une telle « audace? Quand même une fille du roi Minoutchehr « serait assise sur ce trône d'or, et ceinte du diadème, « je n'aurais d'autre couche que la poussière, et mes « yeux se réjouiraient de la voir. Si le cœur de *Newder* « a quitté la voie de son père, il n'y a pas encore « longtemps; ce qui est de fer n'est pas encore telle« ment dévoré par la rouille, qu'il soit difficile de « lui restituer son éclat. Je rendrai au roi la majesté « qu'il tient de Dieu, j'inspirerai au monde de l'amour « pour lui; car la poussière de Minoutchehr est mon « trône, et le pied du cheval de Newder est ma cou« ronne. Je lui parlerai longuement, je lui donnerai « des conseils, je lui rendrai par mes avis l'étoile de « la fortune. Repentez-vous de ce qui s'est passé, et « jurez-lui de nouveau obéissance; si vous n'obtenez « pas le pardon du créateur du ciel et l'amour de « Newder, la colère du roi pèsera sur ce monde, le « bouleversera et l'embrasera. »

Les grands se repentirent de leurs paroles, jurèrent de nouveau fidélité au roi, et le monde fut entièrement rajeuni par le Pehlewan fortuné et de grand

renom. Lorsque Sam fut arrivé en présence du roi, il baisa la terre devant son trône; Newder descendit du trône avec empressement pour serrer le héros dans ses bras, le fit asseoir devant lui, lui adressa des questions et le reçut gracieusement. On prépara une salle de banquet dans le palais du roi, et ils passèrent sept jours à entendre des chansons et à boire du vin. Tous les grands vinrent devant Newder demander grâce et s'humilièrent selon les usages. Toutes les provinces envoyèrent leur tribut, de peur du héros qui frappait vite dans sa colère. Newder brillait *de nouveau* sur le trône du pouvoir, et était assis en paix et dans sa majesté. Puis le Pehlewan du monde se tenant debout devant le roi, demanda la permission de s'en retourner. Il ouvrit à Newder les portes du conseil, il lui dit de bonnes paroles sur Feridoun le fortuné, sur Houscheng et sur Minoutchehr, l'ornement du trône, qui tous avaient gouverné la terre avec justice et avec générosité, et avaient détourné leurs yeux de ce qui était injuste. Il fit revenir le cœur du roi de sa tyrannie, et Newder se conduisit comme le Pehlewan le lui avait conseillé. Sam échauffa les cœurs des grands en sa faveur, il adoucit tout ce qui avait été fait de juste et d'injuste. Après avoir dit tout ce qu'il avait à dire aux grands et au roi du peuple, il partit, emportant les présents de Newder, un trône, une couronne, une bague, des esclaves, des chevaux au frein d'or, et deux coupes

d'or pleines de rubis. Le vaillant Sam se mit en marche vers le Mazenderan, et la plaine disparut *sous son armée* d'un bout à l'autre. Le ciel tourna ainsi pendant quelque temps sans être satisfait de Newder et sans affection pour lui.

PESCHENG APPREND LA MORT DE MINOUTCHEHR.

Après cela la nouvelle de la mort de Minoutchehr se répandit jusque chez les guerriers du Touran, qui s'entretinrent avec les malveillants de la mort du roi et des affaires de Newder. Lorsque Pescheng, le maître du Touran, apprit cette nouvelle, il eut envie de commencer une guerre contre l'Iran; il parlait sans cesse de son père Zadschem; il soupirait amèrement au souvenir de Tour et du trône de Minoutchehr, et en pensant à son armée, à ses braves, au chef de ses troupes et à ses provinces. Il appela tous les grands de ses pays et tous les chefs de son armée, tels qu'Aghrir et Guersiwez, Barman et Kelbad le brave, le lion sauvage, et son Sipehbed Wiseh, prompt de la main, qui était chef de son armée. Son Pehlewan était son fils Afrasiab, qui mandé par lui, vint en toute hâte. Pescheng prononça un discours sur Tour et sur Selm, disant : « Il ne faut pas « que nous cachions notre vengeance sous le pan de « nos robes; un chef dont le cerveau n'est pas trou« blé, ne peut ignorer ce que nous ont fait les Ira« niens, et comment ils se sont ceints pour nous faire

« du mal; le temps est venu de chercher le combat « et la vengeance, et d'essuyer sur nos joues les « larmes de sang qu'ont versées nos yeux. Que dites-« vous maintenant? que me répondez-vous? Donnez-« moi un conseil qui porte bonheur. » Les paroles de Pescheng firent bouillonner de colère Afrasiab, et enflammèrent sa tête; il s'approcha de son père pour lui répondre, le cœur rempli de haine, les reins ceints pour le combat. Il dit : « Je suis digne de com-« battre les lions, je suis prêt à me mesurer avec le « chef des troupes de l'Iran. Si Zadschem avait tiré « l'épée, il n'aurait pas laissé le monde dans cet « état honteux. S'il s'était ceint pour se venger, il « aurait soumis l'Iran. A présent tout ce que mon « grand-père a laissé inachevé, la vengeance, le « combat et la ruse, c'est à moi de l'accomplir avec « mon épée acérée; c'est le temps de ma révolte et « le jour de mon insurrection. » La tête de Pescheng s'exalta en voyant la stature de cyprès d'Afrasiab, sa poitrine et ses bras de lion, sa force d'éléphant et son ombre qui se projetait à la distance de plusieurs milles, sa langue qui était comme une épée qui déchire, comme la mer qui écume, comme le nuage qui verse la pluie. Il lui ordonna de tirer l'épée et de conduire son armée vers l'Iran. Quand un roi voit un fils digne de lui, il peut bien porter la tête jusqu'au soleil, car il sait qu'après sa mort son fils tiendra sa place et maintiendra debout son palais.

Afrasiab quitta Pescheng, le cœur rempli du désir de la vengeance, la tête pleine d'impatience; il ouvrit les portes des trésors amassés, et fournit ses troupes de tout ce qui est nécessaire pour le combat.

Les apprêts de la guerre étant achevés, le sage Aghrirez vint au palais, et parut devant son père, l'esprit plein de soucis, car son cœur penchait toujours vers ce qui est bon; il dit au roi : « O mon « père plein d'expérience, qui surpasses tous les « Turcs en courage! quoique Minoutchehr ait disparu « de l'Iran, l'armée de ce pays a trouvé un chef tel « que Sam, fils de Neriman, et il reste des grands « de l'empire tels que Keschwad et Karen le guerrier. « Tu sais le sort que *Minoutchehr* le vieux loup, « prompt à tirer l'épée, a fait éprouver à Selm et au « vaillant Tour. Mon grand-père Zadschem, le maître « de l'armée de Touran, dont le casque touchait au « ciel de la lune, ne tenait pas de pareils discours, « et pendant la paix n'ouvrait pas le livre de la ven- « geance. Mieux vaudrait ne pas nous révolter, car « il n'en résultera que la destruction du pays. » Pescheng répondit à son fils : « Afrasiab, ce crocodile « plein de courage, est un lion féroce au jour de la « chasse, et un éléphant de guerre au jour du com- « bat. Il y aurait lieu de douter du lignage d'un petit- « fils qui ne chercherait pas à venger son grand-père. « Tu dois accompagner Afrasiab, et en toute chose, « grande ou petite, lui donner de bons conseils.

«Quand les plis de la robe des nuages se seront ouverts, et que le désert sera humecté par la pluie, «quand les montagnes et les plaines seront devenues «des prairies pour les chevaux, quand l'herbe sera «plus haute que le bras des braves, et que la terre «sera devenue toute verte par la végétation, alors il «faudra dresser vos tentes dans les plaines, marcher «joyeusement sur la verdure et sur les roses, conduire votre armée vers Amol, broyer Dehistan et «Gourgan sous les sabots de vos chevaux, et rendre «l'eau couleur de rubis par le sang que vous verserez. C'est de ce point que Minoutchehr, lorsqu'il «chercha la guerre et la vengeance, partit contre «Tour, c'est de là qu'une armée semblable à un noir «nuage vint nous combattre : il faut partir du même «point et réduire en poussière les têtes des grands «*de l'Iran.* C'était Minoutchehr qui dans l'Iran était «l'appui de l'armée, car c'était lui qui ornait le «trône; mais maintenant qu'il a disparu de l'Iran, «quelle crainte *pouvez-vous avoir?* tous ceux qui restent «ne valent pas une poignée de poussière. Je n'ai «aucun souci de Newder, car c'est un jeune homme «qui ne connaît pas les ruses. Il faut que vous luttiez «contre Karen, prompt à combattre, et contre Guerschasp, le second des braves de ce peuple; et j'espère que vous vaincrez sur le champ de la vengeance les deux grands du pays d'Iran, que vous «apaiserez les mânes de nos pères, et que vous

« remplirez de feu les âmes de nos ennemis. » Le fils, ardent au combat, répondit au roi : « Je verserai « des flots de sang pour la vengeance. »

AFRASIAB PART POUR L'IRAN.

Lorsque le désert fut devenu par la verdure comme une soie peinte, les braves du Touran se ceignirent les reins. Une armée se mit en marche du pays des Turcs et de la Chine, et se réunit aux guerriers de l'occident armés de massues; elle n'avait ni milieu ni fin, et la fortune de Newder avait vieilli. Lorsque l'armée s'approcha du Djihoun, le petit-fils de Feridoun en eut nouvelle; le roi et son armée se mirent en marche, ils sortirent du palais impérial, entrèrent dans le désert et se dirigèrent vers Dehistan. Karen le guerrier commandait, le roi Newder le suivait, le monde était entièrement rempli de bruits, et lorsque l'armée s'approcha de Dehistan, le soleil disparut *sous la poussière*. Les tentes impériales furent dressées dans la plaine devant la forteresse, et Newder fit dans Dehistan ses apprêts pour le combat qui ne tarda pas d'être livré, car Afrasiab *envoya* dans le pays d'Iran deux chefs choisis parmi les braves, Schemasas et le vaillant Khazarwan, à qui il confia le commandement de ses cavaliers. Trente mille hommes de guerre prêts au combat partirent; ils se dirigèrent vers le pays du Zaboulistan, se proposant de se venger de Zal. On reçut alors la

nouvelle que Sam, fils de Neriman, était mort, et que Zal était occupé à lui préparer un tombeau. Afrasiab en fut dans une grande joie, car il voyait que sa fortune se réveillait. Alors il s'avança lui-même, et arrivé devant Dehistan, fit dresser ses tentes en face de la ville. Qui pourrait compter le nombre de ses braves ? va et compte quatre cents fois mille. Tu aurais dit que les sables et les marais bouillonnaient; toute la plaine semblait couverte de fourmis et de sauterelles. Le roi Newder avait avec lui cent quarante mille hommes, tous cavaliers pleins de courage. Afrasiab observa cette armée, et dans la nuit il expédia un dromadaire à Pescheng avec une lettre dans laquelle il lui écrivait : « Nous avons « cherché la fortune, et elle est entre nos mains; si « nous faisons le compte de l'armée de Newder, nous « n'y voyons qu'une proie que nous chasserons; d'ail- « leurs le roi a perdu Sam, qui par conséquent ne « peut venir à ce combat; c'est lui que je craignais « dans ce pays, et maintenant qu'il n'est plus, nous « nous vengerons de l'Iran. Zal lui prépare un tom- « beau et ne peut mouvoir pour le combat ni pieds « ni ailes. Enfin Schemasas est allé dans le Nimrouz, « et a mis sur sa tête la couronne qui illumine le « monde. En toute chose il faut chercher le moment « et prendre le conseil d'un ami prudent; quiconque « est paresseux au moment d'agir, ne trouvera plus « pareille occasion. » Le dromadaire rapide vola dans

sa course vers le roi qui brillait avec la splendeur du soleil.

COMBAT ENTRE KOBAD ET BARMAN, ET MORT DE KOBAD.

Lorsque l'aube du jour leva la tête au-dessus des montagnes, un éclaireur s'apppocha de Dehistan. Or il y avait entre les deux armées un espace de deux farsangs rempli de préparatifs de combat et de machines de guerre. Cet éclaireur était un Turc nommé Barman; il dit : «Je vais réveiller ces dor«meurs.» Il alla et observa toute l'armée, il regarda la tente du roi Newder, puis il se rendit auprès du chef des Touraniens, lui fit la description de l'armée et du campement du roi, et dit à Afrasiab l'infatigable : «Jusqu'à quand faudra-t-il que nous «tenions cachée notre vaillance? Si le roi me le «permet, j'irai comme un lion chercher un ennemi «dans cette armée. Ils seront vaincus par moi, ils «reconnaîtront qu'il n'y a que moi de brave dans «le monde.» Le prudent Aghrirez dit : «S'il arrivait «dans cette entreprise un malheur à Barman, le «cœur des gardiens des frontières en serait brisé, «et l'armée ne pourrait plus agir. Il faudrait choisir «pour cette entreprise un homme inconnu, afin que «nous n'ayons pas à nous mordre les doigts et les «lèvres.» Les traits du fils de Pescheng se contractèrent de colère, il eut honte des paroles d'Aghrirez, et dit à Barman en jetant sur lui un regard farouche :

«Mets ta cuirasse et bande ton arc, tu lèveras la «tête au-dessus de toute cette armée, et nous n'au- «rons besoin ni des doigts ni des dents.»

Barman partit, il alla sur le champ de bataille et éleva la voix du côté où était Karen, fils de Kaweh : «As-tu quelqu'un, dans cette armée du roi illustre, «qui veuille me combattre?» Karen regarda les siens pour voir qui parmi eux demanderait à combattre Barman; mais aucun des grands ne répondit, excepté Kobad, le vieillard plein de cœur. Le sage chef de l'armée en fut irrité, et les paroles de son frère Kobad lui firent bouillir le sang; ses yeux se remplirent de larmes de colère, et il pouvait bien être courroucé contre une armée si nombreuse où au milieu de tant de jeunes gens qui auraient dû rechercher les combats, il n'y eut qu'un vieillard qui voulût se battre. Le cœur de Karen était en angoisse pour Kobad, et il parla ainsi au milieu des braves : «Tes années sont maintenant si nombreuses «qu'il faudrait que ta main s'abstînt du combat, «surtout avec un homme comme Barman, frais, «jeune, plein de confiance et de gaieté, avec un «cavalier qui a le cœur d'un lion, et qui lève la tête «jusqu'au soleil. Tu es un homme considérable et «chef de l'armée, c'est à toi que le roi confie ses «plans. Si le sang rougissait tes cheveux blancs, le «désespoir saisirait nos braves.»

Écoute ce que répondit à Karen son frère au mi-

lieu de l'assemblée. Il lui dit : « Le ciel qui tourne « m'a donné ma part dans la vie. Sache, ô mon frère, « que ce corps est destiné à la mort, et que la tête « des grands est faite pour porter le casque. Depuis « le temps *de la mort* du bienheureux Minoutchehr « jusqu'aujourd'hui, mon cœur a été plongé dans « l'affliction; l'homme ne peut pendant sa vie entrer « au ciel, il est une proie, et la mort le chasse. L'un « meurt par l'épée au temps du combat de deux ar- « mées; sa tête est livrée aux lances et aux glaives « tranchants, son corps aux vautours et aux lions « déchirants; un autre meurt sur sa couche : mais « tous deux sont destinés à marcher rapidement vers « le terme *de leur vie.* Quand j'aurai quitté ce monde « immense, je laisserai à ma place un frère plein de « force et de pouvoir. Élevez-moi un tombeau digne « d'un roi, rendez-moi les devoirs d'amour quand je « ne serai plus. Mettez ma tête dans du camphre, « du musc et de l'eau de rose, et mon corps dans ce « lieu d'un sommeil éternel; soyez doux les uns en- « vers les autres, et confiez-vous en Dieu le juste. » Il dit, saisit sa lance, et se rendit sur le champ du combat, semblable à un éléphant furieux. Barman s'adressa à Kobad ardent au combat, en disant : « Le sort te pousse à m'offrir ta tête, tu aurais mieux « fait d'attendre ; car le temps livre déjà un combat « à ta vie. » Kobad lui répondit : « Depuis longtemps « le ciel m'a donné ma part; il faut mourir là où

« la destinée nous atteint, mais jamais la mort n'at-« teint l'homme dont l'heure n'est pas arrivée. » Il dit et lança son cheval noir, il ne donna aucun repos à son âme ardente. Depuis le matin jusqu'à ce que le soleil projetât *au loin* les ombres, les deux combattants se firent sentir l'un à l'autre leur force. A la fin Barman remporta la victoire, il s'élança dans le champ du combat, il lança contre les reins de Kobad un javelot qui déchira la ceinture qui protégeait ses entrailles. Kobad tomba de cheval la tête en bas; le vieux chef au cœur de lion avait vécu. Barman se rendit alors auprès d'Afrasiab, les deux joues épanouies de triomphe et de bonheur. Afrasiab lui fit un présent tel que jamais un grand n'en fit à un petit de semblable. Kobad étant mort, Karen, avide de combats, amena ses troupes et s'avança. Les deux armées étaient pareilles aux deux mers de la Chine, tu aurais dit que la terre tremblait sous elles. D'un côté s'avançait rapidement Karen, le guerrier, de l'autre Guersiwez au corps d'éléphant; le bruit des chevaux et la poussière des armées étaient tels, que ni le soleil ni la lune brillante n'étaient visibles; les épées qui étincelaient comme des diamants, les lances qui s'échauffaient dans le sang, paraissaient au milieu de la poussière comme des ailes de vautour sur lesquelles le soleil aurait versé du vermillon. L'intérieur du brouillard retentissait du bruit des timbales, et l'âme des épées

se rassasiait de sang rouge. Partout où Karen poussait son cheval, son épée brillait comme Aderguechasp. Tu aurais dit que son glaive d'acier versait du corail; que dis-je du corail ! c'étaient des âmes qu'il versait pour la vengeance. Quand Afrasiab vit les hauts faits de Karen, il lança son cheval et conduisit son armée contre lui. Ils combattirent jusqu'à ce que la nuit descendît des montagnes, sans que leur vengeance fût satisfaite.

Karen, ardent au combat, ramena son armée devant Dehistan quand la nuit fut devenue profonde. Il entra dans la tente du roi et s'approcha de lui, éperdu de la mort de son frère. Le roi le vit et versa des larmes de ses paupières fatiguées qui n'avaient pas vu de sommeil. Il lui dit : « A la mort de Sam le « brave, je n'ai pas senti dans mon cœur une tristesse « pareille. Puisse l'âme de Kobad être brillante comme « le soleil ! puisse le sort t'être toujours propice ! Telle « est la loi et l'ordre de ce monde, qu'un jour tu es « gai et triste le lendemain. Tous nos soins ne peu« vent nous faire échapper à la mort, et ce monde « n'offre d'autre berceau que le sépulcre. » Karen lui répondit : « Depuis que je suis né, j'ai dévoué à la « mort mon corps plein de force. Feridoun a mis sur « ma tête ce casque pour que je soumette la terre en « vengeance de la mort d'Iredj. Jusqu'à ce jour je « n'ai pas délié cette ceinture, ni déposé cette épée « d'acier. Mon frère a péri, cet homme plein de pru-

«dence et de sagesse, et moi aussi je périrai dans «cette guerre. Puisses-tu être heureux! car aujourd'hui le fils de Pescheng nous a serrés de près dans «le combat. Lorsqu'une partie de son armée a été «vaincue, il a choisi un certain nombre de braves «parmi des troupes fraîches, et m'ayant aperçu avec «ma massue à tête de bœuf, il est venu à moi pour «me combattre. Je me suis placé devant lui de telle «sorte que mes yeux étaient opposés aux siens, mais «il a fait dans la lutte un enchantement contre moi, «et la lumière et les couleurs ont disparu de devant «mes yeux. La nuit est venue, le monde entier était «enveloppé de ténèbres, et mon bras était las de «frapper. Tu aurais dit que c'était la fin de toutes «choses, le ciel avait disparu sous les nuages; il a «fallu quitter le champ de bataille, car l'armée était «fatiguée et la nuit devenait sombre.» Les armées se reposèrent des deux côtés, mais le second jour elles reparurent pour se combattre.

SECOND COMBAT D'AFRASIAB CONTRE NEWDER.

Les Iraniens formèrent leurs lignes comme il convient à des braves qui vont au combat; les timbales et les trompettes retentissaient, tu aurais dit que la terre en tremblait. Afrasiab voyant cette armée, s'avança de son côté et forma ses rangs. Le monde fut tellement rempli de la poussière que faisaient lever les cavaliers, que tu aurais dit que le soleil s'était

caché. Des troupes se détachèrent des deux armées, et nulle part on ne distingua plus les plaines des montagnes. Les armées se jetèrent ainsi l'une sur l'autre, et versèrent du sang comme une rivière qui coule. De quelque côté que Karen se portât, il répandait le sang sur le champ de bataille; et partout où le brave Afrasiab s'élançait, la terre se couvrait de sang comme d'un torrent d'eau. A la fin Newder sortit du centre de l'armée et s'avança contre Afrasiab pour se venger de lui; ils se lancèrent des javelots, ils levèrent leurs lances l'un contre l'autre; jamais serpents ne s'étaient plus entrelacés, le monde ne se souvenait pas d'un pareil combat. Ils continuèrent ainsi jusqu'à ce que vers la nuit, le bras du fils de Pescheng l'emporta. Les Iraniens avaient un plus grand nombre de blessés, et le combat *ne* continuait *que* du côté de leurs ennemis; ils se retirèrent désespérés, et errèrent dispersés dans la plaine.

Le cœur de Newder était navré de douleur, car le sort avait voulu que sa couronne fût couverte de poussière. Lorsque le son des timbales eut cessé dans les champs, il fit appeler Thous. Thous et Kustehem vinrent ensemble; leur cœur était plein de deuil, leur bouche pleine de soupirs. Le roi leur dit: «Oh! «quelle douleur déchire mon âme!» Tantôt il parlait, tantôt il pleurait; le cœur plein de sang, la bouche pleine de soupirs, il leur rapporta les dernières paroles de son père, qui lui avait dit: «Une

« armée de la Chine et du pays des Turcs viendra « dans le pays d'Iran. Ton âme en sera affligée, et « ton armée essuiera mainte défaite. Maintenant les « paroles du roi commencent à s'accomplir et ce « *mauvais* jour est arrivé pour les grands. Qui a ja- « mais lu dans le livre des héros que quelqu'un ait « amené une telle armée du pays des Turcs? Il faut « que vous alliez dans le pays de Fars, emmener les « femmes du palais et vous retirer avec elles; vous « irez aux monts Zaweh, vous réunirez la masse *de* « *vos fidèles* dans cette partie de l'Alborz. Partez main- « tenant pour Reï et Isfahan, et cachez votre départ « à votre armée, car elle en serait découragée, et « cette nouvelle blessure empirerait celle dont elle « est déjà atteinte. J'espère qu'un ou deux rejetons « de la race de Feridoun échapperont à cette armée in- « nombrable. Je ne sais si je vous reverrai; cette nuit « nous ferons un dernier effort. Soyez actifs jour et « nuit, occupez-vous avec prudence des affaires de ce « monde. Si l'on vous donne de mauvaises nouvelles « de cette armée, si l'on vous dit que la gloire de « l'empire est ternie, ne vous en attristez pas trop, « car telle est la volonté du ciel sublime, que le sort « jette l'un dans la poussière, pendant que l'autre « jouit d'un diadème royal. Que l'on soit tué ou que « l'on meure, c'est la même chose; on palpite un ins- « tant, puis on est tranquille. » Newder pressa ses deux fils contre son cœur, et versa des larmes de

sang. Thous et Kustehem partirent, et Newder resta livrant à la douleur son cœur affligé.

TROISIÈME COMBAT DE NEWDER ET D'AFRASIAB.

Pendant deux jours l'armée se reposa ; mais le troisième, aussitôt que l'astre qui éclaire le monde eut paru, il fut impossible au roi de retarder le combat; il n'y avait plus moyen de l'éviter, car Afrasiab attaqua l'armée de Newder comme une mer furieuse. Il s'élevait des deux camps un grand bruit, et les trompettes et les clochettes indiennes retentissaient; dans les tentes du roi on battait le tambour, et tous mettaient sur leurs têtes des casques de fer. Personne ne dormait dans le camp du vaillant Afrasiab, toute la nuit l'armée se prépara et nettoya ses épées et ses javelots. Sur toute la plaine, de montagne en montagne, s'avancèrent des hommes armés de cuirasses et portant de lourdes massues; on ne voyait ni collines, ni sables, ni marais; les rangs des armées s'étendaient d'une mer à l'autre. Karen se plaça au centre pour que le roi offrît un point d'appui *plus sûr* aux troupes, Teliman le brave demanda la gauche du roi, et Schapour, fils de Nestouweh, commanda l'aile droite. Depuis le matin jusqu'à ce que le soleil eût quitté le firmament, on ne vit ni montagne, ni plaine, ni désert. Tu aurais dit que l'âme des épées s'épanouissait et que la terre soupirait sous les pieds des chevaux. Mais *le soir*, lorsque les lances

projetaient leurs ombres sur le sol, le roi *d'Iran* essuya une défaite, et ausitôt que sa fortune s'obscurcit, la confiance des Turcs s'en accrut. Du côté où commandait Schapour, fils de Nestouweh, toute la masse de ses troupes fut dispersée; Schapour tint bon jusqu'à ce qu'il fût tué, et avec lui la fortune quitta les Iraniens. Les grands de l'armée d'Iran, morts ou blessés, couvraient en grand nombre le champ de bataille; et lorsque le roi et Karen virent que les astres ne leur étaient pas favorables dans le combat, ils se dirigèrent vers Dehistan à travers cette masse de Turcs pleins de bravoure et se réfugièrent dans cette forteresse. Il ne restait à l'armée qu'un petit nombre de chemins *pour y parvenir*, et jour et nuit continua le combat dans ces passages. Ainsi s'écoula quelque temps.

Lorsque Newder se fut établi dans la forteresse, les chemins furent fermés à ses troupes pleines de courage, et Afrasiab ayant formé une armée de cavaliers, la fit partir pendant la nuit. Il appela auprès de lui un Turc illustre, le Sipehbed Kuroukhan, fils de Wiseh, et lui ordonna de se diriger vers le pays de Fars, et de prendre le chemin du désert; car c'était là que se trouvaient les familles des Iraniens, et l'homme isolé cherche à rejoindre les siens. Karen ayant su qu'Afrasiab avait envoyé, dans la nuit, une armée, bouillonna de jalousie et eut le cœur en angoisse; il courut, semblable à un tigre, auprès de

Newder, et lui dit : « Regarde ce que le roi de Tou-« ran, cet homme sans cœur, ose faire contre le roi « d'Iran. Il a envoyé des troupes sans nombre contre « les femmes voilées de ceux qui sont à l'armée; s'il « réussit à s'emparer de nos femmes, il brisera *les* « *cœurs* des grands, et nous serons obligés dans notre « honte de cacher nos têtes. Il faut que je prenne le « chemin de la montagne et que je suive les traces « de l'infâme turc, si le maître du trône de Tur-« quoises me le permet. Tu as des provisions et de « l'eau vive, et une armée qui se tient devant toi avec « amour et respect. Reste ici et ne te laisse pas abat-« tre, car il te sera facile de te défendre. Montre du « courage où il en faut, car la vaillance est nécessaire « aux rois. » Newder lui répondit : « Ce plan n'est pas « sage, car mon armée n'a personne qui puisse la « commander comme toi. Kustehem et Thous sont « partis *pour protéger* nos familles, au moment même « où les timbales commençaient à résonner. Ils se « rendront sans délai auprès de nos femmes, et les « défendront comme c'est leur devoir. »

Pendant ce temps entrèrent dans l'appartement particulier du roi les héros et les grands portant haut la tête. Ils s'assirent à table et demandèrent du vin, et délivrèrent pour un temps leurs âmes de leurs soucis. Lorsque leurs têtes furent ivres de vin, le roi Newder se retira dans sa chambre à coucher, le cœur rempli de plans de vengeance. Les cavaliers de

l'Iran, les héros courageux, sortirent du palais du roi en désordre; ils se rendirent au palais de Karen les yeux *en pleurs* comme un nuage de printemps. Ils concertèrent des plans de toute espèce, et se dirent tous d'un commun accord : « Il faut que nous « partions pour le pays de Fars, il faut que pas un « de nous ne fasse défaut; car quand les femmes « voilées des guerriers de l'Iran seront prisonnières « de nos ennemis, quand nos femmes et nos enfants « seront esclaves des Turcs, quand leurs cœurs seront « percés de flèches, sans que personne ait combattu « pour leur défense, qui de nous voudrait prendre en « main une lance sur cette plaine? qui pourrait avoir « du repos et une place pour s'asseoir? » Schidousch, Keschwad et Karen ayant délibéré à fond sur cette affaire, et la moitié de la nuit étant passée, les braves se préparèrent pour le départ, et Karen le guerrier se mit sur-le-champ en marche, menant avec lui une grande armée. Le soir ils arrivèrent le cœur découragé à un endroit que l'on appelle le Château-Blanc : d'un côté était Guezdehem le châtelain avec des braves infatigables; de l'autre côté du château se trouvait Barman avec son armée, campé sur la route avec des éléphants et des troupes. Karen avait été blessé *au cœur* par ce dernier, et il désirait venger sur lui le sang de son frère. Il revêtit son armure, ordonna convenablement ce qui concernait son armée, et suivi de ses braves il se dirigea droit

du côté du pays de Fars. Barman le courageux en eut nouvelle, et vint au-devant de lui semblable à un lion. Lorsque Karen le vit s'avancer aussi impétueusement, et qu'il aperçut dans le combat au milieu de la poussière le meurtrier *de son frère*, il se précipita sur lui comme un lion, et ne lui laissa pas le temps de chercher des ruses; il courut à sa rencontre et se jeta sur lui en invoquant le nom de Dieu le secourable; il lança contre sa ceinture un javelot qui lui brisa le corps et les jointures. Barman tomba du haut de son cheval, et le soleil lumineux devint obscur pour lui. Toute son armée eut le cœur brisé et se dispersa entièrement. Le Sipehbed se dirigea vers le pays de Fars avec son armée glorieuse et prête à combattre.

NEWDER TOMBE ENTRE LES MAINS D'AFRASIAB.

Lorsque Newder apprit que Karen était parti, il se mit à le suivre avec précipitation. Il se hâta, car il voulait échapper à son malheur, craignant que la rotation du ciel ne l'écrasât. Mais dès qu'Afrasiab eut nouvelle que Newder s'était dirigé vers le désert, il rassembla son armée et partit en toute hâte, suivant avec ardeur ses traces comme un lion. Lorsqu'il fut arrivé près du roi, il vit que celui-ci, malgré la vitesse de sa course, se préparait à combattre; et tout en marchant, il chercha le moyen de priver de sa tête ce roi privé du diadème. Pendant toute la nuit et jus-

qu'à ce que le soleil fût dans sa force, Afrasiab se tint près de Newder, et le monde fut obscurci par la poussière que les braves soulevèrent. A la fin Newder fut atteint, lui et douze cents cavaliers renommés; tu aurais dit qu'ils ne pouvaient trouver un lieu *de refuge* sur la terre. Ils tentèrent beaucoup de chemins pour s'enfuir, mais ils tombèrent dans les lacets de l'infortune, et Afrasiab jeta ainsi dans les chaînes une armée prisonnière avec ce roi *naguère si* puissant. Quand même le ciel s'associerait à toi en secret, tu ne trouverais pourtant pas le moyen de sortir de la sphère de sa rotation; tantôt il te donne des couronnes, des trônes et du pouvoir; tantôt il t'assigne l'obscurité et le malheur; il ressemble tantôt à un ennemi, tantôt à un ami, et te donne tantôt le noyau, tantôt l'écorce; car le monde est un joueur subtil, et qui change son jeu à chaque instant; et quand même ta tête toucherait aux noirs nuages, à la fin le sort ne t'accordera pour demeure que la poussière.

Après cela Afrasiab donna ordre de garder les défilés et les montagnes, les déserts et les rivières, pour que Karen le guerrier ne pût échapper à l'armée *de Touran;* mais lorsqu'il apprit que Karen les avait déjà franchis, il fut confondu de ce qui s'était passé dans l'appartement du roi. Alors il ordonna que Barman suivît en toute hâte Karen, le lion ardent au combat, et qu'il le prît et le lui amenât. Mais on lui raconta ce que Karen avait fait de Bar-

man, et comme il l'avait jeté de son cheval dans la poussière. Afrasiab en devint soucieux; la faim, le repos et le sommeil l'abandonnèrent; puis il dit à Wiseh le renommé : « Ne laisse pas ton cœur s'abattre « par la mort de ton fils. Quand Karen, fils de Kaweh, « va au combat, le tigre hésite devant sa lance. Il faut « que tu partes avec une armée bien préparée et pleine « de courage pour venger ton fils. »

WISEH TROUVE SON FILS MORT.

Wiseh, le chef de l'armée de Touran, se mit en route avec des troupes de grand renom et avides de combats. Mais avant d'atteindre Karen, il trouva celui qu'il avait aimé, mort et abandonné sur la terre, son drapeau déchiré, ses timbales renversées; n'ayant pour linceul que des fleurs sauvages, pâle comme la sandaraque, et entouré des braves et des héros de l'armée de Touran couchés en grand nombre sur la route autour de lui. A cet aspect Wiseh se désola; tu aurais dit que son cœur se fendait dans son angoisse. Il versa de ses yeux des larmes de pitié, et se remit à suivre Karen avec fureur. Il courut comme un nuage qui court, et le monde en fut rempli de terreur. Karen reçut la nouvelle que Wiseh arrivait en grande pompe et avec une armée victorieuse; il envoya aussitôt *des cavaliers montés sur* des chevaux arabes vers le Nimrouz, et se mit en marche lui-même illuminant le monde. Arrivé du pays de

Fars dans le désert, Karen vit s'élever à sa gauche une grande poussière, d'où il sortit un drapeau noir, et le chef des Turcs parut à la tête de son armée. On forma des rangs des deux côtés, et les braves pleins d'ardeur pour le combat s'approchèrent. Wiseh éleva la voix du centre de son armée, s'écriant : « La cou-« ronne et le trône du pouvoir ont été livrés au vent ; « depuis Kanoudji jusqu'aux frontières de Kaboul, « jusqu'à Ghaznin et au Zaboulistan, tout est entre « nos mains, et nous avons placé nos trônes sculptés « dans *tous* les palais. Où pourrais-tu trouver un lieu « de repos, maintenant que le roi est notre prison-« nier ? »

Karen répondit : « Je suis Karen ! Je jette mon « vêtement dans l'eau qui coule. Je n'ai pas quitté « *Dehistan* par peur, ni par suite d'une querelle ; je « suis allé combattre ton fils ; et maintenant que j'ai « satisfait mon cœur par la vengeance *que j'ai exercée* « sur lui, je suis prêt à te livrer bataille et à me « venger de toi, et je te combattrai comme com-« battent les braves. » Ils lancèrent leurs chevaux, le bruit des trompettes s'éleva, la poussière noire monta *vers le ciel* à droite et à gauche, et l'air et la lune s'obscurcirent. Aussitôt les rangs des deux armées se confondirent, et le sang coula comme un torrent d'eau. Karen, avide de combats, s'avança contre Wiseh, mais Wiseh se détourna de lui dans le combat. Grand nombre de guerriers furent tués, et Wiseh

fut consterné à l'aspect du champ de bataille. La fortune le trahit, mais Karen ardent au combat ne le poursuivit pas, et Wiseh retourna auprès d'Afrasiab en versant sur son fils des larmes de douleur.

EXPÉDITION DE SCHEMASAS ET DE KHAZARWAN DANS LE ZABOULISTAN.

Maintenant *je vais parler de* ceux qui avaient quitté le pays d'Arman, et qui se dirigaient vers le Zaboulistan avides de vengeance. Schemasas qui avait passé le Djihoun et marchait en toute hâte vers le Seïstan, et Khazarwan avec trente mille hommes armés d'épées, tous Turcs vaillants, perçant *leurs ennemis* avec leurs poignards, allèrent sans s'arrêter jusqu'à l'Hirmend, tenant en main leurs épées, leurs lances et leurs grandes massues. Zal affligé et en deuil de son père, était occupé à construire un tombeau *pour Sam* à Gourabeh. Mihrab le brave était dans la ville, brillant d'intelligence et infatigable. Un messager envoyé par lui s'achemina vers Schemasas, il descendit devant l'enceinte de sa tente et lui porta beaucoup de salutations de la part de Mihrab, disant : « Puisse le « maître vigilant de l'armée de Touran garder éternellement le diadème ! Je descend de la famille de « Zohak l'Arabe ; je n'aime pas cet empire, mais j'ai dû « racheter ma vie par une alliance, car je ne voyais « aucun autre moyen de salut. Ce palais est à présent « mon séjour, et tout le Zaboulistan est entre mes

« mains, puisque Zal est parti d'ici, dans sa douleur, « pour s'occuper de la sépulture de Sam le cavalier. « Mon cœur s'est réjoui de son malheur, et je suis « décidé à ne jamais le revoir. Je demande à l'illustre « Pehlewan un délai pour expédier un cavalier ra- « pide, un homme de sens et qui sache se hâter; je « l'enverrai auprès d'Afrasiab pour qu'il lui révèle « mon secret, et que les discours de ceux qui parle- « raient *contre moi* restent sans effet. J'enverrai au roi « un présent d'or digne de moi, et j'y ajouterai toutes « sortes de choses *précieuses* dignes de lui. Si alors il « m'ordonne d'aller auprès de lui, je ne me tiendrai « devant nul autre trône que le sien, je lui livrerai « tout ce royaume, et mon cœur en aura de la joie; « je ne donnerai pas de peine à ses braves; je lui « enverrai les trésors de toute espèce que j'ai amas- « sés. »

Mihrab enchaîna ainsi d'un côté le cœur du Pehlewan, de l'autre il tendit la main vers un secours. Il envoya un messager à Zal en lui disant : « Vole « vers lui, déploie tes plumes et tes ailes. Dis à Zal « ce que tu as vu de cette affaire, dis-lui qu'il n'hésite « pas d'accourir, car deux Pehlewans sont venus ici « pour nous combattre avec une armée de Turcs de « couleurs variées comme la peau du tigre; ils ont « amené deux armées sur l'Hirmend, j'ai enchaîné « leurs pas avec de l'or : mais si tu tardes un seul « instant à revenir, nos ennemis réussiront dans tous

« leurs plans. » Le messager arriva auprès de Zal et alluma dans son cœur comme des flammes ardentes.

ZAL VIENT EN AIDE À MIHRAB.

Zal se mit en route pour aller vers Mihrab le brave, il se hâtait avec une armée demandant à combattre. Lorsqu'il vit que Mihrab était demeuré fidèle et que sa tête était pleine de prudence et de sagesse, il dit en lui-même : « Quelle peur aurais-je à présent « de leur armée ? Qu'est devant moi Khazarwan ? une « poignée de poussière. » Il dit à Mihrab : « Ô homme « prudent et digne de louange en tout ce que tu as « fait ! je vais partir dans la nuit sombre, et étendre « sur eux une main sanglante. Ils s'apercevront que « je suis revenu, que je suis venu le cœur plein et « prêt à me venger. » Il jeta avec colère une arbalète sur son bras, *prit* une flèche semblable à une branche d'arbre, observa où était le camp des braves, plaça sa flèche dans l'arbalète, lança des flèches à triple bois dans trois endroits, et aussitôt un bruit d'armes s'éleva *dans le camp*. Quand le jour eut paru, l'armée s'assembla et tous regardèrent ces flèches en disant : « Voilà des flèches de Zal, nul autre n'en met de « pareilles sur son arc. » Schemasas dit : « Ô Kha-« zarwan *au cœur de* lion ! jamais tu n'as entrepris « un combat aussi étourdiment. Si tu n'avais pas at-« tendu après Mihrab, après son armée et ses trésors, « Zal ne t'aurait pas mis dans une pareille détresse. »

« Khazarwan répondit : « C'est un seul homme, il n'est « pas un Ahriman, il n'est pas de fer; ne t'effraye « donc pas d'avoir à le combattre. Je vais sur-le-champ « me mesurer avec lui. » Dès que le soleil brillant eut disparu de la voûte du ciel, il s'éleva de la plaine un bruit de tambours, et dans la ville résonnèrent les timbales et les trompettes, les clochettes et les cloches indiennes. Zal se hâta de se revêtir d'une armure de guerre, et monta à cheval comme *il convient à* un brave; ses guerriers se placèrent sur le dos de leurs selles, la tête pleine du désir de la vengeance, le front couvert de rides. Zal partit et conduisit son armée dans le désert, emmenant avec lui ses éléphants et ses tentes. Les armées se trouvèrent en face l'une de l'autre; la poussière devint telle, que la plaine ressemblait à une montagne noire. Khazarwan s'élança armé d'une massue et d'un bouclier, et courut sur Zal; il lui porta un coup de massue sur sa poitrine brillante, et ce coup brisa la célèbre cuirasse de Zal. Le roi du Zaboulistan s'étant retiré, les braves du Kaboul s'enfuirent; mais le vaillant Zal se couvrit d'une cotte de mailles et retourna au combat semblable à un lion. Il tenait en sa main la massue de son grand-père; sa tête était remplie de colère, son cœur plein de sang. Khazarwan devançant son armée, accourut avide de vengeance comme un lion qui rugit, et pendant que Zal faisait lever la poussière du champ de bataille, il s'élança contre

lui *rapide* comme la poussière; *Zal* se précipita sur lui levant haut sa massue comme le fait un brave, il le frappa de sa massue à tête de bœuf, et la terre fut tachetée de sang comme le dos d'un tigre. Il jeta par terre Khazarwan, le foula aux pieds, et lui passant sur le corps, s'avança dans la plaine à la tête de son armée. Il cria à Schemasas de se montrer; mais celui-ci ne se montra pas, car *il vit que* la tête de Zal bouillonnait. Zal rencontra Kelbad au milieu de la poussière et leva sur lui sa massue d'acier; mais Kelbad voyant sa massue et son épée, s'enfuit devant lui. Zal banda son arbalète, y mit en toute hâte une flèche de peuplier, en dirigea la pointe contre la ceinture de Kelbad qui était formée par des chaînes d'acier, et lui cloua le corps par le milieu sur le pommeau de la selle; le cœur de l'armée *de Touran* fut consumé de douleur par la mort de Kelbad. Ces deux *héros* étant morts dans le combat, Schemasas perdit courage et pâlit; il s'enfuit, et tous ses braves se dispersèrent comme un troupeau dans un jour de pluie, poursuivis par les guerriers du Zaboulistan et le roi de Kaboul. Le champ de bataille fut tellement couvert de morts, que la terre semblait être devenue trop étroite pour cette armée. Ils se dirigèrent vers le roi des Turcs, leurs armures défaites, leurs ceintures brisées. Mais Schemasas ayant atteint le désert, Karen, fils de Kaweh, parut sur sa route; il revenait de son combat contre l'armée de Wiseh, dont il avait

tué comme un être vil *le fils* bien-aimé. Les deux armées se rencontrèrent, celle de Schemasas et celle de Karen avide de combat. Karen ayant appris qui ils étaient et pourquoi ils avaient fait une invasion dans le Zaboulistan, fit sonner les trompettes d'airain et se mit en marche, et les deux armées s'avancèrent l'une contre l'autre. Le Pehlewan dit à ses guerriers : « O *mes amis* renommés *par votre valeur* et brillants « d'intelligence, jetez-vous dans la mêlée avec vos « lances, car j'espère que vous détruirez *vos ennemis.* » Les cavaliers portèrent la main à leurs lances, poussant des cris comme des éléphants en fureur. Les lances convertirent le champ de bataille en un champ de roseaux, et firent disparaître le soleil et la lune. *Karen* tua tous les Turcs, quelque nombreux qu'ils fussent, les jeta comme des choses viles sur la route, et fit lever vers le soleil brillant la poussière *de la destruction* de cette armée brisée et anéantie. Schemasas s'enfuit avec quelques hommes, et échappa à la poussière noire de ce champ de bataille.

AFRASIAB ASSASSINE NEWDER.

Afrasiab reçut la nouvelle que ses guerriers illustres avaient cessé de vivre, son âme fut enflammée de douleur et de soucis, et le sang de son cœur mouillait ses deux yeux. Il dit : « Ce roi Newder « est en prison pendant que mes amis sont foulés « aux pieds ; que pouvons-nous faire que verser son

« sang et commencer une nouvelle vengeance ? » Il demanda avec impatience : « Où est Newder ? car « Wiseh veut se venger sur lui. » Puis il dit au bourreau : « Amène-le, traîne-le ici pour que je lui apprenne son sort. » Le roi Newder en ayant été informé, sentit que sa mort approchait. Un cortége nombreux se dirigea vers lui avec un grand bruit et des cris. Ils lui lièrent les bras dur comme une pierre, le tirèrent de sa prison et le menèrent devant le crocodile. Ils le menèrent avec ignominie, le tenant avec leurs mains, tout confondu, nu de la tête aux pieds et comme mort. Le puissant Afrasiab chercha des yeux le roi Newder, le cœur plein d'impatience, et aussitôt qu'il l'aperçut de loin, il ouvrit les lèvres et lui rappela la haine de leurs ancêtres, en commençant par Selm et par Tour; il dépouilla son cœur et ses yeux de toute décence royale, et lui dit : « Tout ce qui t'arrive « est bien mérité. » Il dit et se mit en colère, demanda une épée, en frappa le cou du roi Newder et jeta avec mépris son corps dans la poussière. Ainsi périt ce souvenir que le roi Minoutchehr avait laissé, et l'Iran resta sans couronne et sans trône. O homme sage et prudent ! ne revêts pas des robes d'honneur, car le diadème et le trône ont vu beaucoup *de maîtres* comme toi, et tu entendras encore beaucoup d'histoires semblables. Tu as atteint à une dignité vers laquelle tu t'es précipité, mais elle passe au moment où tu y prends goût. Que peux-tu attendre

de cette terre basse et obscure, qui te renverra triste et affligé? Ensuite on amena avec mépris les autres prisonniers, qui tous demandèrent grâce pour leur vie. Le vertueux Aghrirez en eut nouvelle et le cœur lui battit dans la poitrine; il accourut, poussant des cris, demandant grâce pour eux et faisant des reproches au roi: « Ces hommes sont de nobles guer- « riers, des cavaliers qui n'ont ni casque ni cuirasse, « et ne sont pas sur le champ de bataille. Tuer des « prisonniers est une chose contraire à l'honneur; « c'est rabaisser ta dignité que tu devrais respecter. « Il vaudrait mieux ne pas les priver de la vie, et me « les livrer enchaînés; je leur ferai une prison dans « une caverne, je placerai auprès d'eux des gardiens « intelligents; ils apprendront la prudence par le « malheur et par l'infortune; mais toi, abstiens-toi de « verser du sang et de commettre chose pareille. » Afrasiab voyant les lamentations et l'opposition d'Aghrirez, leur fit grâce de la vie et ordonna qu'on les menât à Sari chargés de chaînes et de liens et *couverts* d'ignominie; ensuite il se prépara pour le départ, et fit disparaître la terre sous les pieds de ses chevaux. Il alla de Dehistan à Reï, et fit suer les chevaux par la fatigue et par les courses. Il posa la couronne des Kéïanides sur sa tête, et ouvrit la porte des trésors pour distribuer de l'or; il prit la place du roi dans le pays d'Iran, la tête remplie de projets de combats, le cœur plein de désirs de vengeance.

ZAL APPREND LA MORT DE NEWDER.

On porta à Kustehem et à Thous la nouvelle que la gloire des rois était obscurcie, qu'on avait coupé avec l'épée tranchante la tête de *leur* malheureux *père*, et que tout était fini. Ils s'arrachèrent les cheveux, ils se déchirèrent le visage, et de l'Iran s'éleva un immense cri de douleur. Les grands de l'empire répandirent de la terre et de la poussière sur leur tête, tous les yeux étaient remplis de larmes, toutes les robes étaient en lambeaux; ils se dirigèrent vers le Zaboulistan; leur langue ne parlait que du roi, leur esprit ne s'occupait que de lui. Ils se rendirent auprès de Zal dans leur douleur et dans leur tristesse, les joues couvertes de sang, la tête couverte de poussière, criant: « O le glorieux, le brave, le roi Newder, le « héros qui portait la couronne, le puissant, le maî- « tre, le gardien de l'Iran, l'appui des grands, le « maître des rois, le roi du monde! Ta tête cherche « un diadème dans la poussière, la terre exhale l'o- « deur du sang des rois. Les herbes qui croissent dans « ce pays baissent la tête de honte devant le soleil. « Nous demandons tous justice et poussons des cris « de douleur, nous nous dépouillons de nos robes de « fête. L'image de Feridoun vivait en lui, la terre « était l'esclave du sabot de son cheval. Ils lui ont « tranché la tête misérablement et honteusement, à « lui et à ses guerriers renommés. Nous tirerons tous

« nos épées brillantes pour le venger, nous tuerons « nos ennemis; couvrez-vous tous de votre armure « pour exercer la vengeance, et rajeunissez nos vieilles « haines. Le ciel même, dans sa miséricorde envers « nous, répandrait sur notre deuil des larmes de sang. « Et vous aussi, remplissez vos yeux de sang, dé- « pouillez-vous de vos robes de fête; car quand on a « à venger des rois, il faut que l'œil soit humide, et « le cœur rempli de colère. » Toute l'assemblée fut plongée dans la tristesse et dans les larmes, ils se consumèrent par la douleur comme par un feu dévorant. Zal déchira ses vêtements sur son corps, et s'assit sur la terre en sanglotant, puis il dit en élevant la voix: « Mon épée tranchante ne verra pas le « fourreau jusqu'au jour de la résurrection; mon che- « val blanc sous moi est mon trône, une lance armée « de fer est l'arbre *dont je cueillerai les fruits*, l'étrier est « la place où je pose mon pied, un casque sombre est « le diadème dont je couvre ma tête; cette vengeance « ne permet ni repos ni sommeil; il y a moins d'eau « dans les fleuves que de larmes dans mes yeux. Puis- « sent les mânes du roi, maître du monde, demeu- « rer brillants parmi les grands! puisse votre es- « prit, par la grâce du Créateur du monde, devenir « jeune, calme et plein de foi? Nous sommes tous nés « de nos mères pour la mort, nous lui appartenons, « nous lui avons livré nos têtes. »

Pendant que les preux se hâtaient de se préparer

à la vengeance, le bruit courut parmi les chefs qui étaient *en prison* à Sari, que les Iraniens allaient entrer en campagne, qu'ils avaient envoyé partout des *messagers montés sur des* dromadaires, et qu'ils amenaient une armée sans nombre, arrachée aux fêtes et au repos. Ils en perdirent la faim, le repos et le sommeil; ils furent effrayés à cause d'Afrasiab. Puis ils envoyèrent un message à Aghrirez pour lui dire : « O toi qui es plein de volonté, de pouvoir et de « gloire, nous sommes tous tes esclaves, nous ne vi« vons que grâce à ton intervention; tu sais que Zal « le maître du Zaboulistan et le roi de Kaboul sont « prêts *à combattre*. Berzin et Karen le guerrier, Kher« rad et Keschwad le destructeur des armées, sont « des héros dont la main est longue et ne lâchera pas « l'Iran. Quand les braves tourneront en toute hâte « leurs rênes de ce côté, quand ils montreront les « pointes de leurs lances, le puissant Afrasiab en sera « exaspéré, son cœur sera impatient de se venger de « nous, et pour sauver son diadème, il fera rouler « dans la poussière les têtes d'une foule innocente. « S'il plaisait au sage Aghrirez de délivrer ses prison« niers tous ensemble, nous nous disperserions pour « faire le tour du monde, pour parler *de lui* devant « les rois, réciter *ses louanges* devant les grands et « prier Dieu pour lui. »

Le prudent Aghrirez leur répondit : « Cela ne peut « se faire ainsi, ce serait montrer de l'hostilité contre

« le roi, et la tête de cet homme d'Ahriman bouil-« lonnerait de colère; mais je trouverai un autre « moyen *de vous secourir* sans m'exposer à la ven-« geance de mon frère. Puisque Zal part, dans son « ardeur guerrière, et qu'une armée viendra nous « combattre, je vous livrerai à ses troupes aussitôt « qu'il les aura amenées près de Sari. J'abandonne-« rai Amol, j'éviterai le combat, et convertirai en « honte la gloire qui a couvert ma tête. »

Lorsque les grands de l'Iran entendirent ces pa-« roles, ils prosternèrent leurs fronts contre terre, et « ayant achevé de le bénir, ils expédièrent de Sari un « messager qui alla auprès de Zal, fils de Sam, et « lui porta ce message de leur part: « Dieu le maître « du monde nous a pardonné, et le sage Aghrirez « est devenu notre ami. Nous avons fait avec lui un « pacte indissoluble, et nous avons des deux côtés « engagé notre parole, que si Zal accompagné de « deux hommes veut venir de l'Iran et lui offrir le « combat, l'illustre Aghrirez, dont les traces sont for-« tunées, retirera son armée d'Amol et la mènera à « Reï; sinon, pas un seul de nous ne sortira vivant « des mains de ce dragon. » Aussitôt que le messager fut arrivé dans le Zaboulistan et eut porté son message à Destan, celui-ci appela devant lui les grands guerriers et leur fit part de ce que lui mandaient les braves; puis il dit: « O mes amis, vous qui êtes des « tigres dans la guerre et qui portez un grand nom,

« y a-t-il parmi vous un preux au cœur noble et dont « l'âme s'enivre du combat, qui recherche ce danger « et cette entreprise, et veuille élever sa tête jusqu'au « soleil? »

Keschwad, en l'entendant, frappa de la main sa poitrine, et dit : « Je suis prêt à le faire. » Zal le glorieux lui rendit grâce en disant : « Puisses-tu être « heureux aussi longtemps qu'il y aura des mois et « des années! » Une armée composée de braves avides de combats sortit du Zaboulistan et se dirigea vers Amol, et elle avait encore à faire une ou deux journées de sa route, lorsque le bienveillant Aghrirez en eut nouvelle, fit sonner ses trompettes et emmena son armée, laissant à Sari tous les prisonniers. Le fortuné Keschwad étant arrivé à Sari, les chaînes de tous *les prisonniers* tombèrent, il donna à chacun d'eux un cheval et se hâta de retourner d'Amol dans le Zaboulistan. Lorsque Zal apprit que Keschwad revenait couvert de gloire, il distribua aux pauvres un trésor *d'or* pur, et donna au messager son propre vêtement; et lorsque Keschwad s'approcha du Zaboulistan, il alla au-devant de lui comme il convenait, il pleura longtemps sur les prisonniers qui avaient été enchaînés et entre les griffes du lion, puis il répandit de la poussière sur sa tête en mémoire du glorieux roi Newder, et pleura sur lui amèrement. Il les mena à la ville en leur rendant des honneurs, il leur fit préparer des palais élevés, *enfin* il leur res-

titua tout ce qu'ils avaient possédé du temps de Newder, où ils avaient eu des couronnes, des trônes et des diadèmes. C'est ainsi que Zal composa sa cour, et rassasia son armée par ses largesses.

MEURTRE D'AGHRIREZ PAR LA MAIN DE SON FRÈRE.

Lorsque Aghrirez fut arrivé d'Amol à Reï, le roi eut nouvelle de ce qu'il avait fait, et lui dit: « Qu'as-« tu donc fait? pourquoi mêles-tu ainsi le miel avec « la coloquinte? Je t'avais ordonné de tuer ces mé-« chants; car ce n'est pas ici le lieu d'être prudent, « ce n'est pas le temps de la modération. La tête du « guerrier n'a pas besoin d'atteindre à la sagesse, c'est « dans les combats qu'il trouve sa gloire. La tête du « brave ne se gouverne pas selon la prudence, car « jamais la prudence ne se joint au désir de la ven-« geance. » Aghrirez répondit à Afrasiab : « Il faut « pourtant avoir un peu de pitié et quelques larmes; « toutes les fois que tu as le pouvoir de faire le mal, « tremble devant Dieu, et ne nuis à personne; car la « couronne et la ceinture royale auront beaucoup de « maîtres comme toi, mais elles n'appartiennent à « personne pour toujours. »

Lorsque Afrasiab entendit ces paroles, il ne sut que répondre; l'un d'eux était plein d'emportement, l'autre plein de raison; mais la raison, comment s'accorderait-elle avec la tête d'un Div? Le Sipehbed entra en colère comme un éléphant furieux, et au lieu

de répondre, il saisit une épée et coupa en deux le corps de son frère. Ainsi mourut cet homme bon de cœur et sage d'esprit.

Lorsque la nouvelle du sort de l'illustre Aghrirez fut arrivée jusqu'à Zal, fils de Sam le cavalier, il dit : « Maintenant son trône s'obscurcira et sa fortune pé- « rira. » Il fit sonner les trompettes d'airain et battre les timbales, et rendit son armée brillante comme l'œil du coq. Le Sipehbed se mit en marche vers le pays de Fars, il s'avança avec colère et le cœur plein de rancune; son armée couvrait la terre d'une mer à l'autre, la face de la lune et du soleil était obscurcie par la poussière. Afrasiab apprit la nouvelle de ce que Zal avait entrepris, et mena une armée vers Khar-Reï; il se prépara pour le combat et l'attendit de pied ferme. Les avant-postes se battaient jour et nuit, tu aurais dit que le monde n'était que couleur *de sang*. Maint guerrier fut tué des deux côtés, tous hommes renommés et pleins d'ardeur pour le combat. Ainsi se passèrent deux semaines, et les fantassins et les cavaliers étaient fatigués de la guerre.

IX

ZEW

FILS DE THAHMASP

(Son règne dura 5 ans.)

Une nuit Zal était assis à l'heure où l'on dort, parlant longuement d'Afrasiab et des braves *du pays d'Iran*, de ses Pehlewans et de ses amis. Il dit : « Quoique le Pehlewan jouisse d'une fortune heu« reuse et qu'il possède un esprit éclairé, cependant « il faut un roi de naissance impériale qui ait le sou« venir des choses qui se sont passées. Il en est de « l'armée comme d'un vaisseau, et le trône du roi est « pour elle en même temps le vent et la voile. Si Thous « et Kustehem avaient des âmes de rois, il y a bien « un peuple et des guerriers nombreux; mais tout « prince qui est dépourvu de sens est indigne du « trône du pouvoir: aussi la couronne et le trône ne « leur conviennent pas; il nous faut un roi dont la « fortune soit victorieuse, sur lequel repose la grâce « de Dieu et dont la parole brille par la sagesse. » Ils cherchèrent longuement parmi la famille de Feridoun un roi qui fût digne du trône du pouvoir, et ne trouvèrent que Zew, fils de Thahmasp, qui eût la force d'un roi et la sagesse d'un héros.

Karen, les Mobeds et les chefs des frontières, et un cortége nombreux de guerriers pleins de courage partirent et portèrent à Zew cette bonne nouvelle, en disant: « Le trône de Feridoun est rajeuni « pour toi; Zal le Sipehdar et le reste de l'armée t'ap-« pellent comme un roi digne *du trône.* » Zew le fortuné arriva dans un jour fortuné et monta sur le trône élevé; les grands chantèrent ses louanges et versèrent sur lui des offrandes dignes d'un roi, et Zal lui fit hommage comme à son seigneur. Zew resta cinq ans sur le trône; c'était un vieillard de quatre-vingts ans; il fit fleurir la terre par sa justice et par sa bonté. Il ramena l'armée des voies du mal, car il communiquait dans son cœur avec Dieu le tout pur. Il ne permit pas de saisir les hommes et de les charger de chaînes, et dès son avénement on ne vit plus mutiler personne. Or il arriva qu'il y eut une famine dans le monde et que toutes les plantes séchèrent et furent altérées; il ne venait du ciel ni pluie ni rosée, et les hommes pesaient le pain au poids de l'argent. Les deux armées restèrent ainsi en présence pendant cinq mois, se livrant chaque jour de grands combats qui étaient des jours *glorieux* pour les braves et des luttes de héros. Mais la famine devint telle qu'on ne savait plus comment y remédier, et il ne restait des armées ni trame ni chaîne. Ils s'écrièrent en même temps et d'une commune voix : « C'est à cause « de nos fautes que le ciel nous envoie ce malheur. »

Des deux armées il s'éleva des plaintes et des lamentations, et un envoyé *d'Afrasiab* arriva auprès de Zew, disant : « C'est à cause de nous que ce monde « passager n'est rempli que de douleurs, de soucis et « de peines; viens, pour que nous divisions la sur- « face de la terre, et que nous appelions des béné- « dictions l'un sur l'autre. » L'esprit des grands était fatigué de la guerre, et la famine ne permit pas une longue hésitation. Ils se promirent d'un commun accord qu'ils ne garderaient pas dans leurs cœurs les vieilles haines, qu'ils partageraient la terre selon la tradition et la justice, et qu'ils oublieraient tout ce qui s'était passé. Toute la partie de la terre comprise entre le Djihoun et la frontière de Roum, et qui de là s'étend en ligne continue jusqu'à la Chine et au Khoten, devint, avec ses districts cultivés ou déserts, l'empire du peuple *de Touran;* le pouvoir de Zal devait finir à la frontière où commençait l'usage des tentes, et que les Turcs, de leur côté, ne devaient pas passer: c'est ainsi qu'on partagea les trônes et les diadèmes. Zew conduisit son armée dans le pays de Fars; il était vieux, mais il rendait jeune la terre, et Zal se retira dans le Zaboulistan, où les hommes le serrèrent tous dans leurs bras. Les montagnes se remplirent de tonnerres et de tempêtes; la terre devint pleine de parfums, de couleurs et de beauté. Le monde était comme une fiancée dans la fleur de la jeunesse, et rempli de sources, de jardins et d'eau

courante. Quand les hommes ne prennent pas la nature du tigre, le monde ne devient pas sombre et étroit pour eux. Zew rassembla tous les grands, et rendit à Dieu le dispensateur de la justice de nouvelles grâces; et le Créateur du monde accorda aux hommes, après cette famine, la clef de l'abondance. On prépara une salle de fête en chaque lieu, et les hommes délivrèrent leur cœur de toute haine et de tout mauvais vouloir.

Ainsi se passèrent cinq ans pendant lesquels les hommes ne connurent ni peines ni maladies; mais le monde se lassa de la justice et eut envie de tomber entre les griffes du lion. La vie du roi qui ressemblait au soleil s'éteignit quand il eut atteint l'âge de quatre-vingt-six ans; la fortune des Iraniens s'évanouit, et Zew le maître du monde, qui avait fait régner la justice, mourut.

X

GUERSCHASP

(Son règne dura 5 ans.)

Zew avait un fils selon son cœur, à qui il avait donné le nom de Guerschasp. Ce fils vint et monta sur le trône, il mit sur sa tête la couronne des Keïanides, et assis sur le trône de son père, il gouverna le monde avec honneur et avec gloire. *Mais* les Turcs reçurent la nouvelle que Zew était mort, et que par suite le trône privé de roi était réduit à rien. Afrasiab poussa des cris, lança des barques sur le fleuve *Djïhoun* et s'avança jusqu'à Khar-Reï; mais personne ne lui apporta des salutations de la part de Pescheng, dont la tête était pleine de colère, l'âme remplie de combats, et le cœur las du trône et du diadème, et absorbé par le deuil de *son fils* Aghrirez. Jamais Pescheng n'avait voulu revoir Afrasiab, et son épée brillante s'était couverte d'une rouille obscure. Les messagers d'Afrasiab venaient auprès de lui; mais pendant des années et des mois il ne voulut pas se laisser voir. Il disait: « Si le trône avait un maître, il serait bon que « ce maître eût un ami comme Aghrirez. *Mais* tu « verses le sang de ton frère, tu prends la fuite de-

« vant l'élève d'un oiseau ; je t'envoie avec une armée « contre nos ennemis et c'est la vie de ton frère que « tu abréges. Il ne peut y avoir jamais rien de commun « entre nous, et jamais tu ne verras mon visage. » Ainsi se passa un temps jusqu'à ce que l'arbre du malheur porta de nouveau son fruit amer, *car* dans cette année Guerschasp, fils de Zew, mourut, et la fortune quitta manifestement le monde. L'oreille de tous fut remplie de la nouvelle que le trône du roi des rois était vide, et un message de Pescheng le guerrier arriva auprès d'Afrasiab comme une pierre *qu'on lance :* « Passe le Djihoun, fais avancer ton armée et n'at- « tends pas que quelqu'un s'asseye sur le trône. » Afrasiab rassembla une armée qui remplissait *tout l'espace* entre Sipendjab et le lit du fleuve ; tu aurais dit que la terre était devenue le ciel qui tourne et qu'il tombait des nues une pluie d'épées indiennes. Ainsi s'avançait peu à peu cette armée glorieuse pour livrer des combats ; le bruit courut tout à coup dans l'Iran qu'il arrivait un prétendant au trône du pouvoir ; et le trône d'Iran étant privé de roi, les hommes ne virent pas *devant eux* un temps de bonheur. Toutes les villes et toutes les maisons étaient en émoi, et de tout le pays d'Iran s'élevaient des cris. Chacun tourna les yeux vers le Zaboulistan, et le monde ne fut rempli que de bruit. Ils adressèrent à Zal des paroles dures, disant : « Tu as pris en main le gouvernement du « monde bien légèrement, et depuis la mort de Sam,

« depuis que tu es devenu Pehlewan, nous n'avons « pas joui d'un jour de bonheur. Après la mort de « Zew, lorsque son fils devint roi, la main du mé- « chant fut privée du pouvoir de faire le mal. *Mais* « maintenant Guerschasp, qui désirait la possession « du monde, est mort, et le pays et le peuple sont « sans roi; une armée a passé de ce côté du Djihoun, « elle est telle que le soleil a disparu du monde; si « tu connais à cela un remède, prépare-le, car le chef « *des Touraniens* est venu pour nous opprimer. » Zal répondit aux grands : « Depuis que je me suis ceint « dans l'âge d'homme, aucun cavalier pareil à moi « n'est monté à cheval; personne n'a tenu aussi haut « que moi l'épée et la massue; partout où j'ai posé « mon pied, j'ai devancé les brides des cavaliers; j'ai « combattu sans cesse jour et nuit, et toute ma vie « je *n'*ai craint *que* la vieillesse. Maintenant mon dos « de héros est courbé, je ne ferai plus briller mon « poignard de Kaboul; mais je rends grâce à Dieu de « ce que cette souche a poussé un rejeton glorieux « qui s'est élevé droit, et dont la tête atteindra à la « voûte du ciel, et vous verrez comment il croîtra en « bravoure; Rustem est devenu comme un haut cy- « près, le diadème du pouvoir lui convient; il lui « faut un cheval de guerre, car ces chevaux arabes « ne peuvent lui suffire. Je chercherai un destrier au « corps d'éléphant, j'en demanderai un partout où « il y a des hommes. Je rapporterai tout ceci à Rus-

« tem, *je lui demanderai :* Es-tu de notre avis sur ces « affaires? veux-tu combattre la race de Zadschem? « *veux-tu* ne pas t'y refuser? »

A ces paroles, tout le pays d'Iran se réjouit, tous les visages se rajeunirent. Zal envoya de tous côtés des dromadaires de course et prépara des armes pour ses cavaliers pleins de bravoure. Puis il dit à Rustem : « O mon fils au corps d'éléphant! toi qui portes « la tête plus haut que tout le peuple, tu as devant « toi une grande entreprise et une longue fatigue de- « vant laquelle s'évanouiront le sommeil, le repos et « le plaisir. Mon fils! tu n'es pas dans l'âge des com- « bats, mais que puis-je faire? Ce n'est pas un temps « de fêtes. Tes lèvres sentent encore le lait, ton cœur « recherche les plaisirs et la joie. Comment t'enverrai- « je sur le champ de bataille contre des lions et des « braves? Que dis-tu? que feras-tu? que me réponds- « tu? Puissent la grandeur et la bonté être tes com- « pagnes! »

Rustem lui répondit : « O *mon père* illustre, puis- « sant et avide de gloire! as-tu oublié que j'ai mon- « tré du courage devant le peuple entier? J'aurais « pensé que le Pehlewan avait connaissance du mont « Sipend et de l'éléphant furieux. Si je reculais de- « vant le fils de Pescheng, ma gloire s'obscurcirait « dans le monde. C'est à présent le temps des com- « bats et des attaques, et non pas du déshonneur et « de la fuite. L'homme se fait lion en triomphant des

« lions, et en recherchant la guerre et le champ de « bataille; tandis que les femmes ne peuvent acqué-« rir beaucoup de gloire, car elles ne sont occupées « qu'à manger et à dormir. » Zal lui dit : « O mon « enfant plein de courage, chef des grands et soutien « des héros! tu me l'as contée, l'histoire du mont « Sipend et de l'éléphant blanc, et tu as donné à mon « cœur une douce espérance; et puisque tu as si fa-« cilement vaincu dans ces combats, pourquoi de-« vrais-je trembler maintenant? Néanmoins les hauts « faits d'Afrasiab troubleront mon sommeil dans la « nuit sombre. Comment t'enverrai-je contre lui? car « c'est un roi brave et belliqueux. Tu es en âge de « jouir des fêtes et des sons de la musique, de boire « du vin et *d'entendre* les chants héroïques, mais non « pas de combattre, d'acquérir de la gloire, de lutter « et de faire voler la poussière de la terre jusqu'à la « lune. »

Rustem répondit à Zal, fils de Sam : « Je ne suis « pas l'homme du repos et des coupes; ce serait une « honte que de laisser languir dans la mollesse ces « bras et ces mains puissantes. Quand le champ de « bataille et le combat acharné se présenteront, Dieu « me sera en aide, et la victoire me favorisera. Tu « verras comment j'irai dans la mêlée, comment je « traverserai le sang sur mon cheval couleur de rose. « Je prendrai dans ma main une *massue semblable* « *au* nuage qui brille comme l'eau et qui verse une

« pluie de sang, le feu en jaillira, sa tête broyera le « cerveau des éléphants. Chaque fois que je couvri- « rai ma poitrine de la cuirasse, le monde aura à « s'alarmer de mon carquois; et chaque forteresse « qui résistera à mes coups de massue, à ma poi- « trine, à mes mains et à mes bras, ne tremblera « plus devant les balistes et les catapultes, elle n'aura « plus besoin d'avoir pour gardien un chef illustre. « Quand ma lance s'avancera sur le champ de ba- « taille, elle rougira le cœur de la pierre avec le « sang *qu'elle versera*. Il me faut un cheval pareil à « une haute montagne, et tel qu'il n'y ait que moi « seul qui puisse le prendre avec le lacet; un cheval « qui puisse porter dans le combat mon corps puis- « sant, et qui ne se hâte pas quand il faudra atten- « dre. Je demande une massue grosse comme un « quartier de rocher, car une multitude *armée* s'a- « vance contre moi du pays de Touran; quand elle « arrivera, je la combattrai sans armée et de telle « sorte qu'une pluie de sang tombera sur le champ « de bataille. » Le Pehlewan, ravi de ces paroles, semblait verser son âme *sur son fils*. Voici quelle fut la réponse de Zal, fils de Sam : « O toi qui es las du « repos et des coupes, je t'apporterai la massue de « Sam le cavalier que je conserve comme un souve- « nir de lui dans le monde, et avec laquelle tu as « tué l'éléphant furieux; puisses-tu vivre à jamais, « ô Pehlewan! » Il ordonna qu'on apportât cette

massue de Sam, qui lui avait servi dans la guerre du Mazenderan, *de l'apporter* au glorieux Pehlewan pour qu'il en exterminât ses ennemis; c'était un héritage qui, de l'illustre Guerschasp, était venu de père en fils jusqu'à Sam le cavalier. Rustem, lorsqu'il vit l'arme de son grand-père, sourit de ses deux lèvres et se réjouit. Il appela sur Zal les grâces *de Dieu*, et lui dit: «O Pehlewan du monde entier! il me faut «un cheval qui puisse porter à la fois cette massue, «et ma gloire, et ma haute stature.» Le Sipehbed resta étonné de ces paroles et ne cessa d'invoquer sur lui le nom de Dieu.

RUSTEM S'EMPARE DE RAKSCH.

Zal fit amener du Zaboulistan tous les troupeaux qu'il y possédait et quelques-uns du Kaboul. On les fit passer tous devant Rustem et on lui expliqua les marques des rois; mais chaque cheval que Rustem attira vers lui et sur le dos duquel il posa la main, plia sous son effort et toucha du ventre à la terre. Il continua ainsi jusqu'à ce qu'il arrivât un troupeau de Kaboul et qu'on poussât devant lui cette masse de chevaux de toutes couleurs. Une jument grise passait rapidement, sa poitrine était comme celle d'un lion, ses hanches étaient courtes, ses deux yeux comme des poignards brillants, sa poitrine et ses jambes étaient grasses, mais sa taille était mince. Un poulain aussi grand qu'elle la suivait, sa croupe

et sa poitrine étaient larges comme celles de la mère, son œil était noir, sa queue levée, ses testicules noirs et durs, ses sabots semblables à l'acier. Tout son corps était pommelé comme de taches roses sur *un fond* safran. Dans la nuit il aurait distingué avec ses yeux, à une distance de deux farsangs, une petite fourmi sur un feutre noir; c'était un éléphant par la force, un chameau par la taille, et par la vigueur un lion du mont Bisoutoun. Rustem, aussitôt qu'il eut vu la jument et fixé ses regards sur son poulain au corps d'éléphant, fit un nœud à son lacet digne d'un roi pour séparer le poulain du troupeau. Le vieux pâtre lui dit : « O homme puissant, ne « prends pas le cheval d'autrui. » Rustem lui demanda : « A qui donc appartient ce cheval? il n'a « de marque sur aucune cuisse. » Le pâtre répondit : « Ne cherche pas de marque. Il court sur ce cheval « beaucoup de bruits ; nous le nommons Raksch; il « est pommelé, brillant comme l'eau et vif comme la « flamme. Nous ne lui connaissons pas de maître, « mais nous l'appelons le Raksch de Rustem. Il y a « trois ans qu'il est propre à porter selle et qu'il at- « tire les yeux des grands; mais dès que sa mère voit « le lacet d'un cavalier, elle accourt comme une « lionne pour se battre. Nous ne savons pas, ô Pehle- « wan du monde, quel secret est caché là-dessous; « mais garde-toi, ô homme prudent, de tourner « ainsi autour de ce dragon; car quand cette jument

« se met à attaquer, elle déchire le cœur du lion et « la peau du léopard. »

Quand Rustem eut entendu ce discours, il comprit le sens des paroles du vieillard, il fit voler son lacet royal et prit soudain dans le nœud la tête du poulain pommelé. La mère accourut comme un éléphant furieux et voulut lui arracher la tête avec ses dents ; mais Rustem rugit comme un lion sauvage, et la jument fut étonnée de sa voix. Il lui donna avec la main un coup sur la tête et la nuque, et fit rouler dans la poussière son corps tremblant. Elle tomba, puis fit un bond, s'enfuit devant lui et courut vers le troupeau. Rustem affermit ses pieds sur le sol, resserra le nœud de son lacet, étendit ses puissantes mains de héros et en posa une de toute sa force sur le dos du cheval; mais Raksch ne plia pas sous sa main, tu aurais dit qu'il ne s'en apercevait pas. Rustem dit en lui-même : « Voici mon siége, « c'est maintenant que je peux faire de grandes « choses. » Il sauta sur Raksch rapide comme le vent, et le cheval couleur de rose s'élança sous lui. Il demanda au pâtre : « Quel est le prix de ce dragon, et « qui peut m'en dire la valeur? » Le pâtre répondit : « Si tu es Rustem, monte-le et redresse les griefs du « pays d'Iran. Son prix est la terre d'Iran, et monté « sur son dos tu sauveras le monde. » Rustem sourit de telle sorte que ses lèvres devinrent semblables au corail, et il dit : « C'est à Dieu qu'il appartient de

« faire le bien. » Il mit une selle sur le dos du cheval couleur de rose, et sa tête se remplit du désir de la vengeance et des combats. Il ouvrit la bouche de Raksch et vit qu'il était rapide, qu'il avait du courage, de la force et de la race, et qu'il pouvait porter sa cuirasse, son casque et sa massue, son corps de héros, sa poitrine et ses bras. On eut tant de soin de ce cheval que dans la nuit on brûlait de la rue devant lui pour le garantir du mal. De quelque côté qu'on le regardât, il semblait être une œuvre de magie, et dans le combat une biche qui courait; il avait la bouche tendre, l'écume abondante, de l'ardeur, des hanches rondes, de la sagacité et l'allure douce. Le cœur de Zal était comme le gai printemps, dans la joie qu'il ressentait à cause de Raksch, coursier d'un nouveau genre, monté par un cavalier fortuné. Il ouvrit les portes de son trésor et distribua de l'or, ne pensant ni au jour ni au lendemain. Il jeta les cailloux dans le vase *à sept couleurs* et poussa un cri qui se fit entendre à plusieurs milles.

ZAL CONDUIT SON ARMÉE CONTRE AFRASIAB.

Les timbales et les trompettes, les éléphants de guerre et les clochettes indiennes firent dans le Zaboulistan un bruit comme celui du jour de la résurrection, et la terre cria aux morts : « Levez-vous ! » Il s'avança du Zaboulistan une armée, on eût dit des lions ayant tous les griffes teintes de sang. Devant

elle marchait Rustem le Pehlewan, derrière lui les vieux guerriers; et les vallées, les plaines et les montagnes se remplirent de troupes au point que pas un corbeau n'osait voler au-dessus; toute la nuit ils firent résonner leurs tambours, et le ciel et la terre disparurent *sous les ténèbres*. Ce fut ainsi que Zal emmena son armée du Zaboulistan dans la saison des fleurs et des roses.

Afrasiab apprit des nouvelles de Zal et en perdit le repos, la faim et le sommeil; il mena une armée sur le bord de la rivière de Reï, dans cette plaine arrosée et abondante en roseaux. L'armée d'Iran s'avança peu à peu et quitta le désert pour s'approcher du champ de bataille. Quand il n'y eut plus que deux farsangs entre les deux armées, le Sipehbed Zal rassembla les guerriers expérimentés, et leur dit : « O hommes pleins de prudence, héros qui avez « vu le monde et fait de *grandes* choses! nous avons « rassemblé ici une armée nombreuse, nous avons « fait des plans pour tout ce qui est beau et bon; « mais l'accord manque à nos conseils parce que nous « sommes privés d'un roi, l'espérance manque à nos « entreprises et un chef à l'armée. Lorsque Zew le « fortuné monta sur le trône, le monde lui rendit un « hommage nouveau, et maintenant il nous faut « *encore* un roi de la race des Keïanides, assis sur le « trône et ceint de la ceinture impériale. Un Mobed « vient de m'indiquer un prince glorieux et armé de

« la massue des rois, Keïkobad le héros, de la race « de Feridoun, plein de majesté, haut de stature, « rempli de courtoisie et de justice. »

RUSTEM AMÈNE KEÏKOBAD DU MONT ALBÒRZ.

Puis Zal le fortuné dit à Rustem : « Prends la mas- « sue, lève ton bras, pars en toute hâte pour le mont « Alborz, choisis un cortége pour t'accompagner, et « rends hommage à Keïkobad, mais ne t'arrête pas « un instant auprès de lui. Il faut que tu sois revenu « en deux semaines, qu'aucune circonstance n'arrête « ta course, et que tu lui dises : L'armée te demande; « elle a préparé pour toi le trône des rois, car nous « ne voyons que toi, ô seigneur, qui sois digne de la « couronne des Keïanides, et tu seras notre défen- « seur. » Zal ayant parlé, Rustem toucha le sol de ses sourcils, sauta joyeusement sur le dos de Raksch, et se hâta de se rendre auprès de Keïkobad. Un grand nombre de Turcs placés en avant-postes sur la route marchèrent contre Rustem avide de vengeance. Il les attaqua avec ses illustres hommes de guerre, tenant dans sa main une massue à tête de bœuf. Il la leva et s'élança avec fureur, frappant de la massue et poussant des cris; les Turcs étaient consternés, et Rustem en renversa un grand nombre privés de force et de vie par son bras. Les braves du Touran se précipitèrent *sur lui*, mais à la fin ils s'enfuirent du champ de bataille. Ils retournèrent vers Afrasiab, le cœur

plein de sang, les yeux pleins de larmes, et lui racontèrent toutes choses grandes et petites. Afrasiab en fut affligé; il appela devant lui Kaloun, un des braves parmi les Turcs, un héros fécond en ressources, et lui dit: « Choisis des cavaliers dans l'armée, pars sur-le-champ et va jusqu'à la cour du « roi. Sois brave, prudent et sage, et ne cesse d'être « sur tes gardes, car les Iraniens sont une race maudite et tombent inopinément sur les avant-postes. » Kaloun quitta le roi, conduit par des guides; il intercepta la route aux Iraniens avec des hommes de guerre et des éléphants furieux.

Rustem le brave, l'élu, continua de son côté sa marche vers le roi d'Iran; et à la distance d'un mille du mont Alborz, il vit un grand et magnifique palais, entouré de beaucoup d'arbres et d'eaux vives, où séjournaient des hommes dans la fleur de la jeunesse. Un trône était placé près de l'eau, il était arrosé de musc pur et d'eau de rose; un jeune homme brillant comme la lune était assis à l'ombre de ce trône, et un grand nombre de Pehlewans formaient des rangs, portant des ceintures à la manière des grands; ils composaient une assemblée digne d'un roi, semblable au paradis plein de parfums et de beauté. Lorsqu'ils aperçurent le Pehlewan sur la route, ils s'avancèrent, en disant : « O illustre Pehlewan, il ne faut pas que tu ailles plus loin, car « nous sommes prêts à te donner l'hospitalité et tu es

« notre hôte. Descends ici selon notre désir pour que « nous buvions joyeusement du vin, pour que nous « buvions à ta santé, ô Pehlewan! »

Rustem leur répondit ainsi : « O héros illustres, « qui portez haut la tête! il faut que j'aille au mont « Alborz pour une affaire de haute importance, et « qu'il ne me convient pas de retarder, car j'ai devant « moi de longs et pénibles travaux. Toute la frontière « de l'Iran est remplie d'ennemis, dans chaque famille « est le deuil et la désolation; le trône de l'Iran est « privé de roi, et il ne m'est pas permis de boire du « vin. »

Ils lui dirent : « O Pehlewan de grand renom! si « ta course est dirigée vers l'Alborz, il faut que tu nous « dises, ô homme avide de gloire, qui tu vas y cher- « cher; car nous qui avons ici préparé une fête, nous « sommes les gardiens de cette frontière bienheureuse. « Nous t'escorterons jusqu'à ce lieu, et pendant ce « temps notre amitié s'accroîtra. » Rustem répondit à cette assemblée : « Il y a là un roi au corps pur; on « donne le nom de Keïkobad à ce prince qui porte « haut la tête; il est de la race de Feridoun, et plein « de justice et de *bon* vouloir. Enseignez-moi comment « je pourrais trouver Keïkobad, si quelqu'un de vous « sait où il est. » Là-dessus le chef de ces braves ouvrit les lèvres et dit : « Je connais Keïkobad; si tu entres « dans cette maison qui est notre demeure, et que tu « réjouisses nos âmes de ta présence, je te donnerai

« des renseignements sur ce prince, je te dépeindrai « ses manières et son caractère. »

Rustem, rapide comme le vent, descendit de Raksch lorsqu'il entendit *qu'on lui promettait des* nouvelles sur Keïkobad, et courut jusqu'au bord de l'eau où tous s'assirent à l'ombre. Le jeune homme monta sur le trône d'or, et prenant d'une main la main de Rustem, il remplit de l'autre une coupe de vin, et la but en l'honneur de ses nobles *hôtes*, il donna à Rustem une autre coupe de vin et lui dit : « O héros re- « nommé, tu m'as demandé des renseignements sur « Kobad; de qui sais-tu son nom? » Rustem lui répondit : « O Pehlewan, je porte joyeusement un mes- « sage; on a préparé le trône des rois d'Iran, et les « grands ont choisi Keïkobad pour roi. Mon père qui « est l'élu de tous les grands, et à qui l'on donne le « nom de Zal-Zer, m'a dit : « Va jusqu'au mont Alborz, « accompagné d'un cortége; va voir Keïkobad le brave. « Rends-lui hommage comme à ton roi et ne reste « pas longtemps devant lui : dis-lui que les braves « l'appellent et qu'ils ont préparé le trône de la « royauté. Maintenant si tu peux me donner un ren- « seignement sur ce prince, donne-le, et permets-lui « d'arriver au trône. »

Le jeune homme plein de bravoure sourit en entendant les paroles de Rustem, et lui répondit : « O « Pehlewan! je suis Keïkobad, issu de la race de Fe- « ridoun, et je connais les noms de mes aïeux de père

« en fils. » Rustem l'entendit, baissa la tête et descendit du siége d'or pour faire hommage, en disant : « O roi des rois de la terre ! refuge des braves, soutien des grands ! que le trône d'Iran remplisse tes désirs, que le corps des éléphants de guerre se prenne dans tes lacets ! ta place est sur le trône impérial. Puisses-tu porter haut la tête, et puisse la majesté reposer sur toi ! Je te rends hommage comme au roi du monde, au nom de Zal le chef de l'armée, le héros, le Pehlewan. Si le roi veut le permettre à son esclave, je délierai ma langue. » Le valeureux Kobad se leva de son siége et prêta aux paroles de Rustem toute son attention et toute son âme. Rustem alors ouvrit la bouche et s'acquitta du message du Sipehdar de l'Iran. Le prince écouta ce discours, son cœur palpita de joie dans son sein. « Apportez, dit-il, une coupe de vin ; » et il porta la coupe à ses lèvres en l'honneur de Rustem. Rustem en vida une autre, et appela sur l'âme du roi les grâces de Dieu, en disant : « Tu es l'image de Feridoun le glorieux, et le cœur de Rustem est joyeux de t'avoir vu. Puissent le monde, et le trône des rois, et la couronne des Keïanides n'être jamais privés de toi ! » Les instruments de musique faisaient entendre leurs sons sur tous les tons ; la joie *de tous* était grande, leur souci était nul. Le roi des rois dit au Pehlewan : « Mon âme joyeuse a eu un songe. « Deux faucons blancs sont *venus vers moi* du côté de

«l'Iran, tenant une couronne brillante comme le «soleil ; ils se sont approchés de moi en se balançant «et en se jouant, et ont placé la couronne sur ma «tête. Lorsque je me suis réveillé, j'ai été plein d'es«poir à cause de cette couronne brillante et de ces «faucons blancs. J'ai réuni cette assemblée digne «d'un roi, telle que tu la vois sur le bord du fleuve; «et maintenant Rustem est devenu pour moi comme «le faucon blanc, et j'ai reçu le message touchant la «couronne des braves.»

Rustem ayant entendu le récit du songe du roi relatif aux faucons et à la couronne brillante comme la lune, dit au roi des grands pleins d'orgueil : «Ton «songe est un présage donné par les prophètes ; «lève-toi pour que nous allions dans l'Iran, pour que «nous allions ensemble rejoindre les braves.» Kobad se leva, rapide comme la flamme, et sauta sur son cheval de guerre. Rustem se serra aussitôt la taille avec sa ceinture, et partit en toute hâte avec Keïkobad. Il ne se lassa pas d'aller nuit et jour, jusqu'à ce qu'il eût atteint les avant-postes des *Touraniens.* Kaloun le brave en eut nouvelle et vint à sa rencontre pour le combattre. Le roi d'Iran s'en apercevant, voulut ranger son armée en face *des ennemis;* mais Rustem lui dit : «O roi, un tel combat n'est pas digne «de toi; moi et Raksch, ma massue et l'armure de «mon cheval, ils ne pourront pas nous résister. Mon «cœur, mon cheval et ma massue, c'est assez d'amis

« pour moi, et je ne désire que Dieu pour gardien. « Qui osera s'opposer à ma massue et à mon épée, « quand j'ai *pour moi* cette main, et sous moi ce che- « val couleur de rose ? » Il dit, et faisant bondir Raksch, il distribuait des coups comme les donne un brave. Il prenait un Turc et s'en servait pour en frapper un autre, de sorte que la cervelle leur sortait par le nez. Il arrachait avec sa main les cavaliers de leurs selles l'un après l'autre, et les jetait contre terre; il les lançait avec une telle force qu'il leur brisait le crâne, le cou et le dos. Kaloun crut voir un Div qui aurait rompu ses liens tenant en main une massue et ayant un lacet suspendu à sa selle. Il s'élança sur lui, rapide comme le vent, le frappa de sa lance et lui coupa les nœuds de sa cuirasse. Mais Rustem étendit la main et saisit la lance de Kaloun, qui resta étonné de cette hardiesse. Rustem arracha la lance de la main de ce brave; sa voix résonnait comme résonne le tonnerre dans les montagnes; il le frappa de sa lance, l'enleva de la selle et planta la pointe de sa lance en terre. Kaloun était comme un oiseau percé d'une broche, et toute son armée le vit. Rustem fit bondir Raksch sur lui, le foula aux pieds comme une chose vile, et fit jaillir toute sa cervelle. Tous les cavaliers de Kaloun tournèrent le dos et laissèrent leur chef gisant en ce lieu; toute son armée s'enfuit devant Rustem, et sa fortune s'évanouit tout à coup. Rustem ayant tué un grand nombre de cava-

liers des avant-postes, continua rapidement son chemin vers les montagnes, où il trouva des pâturages et des eaux vives; c'est là que le Pehlewan s'arrêta. Il prépara jusqu'à la nuit sombre toutes choses, des robes dignes de son rang, la couronne et les armes du roi. La nuit étant venue, le prudent Pehlewan se concerta avec le roi du pays d'Iran, et le mena à la faveur de l'obscurité auprès de Zal, sans proférer une parole pendant ces allées et venues. Ils restèrent sept jours avec leurs conseillers, et les Mobeds s'accordèrent tous à dire que jamais dans le monde il n'y aurait un roi comme le roi Keïkobad. Ils restèrent ensemble joyeusement pendant sept jours, banquetant et buvant du vin devant Keïkobad; et le huitième jour ils préparèrent le trône d'ivoire et placèrent dessus la couronne.

XI

KEÏKOBAD

(Son règne dura 100 ans.)

Keïkobad s'assit sur le trône des Keïanides et mit sur sa tête la couronne ornée de joyaux. Tous les grands, tels que Zal et Karen le guerrier, Keschwad, Kherrad et Berzin le héros, se rassemblèrent et versèrent des joyaux sur cette couronne nouvelle, puis ils dirent : « O roi, fais tes préparatifs pour le combat « contre les Turcs. » Kobad écouta ce que les grands disaient d'Afrasiab, et passa son armée en revue; et le lendemain ses braves se mirent en marche, et un *grand* bruit s'éleva des tentes du roi. Rustem se revêtit de son armure de guerre, et fit lever la poussière comme un éléphant en fureur. Les Iraniens se formèrent en rangs, ils se ceignirent pour verser du sang; à l'une des ailes se tenait Mihrab, maître de Kaboul; à l'autre, Kustehem le brave; au centre était Karen le guerrier avec le vaillant Keschwad, le destructeur des armées. Rustem le Pehlewan devançait l'armée, et les grands et les braves le suivaient. Après eux venaient Zal et Keïkobad; d'un côté était le feu,

de l'autre l'ouragan. L'étendard de Kaweh était porté devant eux, et le monde en reçut un reflet jaune, rouge et violet. La face de la terre couverte de cette multitude était agitée comme un vaisseau quand les vagues s'élèvent dans la mer de la Chine. Les boucliers couvraient les boucliers dans les plaines et sur les montagnes, et les épées étincelaient comme des flambeaux; le monde entier était devenu comme une mer de suie au-dessus de laquelle auraient brillé cent mille lampes. Tu aurais dit que le soleil s'était écarté de sa voie, effrayé du son des clairons et du bruit de l'armée.

Enfin les deux armées se rencontrèrent sur leur route, et *bientôt* on ne vit plus ni la tête ni la queue de l'armée. A chaque attaque Karen le guerrier se conduisit comme il convient à un homme de combat; il tournait tantôt à gauche, tantôt à droite, attaquant tous ceux qui s'offraient à sa vue. Karen le Sipehdar s'élança courageusement au milieu de l'armée, semblable à un lion, et le superbe guerrier abattait nombre d'ennemis avec sa massue, son épée et sa longue lance. Il fit de la plaine une montagne par les morts qu'il y entassa, et les Turcs pleins de courage en furent effrayés. Il aperçut Schemasas qui, pareil à un lion, poussait en brave des cris de guerre; Karen courut jusqu'à ce qu'il l'eût atteint, tira rapidement l'épée du fourreau et le frappa sur la tête et sur le casque, en s'écriant: «Je suis Karen le re-

« nommé ! » Schemasas le brave fut renversé, il tomba et mourut à l'instant. C'est ainsi que le vieux ciel agit; tantôt il est comme l'arc, tantôt comme la flèche.

RUSTEM COMBAT AFRASIAB.

Lorsque Rustem vit les hauts faits de Karen, et comment *les braves* luttent et combattent, il tourna bride, courut auprès de Zal, et lui dit : « O mon « père ! montre-moi Afrasiab et la place que ce fils de « Pescheng, le méchant homme, occupe au jour de « la bataille; *apprends-moi* comment il s'habille et où « il plante son drapeau. Je vois un brillant drapeau « violet, *est-ce le sien?* Je le saisirai aujourd'hui par la « ceinture, et je l'amènerai en le traînant le visage « contre terre. » Zal lui répondit : « O mon fils, écoute-« moi. Prends garde à toi en ce jour; car ce Turc est « un dragon courageux dans le combat, il jette une « haleine *brûlante*, et dans sa colère c'est un nuage qui « verse le malheur. Son drapeau est noir, et sa cotte « de mailles noire; ses brassards sont de fer, et de « fer est son casque. Il est tout couvert de fer incrusté « d'or, et un panache noir est fixé sur son casque. « Mets-toi en garde contre lui, car il est brave, et sa « fortune ne dort jamais. » Rustem lui répondit : « O « Pehlewan, n'aie aucun souci à cause de moi, et ne « sois pas inquiet sur mon sort. Dieu le créateur « est avec moi, et mon cœur, mon épée et mon bras « sont ma forteresse. »

Puis il lança Raksch aux sabots d'airain, et le son des trompettes s'éleva dans l'air. Le lion, soutien de l'armée, courut jusqu'auprès de l'armée de Touran, où il jeta un grand cri de guerre. Afrasiab le vit parcourant la plaine et s'étonna de son extrême jeunesse, il demanda à ses braves : « Qui est ce dragon « qui a ainsi rompu ses chaînes ? Je ne sais pas son « nom. » Quelqu'un lui répondit : « C'est le fils de « Zal, fils de Sam; ne vois-tu pas qu'il vient armé « de la massue de Sam ? Il est jeune, et il est venu « pour acquérir de la gloire. » Afrasiab s'élança en avant de l'armée comme un vaisseau que soulèvent les vagues de la mer. Rustem l'aperçut, serra son cheval et leva sa lourde massue au-dessus de son épaule; mais lorsqu'il fut près d'Afrasiab, il la suspendit à la selle, et saisit de la main le roi par la ceinture; il le souleva de dessus sa selle de bois de peuplier, il voulait le porter devant Kobad et donner ainsi des nouvelles de son premier jour de combat. Mais le cuir de la ceinture ne résista pas au poids du roi et au poignet du cavalier, et se rompit. Afrasiab tomba par terre la tête la première, et ses cavaliers formèrent une enceinte autour de lui. Quand le roi eut ainsi échappé à Rustem, celui-ci se mordit le dos de la main, en disant : « Pourquoi ne l'ai-je pas saisi « sous l'aisselle et ne l'ai-je pas lié et noué avec sa « ceinture ? » Au milieu du bruit des clochettes qui retentissaient sur le dos des éléphants et du son des

trompettes que l'on entendait à la distance de plusieurs milles, on annonça au roi que Rustem avait rompu le centre de l'armée *ennemie*, qu'il s'était avancé contre le roi des Turcs et que le drapeau de ce roi avait disparu; qu'il avait saisi Afrasiab par la ceinture et l'avait jeté par terre comme une chose vile, pendant qu'un cri d'angoisse s'élevait du côté des Turcs; que les braves chefs des Touraniens avaient entouré Afrasiab et l'avaient emmené à pied; et qu'après avoir ainsi glissé de dessous *la main de Rustem*, Afrasiab était monté sur un cheval rapide, était parti et avait pris le chemin du désert, abandonnant son armée pour se sauver lui-même. Keïkobad ayant appris ces nouvelles de Rustem, ordonna que son armée se jetât en masse, rapide comme le vent, sur les troupes de Touran et les détruisît fruit et racine. Le roi se leva comme s'élève une flamme, et son armée s'ébranla comme la mer sous la tempête; de leur côté partirent Zal et le lion Mihrab pleins de bravoure et d'ardeur pour le combat. Le bruit des coups donnés et reçus monta vers le ciel, les épées brillèrent et les flèches percèrent *les braves*. Les têtes étaient étourdies sous les casques d'or et sous les boucliers d'or par les coups destructeurs des haches. Tu aurais dit qu'un nuage était survenu d'un coin *de l'horizon*, et par un effet magique avait couvert la terre *d'une pluie couleur* de cinabre. Au jour de ce combat, le sang coula jusque sur le *dos du* poisson,

et la poussière s'éleva jusqu'au-dessus de la lune. Les sabots des chevaux sur cette large plaine mirent en poussière la septième couche de la terre, et la firent lever en l'air, où elle forma un huitième ciel. Zal regarda son fils, *admirant* son bras renommé et sa poitrine; son cœur battit de joie lorsqu'il vit son fils aussi vaillant. Rustem coupa les têtes et déchira les poitrines, il brisa les pieds et lia les bras des chefs; ce lion tua dans une seule attaque mille cent soixante guerriers pleins de bravoure. Les Turcs se retirèrent devant les Mages et leur armée se rendit à Damghan, de là ils tournèrent vers le Djihoun, le cœur blessé et plein de soucis, et tenant toute sorte de discours. Leurs armures étaient brisées, leurs ceintures rompues; ils n'avaient pas de clairons ni de trompettes, ils marchaient en désordre. Tous les Pehlewans de l'Iran s'en revinrent auprès du roi, tous surchargés de trésors et menant prisonniers des Turcs en grand nombre. Cette multitude de grands arriva à la cour et se présenta devant le roi en appelant sur lui les grâces de Dieu. Rustem, en revenant de la frontière, se rendit aussi auprès du roi d'Iran; et le glorieux Keïkobad le plaça à côté de lui, et de l'autre côté Zal l'illustre.

AFRASIAB SE REND AUPRÈS DE SON PÈRE.

Du côté par où Afrasiab s'était enfui, il courut jusqu'au bord du Djihoun; il s'arrêta près de la rive pen-

dant sept jours, et le huitième il se remit en marche plein de colère et d'angoisse. Le fils de Pescheng arriva auprès de son père la langue pleine de discours, le cœur plein d'hésitation; il dit: « O roi dont le nom est « glorieux, tu as eu tort de chercher cette guerre. En « premier lieu, les braves des anciens temps n'au- « raient jamais cru qu'il fût permis à un roi de « rompre la foi donnée. Ensuite le monde n'est pas « délivré de la race d'Iredj, et le poison malfaisant « n'a pas été converti en thériaque. Quand l'un meurt, « un autre prend sa place, et jamais ils ne laissent « le monde sans maître. Kobad est venu, a mis la « couronne sur sa tête, et a ouvert de nouveau la « porte de la vengeance. Parmi les descendants de « Sam a paru un cavalier à qui Destan a donné le « nom de Rustem. Il est venu comme un crocodile « furieux. On eût dit qu'il allait consumer le monde « en un instant. Il s'élançait sur les hauteurs et dans « les vallées; il frappait de la massue, de l'épée et de « l'étrier; l'air se remplissait des débris *qui volaient* « sous sa massue, et ma vie ne valait pas une poignée « de poussière. Toute notre armée a été dispersée par « lui; personne dans le monde n'a vu une chose aussi « étonnante. Il aperçut mon étendard à une aile *de* « *mon armée*, et suspendant à l'arçon sa massue pe- « sante, il me souleva de ma selle de bois de peuplier; « tu aurais dit que je ne pesais pas autant qu'une « mouche. Ma ceinture et la boucle de ma tunique

« rompirent, et je tombai de sa main sous ses pieds. « Aucun lion n'a une force pareille; ses deux pieds « s'appuient sur la terre, sa tête s'élève jusqu'aux « nuages. Mes cavaliers vaillants, réunis en une masse « compacte, m'arrachèrent de cette main dure comme « un éclat de rocher. Tu sais que j'ai le cœur et le « bras, la bravoure, la hardiesse et la prouesse d'un « roi; mais dans sa main je ne suis qu'une mouche, « et sa gloire me remplit de tristesse. J'ai vu un « homme au corps d'éléphant et aux griffes de lion, « contre lequel ne peuvent rien la réflexion et la ruse, « les conseils et la prudence. Il lâcha les rênes à son « cheval qui est comme un éléphant furieux, qui « franchit également les torrents, les précipices et les « chemins de la plaine. On frappa avec plus de mille « massues sur ce corps de héros; mais tu aurais dit « qu'il était de fer, qu'il était composé de pierre et « d'airain. Qu'est-ce devant lui qu'une mer ou une « montagne? qu'est-ce qu'un éléphant furieux ou un « lion en colère? Il s'élançait comme un guépard de « chasse, et la guerre pour lui n'était qu'un jeu. Si « Sam eût été un guerrier comme lui, il n'y aurait « plus de Turc qui puisse porter haut la tête. Il ne te « reste plus qu'à demander la paix, car ton armée « ne peut lui résister. Je suis un homme qui ambi- « tionne la possession du monde, je suis le soutien « de ton armée et ton refuge dans le danger; mais « auprès de lui toute ma force s'est évanouie. Va,

« cherche des conseils et fais la paix. La terre que « Feridoun le héros a donnée à Tour le vaillant dans « les anciens temps, on te l'a livrée, et le partage « était juste. Il ne faut pas que tu cherches à te ven- « ger; car si nous dépassons *nos limites*, et que nous « portions la guerre *dans l'Iran*, nous rendrons la « terre étroite pour nous-mêmes. Tu sais que voir « vaut mieux qu'écouter, et ce qu'on entend est tou- « jours creux. Tu as regardé la guerre contre l'Iran « comme un jeu, mais ce jeu est devenu long pour « ton armée. Ne renvoie pas à demain ce que tu as à « faire aujourd'hui, car qui sait ce que le sort amè- « nera demain? Le jardin de roses est aujourd'hui « en fleurs; mais si tu veux y aller cueillir demain, « il n'y aura plus de roses. Réfléchis combien il y « avait de housses d'or, combien de casques d'or et de « boucliers d'or, combien de chevaux arabes avec des « rênes d'or, combien d'épées indiennes dans des four- « reaux d'or, et combien plus encore de guerriers re- « nommés sur lesquels le vent a soufflé et qu'il a « emportés ignominieusement, tels que Kelbad, Bar- « man le vaillant qui faisait sa proie de tous les lions, « Khazarwan que Zal a fait périr misérablement, à « qui il a montré la puissance de sa massue pesante; « Schemasas qui était le soutien de l'armée de Tou- « ran et que Karen a tué sur le champ de bataille, et « en outre dix mille braves renommés qui sont morts « dans cette guerre. Mais ce qui est encore pis, ton

« nom et ton honneur sont flétris, et c'est une brèche « que rien ne pourra jamais réparer. Si un chef re- « nommé est tombé sous ma main comme le vertueux « Aghrirez que j'ai tué, la récompense du bien et du « mal qu'on fait dans cette vie a lieu dès aujourd'hui, « et demain on nous demandera compte de nos ac- « tions. Tous les chefs sont venus me trouver, chacun « suivi de sa bannière; ils m'ont beaucoup parlé de « ce jour funeste, des clameurs m'ont poursuivi, et « j'en gémis et en suis confus. Maintenant il faut que « tu oublies ce qui est passé, et que tu te hâtes de « faire la paix avec Keïkobad; car si tu te décidais « pour autre chose, des armées se réuniraient contre « toi de quatre côtés. D'un côté est Rustem semblable « au soleil brillant, avec sa massue et son épée, avec « sa gloire et sa force; de l'autre côté se trouve Karen « le guerrier, dont les yeux n'ont jamais vu une « défaite, du troisième côté se tient Keschwad au « casque d'or, qui est allé à Amol menant avec lui son « armée; du quatrième côté est Mihrab, le maître du « Kaboul, chef des armées du roi, plein de gloire et « de prudence. »

PESCHENG DEMANDE LA PAIX À KEÏKOBAD.

Le roi de Touran, les deux yeux remplis de larmes, resta étonné que de telles paroles sortissent de la bouche d'Afrasiab, et que l'esprit de son fils se fût tourné vers la justice. Il choisit un homme pru-

dent pour l'envoyer dans l'Iran avec une pompe convenable. Il fit écrire une lettre digne d'Erteng, et ornée de mille couleurs et de mille dessins; il y disait : « Au nom de Dieu, maître du soleil et de la « lune, qui nous a donné le moyen de mériter des « bénédictions : que ses grâces soient sur l'âme de « Feridoun, qui a formé la trame et la chaîne de « notre race! Écoute-moi maintenant, ô illustre « Keïkobad, je vais te parler comme il convient à un « roi et à un homme juste. Si Tour a mal agi envers « Iredj le bienheureux à cause du trône et de la cou- « ronne, il ne faut plus en parler, il faut mettre fin « à cette guerre; car si Iredj a été l'origine de ces « haines, Minoutchehr les a terminées par la ven- « geance. Ce que Feridoun a d'abord fixé, lui qui a « fait le partage de la terre selon la justice, il faut « nous y tenir et ne pas nous écarter des usages « et des voies des rois. Depuis le pays où l'on se « sert de tentes jusqu'au Maveralnahar où le Djihoun « forme la limite entre les deux royaumes, s'éten- « dait notre domination du temps du roi *Feridoun*, « et Iredj n'a jamais jeté les yeux au delà de cette « frontière. Le pays d'Iran formait la part d'Iredj, « à qui Feridoun a donné sa bénédiction. Si nous « passons ces limites pour porter la guerre l'un chez « l'autre, alors nous rendrons la terre étroite pour « nous-mêmes, nous nous blesserons avec nos épées. « Dieu sera en colère contre nous, et nous n'aurons

« point de part dans ce monde ni dans l'autre. Divi-« sons donc la terre encore une fois, comme Feri-« doun le héros l'a divisée entre Selm, Tour et Iredj, « et ne cherchons plus la vengeance, car le monde « ne vaut pas de tels maux. La tête du vieux Zal est « devenue comme la neige, le sang des braves a rougi « la terre, et à la fin personne n'obtiendra en par-« tage une place plus grande que son corps; nous « resterons sous terre, après notre dernier jour, avec « un linceul pour vêtement, avec une fosse pour de-« meure. Tout autre désir n'est que peine et vexation, « et angoisse de l'esprit pour la possession de ce « monde passager. Si Keïkobad veut y consentir, et « si le prudent roi ne se détourne pas de la justice, « nul de nous ne verra le Djihoun, pas même en « rêve, et aucun Iranien ne viendra de ce côté du « fleuve, si ce n'est en paix et en amitié, ou avec un « message, et de là naîtra le bonheur des deux « pays. »

Le roi ayant apposé son sceau à la lettre, l'envoya à l'armée des Iraniens, avec des joyaux, une couronne et un trône d'or, avec de beaux esclaves à la ceinture d'or, avec des chevaux arabes au frein d'or et des épées indiennes au fourreau d'argent. Le messager se présenta devant Keïkobad et lui remit sur-le-champ le message et la lettre. Le roi ayant lu ce qui était écrit, fit en réponse un long discours, disant : « Ce n'est pas moi qui ai levé la main le premier;

« la vérité est que c'est Afrasiab qui a commencé cette « guerre de vengeance. Le premier crime a été com- « mis par Tour, qui a privé le trône d'un roi comme « Iredj. Aujourd'hui c'est Afrasiab qui est venu dans « l'Iran et a passé le fleuve : tu sais ce qu'il a fait en- « vers le roi Newder, les cœurs des bêtes sauvages en « étaient navrés de douleur et de pitié; puis il a tiré « d'Aghrirez le prudent une vengeance qui répugne à « l'humanité. Mais si vous vous repentez de vos mé- « faits, si vous voulez faire un nouveau traité, « quoique la vengeance ne me fasse ni peur ni « peine, et que je sois prêt au combat dans ce monde « passager, je vous accorderai l'autre côté du fleuve, « espérant qu'Afrasiab y trouvera du repos. » Puis il écrivit une nouvelle convention et planta un nouvel arbre dans le jardin de la puissance. Le messager partit, en courant comme un léopard, pour porter la lettre à Pescheng, lequel donna l'ordre du départ, fit retirer son armée en soulevant la poussière jusqu'au ciel, et passa le Djihoun, rapide comme le vent.

Keïkobad en eut nouvelle, et son cœur fut en joie de ce que l'ennemi était parti sans combat; mais Rustem lui dit : « O roi, ne cherche pas le repos dans un temps de guerre; ils ne nous avaient « jamais fait de trêve, c'est ma puissante massue qui « les a amenés à la paix. » Keïkobad répondit à l'illustre Pehlewan : « Je ne connais rien de plus beau

« que la justice; Pescheng est le petit-fils de Feri-« doun le glorieux, et il se retire maintenant du « combat plein de lassitude, et il convient que tous « les hommes de sens agissent envers lui sans dureté « et sans injustice. J'ai écrit pour toi, sur de la soie, « une investiture de tous les pays qui s'étendent de-« puis le Zaboulistan jusqu'à la mer de Sind. Va et « prends le trône et le diadème du royaume du « midi, et sois la lumière du monde. De ces pays « donne à Mihrab le Kaboul, et tiens les pointes de « tes lances toujours acérées; car partout où il y a un « empire, il y a des combats à livrer, quelque grande « que soit la surface de la terre. » Le roi du peuple prépara un grand nombre de présents, et les offrit tous à Zal et à Rustem. Il posa sur la tête de Rustem une couronne d'or, et le ceignit d'une ceinture d'or; il mit sous sa domination le monde entier, et le brave guerrier baisa la terre *devant lui*. Puis Kobad le glorieux dit : « Puisse le trône du pouvoir « n'être jamais privé de Zal! un seul de ses cheveux « vaut mieux que le monde; car il est pour nous « comme un souvenir des héros. » On plaça sur cinq éléphants des litières brodées de turquoises et plus brillantes que l'eau bleue *de la mer. Le roi* fit charger sur ces litières d'or des brocarts d'or, des trésors dont personne ne connaissait la valeur, une robe brodée d'or digne d'un roi, une couronne et une ceinture ornée de rubis et de turquoises; il envoya

le tout à Zal fils de Sam, *avec ce message :* « J'aurais « voulu te faire un plus grand présent; et si ma vie « est longue, tu n'auras rien à désirer dans le « monde. » Il envoya de même des présents convenables à Karen le brave, à Keschwad, à Kherrad, à Burzin et à Poulad; il donna à tous ceux qu'il vit dignes de récompenses des brocarts et de l'or, des épées et des haches d'armes, et des tiares et des ceintures à ceux qui y avaient droit.

KEÏKOBAD SE REND À ISTAKHER, DANS LE FARS.

Keïkobad partit et se rendit dans le Farsistan; c'est là que se trouvaient les clefs de ses trésors. Il y avait alors un palais à Istakher, et les rois se glorifiaient de ce lieu. Les hommes tenaient leurs yeux fixés sur Keïkobad, car il était le roi maître de la couronne. Il posa son pied sur le trône des rois, *et gouverna* selon la justice et la coutume des sages. Il parla ainsi aux sages renommés : « Le monde, d'un « bout à l'autre, s'est soumis à moi : et si l'éléphant « combattait la mouche, il ferait une brèche à la justice « et à la foi : je ne désire dans le monde que la justice, « car la colère de Dieu me porterait malheur. Le « monde est tranquille par ma justice et par mes tra- « vaux, et mes trésors sont partout où il y a de l'eau et « de la terre; tous les rois forment mon cortége; toute « l'armée et tout le peuple sont à moi. Soyez tous « sous la protection du maître du monde, soyez pru-

« dents et évitez de faire ce qui est injuste. Que tous « ceux qui en ont les moyens jouissent et fassent « jouir, et me rendent grâces de leurs jouissances; « et si quelqu'un est trop pauvre pour jouir *de la « vie* et qu'il n'ait pas les moyens de subsister, mon « trône est son bien *et le bien* de tous ceux qui sont « sous ma protection. »

Ensuite il rassembla son armée, il fit le tour du monde et le vit tout entier. Dix ans s'étant écoulés, quand il eut visité le contour de la terre, rendant la justice en public et en secret, il fonda bien des villes prospères, telles que les cent villes qu'il bâtit autour de Reï; ensuite il retourna dans le Farsistan, car la main du temps s'appesantissait sur lui. Il s'assit sur son trône, entouré des Mobeds, des astrologues et des sages, rassembla tous ses guerriers et les regarda le cœur brisé. Il parla des hommes illustres que la mort avait emportés, et étendit la culture du monde par sa justice et par sa libéralité. C'est ainsi qu'il vécut heureux pendant cent ans : vois s'il y a dans le monde un roi pareil à lui. Il eut quatre fils pleins de sens, qui furent sur la terre un souvenir de lui. Le premier était Kaous le glorieux, le second Arisch, le troisième Keï Neschin, enfin le quatrième s'appelait Keï Armin. Ils maintenaient le monde dans la paix et dans le bonheur. Lorsque cent années eurent passé sur son trône et sur sa couronne, sa fortune déclina; et le roi, sentant qu'il était près

de mourir et qu'une feuille verte allait se faner, appela le noble Keï Kaous et lui parla beaucoup sur la justice et la libéralité, en disant : « Je me prépare « au départ; laisse passer mon cercueil et prends le « trône. Je suis tel que tu dirais que je viens d'arri- « ver gaiement du mont Alborz avec mes compa- « gnons; car ceux qui s'attachent à une fortune qui « passe inopinément n'ont point de sens. Si tu es un « homme juste et d'intentions pures, tu trouveras ta « récompense dans l'autre monde; mais si les pas- « sions enveloppent ta tête de leurs lacets, si tu tires « de son fourreau une épée acérée, cette épée te cau- « sera bien des peines, et ensuite tu la livreras à ton « ennemi; ton séjour sera comme une flamme, et « ton cœur sera plein d'amertume et d'angoisse dans « ce monde. » Il dit: et quittant ce monde immense, il échangea son palais contre un cercueil. Telle est l'action et la condition de ce monde : il tire les hommes de la poussière et puis les donne aux vents.

L'histoire de Keïkobad est terminée; il faut maintenant parler de Kaous.

XII

KEÏ KAOUS

(Son règne dura 150 ans.)

I. GUERRE CONTRE LE MAZENDERAN.

Lorsqu'un arbre fruitier est devenu grand, s'il lui survient quelque dommage, ses feuilles se fanent, ses racines faiblissent, sa tête se penche vers la terre; lorsque son pied est arraché du sol, il cède sa place à une nouvelle branche, à laquelle il abandonne les fleurs, les feuilles et la verdure, et ce printemps semblable à une lampe brillante; si alors d'une bonne souche il sort une mauvaise branche, ne commence pas néanmoins à dire du mal de la souche. De même, quand un père laisse *l'empire* du monde à un fils, et qu'il lui fait connaître tout ce qui est secret, si le fils rejette la gloire et le renom de son père, tiens-le pour un étranger et non pour un fils. S'il quitte les voies de son maître, la vie lui amènera des malheurs: telle est la manière d'agir de ce vieux monde, que tu ne peux rien y distinguer; et si quelqu'un reconnaît ses mauvaises voies, il vaut

mieux qu'il ne reste plus longtemps sur la terre. Écoute maintenant un récit que je fais d'après les paroles d'un vieux sage, et gardes-en le souvenir.

Lorsque Kaous eut pris la place de son père, et que le monde entier se fut soumis à lui, lorsqu'il vit des trésors de toute sorte accumulés et le monde entier esclave devant lui, le collier et le trône, les boucles d'oreilles, la couronne d'or incrustée d'émeraudes, et les chevaux arabes à la crinière flottante, il ne connut pas son pareil dans le monde. Or il arriva un jour qu'il était à boire du vin délicieux dans un bosquet de roses orné d'or. Il y avait là un trône d'or avec des pieds de cristal, sur lequel était assis le maître du monde, conversant avec les grands de l'Aran sur toutes choses grandes et petites; Il dit: « Qui est roi dans le monde? Qui est digne du trône « si ce n'est moi? C'est à moi qu'appartient l'empire « dans ce monde, et personne n'ose me chercher « querelle. » Le roi buvait du vin tout en parlant de la sorte, et les chefs de l'armée en restèrent étonnés. Pendant ce temps un Div, déguisé en chanteur, s'approcha du chambellan, demandant accès auprès du roi en ces mots: « Je viens du pays de Mazenderan; « je suis un chanteur à la douce voix. Si le roi veut « agréer mes services, qu'il me donne accès auprès de « son trône. » Le chambellan entra, se présenta respectueusement devant le roi et lui annonça qu'il y avait un chanteur à la porte, tenant une lyre et

chantant d'une voix douce. Kaous ordonna qu'on le fît entrer et qu'on le plaçât auprès des musiciens. Il préluda sur la lyre d'une manière convenable, puis il chanta une chanson du pays de Mazenderan.

« Que le Mazenderan mon pays soit célébré; « que ses plaines et ses campagnes soient toujours « cultivées. La rose ne cesse de fleurir dans ses jar- « dins, et la tulipe et l'hyacinthe croissent dans ses « montagnes. L'air y est doux et la terre y est peinte « *de fleurs* ; il n'y a ni froid ni chaleur; il y règne un « printemps éternel. Le rossignol qui chante dans ses « jardins, la biche qui erre dans ses vallées, ne se « lassent pas de voler et de courir. Pendant toute « l'année tous les lieux y sont pleins de couleurs et de « parfums. Tu dirais que dans ses rivières coule l'eau « de rose qui réjouit l'âme de son odeur. Que ce soit « le mois de Dî ou de Bahman, le mois d'Ader ou « de Ferwerdin, toujours tu y vois la terre couverte de « tulipes. Le bord des ruisseaux y sourit toute l'année; « partout les faucons de chasse y sont à l'œuvre. Le « pays tout entier est orné d'or, de brocart et de « joyaux; les esclaves, belles comme des idoles, y por- « tent des couronnes d'or, et les grands des ceintures « d'or. Quiconque ne demeure pas dans ce pays ne « peut se réjouir d'avoir accompli le désir de son âme « et de son cœur. »

Lorsque Kaous eut entendu chanter cette chanson, il conçut une pensée nouvelle, et son cœur, ardent

pour la guerre, s'attacha à l'idée de mener son armée dans le pays de Mazenderan. Il adressa ainsi la parole aux fiers guerriers : « Nous nous sommes adonnés aux « festins ; mais si le brave se laisse aller à la paresse, « il ne sera plus jamais las de la mollesse et du repos. « Je suis supérieur à Djemschid, à Zohak et à Keï- « kobad par ma haute fortune, par ma splendeur et « ma naissance ; il faut donc que je les surpasse en « prouesse, car il convient à celui qui porte la cou- « ronne de chercher la possession du monde. » Lorsque les grands entendirent ces paroles, aucun d'eux n'approuva le projet du roi ; tous pâlirent, et leurs fronts se ridèrent ; car aucun n'avait envie de combattre les Divs. Aucun n'osa répondre ouvertement, mais leurs cœurs étaient en souci et leurs bouches pleines de soupirs. Thous et Gouderz, Keschwad, Guiv, Kherrad, Gurguin et Bahram le preux dirent hautement : « Nous sommes tes sujets, et nous ne foulerons la « terre aux pieds que conformément à ton ordre. » Mais ensuite ils se réunirent et soulagèrent leurs cœurs de *la douleur que leur avaient causée* ses paroles ; ils s'assirent et se parlèrent les uns aux autres, disant : « Quel malheur est survenu à notre fortune ! Si le « roi n'oublie pas en buvant les paroles qu'il a pro- « noncées, nous sommes perdus, nous et le pays « d'Iran ; il ne restera dans ces campagnes ni terre ni « eau. Djemschid, qui était maître du trône et de « l'anneau, et à qui les Divs, les oiseaux et les Péris

«obéissaient, n'a jamais osé parler du Mazenderan «ni chercher la guerre contre les Divs; et Feridoun, «plein de savoir et d'habileté dans les arts magiques, «n'a jamais encouragé un pareil désir. Si c'était un «fardeau que l'on pût supporter à force de bra«voure et de renommée, de trésors et de gloire, «Minoutchehr aurait tenté cette entreprise et n'aurait «pas renoncé à cette envie. Il faut trouver un moyen «d'écarter ce malheur du pays d'Iran.»

Alors Thous s'adressant aux grands leur dit: «O vous, chefs pleins de bravoure, qui avez vu maint «combat! il n'y a qu'un moyen contre cet enchan«tement; mettons-le en œuvre; il n'est pas difficile. «Il faut envoyer un dromadaire de course à Zal fils «de Sam, et lui faire dire: Quand ta tête serait cou«verte de poussière, ne prends pas le temps de la «laver, décide-toi promptement et viens. Il se peut «que Zal donne un avis sage qui touche le cœur du «puissant roi, et qu'il dise que c'est Ahriman qui a «suggéré ce projet et qu'il ne faut jamais ouvrir la «porte des Divs. Peut-être que Zal le fera revenir «sur ses paroles; sinon nous sommes tous perdus, «grands et petits.» Ayant ainsi considéré la question sous toutes ses faces, ils expédièrent un dromadaire de course. Le messager s'élança et courut jusqu'à ce qu'il eût atteint le Nimrouz; et lorsqu'il fut arrivé devant Zal la lumière du monde, il lui dit au nom des grands: «O glorieux et noble fils de Sam! il est

« arrivé un événement étonnant et dont l'esprit ne « peut mesurer la portée ; si tu ne te ceins pas *pour y* « *parer*, il ne nous restera ni peuple ni terre. Une « pensée s'est élevée dans le cœur du roi, et Ahriman « l'a détourné du droit chemin. Il ne veut pas s'as- « socier aux travaux accomplis par ses aïeux dans les « temps anciens. Il dissipe un trésor qu'il n'a pas eu « la peine d'amasser, et il lui faut le trône du Mazen- « deran. Si tu tardes un instant à venir, le roi partira « sans délai et donnera au vent tout ce que tu as fait « et souffert depuis le commencement, avec Keïkobad, « quand vous étiez ceints pour le combat comme des « lions, toi et Rustem le lion, qui n'a jamais bu de « lait. Tout cela est devenu comme du vent devant « ses yeux, car il tourmente son âme livrée à de mau- « vaises pensées. »

Zal ayant ouï ces paroles, se tordit *de douleur en pensant* que les feuilles de l'arbre des Keïanides étaient fanées, et dit : « Kaous est un homme opiniâtre, qui « n'a encore éprouvé ni la chaleur ni le froid du « monde. Il faut que les années, les soleils et les « lunes passent sur la tête de celui qui doit régner sur « la terre. Il croit que tous, grands et petits, trem- « blent devant son épée ; et il ne faudra pas s'étonner « s'il ne veut pas me croire, s'il s'irrite et refuse de « m'écouter. Mais si je préférais le repos de mon « cœur à ce pénible devoir, si j'arrachais de mon âme « tout souci à l'égard du roi, ni Dieu le créateur, ni

« le roi, ni les braves de l'Iran ne m'approuveraient. « J'irai, je lui donnerai tous les bons conseils que « l'on peut donner; et s'il se laisse persuader par moi, « il y trouvera son avantage. Mais s'il insiste, le che- « min est ouvert, et Rustem accompagnera son ar- « mée. » Il passa cette longue nuit en méditations; et lorsque le soleil eut montré sa couronne du haut du ciel, il se ceignit et se mit en route vers la cour du roi, accompagné par les grands. Thous et Gouderz, Guiv, Bahram et Gurguin, et les héros vaillants eurent nouvelle que Zal s'approchait du pays d'Iran et que l'on voyait son étendard impérial. Les chefs de l'armée allèrent au-devant du prince qui portait la tiare des Pehlewans. Zal fils de Sam arriva, et tous mirent à l'instant pied à terre. Les grands le saluèrent et s'avancèrent avec lui vers la ville. Thous lui dit : « O vaillant guerrier, tu as donc supporté les « fatigues de cette longue route à cause des grands « du pays d'Iran, tu as bien voulu venir nous délivrer « de ce souci; aussi tous nos vœux sont pour toi, et « nous nous glorifions de la gloire de ta tiare. » Zal répondit aux grands : « Tous ceux que les années ont « affaiblis rappellent les conseils des ancêtres, et puis « le ciel qui tourne leur rendra justice. Il ne faut pas « que nous refusions notre conseil *au roi*, car il a « besoin de nos avis. S'il se détourne des voies de la « sagesse, il éprouvera du repentir et des peines. » Ils lui dirent tout d'une voix : « Nous sommes avec

« toi, et nous n'écouterons les conseils de personne « autre que toi. » Puis ils allèrent ensemble chez le roi, et se présentèrent devant son trône et sa couronne glorieuse.

ZAL DONNE CONSEIL À KAOUS.

Zal marchait donc le premier, suivi des grands à la ceinture d'or; et lorsque le fils de Sam vit Kaous assis sur le trône et joyeux dans son cœur, il s'avança, croisant les mains respectueusement et la tête baissée vers la terre, jusqu'auprès de son siége, en disant: « O roi du monde, qui portes plus haut la tête et es « plus grand que tous les grands! jamais le trône n'a « vu un maître, jamais la couronne n'a eu un pos« sesseur comme toi, jamais le ciel qui tourne n'a « aperçu une fortune comme la tienne. Puisse ta vie « entière être heureuse et victorieuse! que ton cœur « soit plein de sagesse, que ta tête soit pleine de jus« tice! » Le roi illustre le reçut gracieusement, le fit asseoir à côté de lui sur le trône et s'informa des fatigues de sa longue route, des héros et de Rustem qui portait haut la tête. Zal lui répondit: « O roi « victorieux, puisses-tu vivre heureux! Nous sommes « tous dans le bonheur et dans la joie par l'effet de « ta fortune; nous portons haut la tête par la faveur « de ton trône. » Puis il commença à lui parler et ouvrit ainsi la porte des discours respectueux: « O roi « du monde, tu es digne du trône et de la couronne

«de la puissance. J'ai entendu une parole récente et «de haute importance, c'est que le roi a formé des «plans contre le Mazenderan. Il y a eu des rois avant «toi; mais jamais ils ne sont entrés dans cette voie. «Beaucoup de jours se sont écoulés sur moi, et le «ciel a bien des fois, *pendant ma vie*, tourné au-«dessus de la terre. Minoutchehr qui a quitté ce «monde immense, laissant après lui beaucoup de «trésors et de palais; Zew, Newder et Keïkobad, et «beaucoup d'autres héros dont j'ai souvenance, n'ont «pas formé de plans contre le Mazenderan, malgré «leurs grandes armées et leurs pesantes massues: «car c'est la demeure des Divs habiles dans la magie, «c'est un talisman qui est entièrement au pouvoir «des enchanteurs. Personne ne peut rompre ces «liens magiques. Ne donne donc pas au vent ta «peine, ta puissance et tes trésors. Il n'y a pas d'épée «qui puisse briser ces liens, contre lesquels ne pré-«vaudront ni la richesse ni le savoir. Personne n'ap-«prouve le départ, ni même la délibération sur le «départ. Il ne faut pas conduire une armée dans ce «pays, car aucun roi n'a jamais cru que ce fût une «entreprise fortunée. Quoique tous ces grands te «soient inférieurs, ils sont les serviteurs de Dieu «comme toi. Ne fais pas sortir, pour ton agrandisse-«ment, du sang des grands un arbre dont le fruit «et la croissance seront une malédiction, et qui sera «une déviation des voies des anciens rois.» Kaous

répondit: «Je ne suis pas au-dessus du besoin de «tes conseils, et pourtant je suis plus grand que «Feridoun et Djemschid en courage, en puissance «et en richesses; je suis plus grand que Minoutchehr «et Keïkobad, qui n'ont pas osé parler du Mazende-«ran. Mon armée, mon cœur et mon trésor sont plus «grands, et le monde est soumis à mon épée tran-«chante. Quand tu as levé ton épée, le monde s'est «soumis: pourquoi ne laisserions-nous plus voir le «monde à nos épées? J'irai, je les amènerai tous «dans mes lacets, je leur ferai la guerre selon la «coutume des rois, je leur imposerai de lourds tributs «et des redevances, ou je ne laisserai personne en «vie dans le Mazenderan, tant sont vils et méprisa-«bles les Divs et les magiciens de cette race; et ton «oreille sera frappée de cette nouvelle, que la surface «de la terre est délivrée d'eux. Mais il faut main-«tenant que tu sois le maître du monde avec Rus-«tem; que tu sois le gardien infatigable de l'Iran. «Le Créateur est mon protecteur, et la tête des Divs «courageux est ma proie; et puisque tu ne veux pas «être mon soutien dans le combat, du moins ne me «dis pas de rester oisivement sur le trône.» Quand Zal eut entendu ces paroles, il ne vit plus le commencement ni la fin de tout cela. Il répondit: «Tu «es le roi, et nous sommes tes esclaves; nous n'avons «parlé que parce que nous sommes en peine pour «toi. Que tu ordonnes ce qui est juste ou ce qui est

« injuste, nous ne devons agir et respirer que selon « ta volonté. J'ai dit ce que j'avais sur le cœur, j'ai dit « tout ce que je savais. Personne ne peut arracher de « son corps *le germe de* la mort, ni coudre avec une « aiguille l'œil du destin, ni s'affranchir de ses be- « soins par l'abstinence; le roi lui-même ne peut « surmonter ces trois impossibilités. Puisse ce monde « lumineux te donner le bonheur! puisses-tu ne pas « avoir à te rappeler mes conseils ni à te repentir de « ton entreprise! puissent ton cœur, ta foi et ta loi « briller toujours! » Aussitôt Zal prit congé du roi, le cœur plein de trouble et de soucis sur cette expédition. Il s'éloigna de la présence de Kaous, et le soleil et la lune s'obscurcirent devant ses yeux. Les grands pleins de bravoure, tels que Thous et Gouderz, Bahram et Guiv, sortirent avec lui; et ce dernier lui dit : « Je prie Dieu qu'il veuille le guider; si Dieu ne « lui accorde point son secours, je ne fonde sur lui « aucun espoir. Puissent les passions, la mort et le « besoin rester loin de toi! qu'aucun ennemi ne puisse « étendre sa main sur toi! Partout où nous irons, « partout où nous serons, nous n'entendrons dire de « toi que des bénédictions. Après Dieu le créateur du « monde, c'est toi en qui le pays d'Iran place sa con- « fiance; toi qui as supporté tant de peines pour « l'amour des braves, qui as fait une route si pénible « pour les servir. » Tous pressèrent dans leurs bras Zal, qui partait pour le Seïstan.

KAOUS PART POUR LE MAZENDERAN.

Aussitôt que Zal le Sipehbed eut passé la frontière, l'armée se prépara en toute hâte à se mettre en campagne. Le roi ordonna à Thous et à Gouderz de la conduire et de se mettre en marche ; et aussitôt que la nuit eut fait place au jour, le roi et les grands se dirigèrent du côté du Mazenderan. Kaous confia à Milad le pays d'Iran, les clefs de son trésor, sa couronne et son sceau, en disant : « Si un ennemi se « montre, ne tire pas l'épée du combat ; c'est à Zal « et à Rustem à te secourir dans tout danger, car ils « sont les soutiens de l'armée et les ornements du « trône. » Le lendemain le son des timbales se fit entendre, et Thous et Gouderz se mirent en marche avec l'armée. Kaous, qui faisait la gloire de son armée, s'établit devant le mont Asprous, dans un endroit où le soleil ne pénètre pas, et y chercha le sommeil. C'était un lieu où demeuraient des Divs impurs, et qui faisait trembler les éléphants. Kaous étendit du brocart d'or sur le sol pierreux, l'air se remplit du parfum d'un vin délicieux, et tous les Pehlewans aux traces fortunées s'assirent devant le trône de Keï Kaous et célébrèrent une fête pendant toute la nuit. Le matin, aussitôt qu'ils furent levés, ils vinrent l'un après l'autre auprès du roi ceints de leurs ceintures et couverts de leurs casques. Kaous donna alors ses ordres à Guiv en disant : « Choisis deux mille hommes de

« l'armée parmi ceux qui sont prêts à enfoncer *les* « *portes de* la ville de Mazenderan avec leurs massues « pesantes, et fais que de tous ceux que tu y trouveras, soit vieux, soit jeunes, pas un seul n'échappe « à la mort. Brûle tous les édifices que tu verras; « convertis, partout où tu iras, la nuit en jour; et « purifie ainsi le monde de magiciens avant que les « Divs en aient nouvelle. »

Guiv serra sa ceinture, s'éloigna de la présence du roi, choisit dans l'armée des hommes résolus, et partit pour la ville de Mazenderan, sur laquelle il fit pleuvoir des coups d'épée et de lourde massue. Personne ne trouva grâce devant son glaive, ni femme, ni enfant, ni vieillard appuyé sur son bâton. Il brûla la ville et en fit une désolation; il versa du poison au lieu de baume. Il avait trouvé la ville belle comme un paradis sublime, où régnaient toutes sortes de joies; dans chaque rue et dans chaque palais étaient plus de mille femmes esclaves parées de colliers et de boucles d'oreilles, et un nombre plus grand d'esclaves portant des toques *d'or* et beaux de visage comme la lune brillante; dans chaque maison était répandu un trésor, d'un côté de l'or, de l'autre des joyaux; on y voyait des animaux sans nombre; tu aurais dit que c'était le paradis. On parla à Kaous de ce lieu fortuné et de cette magnificence. Il dit: « Heureux soit celui qui a dit que le Mazenderan est « pareil au paradis! Tu dirais que toute la ville n'est

«qu'un temple d'idoles, qu'elle est décorée de bro-«cart de la Chine et de roses comme pour un jour «de fête. Tu dirais que *les habitants* sont des beautés «du paradis dont Rithwan aurait lavé les visages avec «les fleurs du grenadier.»

Lorsqu'une semaine se fut écoulée, et que les Iraniens eurent cessé leurs dévastations, le roi du Mazenderan reçut la nouvelle *de ce qui était arrivé*, et son cœur se remplit de douleur et sa tête de soucis. Or il avait auprès de lui un Div nommé Sandjeb, dont l'âme et le cœur étaient navrés de ces nouvelles. Le roi lui dit : «Va auprès du Div blanc et cours «comme le soleil qui traverse la voûte du ciel. Dis-lui «qu'il est arrivé dans le Mazenderan une grande ar-«mée de l'Iran pour tout détruire. Ils ont brûlé toute «la ville de Mazenderan, ils ont par leur agression «allumé le feu de la vengeance. Kaous l'ambitieux «est à la tête de cette armée, qui renferme un grand «nombre de jeunes guerriers; et si maintenant tu ne «viens pas à notre secours, tu ne trouveras plus per-«sonne dans le Mazenderan.» Sandjeh écouta le message et partit pour porter en toute hâte l'ordre du roi au Div blanc. Il se présenta devant le Div avide de combats, et lui répéta les paroles de son maître superbe. Le Div blanc lui répondit : «Ne désespère «pas de ton sort. Je partirai sur-le-champ avec une «grande armée pour arracher du Mazenderan les traces «du pied de Kaous.» Il dit et se dressa sur ses pieds,

haut comme une montagne, et touchant de la tête au ciel qui tourne.

La nuit vint, un nuage épais s'étendit sur l'armée de Kaous, le monde devint noir comme le visage d'un nègre. Tu aurais dit que le monde était une mer de poix et que toute sa splendeur avait disparu. Il se forma au-dessus de l'armée comme une tente de poix et de fumée; le ciel était noir, et les yeux des braves s'obscurcirent; il pleuvait du ciel des pierres et des javelots. L'armée des Iraniens se dispersa dans la plaine, et beaucoup d'entre eux reprirent le chemin de l'Iran, le cœur déchiré de l'entreprise de Kaous. Quand la nuit fut passée et que le jour s'approcha, les yeux du maître du monde étaient aveuglés, les deux tiers de l'armée avaient perdu la vue, et les têtes des grands étaient pleines de colère contre le roi. Tous les trésors furent pillés, toute l'armée demeura captive, et le jeune trône du roi avait vieilli. Il faut graver toute cette histoire dans la mémoire, car l'étonnement même restera muet devant cette *aventure* étonnante. Le roi, en voyant ces désastres, dit : « Un conseiller prudent vaut mieux qu'un « trésor. Hélas! que n'ai-je suivi les conseils de Zal « le maître du monde? pourquoi les ai-je regardés « comme ceux d'un ennemi? »

Lorsque sept jours se furent écoulés dans cette affliction, il n'aperçut plus aucun Iranien. Le huitième jour le Div blanc s'écria d'une voix de tonnerre : « O

« roi, semblable au tremble stérile! tu as préparé « tout pour ton agrandissement, tu as convoité les « champs du Mazenderan; tu n'as regardé que ta force, « comme un éléphant furieux; tu n'as voulu recon-« naître personne pour ton supérieur, ni te contenter « de la couronne et du trône; c'est ainsi que tu as « perverti ton esprit. Tu as fait beaucoup de prison-« niers dans le Mazenderan, tu as tué beaucoup « d'hommes avec ta massue; mais il paraît que tu ne « savais pas de quoi je suis capable, tant tu étais fier « sur ton trône impérial. Le sort que tu éprouves « maintenant est ton œuvre, et ton cœur a atteint « l'objet de ses désirs. » Il choisit douze mille Divs armés de poignards, et en fit les gardiens des Iraniens, en couvrant d'ignominie les têtes des chefs orgueilleux. Il leur donna un peu de nourriture pour sustenter leur vie et pour les faire vivre d'un jour à l'autre. Tous les trésors du roi et de l'armée, la couronne de rubis et le trône de turquoises, enfin tout ce qu'il voyait d'une frontière à l'autre, il l'abandonna à Arzeng, chef de l'armée du Mazenderan, en disant : « Porte-le au roi et dis-lui : Maintenant ne cherche « plus de prétextes de plaintes contre Ahriman, car « j'ai fait tout ce qu'il fallait; j'ai jeté dans la pous-« sière tout ce peuple, et aucun Pehlewan de l'Iran « ne verra plus briller ni le soleil ni la lune. Je n'ai « pas menacé *Kaous* de la mort, afin qu'il apprenne « à distinguer la fortune et l'infortune. Le malheur

« le rendra prudent, et personne ne voudra plus « prêter l'oreille à un semblable projet. » Arzeng ayant ouï ces paroles, partit pour la cour du roi de Mazenderan, avec l'armée et le butin, avec les prisonniers et les chevaux caparaçonnés; puis le Div blanc s'en retourna à sa demeure, brillant comme le soleil, et Kaous resta dans le Mazenderan, répétant : « Ç'a été « ma faute! »

MESSAGE DE KAOUS POUR ZAL ET POUR RUSTEM.

Après cela le roi Kaous envoya, le cœur brisé, un de ses braves comme un oiseau qui vole à tire d'aile. Il l'envoya en toute hâte vers le Zaboulistan, s'élançant comme la fumée vers Zal et vers Rustem. Il leur fit dire : « Hélas, quelle infortune m'a frappé! « Ma tête, ma couronne et mon trône sont dans la « poussière; et mon trésor et cette armée glorieuse, « belle comme une rose de printemps, tout a été « donné aux Divs par la rotation du ciel; tu dirais « qu'un vent s'est levé et a tout emporté. Maintenant « mes yeux sont dans les ténèbres et ma fortune est « obscurcie; ma couronne, mon trône et moi, tout « est avili. Ainsi brisé je suis entre les mains d'Ah- « riman, qui arrachera mon âme de mon corps. « Quand je me rappelle tes conseils, je pousse un « soupir froid. Tes conseils ne m'ont pas rendu sage, « et ma légèreté a causé mon malheur. Si, dans ces circonstances, tu ne veux « pas te ceindre *pour le*

« *combat*, tout mon bonheur et toutes mes richesses « seront perdus. »

Le messager partit en toute hâte du Mazenderan, comme un oiseau qui vole, comme la fumée *qui s'élance;* il arriva en courant devant Zal, et lui conta ce qu'il savait, ce qu'il avait vu et entendu. Zal l'écouta, déchira la peau de son corps, et n'instruisit de ces nouvelles ni amis ni ennemis. Son esprit clair voyait de loin les malheurs que Kaous amènerait sur le monde. Il dit à Rustem : « L'épée est devenue « courte dans son fourreau; il ne faut plus boire et « festoyer, il ne faut plus nous livrer aux plaisirs « comme des gens destinés au trône; car le roi du « monde est dans la gueule du dragon, et des maux « sans fin accablent les Iraniens. Voici le moment de « mettre la selle à Raksch et de chercher vengeance « avec ton épée qui distribue le monde. C'est pour ce « jour que je t'ai élevé dans mes bras. Tu es main- « tenant en état de tenter une telle entreprise; mais « moi je suis âgé de plus de deux cents ans. Tu y ac- « querras un grand renom, et tu tireras le roi du « malheur. Il faut que dans ce combat contre Ahriman « tu ne prennes pas de repos et que tu ne tardes pas « un instant. Couvre ta poitrine de ta cuirasse de peau « de léopard, bannis de ta tête tout autre objet, toute « autre pensée. Quiconque a vu de ses yeux ta lance, « qui pourrait dire qu'après cela son esprit a trouvé « du repos? Si tu combattais la mer, elle se chan-

« gerait en sang, et des montagnes deviendraient des « plaines à ta voix. Il ne faut pas qu'Arzeng et le Div « blanc conçoivent jamais l'espoir de sauver leur vie « de ta main ; il faut que tu brises avec ta lourde « massue le cou et l'anneau du roi de Mazenderan. » Rustem répondit : « Le chemin est long, comment « puis-je aller chercher vengeance ? » Zal lui dit : « Deux chemins conduisent de ce royaume dans le « Mazenderan, tous deux remplis de difficultés et de « dangers. L'un est long, c'est celui que Kaous a pris ; « l'autre, dont la longueur n'est que de deux se- « maines, est plein de lions, de Divs et de ténèbres, « et ton œil y sera frappé de choses étonnantes. « Prends le chemin court et va à la rencontre de ces « monstres ; le Créateur du monde te sera en aide ; « et si difficile que soit la route, elle aura une fin, et « le pied du noble Raksch la foulera. Pendant toute « la nuit jusqu'à ce que le jour déchire ses *voiles*, je « me tiendrai en prière devant Dieu le saint pour « qu'il m'accorde la grâce de revoir ta poitrine et tes « pieds, ta tête, tes bras, tes mains et ta massue ; et « quand même Dieu permettrait que tu tombasses « sous la main du Div, quelqu'un peut-il retarder le « cours de ce monde ? De même qu'il passe, il faut « passer aussi. Personne ne peut y rester toujours ; « et quand même on y resterait longtemps, il faut *à la* « *fin* le quitter. Quiconque remplit le monde de son « nom glorieux ne doit pas s'inquiéter de la mort. »

Rustem répondit à son père illustre : « Je suis prêt « à obéir ; cependant les grands des temps anciens « ne voulaient pas aller d'eux-mêmes dans l'enfer, et « quiconque n'est pas las de la vie, ne va pas au-« devant d'un lion rugissant. Mais à présent je suis « ceint et prêt à partir, et ne demande de secours « qu'au Dieu juste ; je dévoue au roi mon corps et « mon âme ; je briserai les talismans et les corps des « magiciens ; je ramènerai tous les Iraniens qui sont « encore en vie ; je *les* ceindrai *de nouveau* de leurs « ceintures ; je n'épargnerai ni Arzeng, ni le Div « blanc, ni Sandjeh, ni Poulad fils de Ghandi, ni « Bid ; je jure par le nom de Dieu l'unique, le créa-« teur, que Rustem ne descendra pas de Raksch avant « d'avoir lié les mains d'Arzeng dur comme un rocher « et de lui avoir mis un joug sur le cou, avant d'avoir « foulé aux pieds la tête et la cervelle de Poulad, et « avant que le pied de Raksch ait remis la terre à sa « place. » Puis il se revêtit de sa cuirasse de peau de léopard et se dressa de toute sa hauteur, pendant que Zal le bénissait. Lorsqu'il monta sur Raksch, semblable à un éléphant, les joues colorées et le cœur ferme, Roudabeh accourut, les joues inondées de larmes, et Destan aussi pleurait amèrement. Roudabeh au visage de lune dit à Rustem : « Tu pars « donc ; mais si tu me quittes dans mon affliction, « que peux-tu espérer de Dieu ? » Il répondit : « O ma « tendre mère ! je n'ai pas choisi cette voie de ma

« propre volonté ; c'est le décret du sort. Laisse à Dieu « le soin de mon corps et de mon âme. » Ils s'avancèrent alors pour prendre congé de lui. Qui pouvait savoir s'ils le reverraient jamais ? Ainsi passe le temps, et quiconque est sage en compte les respirations. Après chaque mauvais jour qui aura passé sur toi, tu éprouveras que le monde a déjà changé *de nouveau*.

LES SEPT AVENTURES DE RUSTEM.

Ire AVENTURE. — RAKSCH COMBAT UN LION.

Le preux qui était la gloire du monde quitta son père et le pays de Nimrouz. Il fit en un seul jour deux journées de marche, tenant la nuit sombre pour aussi bonne que le jour ; ainsi le pied de Raksch foula la route également pendant le jour lumineux et pendant la nuit noire. Lorsque Rustem eut faim et qu'il se sentit fatigué, il arriva dans une plaine remplie d'onagres ; il eut envie d'en prendre un et serra Raksch du genou, et la course de l'onagre devint lourde comparée à la sienne ; car aucune bête fauve n'avait de chances devant Rustem à cheval, devant son lacet et le pied de Raksch. Le lion lança son lacet royal et prit dans le nœud l'onagre vigoureux ; puis il alluma du feu avec la pointe d'une flèche et le nourrit de ronces et de branches d'arbres ; et lorsque

l'onagre eut perdu toute vie et tout mouvement, il le fit rôtir à ce feu ardent, puis le mangea et jeta les os loin de lui : ainsi l'onagre même lui servit de marmite et de table. Ensuite il ôta la bride à Raksch, l'envoya paître dans la prairie, et se prépara une couche dans un champ de roseaux, regardant un séjour d'effroi comme une demeure suffisamment sûre pour lui-même. Au milieu de ces roseaux était le gîte d'un lion, et un éléphant n'aurait pas osé les couper. Lorsque la première veille fut passée, le terrible lion rentra dans son gîte, et vit avec étonnement, couché sur les roseaux, un homme d'une stature d'éléphant, et devant lui un cheval. Il se dit : « Il faut que je déchire d'abord le cheval, alors le « cavalier sera à moi quand je voudrai. » Puis il courut en bondissant vers Raksch le brillant. Mais celui-ci s'élança comme le feu, leva ses deux pieds de devant et frappa le lion sur la tête ; il le saisit avec ses dents aiguës par le dos et en battit la terre jusqu'à ce qu'il l'eût mis en lambeaux ; c'est par ce moyen qu'il tua la bête féroce. Lorsque Rustem prompt à combattre fut réveillé, il vit que le monde était devenu étroit par la masse de ce terrible lion, et il dit à Raksch : « O prudent animal ! qui t'a ordonné « de combattre un lion ? Si tu étais tombé sous ses « griffes, comment aurais-je porté jusque dans le « Mazenderan cette cuirasse et ce casque de guerrier, « et mon lacet, mon arc, mon épée et cette lourde

« massue ? Si j'avais été averti dans mon doux sommeil, ton combat avec le lion aurait été court. » Ainsi dit le héros renommé, le guerrier vaillant se remit à dormir et reposa longuement. Enfin, lorsque le soleil leva sa tête au-dessus des sombres montagnes, Rustem se réveilla de son doux sommeil, encore tout fatigué. Il étrilla Raksch, lui mit la selle sur le dos, et adressa ses prières à Dieu qui répand les grâces.

IIe AVENTURE. — RUSTEM TROUVE UNE SOURCE.

Rustem avait devant lui un chemin difficile qu'il fallait traverser en toute hâte. C'était un désert sans eau, et d'une chaleur si ardente que les oiseaux en tombaient en morceaux. Les plaines et les déserts étaient si brûlants que tu aurais dit que le feu venait d'y passer. Le corps du cheval et la langue du cavalier étaient haletants de chaleur et de soif. Rustem descendit, et le javelot en main, il s'avança en chancelant comme un homme ivre. Il ne vit aucun moyen de sauver sa vie, et il tourna ses regards vers le ciel en disant : « O Dieu, distributeur de la justice, « tu as accumulé sur ma tête toute sorte de peines et « de malheurs. Si mes souffrances te plaisent, la mesure en est comblée pour moi dans ce monde. Je « me traîne encore dans l'espoir que le Tout-Puissant prêtera secours au roi Kaous et que le maître « du monde le très-juste délivrera les Iraniens des « griffes du Div. Ce sont des pécheurs, ils ont été

«rejetés par toi, mais ils n'en sont pas moins tes «adorateurs et tes esclaves.» Ayant prononcé ces paroles, il sentit son corps semblable à celui d'un éléphant faiblir de soif et *sa tête* s'étourdir. Il tomba sur le sol brûlant, et sa langue se fendait de soif. Dans ce moment un bélier bien nourri passa devant Tehemten. A cette vue il lui vint une pensée, et il dit dans son cœur : «Où peut donc être l'abreuvoir «de cet animal? Certainement c'est la grâce de Dieu «qui se répand sur moi en ce moment.»

Il serra son épée dans sa main droite et se leva avec la force que Dieu le maître du monde lui avait donnée. Il suivit les pas du bélier, tenant d'une main son épée et prenant de l'autre la bride de Raksch, et il trouva dans son chemin une source d'eau, vers laquelle s'était dirigé le bélier qui tenait haut la tête. Rustem leva les yeux vers le ciel et dit : «O Seigneur, «qui ne promets jamais en vain! il n'y a pas une «seule trace des pieds du bélier autour de cette «source, et d'ailleurs ce bélier du désert n'est pas «mon parent.» Quand ta position est devenue difficile, ne cherche d'asile qu'auprès de Dieu le très-saint; car quiconque s'écarte de la voie de Dieu l'unique, le distributeur de la justice, est dépourvu de raison. Puis Rustem prononça ses bénédictions sur le bélier du désert, en disant : «Puissent les rota-«tions du ciel ne t'apporter aucun malheur! Puis-«sent les herbes de tes vallées et de tes déserts être

« toujours vertes! Puisse le cœur du guépard ne ja-« mais se réjouir *aux dépens* de ta vie! Quiconque te « chasse avec arc et flèches, puisse son arc se briser « et son âme devenir sombre! car tu as sauvé Rustem « au corps d'éléphant, qui sans toi n'avait plus à « penser qu'à son linceul, qui aurait été englouti par « un puissant dragon ou aurait péri entre les griffes « d'un loup, et les restes de Rustem auraient été « trouvés par ses ennemis et lacérés par les bêtes « fauves. » Après avoir achevé ses actions de grâces, il ôta la selle à Raksch son cheval rapide, et le lava dans cette eau pure, de sorte qu'il le rendit brillant comme le soleil. Rustem s'étant rafraîchi, se prépara à la chasse; il s'arma et remplit son carquois de flèches. Il abattit un onagre semblable à un éléphant sauvage, lui enleva la peau, les pieds et les entrailles; il alluma un feu ardent comme le soleil, tira *l'onagre* de l'eau, le fit rôtir au feu, et l'ayant cuit à point, se mit à manger, détachant la chair des os avec ses ongles. Ensuite il se rendit à la source limpide, se baigna, et ayant fini, pensa à se coucher. Il dit à Raksch son cheval ardent : « Ne te querelle avec personne, et ne cherche pas de compa-« gne. Si un ennemi se présente, cours vers moi; et « ne combats ni Div ni lion. » Puis il se coucha et se reposa sans ouvrir les lèvres; et pendant *qu'il dormait* Raksch se mit à paître et à courir jusqu'au milieu de la nuit.

IIIe AVENTURE. — RUSTEM COMBAT UN DRAGON.

Un dragon sortit du désert, tu aurais dit qu'un éléphant ne pourrait lui échapper; son gîte était dans cet endroit; et, de peur de le rencontrer, aucun Div n'aurait osé passer par là. Il vint et vit avec étonnement Rustem, qui cherchait la possession du monde, endormi, et devant lui un cheval. Il se demanda ce que pouvait être cette apparition et qui avait l'audace de se reposer en ce lieu; car aucune créature n'osait passer par ce chemin, ni Div, ni éléphant, ni lion plein de courage, et si un être vivant y venait, il n'avait aucune chance d'échapper à ce dragon malfaisant. Le dragon se dirigea vers Raksch le brillant, et Raksch courut vers le héros qui cherchait un diadème. Il frappa la terre de ses sabots d'airain, il la frappait de ses pieds et secouait la queue. Rustem se réveilla de son sommeil, et la tête du héros plein de sagesse se remplit de colère. Il regarda tout autour de lui dans le désert, mais le dragon furieux avait disparu. Rustem gronda Raksch étourdiment de ce qu'il l'avait réveillé de son sommeil; puis il se remit à dormir, et le dragon sortit de nouveau des ténèbres. Raksch courut de nouveau en toute hâte vers la couche de Rustem, déchirant le sol et ruant, et de nouveau le dormeur se réveilla avec étonnement et les joues pâles *de colère*. Il regarda encore autour de lui dans la plaine; mais ses yeux ne virent que l'obs-

curité de la nuit. Alors il dit à Raksch son cheval fidèle et vigilant : « Tu ne peux faire disparaître les « ténèbres de la nuit; tu ne fais qu'interrompre mon « sommeil; il te tarde de me voir réveillé. Si tu fais « encore un pareil bruit, je te trancherai la tête « avec mon épée acérée; j'irai à pied dans le Mazen- « deran, traînant mon casque, mon épée et ma « lourde massue. Je t'avais dit que si un lion venait « t'attaquer, je le combattrais pour te sauver; mais « je ne t'ai pas dit de te précipiter sur moi dans la « nuit. Attends que je me réveille. »

Rustem s'endormit une troisième fois après s'être couvert la poitrine de sa cuirasse de peau de léopard, et de nouveau le dragon féroce rugit; tu aurais dit que son haleine vomissait le feu. Cette fois Raksch s'enfuit à travers la prairie; car il n'osait pas s'approcher du Pehlewan. Son cœur était déchiré par cette aventure étonnante; il avait peur et de Rustem et du dragon. Mais son amour pour Rustem ne lui laissa pas de repos : il courut vers son maître rapidement comme le vent, hennissant, faisant du bruit, déchirant la terre et la fendant de toutes parts avec son sabot. Rustem se réveilla de son doux sommeil et se mit en colère contre son cheval fougueux; mais Dieu le créateur du monde voulut que *cette fois* la terre ne pût cacher le dragon; Rustem l'aperçut à travers l'obscurité, et tirant son épée tranchante, il tonna comme un nuage de printemps et remplit la

terre des feux du combat. Il dit au dragon : «Dis-«moi ton nom, car dorénavant tu ne parcourras plus «la terre à ton gré; il ne faut pas que ma main ar-«rache ton âme de ton corps noir sans que je sache «ton nom.» Le dragon malfaisant lui répondit : «Personne ne peut se sauver de mes griffes; depuis «des siècles et des siècles ce désert est mon séjour, «et le ciel sublime qui le couvre est le lieu où je «respire. Aucun aigle n'ose voler au-dessus, et les «étoiles ne le regardent pas même en rêve.» Le dragon ajouta : «Quel est ton nom? il faut que ta mère «te pleure.» Rustem lui répondit : «Je suis Rustem; «mon père est Destan fils de Sam, mon aïeul est Ne-«riman. A moi seul je suis une armée qui cherche «le combat, et je foule la terre assis sur Raksch le «courageux. Tu me verras vainqueur dans le combat, «et je ferai rouler ta tête sur la terre.» Le dragon se jeta sur lui pour le combattre, mais à la fin il n'eut pas le dessus; car quand Raksch vit la force de corps du dragon qui assaillait ainsi le distributeur des couronnes, il coucha ses oreilles et (ô merveille!) se mit à déchirer avec ses dents les deux épaules du dragon, à mettre en lambeaux sa peau comme aurait fait un lion; et le vaillant Pehlewan en fut étonné. Rustem frappa le dragon de son épée et sépara sa tête du corps, et le sang sortit du tronc comme un torrent. La terre disparut à la vue sous ce corps, et il en jaillit une fontaine de sang. Lorsque

Rustem regarda ce dragon furieux, sa poitrine, ses pieds et son haleine brûlante; lorsqu'il vit que le désert entier en était rempli et que son sang chaud coulait sur la terre noire, il en fut effrayé et resta longtemps dans l'étonnement; puis il invoqua le nom de Dieu, entra dans l'eau, se lava la tête et le corps, et ne désira conquérir le monde que par la force que Dieu le protecteur du monde lui avait donnée. Il s'adressa à Dieu en ces mots : « O dispensateur de la « justice, tu m'as accordé du savoir, de la force et de « la gloire. Que sont devant moi un lion, un Div, « un éléphant, un désert sans eau ou les flots bleus « de la mer? Que mes ennemis soient en petit ou « en grand nombre, quand je me mets en colère, ils « deviennent à mes yeux comme un seul homme. »

IVe AVENTURE. — RUSTEM TUE UNE MAGICIENNE.

Ayant achevé ses dévotions, Rustem mit à Raksch ses caparaçons, monta à cheval, reprit son chemin et entra dans le pays des magiciens. Il fit avec rapidité une longue marche, et au moment où la lumière du soleil disparaissait, il vit des arbres, de l'herbe et de l'eau vive, enfin un lieu digne d'un jeune héros; il vit une source semblable à l'œil du faisan, et dans une coupe du vin rouge comme le sang du pigeon, un argali rôti, du pain placé dessus, une salière et des confitures disposées autour. Il descendit de cheval, ôta la selle à Raksch et s'ap-

procha, tout étonné, de l'argali et du pain : c'était le repas des magiciens, qui avaient disparu à l'arrivée de Rustem et au son de sa voix. Il s'assit à côté de la fontaine, sur un tas de roseaux, et remplit de vin une coupe de rubis. Il trouva à côté du vin une lyre aux sons harmonieux, et le désert entier était comme une salle de banquet. Rustem appuyant la lyre contre sa poitrine, en tira des sons mélodieux et chanta ce qui suit : « Rustem est le fléau des méchants, aussi « les jours de joie sont-ils rares pour lui. Chaque « champ de bataille est son champ de tournois; le « désert et la montagne sont ses jardins; tous ses com- « bats sont contre des Divs et des dragons courageux, « et il ne pourra jamais se débarrasser des Divs et « des déserts. Le vin et la coupe, la rose parfumée et « le jardin ne sont pas la part que la fortune m'a « faite; je suis toujours occupé à combattre les croco- « diles ou à me défendre contre les tigres. »

Ce chant, accompagné des soupirs de Rustem et du son que rendait l'instrument sous ses doigts, frappa l'oreille d'une magicienne. Elle arrangea son visage comme le printemps, quoique tous ces charmes ne lui convinssent pas; puis elle s'approcha de Rustem, toute belle de couleurs et de parfums, lui demanda *de ses nouvelles* et s'assit à côté de lui. Tehemten adressa une prière à Dieu, invoqua sa protection et lui rendit des actions de grâces de ce qu'il trouvait ainsi, dans le désert du Mazenderan,

du vin, de la musique et une jeune fille pour boire *avec lui*. Il ne savait pas que c'était une vile magicienne, un Ahriman caché sous de belles couleurs. Il lui mit en main une coupe de vin et prononça le nom de Dieu le juste, le dispensateur de tout bien; et aussitôt qu'il eut prononcé le nom du maître de l'amour, les traits de la magicienne changèrent, car son esprit ne connaissait pas le sens de l'adoration et sa langue ne savait pas dire une prière. Elle devint noire lorsqu'elle entendit le nom de Dieu; et Rustem, aussitôt qu'il l'eut regardée, lança, plus rapide que le vent, le nœud de son lacet, et enchaîna soudain la tête de la magicienne. Il lui adressa des questions et lui dit : « Avoue qui tu es, montre-toi « sous ta véritable forme. » Alors elle se changea dans son lacet en vieille femme décrépite, pleine de rides et de sortiléges, de magie et de méchanceté. Il la coupa en deux et remplit de terreur le cœur des magiciens.

Ve AVENTURE. — AULAD TOMBE AU POUVOIR DE RUSTEM.

De là il continua sa route comme il convient à un voyageur; il s'avança en toute hâte et arriva dans un lieu où le monde était privé de toute lumière : c'était une nuit noire comme la face d'un nègre; on n'y voyait ni les étoiles ni la lune brillante : tu aurais dit que le soleil était enchaîné et que les étoiles étaient dans les nœuds d'un lacet. Rustem

abandonna les rênes à Raksch, et regardant autour de lui, il ne vit dans cette obscurité ni les hauteurs ni les ruisseaux. De là il arriva dans un lieu rempli de lumière, où il vit la terre couverte de verdure comme *d'un manteau* de soie. Les vieillards y redevenaient jeunes, tout y était vert et plein d'eaux courantes. Tous ses vêtements, sur son corps, étaient mouillés; il avait besoin de repos et de sommeil. Il ôta sa cuirasse de peau de léopard; le bonnet qu'il portait sous son casque était trempé de sueur: il étala l'un et l'autre au soleil et se hâta d'aller se coucher et de dormir. Il relâcha la bride dans la bouche de Raksch et le laissa courir dans les champs verts et ensemencés. Lorsque son bonnet et sa cuirasse furent séchés, il s'habilla et se fit une couche d'herbes comme fait le lion. Mais le gardien de la plaine apercevant le cheval dans les champs, accourut en colère et en poussant des cris; il se dirigea vers Rustem et Raksch, et asséna au guerrier un grand coup de bâton sur les pieds. Rustem se réveilla de son sommeil, et le gardien lui dit: « O Ahriman! pourquoi laisses-tu entrer ton cheval dans les terres ensemencées? Pourquoi le lâches-tu contre quelqu'un qui ne t'a pas fait de mal? » Le prudent Rustem s'irrita de ces paroles; il s'élança *sur lui*, le saisit par les deux oreilles, qu'il serra et arracha de la racine sans proférer aucune parole bonne ou mauvaise. Le gardien prit ses oreilles en toute hâte, en

hurlant de douleur et tout hors de lui. Or le maître de ce pays était Aulad, un jeune guerrier de grand renom. Le gardien courut auprès de lui en se lamentant, la tête et les mains pleines de sang, et les oreilles arrachées, et il lui dit : « Voici un homme « semblable à un Div noir, avec une cuirasse de peau « de léopard et un casque de fer; de la tête aux pieds « c'est un vil Ahriman ou un dragon qui dort dans « sa cuirasse. Je suis allé chasser son cheval des terres « ensemencées; mais il ne m'a pas laissé m'occuper « du cheval et des champs; il m'a aperçu, a sauté sur « moi, m'a arraché les deux oreilles sans dire mot et « est allé se rendormir. »

Aulad était alors dans son parc pour chasser avec ses grands; mais lorsqu'il entendit ce récit du gardien et qu'il vit les traces du lion sur le terrain de la chasse, il tourna bride, lui et ses compagnons qui portaient haut la tête, et se dirigea du côté où Rustem avait paru, pour voir qui était cet homme et pourquoi il lui avait fait ce qu'il avait fait. Tandis qu'il s'avançait ainsi, avide de combats, Rustem courut vers Raksch, se mit en selle, tira son épée et vint comme un nuage d'où sort le tonnerre. Ils s'approchèrent l'un de l'autre et commencèrent à s'expliquer. Aulad lui dit : « Quel est ton nom? Qui « es-tu? Qui est ton roi et ton appui? Il n'est pas « permis de passer ainsi par le chemin des lions « pleins de courage. Pourquoi as-tu arraché les

« oreilles au gardien de la plaine et fait paître ton « cheval dans les champs ensemencés? Je vais rendre « obscur le monde pour toi et jeter ton casque sur la « terre. » Rustem lui répondit : « Mon nom est le « nuage, et si le nuage vient combattre le lion, il « fera pleuvoir des *coups* de lance et d'épée, et tran- « chera les têtes des grands. Si mon nom te parvient « aux oreilles, il glacera le souffle de ta vie et le sang « de ton cœur. Est-ce que tu n'as pas entendu parler « en toute assemblée du lacet et de l'arc du héros au « corps d'éléphant? Toute mère qui a mis au monde « un fils comme toi, dis qu'elle coud un linceul et « qu'elle pleure *son fils*. Tu es venu contre moi avec « cette multitude, c'est comme si tu lâchais un vent « contre le ciel. »

Rustem tira du fourreau son épée qui donnait la mort, suspendit son lacet roulé à l'arçon de la selle, et, semblable à un lion qui tombe au milieu d'un troupeau, il tua tous ceux qui se trouvaient autour de lui. A chaque coup il séparait de leurs corps les têtes de deux braves comme avec des ciseaux. Il renversa les chefs par ses coups; il fit avec les têtes des grands une couche sous ses pieds. Toute cette armée fut mise en déroute par le Pehlewan, et s'enfuit en pleurant et désolée. Les vallées et les plaines se remplirent de cavaliers qui se dispersèrent dans les montagnes et dans les ravins. Rustem courut comme un éléphant furieux, portant son lacet roulé soixante

fois autour de son bras; et lorsque Raksch fut près d'Aulad, le jour devint noir devant les yeux du maître du diadème. Rustem lança son long lacet, et la tête du superbe guerrier fut prise dans le nœud. Il le tira de cheval et lui lia les deux mains; il le jeta par terre devant lui, remonta à cheval et lui dit : « Si tu me dis la vérité, si je n'aperçois de ta part « aucun mensonge, si tu viens me montrer la de- « meure du Div blanc, la résidence de Poulad fils de « Ghandi, et celle de Bid; si tu me sers de guide « pour aller à l'endroit où est retenu prisonnier le « roi Kaous, qui fut l'auteur de tous ces malheurs; « si tu me découvres la vérité, si tu ne manques pas « à la droiture, je prendrai au roi de Mazenderan sa « couronne, son trône et sa lourde massue. Je te « ferai maître de ce pays et de ce royaume, si tu ne « me trompes pas; mais si tu me dis des paroles men- « songères, je ferai couler de tes yeux un torrent de « sang. » Aulad lui répondit : « Purifie ton cerveau « de sa colère et ouvre une fois tes yeux; n'arrache « pas mon âme de mon corps étourdiment, et je « t'apprendrai tout ce que tu me demandes; j'irai te « montrer toutes les villes et tous les chemins qui « conduisent aux lieux où le roi Kaous est captif; je « t'indiquerai la résidence de Bid et du Div blanc, « puisque tu donnes de l'espoir à mon cœur. O homme « dont les traces sont fortunées, il y a cent farsangs « d'ici jusqu'à l'endroit où se trouve le roi Kaous, et

« de là pour arriver auprès du Div blanc, il y a « encore cent farsangs d'un chemin dangereux et « pénible. Là se trouve entre deux montagnes un « séjour d'effroi au-dessus duquel aucun aigle n'ose- « rait voler, et où gît, au milieu de deux cents autres, « une caverne étonnante, dont l'étendue ne peut se « mesurer. Douze mille Divs courageux veillent sur « la montagne pendant la nuit; leur chef est Poulad « fils de Ghandi, et leur gardien est Sandjeh le vigi- « lant. Le maître de tous ces Divs est le Div blanc, « sous lequel s'agite la montagne comme une feuille « de tremble. Tu trouveras en lui un brave dont le « corps est comme une montagne, dont la poitrine et « les épaules sont larges de dix cordes et les bras « longs de dix cordes également; et malgré tes bras, « tes mains et tes rênes, malgré ton épée tranchante, « ta massue et ta lance, malgré ta haute stature et « ta force, il te sera difficile de combattre ce Div. « Quand tu auras passé outre, tu trouveras un pays « rocailleux et désert, qu'une biche n'oserait traverser. « Quand tu auras laissé ce lieu derrière toi, tu ren- « contreras un courant d'eau dont la largeur excède « deux farsangs, et dont le gardien est le Div Kuna- « reng, qui commande à tous les Divs. Puis tu arri- « veras à Buzgousch, habité par les Nermpaï, et qui « ressemble à un palais ayant cent farsangs d'étendue. « Un chemin difficile et fort long conduit de là à la « ville de Mazenderan; dans ce pays sont répartis des

« cavaliers qui sont au nombre de mille fois mille; « et dans une si grande multitude pourvue d'armes « et de richesses, tu ne trouveras pas un seul lâche; « tu verras dans la ville douze cents éléphants de « guerre qui peuvent à peine y trouver place. Tu es « seul, et quand même tu serais de fer, oserais-tu te « frotter à la lime de ces Ahrimans? »

Rustem sourit à ces paroles et lui répondit : « Si « tu m'accompagnes comme guide, tu verras ce que « fera de ces Ahrimans renommés cet homme seul, « à l'aide de la force que Dieu, qui accorde la vic-« toire, lui a donnée, à l'aide de sa fortune, de son « épée et de sa bravoure. Quand ils éprouveront la « force de ma poitrine et de mes bras, et les coups « que porte ma massue dans le combat, la plante de « leurs pieds et la peau de leur corps se fendront de « peur, ils ne distingueront plus les rênes des étriers. « Maintenant montre-moi le chemin qui conduit « auprès de Kaous, et mets-toi en marche. »

Il dit, s'assit gaiement sur Raksch, et Aulad courut devant lui, rapide comme le vent. Il ne se reposa ni durant la nuit obscure ni durant le jour lumineux, et courut jusqu'au pied du mont Asprous, là où Kaous avait amené son armée et où les Divs et les magiciens l'avaient accablé de malheur. Lorsque la moitié de la nuit sombre fut passée, ils entendirent du côté de la plaine un bruit et un son de tambours, et virent des feux s'allumer dans le pays de Mazen-

deran et une lampe briller dans chaque lieu. Rustem dit à Aulad : « D'où vient que des feux s'allument à « droite et à gauche? » Aulad répondit : « C'est là « l'entrée du pays de Mazenderan; car les deux tiers « des Divs ne dorment pas la nuit. Il faut que le Div « Arzeng soit dans le lieu d'où s'élèvent ces bruits et « ces cris continus. » Alors Rustem se mit à dormir; et lorsque le soleil montra son visage brillant, il attacha Aulad à un arbre et le serra fortement avec la corde de son lacet; il suspendit à la selle la massue de son grand-père et partit plein de courage et de ruse.

VIe AVENTURE. — COMBAT DE RUSTEM CONTRE LE DIV ARZENG.

Rustem, un casque royal sur la tête et la poitrine couverte de sa cuirasse de peau de léopard trempée de sueur, se dirigea vers Arzeng, le chef de l'armée; et arrivé près de ces troupes avides de combats, il poussa au milieu de la foule un cri tel que tu aurais dit qu'il fendait la mer et les montagnes. Le Div Arzeng se précipita de sa tente lorsque ce cri frappa ses oreilles, et Rustem, en l'apercevant, lança son cheval, courut sur lui, semblable à Aderguesehasp, le saisit bravement de ses mains par la tête et par les oreilles, lui arracha la tête du tronc, comme fait un lion, et la jeta toute sanglante du côté où se trouvait l'armée du Div. Lorsque les Divs virent sa massue de fer, leurs cœurs se fendirent par la peur qu'ils

eurent de ses griffes, *et ils s'enfuirent* sans faire attention au terrain, ni aux plaines, ni aux endroits rocailleux; et les pères renversaient les fils pour fuir plus vite. Rustem tira l'épée de la vengeance et extermina cette foule de Divs; et lorsque le soleil qui illumine le monde descendit vers l'horizon, il s'en retourna en toute hâte vers le mont Asprous. Il défit les nœuds du lacet dont il avait lié Aulad, et ils s'assirent sous un arbre élevé. Rustem demanda à Aulad le chemin de la ville où se trouvait le roi Kaous; et quand il eut entendu sa réponse, il se mit en marche rapidement, son guide courant à pied devant lui.

Lorsque le distributeur des couronnes entra dans la ville, Raksch poussa un cri semblable au bruit du tonnerre. Kaous entendit sa voix et comprit aussitôt ce que Rustem avait fait depuis le commencement jusqu'à la fin. Il dit aux Iraniens : « Nos mauvais jours sont finis; mes oreilles ont été frappées de la voix de Raksch, et mon esprit et mon cœur sont rajeunis par ce bruit. C'est ainsi qu'il hennissait du temps de Kobad, quand il attaqua le roi des Turcs. » Les Iraniens se dirent : « Ces lourdes chaînes ont fait perdre la tête au roi Kaous; la raison, le sens et l'intelligence l'ont quitté : tu dirais qu'il parle en rêvant. Il n'y a point de secours pour nous dans cette dure captivité, et la fortune nous a abandonnés entièrement. » Au même instant, le

héros plus brillant que le feu et plein d'ardeur pour les combats arriva auprès du roi; il s'approcha de Kaous, et tous les grands, tels que Gouderz, Thous et Guiv le brave, Kustehem, Schidousch et Bahram le lion se rassemblèrent autour de lui. Rustem plaignit beaucoup le roi, lui rendit hommage et lui fit des questions sur ses longues souffrances. Kaous le serra contre sa poitrine et lui demanda des nouvelles de Zal et des fatigues de sa route; puis il lui dit: « Maintenant il faut que tu fasses courir Raksch sans « que ces Divs s'en aperçoivent; *car* quand le Div blanc « saura qu'Arzeng a disparu de la terre et que Rustem « est arrivé auprès de Kaous, tous les Divs se rassem« bleront, tes peines seront perdues et le monde se « remplira d'une armée de Divs. Prends de suite le « chemin de la résidence du Div, et ne laisse pas « reposer ton corps, ton épée et tes flèches. Si Dieu « le très-pur t'est en aide, tu jetteras dans la pous« sière les têtes des magiciens. Il faut que tu fran« chisses sept montagnes qui sont partout remplies « de troupes de Divs; puis tu verras devant toi une « caverne affreuse, et qui, selon ce que j'ai ouï dire, « est un séjour d'effroi et de terreur. Son entrée est « pleine de Divs guerriers et prêts à combattre comme « des tigres. Dans cette caverne est la résidence du « Div blanc, qui est en même temps la terreur et « l'espoir de son armée. Puisses-tu le vaincre! car il « est le chef et le soutien de ses troupes. La vue de

« mes compagnons est affaiblie par l'effet des cha- « grins, et la mienne est trouble et obscurcie. Les « médecins qui ont vu mes yeux me donnent l'espoir « de guérir par le moyen du sang du cœur et de la « cervelle du Div blanc. Un homme savant en méde- « cine m'a dit : Si tu verses dans tes yeux trois « gouttes de son sang grosses comme des larmes, « tout l'obscurcissement en sortira avec ce sang. » Le héros au corps d'éléphant se prépara au combat et se mit en route en disant aux Iraniens : « Soyez vigi- « lants; je vais combattre le Div blanc: c'est un élé- « phant dans la guerre et un être plein de ruse, et « autour de lui se presse une grande armée. S'il me « prend dans les nœuds de son lacet, vous resterez « encore longtemps dans la dégradation et dans l'af- « fliction. Mais si le maître du soleil me seconde, si « ma bonne étoile me donne de la force, nous nous « ressaisirons de notre pays et du trône, et cet arbre « royal portera de nouveau des fruits. »

VIIe AVENTURE. — RUSTEM TUE LE DIV BLANC.

De là Rustem se mit en route, prêt à combattre, et la tête remplie de haine et d'ardeur guerrière. Il prit Aulad avec lui et lança Raksch aussi rapidement que le vent. Quand Raksch fut arrivé dans les sept montagnes et auprès de ces troupes de Divs courageux, Rustem s'approcha de la caverne sans fond et vit tout autour l'armée du Div. Il dit à Aulad : « Dans

« tout ce que je t'ai demandé, je t'ai toujours trouvé « sur la voie de la vérité; maintenant que le temps « d'aller *au combat* est arrivé, montre-moi le chemin « et dévoile-moi le mystère. » Aulad lui répondit : « Quand le soleil répandra sa chaleur, les Divs iront « dormir, et alors tu pourras les vaincre dans le com- « bat; mais maintenant il faut que tu attendes un « peu. Plus tard tu ne verras *plus assis* aucun des « Divs, si ce n'est quelques magiciens qui feront la « garde; c'est à ce moment que tu pourras les vaincre, « si le maître de la victoire t'est en aide. »

Rustem ne se hâta pas de se mettre en marche avant que le soleil eût pris de la force; il lia Aulad de la tête aux pieds et s'assit sur les nœuds du lacet; puis tirant du fourreau son épée de combat, il poussa un cri semblable au bruit du tonnerre, et proclamant son nom, se jeta comme la foudre au milieu des Divs et fit voler leurs têtes avec son épée. Aucun ne lui résista dans le combat, aucun n'eut envie d'aller chercher auprès de lui de la gloire et un nom. De là il se dirigea vers le Div blanc, pareil au soleil resplendissant; il aperçut une caverne semblable à l'enfer, et dont le fond était caché dans l'obscurité; il y resta quelques temps l'épée en main. Ce n'était pas un lieu où l'on pût *désirer* de combattre, et d'où l'on pût *espérer* de s'enfuir. S'étant frotté les sourcils et lavé les yeux, il chercha pendant longtemps dans la caverne obscure et vit *à la fin*,

dans les ténèbres, une masse qui obstruait toute la caverne; elle était de couleur noire et avait une crinière comme celle d'un lion; sa hauteur et sa largeur remplissaient le monde. Ce fut ainsi que Rustem aperçut le Div endormi, mais il ne se hâta pas de le tuer; il poussa un cri comme le cri du tigre, et le Div s'étant réveillé, s'avança pour combattre Rustem, semblable à une montagne noire; ses brassards étaient de fer, et de fer son casque. Il arracha une pierre grande comme une meule et courut vers Rustem comme la fumée qui vole. Le cœur de Rustem trembla devant le Div, et le héros crut sa perte imminente. Il se mit en colère comme un lion sauvage, donna au Div un coup de son épée tranchante sur le milieu du corps, et détacha de ce grand corps, par la force de son bras, un pied et une cuisse. Le blessé se rua sur lui comme un éléphant énorme, comme un lion en fureur; appuyé sur un seul pied, il lutta contre le héros, bouleversant toute la caverne, et saisit le Pehlewan par la poitrine et par le bras, espérant le terrasser; ils s'arrachèrent l'un à l'autre des morceaux de chair, de sorte que le sol tout autour d'eux fut pétri de leur sang. Rustem dit en lui-même : « Si « je sauve ma vie aujourd'hui, je vivrai éternellement. » Et le Div dit de même dans son cœur : « Je désespère « de ma douce vie; et quand même je me délivrerais « des griffes de ce dragon, après avoir perdu un pied, « et ayant la peau déchirée, jamais ni les petits ni

« les grands, dans le Mazenderan, ne me reverraient. » Le Div blanc se parla ainsi à lui-même; cependant il reprit courage. Les deux ennemis continuèrent à lutter, et la sueur et le sang ruisselèrent sur leur corps. Rustem, avec la force que le Créateur de l'âme lui avait donnée, combattit longtemps, péniblement et avec acharnement. A la fin de ces efforts et de ce combat, le héros glorieux enlaça le Div, le saisit, le souleva comme fait un lion plein de vigueur, l'éleva au-dessus de son épaule et le jeta contre terre; il le jeta sur le sol comme un lion furieux, et avec tant de force que la vie quitta son corps; puis il enfonça son poignard dans le cœur du Div et arracha le foie de son corps noir. Le cadavre remplissait toute la caverne, le monde était devenu comme une mer de sang.

Rustem étant retourné auprès d'Aulad, le délivra de ses liens, suspendit son lacet royal à l'arçon de la selle, remit à Aulad le foie qu'il avait arraché *du corps du Div*, et se dirigea vers le roi Kaous. Aulad lui dit : « O lion courageux, tu as soumis le monde avec « ton épée, mais mon corps porte les marques de « tes liens; je suis brisé par les nœuds de ton lacet, « et quoique tu m'aies fait espérer une récompense, « mon espoir a besoin d'être renouvelé. Il n'est pas « digne de toi de manquer à ta parole; car tu es un « lion indomptable et tu as l'air d'un roi. » Rustem lui répondit : « Je te donnerai le pays du Mazenderan

« d'une frontière à l'autre; mais j'ai encore devant « moi une grande entreprise et de longs combats, « dans lesquels je peux être vaincu ou victorieux. Il « faut que j'arrache de son trône le roi du Mazenderan et que je le précipite dans la tombe; il faut « qu'avec mon poignard je tranche la tête à des milliers de milliers de ces Divs adonnés à la magie. « Après quoi j'espère fouler aux pieds la terre, et « quand même je n'y réussirais pas, je ne manquerais « pourtant pas aux promesses que je t'ai faites. »

Le Pehlewan, le lion aux traces fortunées, arriva auprès de Kaous, et il s'éleva parmi les grands un cri de joie de ce que le Sipehdar à l'âme brillante était revenu. Ils coururent au-devant de lui en le bénissant et en le comblant d'actions de grâces. Il dit : « O roi qui as appris la sagesse, réjouis-toi de la « mort de ton ennemi : j'ai déchiré la poitrine du Div « blanc, et le roi du Mazenderan ne peut plus espé- « rer en lui; j'ai arraché le foie du corps du Div. Que « m'ordonne maintenant le roi victorieux? » Kaous appela sur lui les bénédictions de Dieu, en disant : « Puisses-tu ne jamais manquer à la couronne et à « l'armée! On ne doit jamais prononcer le nom de la « mère qui a porté un fils comme toi, qu'avec des « bénédictions; et mille grâces soient rendues à Zal « et à tout le pays de Zaboulistan, pour avoir produit « un brave comme toi, et tel que le monde n'en a « jamais vu de pareil. Mais ma fortune est plus grande

« que celle de *tes deux parents* ; car l'éléphant qui terrasse les lions est mon sujet. » Quand le roi eut achevé de le bénir, il lui dit : « O brave dont les « traces sont fortunées, verse maintenant le sang du « Div dans mes yeux et dans ceux de cette multitude, « pour que nous puissions de nouveau te contempler. « Veuille Dieu le créateur te protéger ! » On versa du sang dans les yeux du roi, et de troubles qu'ils étaient ils devinrent brillants comme le soleil. On plaça le trône d'ivoire au-dessous de l'étendard royal, on suspendit au-dessus la couronne ; le roi s'assit sur le trône du Mazenderan, entouré de Rustem et des héros illustres, tels que Thous et Feribourz, Gouderz et Guiv, Rehham, Gourguin et le brave Bahram, et il célébra une fête pendant sept jours par des banquets, des chants et de la musique. Le huitième jour ils montèrent tous à cheval, le roi, les grands et l'armée. Ils élevèrent tous leurs massues pesantes et se dispersèrent dans le pays de Mazenderan. Ils partirent tous, sur l'ordre du roi, comme la flamme qui s'élance des roseaux secs ; ils allumèrent, avec leurs épées, un feu dévorant, incendièrent le pays de tous côtés et tuèrent tant de magiciens, que leur sang formait une rivière. Lorsque la nuit noire approcha, les braves se reposèrent de leurs combats et le roi Kaous dit à son armée : « Leurs crimes maintenant sont « punis ; ce qu'ils ont mérité leur est arrivé, et vous « devez dorénavant vous abstenir de tuer. Il est né-

« cessaire qu'un homme prudent et grave, un homme « qui sache quand il faut se hâter et quand il faut « tarder, aille auprès du roi du Mazenderan pour ré- « veiller sa prudence et faire entrer la crainte dans « son esprit. » Le fils de Zal et les grands qui étaient avec lui furent satisfaits de ces paroles, et Kaous envoya une lettre au roi du Mazenderan, pour éclairer son âme ténébreuse.

KAOUS ÉCRIT UNE LETTRE AU ROI DU MAZENDERAN.

Un scribe habile écrivit en beaux caractères, sur de la soie blanche, une lettre contenant *des motifs* de crainte et d'espoir, et y mit des paroles douces et des paroles dures. Il célébra d'abord « Dieu le très- « juste, par lequel toute vertu se manifeste dans le « monde, qui a donné aux hommes la raison, qui a « créé le ciel qui tourne, par lequel existe toute dureté « et toute cruauté aussi bien que tout amour, qui « nous a donné le pouvoir de faire le bien ou le mal, « qui est le maître des rotations du soleil et de la lune. « Si tu fais le bien, si ta foi est pure, tu ne recevras « de tout homme que des louanges; mais si ta nature « est mauvaise, si tu fais le mal, la rotation du ciel « amènera ta destruction. Si Dieu le maître du monde « est le très-juste, comment pourrait-on se soustraire « à ses ordres? Vois comment Dieu punit les méfaits, « comment il a anéanti les Divs et les magiciens. Si « maintenant tu réfléchis à leur sort, si ton intelli-

«gence et ton esprit t'ont éclairé, quitte sur-le-champ «le trône du Mazenderan et présente-toi à ma cour «comme fait un vassal. Puisque tu n'es pas assez fort «pour combattre Rustem, paye-moi promptement «un tribut et une redevance selon ma demande. S'il «te reste une chance de conserver le trône du Ma-«zenderan, ce n'est que par là que tu en trouveras le «moyen, sinon désespère de ta vie comme Arzeng et «le Div blanc.»

Le scribe ayant achevé la lettre, le roi y apposa un sceau de musc et d'ambre, et appela Ferhad, qui tenait dans sa main une massue de fer. C'était un homme d'élite parmi les grands du pays, un homme actif et ne craignant pas la fatigue. Kaous lui dit : «Prends cette lettre pleine de bons conseils et «porte-la à ce Div échappé de ses chaînes.» Ferhad ayant entendu les paroles du roi, baisa la terre, emporta la lettre *et arriva* près d'une ville dont les habitants avaient des pieds flexibles; c'étaient des cavaliers pleins de persévérance. On n'y voyait personne qui n'eût des pieds de cuirs, et depuis longues années c'était là leur surnom. Dans cette ville résidait le roi du Mazenderan, avec ses braves et ses guerriers. Ferhad envoya quelqu'un devant pour se faire annoncer; et quand le roi ouït dire qu'un envoyé intelligent venant de la part de Kaous s'avançait sur la route, il choisit un grand cortége de braves et de lions du Mazenderan pour aller au-devant de lui, *il*

les choisit dans son armée l'un après l'autre, espérant qu'il lui en reviendrait de l'honneur. Il leur dit : « Il « faut aujourd'hui dépouiller votre qualité d'hommes « pour revêtir celle de Divs, prendre toutes les al- « lures du tigre et vous emparer du chef de ces sages. » Il allèrent au-devant de Ferhad, le front couvert de rides; mais rien ne réussit selon leur désir : car lorsqu'ils approchèrent de Ferhad le preux, un des grands accoutumés à vaincre lui prit la main et la pressa, en serrant les fibres et les os; mais le visage de Ferhad ne pâlit de peur ni ne rougit de douleur. Ils le menèrent alors devant le roi, qui lui demanda des nouvelles de Kaous et lui parla des fatigues qu'il avait endurées dans sa route; puis il plaça la lettre devant un scribe, et l'on répandit sur la soie du vin et du musc. Le Mobed lui lut la lettre, et le roi guerrier fut ému de ce qui y était écrit.

Quand il eut appris *les hauts faits* de Rustem et le sort du Div, ses yeux se remplirent de sang; son cœur se remplit de douleur. Il dit en lui-même : « Le « soleil va disparaître, la nuit viendra, mais il n'y « aura ni sommeil ni repos. Rustem ne laissera pas « en paix le monde, et son nom ne restera pas obs- « cur. » Il s'affligea de la mort d'Arzeng, de celle du Div blanc, et des blessures de Bid et de Poulad fils de Ghandi. La lecture de la lettre étant achevée, ses deux yeux se mouillèrent du sang de son cœur. Il garda Ferhad pendant trois jours comme son hôte,

et avec lui ses grands et ses amis, et le quatrième jour il lui dit : « Retourne auprès de ce jeune roi dé-« pourvu de raison et porte à Kaous cette réponse : « Comment l'eau de la mer pourrait-elle égaler le « vin? Suis-je un homme à qui l'on puisse dire : « Quitte le pays où est ton trône et viens à ma cour? « Je possède un trône plus élevé que le tien; j'ai à « ma cour mille fois mille guerriers, et quelque part « qu'ils aillent pour combattre, il n'y restera ni pierre, « ni couleur, ni parfum. Prépare-toi et ne tarde pas, « car je pars pour aller te combattre. Je conduirai « contre toi une armée semblable à des lions; je vous « réveillerai de votre doux sommeil. Je possède douze « cents éléphants tels que tu n'en as pas un seul de « semblable. Je soulèverai dans tout l'Iran la pous-« sière noire *de la destruction*, de sorte que l'on ne « distinguera plus ce qui était haut de ce qui était « bas. »

Ferhad ayant vu son inimitié, son pouvoir, sa dureté et son arrogance, se hâta de partir dès qu'il eut la réponse à la lettre de Kaous, et tourna rapidement les rênes de son cheval vers le maître de l'Iran. Arrivé auprès de lui, il lui raconta ce qu'il avait vu et entendu, et déchira devant lui tous les voiles des secrets en disant : « Il est plus élevé que « le ciel et ne lui cède pas en force de volonté. Il a « refusé de se soumettre à mes injonctions, et le « monde est sans valeur à ses yeux. » Le roi manda

le Pehlewan et lui redit les paroles de Ferhad. Rustem au corps d'éléphant répondit à Kaous : « Je laverai notre peuple d'une telle honte. Il faut que j'annonce à ce roi que je tirerai du fourreau mon épée acérée. Il faut que je lui porte une lettre tranchante comme un glaive et un message semblable au nuage qui tonne. Je me présenterai devant lui en messager, et mes paroles rempliront de sang les rivières. » Kaous lui répondit : « C'est par toi que brille mon sceau et ma couronne ; tu es un messager semblable à une panthère courageuse, et sur tous les champs de bataille tu es un lion qui porte haut la tête. »

Il fit venir un scribe qui tailla son roseau comme la pointe d'une flèche et écrivit ce qui suit : « Ce sont des paroles inutiles et qui ne conviennent pas à un homme de sens. Dépouille-toi de cette arrogance et viens selon mes ordres comme un esclave, sinon je conduirai mon armée contre toi, je couvrirai de troupes l'espace qui s'étend d'une mer à l'autre, et les mânes du méchant Div blanc inviteront les vautours à faire leur proie de ta cervelle. »

RUSTEM VA CHEZ LE ROI DU MAZENDERAN AVEC UN MESSAGE.

Lorsque le roi eut apposé son sceau à la lettre, Rustem, qui ambitionnait la conquête du monde, partit après avoir suspendu à la selle sa massue pesante. Quand il fut près de la ville de Mazenderan, le roi eut nouvelle que Keï-Kaous lui envoyait un

nouveau messager avec une lettre, un messager qui ressemblait à un lion indomptable, qui avait suspendu à l'arçon de la selle un lacet roulé soixante fois, et qui était assis sur un cheval rapide et si grand qu'on aurait dit que c'était un éléphant de guerre. Quand le roi du Mazenderan eut reçu cette nouvelle, il choisit quelques-uns d'entre ses grands et leur ordonna de se réunir et d'aller à la rencontre de ce lion formidable. Le cortége, paré comme le printemps, partit pour aller au-devant du héros renommé. Au moment où l'œil de Rustem le découvrit, il vit sur la route un arbre aux larges branches, il le saisit par deux de ses branches, le tordit de toute sa force et l'arracha sur-le-champ de sa racine et de sa base sans se faire du mal; il l'arracha et le prit dans sa main comme si c'eût été un javelot : l'armée en resta stupéfaite. Lorsqu'il fut près d'eux, il jeta l'arbre de côté et renversa une foule de cavaliers sous les branches. Un des grands du Mazenderan, qui avait le pas sur tous les chefs, prit une des mains de Rustem et la serra, et lui fit du mal pour l'éprouver; mais Rustem au corps d'éléphant en sourit, et les yeux de la multitude restèrent fixés sur lui avec étonnement. Tout en souriant, Rustem pressa à son tour la main du cavalier, lui rompit les veines de la main, et le fit pâlir. Celui qui avait voulu éprouver sa force perdit connaissance et tomba de cheval à terre.

Quelqu'un partit pour se rendre auprès du roi de

Mazenderan, et lui raconta, depuis le commencement jusqu'à la fin, ce qu'il avait vu. Or il y avait un cavalier nommé Kalahour qui remplissait le Mazenderan de sa gloire. C'était par le caractère un tigre féroce; il n'avait d'autre désir que celui de combattre. *Le roi* le fit appeler pour l'envoyer à la rencontre *de Rustem*, car il exaltait sa bravoure au-dessus du ciel qui tourne. Il lui dit : « Va au-devant du « messager et montre de nouveau tes prouesses. Fais « en sorte que son visage se couvre de honte, amène « sur ses joues les larmes chaudes de ses yeux. » Kalahour partit comme un lion courageux et s'approcha du brave qui cherchait la possession du monde. Il lui adressa les questions d'usage d'un air de tigre et avec une mine féroce; puis il lui donna la main et serra si fort celle de l'éléphant qui portait haut la tête, que la douleur la rendit bleue. Rustem ne tressaillit pas, ne lui laissa pas croire *qu'il lui eût fait du mal*, et éleva sa bravoure au-dessus du soleil; puis il serra à son tour fortement la main de Kalahour, et les ongles en tombèrent comme tombent les feuilles d'un arbre. Kalahour laissa pendre sa main, dont les fibres, la peau et les ongles tombaient, la rapporta ainsi et la montra au roi, en disant : « Je ne « puis pas te cacher ma douleur; il vaudrait mieux « pour toi faire la paix que de combattre. Prends « garde que ta prospérité ne diminue; tu ne peux pas « résister à un pareil Pehlewan, et s'il veut s'en

« contenter, il n'y a rien de mieux que de lui payer « un tribut; nous le payerons pour *sauver* le pays de « Mazenderan, et nous le répartirons entre les petits « et les grands; c'est ainsi que nous allégerons ce « malheur. Vaudrait-il donc mieux mettre en danger « notre vie ? » Dans ce moment Rustem s'approcha du roi, semblable à un éléphant terrible. Le roi le regarda, lui assigna une place honorable, lui demanda des nouvelles de Kaous et de son armée, et lui parla des fatigues de sa longue route, en disant : « Comment as-tu fait pour traverser ces vallées et ces « montagnes ? » Puis il ajouta : « Tu es Rustem, car « tu as la poitrine et les bras d'un Pehlewan. » Rustem lui répondit : « Je suis son serviteur, si tant est « que je sois digne de le servir; là où il est, je n'ai « rien à faire, car c'est un Pehlewan, un brave et « un cavalier. » Il remit au roi la lettre et le message de son maître impérieux, ajoutant que le glaive porterait son fruit, qu'il abattrait les têtes des grands.

Quand le roi eut entendu le message et lu la lettre, il s'en courrouça et en demeura étonné. Il répondit à Rustem : « A quoi bon toutes ces demandes, « ces querelles et ces disputes ? Dis-lui : Tu es le « maître de l'Iran ; mais quand même tu aurais le « cœur et la griffe d'un lion, je suis le roi du Mazen- « deran, j'ai une armée, un trône d'or et une tiare « d'or; et me mander auprès de lui insolemment

« n'est pas selon les coutumes des rois ni selon la « voie des croyants. Réfléchis et ne recherche pas le « trône des puissants, car cette ambition ne peut te « conduire qu'à l'humiliation. Tourne la bride de ton « cheval vers le pays d'Iran, sinon ma lance amè- « nera la fin de ta vie. Si je me mets en marche avec « mon armée, tu ne distingueras plus tes pieds de ta « tête. Sans doute c'est la haute opinion que tu avais « de toi-même qui a amené ta chute; suis de meil- « leurs conseils et mets de côté ton arc; car quand je « te verrai de près et en face, alors s'apaisera ton ar- « deur et ton humeur querelleuse. » Rustem observa avec intelligence le trône, l'armée et la cour du roi. Les paroles qu'il entendit le courroucèrent, et sa tête s'enflamma de ces outrages. Le roi fit préparer un présent royal, et le fit placer devant Rustem le cavalier. Mais celui-ci refusa ses robes, ses chevaux et son or; car il méprisait cette couronne et cette ceinture. Il s'éloigna en colère du trône du roi, voyant que son étoile et sa lune avaient pâli; il sortit de la ville de Mazenderan, la tête alourdie par ces affaires. Quand il arriva auprès du roi d'Iran, son cœur était avide de vengeance et son sang bouillait. Il raconta au roi d'Iran tout ce qu'il avait dit et entendu dans le Mazenderan; puis il lui dit : « Ne crains rien; tu « es un brave, prépare-toi pour le combat contre les « braves, et sache que les guerriers et les champions « de ce pays sont méprisables à mes yeux, et ne valent

« pas devant moi un atome de poussière; c'est avec « cette massue que je les détruirai. »

COMBAT DE KAOUS CONTRE LE ROI DU MAZENDERAN.

Aussitôt que Rustem eut quitté le Mazenderan, le roi des magiciens se prépara à la guerre; il fit sortir ses tentes de la ville et avancer son armée dans la plaine; et lorsque la poussière s'éleva sous les pieds de cette multitude, la splendeur du soleil disparut, on ne vit plus ni plaines, ni déserts, ni montagnes, et la terre se fatiguait sous les pieds des éléphants. Ainsi s'avança l'armée avec rapidité, et personne ne resta en arrière au moment du départ. Quand le roi Kaous reçut la nouvelle de l'approche de l'armée des Divs, il ordonna à Rustem de se ceindre le premier pour le combat; puis il prescrivit à Thous et à Gouderz, aux fils de Keschwad, à Guiv, à Gurguin et à tous les nobles, de disposer l'armée et de rendre brillants les lances et les boucliers. Les tentes du roi et des grands furent envoyées vers le désert du Mazenderan; l'aile gauche fut confiée à Thous fils de Newder, et le cœur des montagnes résonnait du bruit des trompettes d'airain. Gouderz et Keschwad commandèrent l'aile droite et couvrirent de fer toutes les montagnes; le roi Kaous se plaça au centre de l'armée, et les lignes de l'armée s'étendirent au loin. Au-devant de tous se tenait Rustem au corps d'éléphant, qui n'avait jamais éprouvé de défaite dans un combat.

Un des grands du Mazenderan portait sur son épaule une massue pesante; il s'appelait Djouia; son ambition était grande; il brandissait sa massue et en frappait *tout ce qu'il rencontrait*. Il partit avec la permission du roi et courut vers Keï Kaous. Sa cuirasse brillait sur sa poitrine et les flammes de son épée consumaient la terre. Il vint et s'approcha des Iraniens; les montagnes tremblèrent à sa voix; il dit : « Quiconque veut me combattre devrait être un homme « pouvant changer l'eau en poussière. » Personne ne sortit des rangs pour combattre Djouia; tu aurais dit que leurs fibres ne vibraient pas, que leur sang ne coulait pas *dans leurs veines*. Le roi Kaous s'écria d'une voix forte : « Qu'y a-t-il, mes braves, mes « hommes de guerre, que vos cœurs soient troublés « par ce Div, que vos visages deviennent *sombres* à sa « voix? » Les guerriers ne donnèrent aucune réponse au roi; tu aurais dit qu'à l'aspect de Djouia l'armée était devenue semblable à une fleur fanée. Mais tout à coup Rustem saisit les rênes de son cheval et éleva la pointe brillante de sa lance au-dessus de son épaule, *en disant :* « Que le roi m'accorde la permis« sion de combattre ce Div voué à la destruction. » Kaous lui répondit : « C'est une entreprise digne de « toi, et personne parmi les Iraniens n'ose recher« cher ce combat. Va et que le Créateur te soit en « aide! que tous les Divs et que tous les magiciens de« viennent ta proie! » Rustem lança Raksch le coura-

geux, tenant en main une lance qui brisait les têtes; il courut au champ de bataille comme un éléphant furieux, assis sur un tigre et tenant en main un serpent (le lacet). Le brave serra les rênes et fit voler la poussière; le champ de bataille trembla sous ses mouvements. Il dit à Djouia : «O homme de «méchante race! ton nom est rayé de la liste de «ceux qui portent haut la tête. Le moment de la «rétribution est venu pour toi : ce n'est pas un «temps de repos et de sécurité. Celle qui t'a mis au «monde, qui t'a élevé, qui t'a porté dans ses bras, «te pleurera.» Djouia lui répliqua : «Ne sois pas si «confiant en présence de Djouia et de son épée qui «moissonne les têtes; car maintenant ta mère va se «désoler et pleurer sur ta cuirasse et sur ton épée.» Rustem ayant entendu ces paroles, poussa un cri de fureur et proclama son nom. Il s'ébranla comme une montagne mouvante, et son ennemi en fut confondu. Djouia secoua les rênes de son cheval et tourna le dos, car il n'avait aucune envie de combattre Rustem. Mais Rustem s'élança derrière lui, rapide comme la foudre, et dirigeant sa lance droit contre la ceinture de Djouia, il l'en frappa sur les jointures de son armure et de sa cotte de mailles, et aucun bouton de l'armure ne résista. Rustem l'enleva de la selle et l'éleva en l'air; il le perça comme un oiseau qu'on transperce avec une broche; puis il le jeta contre terre, la bouche remplie de sang et la cotte

de mailles en lambeaux. Les grands et les guerriers du Mazenderan restèrent stupéfaits de cette action; leurs cœurs étaient brisés, leurs visages pâles, et un bruit confus s'éleva du champ de bataille. Le roi du Mazenderan ordonna à toute son armée, d'une aile à l'autre, de relever leurs têtes, d'aller au combat et de montrer tout leur naturel de tigres. Les Divs et les Iraniens tirèrent leurs épées et se jetèrent les uns sur les autres. Des deux armées il s'éleva un bruit de clairons et de trompettes; l'air s'obscurcit, la terre devint noire, le feu des épées et des massues rayonnait comme la foudre qui sort d'un nuage sombre; l'air devenait noir, rouge et violet, tant il y avait de lances et de drapeaux de toute couleur. Les cris des Divs et la poussière noire, le son des trompettes et le bruit des chevaux de guerre, faisaient fendre les rochers et trembler la terre. C'était un combat tel que personne n'en avait vu de pareil. Les massues, les épées et les flèches brisaient tout, et le sang des braves formait de la plaine une mare. La terre ressemblait à une mer de bitume, dont les flots étaient des épées, des massues et des flèches. Les chevaux aux pieds de vent la traversaient comme un vaisseau traverse la mer; tu aurais dit qu'ils avaient hâte de s'y engloutir. Les *coups* de massue pleuvaient sur les casques et sur les morions, nombreux comme les feuilles que fait tomber le vent d'automne.

Les deux armées glorieuses combattirent ainsi

pendant sept jours; le huitième le roi Kaous, le maître du monde, ôta de sa tête le diadème des Keïanides, et se présentant devant Dieu le Seigneur qui donne la direction, il se tint debout en pleurant; puis il se prosterna le visage contre terre, disant : « O Seigneur, maître de la vérité, donne-moi de la « gloire et fais que je remporte la victoire sur ces « Divs courageux, qui ne tremblent pas devant celui « qui a créé le vent et la terre. Fais que le trône im« périal soit rajeuni par moi. » Puis il se couvrit la tête de son casque et se plaça devant son armée victorieuse. Un bruit s'éleva, le son des trompettes d'airain se fit entendre, et Rustem s'ébranla comme un éléphant. Le roi ordonna au vaillant Thous, à Gouderz, à Zengueh fils de Schaweran, à Rehham et à Gurguin, pleins de bravoure, d'amener des derrières de l'armée les éléphants et les timbales. Gourazeh accourut, semblable à un sanglier et tenant en main un étendard haut de huit coudées; Ferrhad et Kherrad, Burzin et Guiv arrivèrent suivis des grands pleins de bravoure ; ils allèrent au combat en poussant des cris; ils y allèrent cherchant une nouvelle vengeance. Rustem attaqua le premier le centre de l'armée et lava la terre avec le sang des braves. Gouderz et Keschwad, pourvus d'armes et de timbales et suivis de leurs troupes et de leurs bagages, attaquèrent l'aile gauche; Guiv parcourait la ligne des ennemis depuis la gauche jusqu'à la droite, comme un loup

parmi des agneaux; et depuis le grand matin jusqu'au coucher du soleil le sang coula en ruisseaux comme de l'eau ; la modestie, la courtoisie et la pitié avaient disparu de tous les visages; tu aurais dit que le ciel faisait pleuvoir des massues. De tous côtés s'élevaient des monceaux de morts, et les herbes étaient souillées par les cervelles des têtes; le bruit des timbales et des clairons ressemblait au tonnerre qui gronde, et le soleil était enveloppé d'un voile noir. Rustem accompagné d'une troupe nombreuse, se dirigea vers le lieu où se tenait le roi du Mazenderan, qui pendant quelque temps ne quitta pas sa place, fixant son pied dans le champ de la vengeance. Le roi, les Divs et les éléphants furieux firent tête à Rustem ; les chefs orgueilleux tirèrent leurs épées, et cette grande masse d'hommes s'entremêla. Le héros prononça le nom de Dieu maître du monde, son écuyer lui donna des lances; il leva sa massue et se mit en colère; l'air se remplit du bruit de sa voix, et les cris du brave, vainqueur des rois, étourdirent les Divs et épouvantèrent les éléphants. Toute la plaine fut *bientôt* couverte de trompes d'éléphants, et l'on ne voyait, à la distance de quelques milles, que des morts. Puis Rustem demanda une lance et alla droit au roi du Mazenderan; tous les deux, le roi magicien et Rustem le Pehlewan, poussèrent des cris semblables au bruit du tonnerre; mais quand *le roi* vit la lance de Rustem, son courage et

sa colère s'évanouirent. Le cœur de Rustem bouillonnait de rage; il poussa un cri comme celui d'un lion en fureur; il frappa le roi de sa lance à la ceinture; la lance traversa la cuirasse et entra dans les jointures du corps; mais par l'art magique du roi, ce corps se changea, aux yeux de l'armée de l'Iran, en un quartier de rocher. Rustem en demeura stupéfait, et son écuyer s'arrêta la lance appuyée sur l'épaule. Kaous vint vers ce lieu, entouré d'éléphants, de timbales, de drapeaux et de troupes, et il dit à Rustem : « O toi qui portes haut la tête, qu'est-il arrivé, pour que tu t'arrêtes si longtemps? » Rustem lui répondit : « Lorsque le plus fort du combat était passé et que ma fortune victorieuse commençait à briller, ce roi du Mazenderan m'a vu *arriver sur lui*, une lance brillante dans la main : j'ai lâché les rênes à Raksch mon cheval fougueux, j'ai frappé le roi de ma lance à la ceinture et sur sa cotte de mailles; j'ai cru qu'il se baissait et qu'il allait tomber de la selle; mais voilà qu'il s'est converti en pierre devant moi et s'est rendu insensible à tout ce que je peux faire. Je vais maintenant le porter au camp, dans l'espoir qu'il sortira de sa pierre. »

Le roi ordonna qu'on l'enlevât de cet endroit et qu'on le portât auprès de son trône. Tous ceux de l'armée qui étaient forts se mirent à manier la pierre et essayèrent *de la mouvoir* avec des cordes; mais la lourde pierre qui renfermait le roi du Mazenderan

ne remua pas. Alors Rustem au corps d'éléphant y appliqua ses mains et n'eut pas besoin d'aide dans son entreprise; il saisit la pierre de manière à étonner toute l'armée, et la porta à pied sur les sept montagnes, suivi de la multitude qui poussait des cris de joie, chantait les louanges de Dieu le créateur et versait des pierreries et de l'or sur Rustem. Le héros porta la pierre devant les tentes du roi, où il la jeta et la livra aux Iraniens en disant: «Parais «maintenant et renonce à cette lâcheté et à ces en-«chantements, sinon je briserai toute la pierre en mor-«ceaux avec de l'acier tranchant et avec des haches.» Le roi du Mazenderan l'entendit et apparut comme un nuage épais, le casque d'acier sur la tête et la cotte de mailles sur la poitrine. Rustem le prit sur-le-champ par la main en riant, se dirigea avec lui vers le roi, et dit: «Je t'amène ce quartier de rocher, qui de peur «de la hache s'est rendu à moi tout confus.» Kaous le regarda et vit qu'il n'était pas digne du trône et de la couronne. Le Div avait la mine sauvage, la taille haute, et la tête, le cou et les défenses d'un sanglier. Kaous lui reprocha ses anciennes souffrances, dont le souvenir fit saigner son cœur et lui arracha un soupir, et il ordonna au bourreau de prendre son épée tranchante et de couper en morceaux le Div. Rustem le saisit aussitôt par la barbe, le tira hors de la présence du roi, et le fit couper en morceaux selon l'ordre du maître illustre; puis Kaous envoya en

toute hâte quelqu'un dans le camp *des ennemis*, et il ordonna que tout le butin, de quelque sorte qu'il fût, l'or et le trône, la couronne et la ceinture, les chevaux et les armures, les épées et les joyaux, fût réuni et entassé en monceaux. Toute l'armée se rassembla, et le roi distribua des trésors à chacun selon son mérite, selon les peines qu'il avait endurées. Il ordonna que l'on coupât la tête à tous les Divs qui n'adoraient pas Dieu et qui étaient un objet d'horreur pour l'armée, et qu'on les jetât dans un endroit traversé par la grande route; puis il se rendit au lieu de la prière, et confia ses pensées secrètes au maître du monde le très-saint, en disant: «O Seigneur, qui «dispenses la justice, ô maître de toutes choses, tu «as comblé tous mes vœux dans ce monde, tu m'as «donné pouvoir sur les magiciens et tu as rajeuni «ma fortune qui avait vieilli.» Il se tint ainsi en prière pendant sept jours, couché sur la terre, devant Dieu le très-pur. Le huitième jour il ouvrit les portes de ses trésors et donna à tous ceux qui avaient besoin. Il passa de la sorte encore sept jours, en donnant à tous ce dont ils étaient dignes. La troisième semaine, quand tout cela fut terminé, il demanda du vin et des coupes de rubis et d'ambre, et s'assit pendant sept jours, la coupe en main. C'est ainsi qu'il fit son séjour dans le Mazenderan.

Kaous s'étant assis sur son trône, dit à Rustem qui portait haut la tête: «O Pehlewan du monde

« entier, tu t'es partout signalé glorieusement par ton « courage, c'est par toi que j'ai recouvré mon trône. « Puissent ton cœur, ta loi et ta foi briller à jamais ! » Rustem lui répondit : « Il faut qu'en toute circons- « tance l'homme remplisse ses devoirs : ces honneurs, « je les dois à Aulad, qui m'a toujours montré le « véritable chemin. Il espère maintenant, d'après ma « promesse sincère, obtenir le pays de Mazenderan. « Il faut que le roi lui donne une investiture, un acte « valable, scellé du sceau royal, afin qu'il soit roi du « Mazenderan, et que tous les grands lui rendent « hommage. » Le prudent roi entendit ces paroles de son vassal et posa la main sur son cœur; il convoqua les grands du pays de Mazenderan et leur adressa un long discours au sujet d'Aulad, à qui il conféra la couronne royale; puis il se mit en marche pour *retourner dans* le pays de Fars.

KAOUS RETOURNE DANS L'IRAN ET CONGÉDIE RUSTEM.

Lorsque Kaous atteignit le pays d'Iran, le monde disparut sous la poussière que soulevait son armée; le bruit monta jusqu'au soleil, et les hommes et les femmes vinrent à sa rencontre avec des cris de joie. Ils décorèrent toutes les villes de l'Iran et préparèrent des banquets, de la musique et des chansons. Le monde entier fut rajeuni par ce jeune roi, et une nouvelle lune s'éleva de l'Iran. Assis sur son trône, victorieux et heureux, il ouvrit

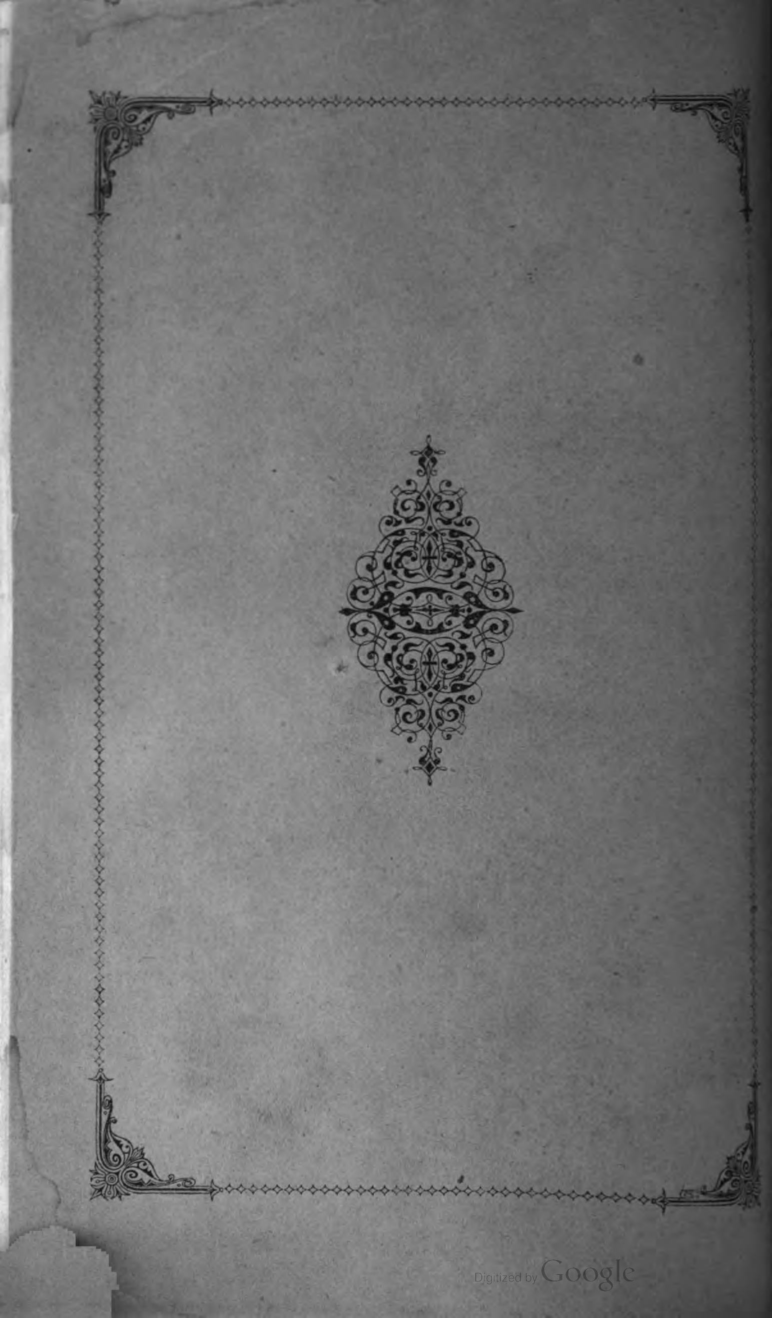
les portes de ses anciens trésors, et un jour, assis encore sur son trône, il fit venir le peuple des villes pour lui distribuer de l'or. Un grand bruit se fit entendre à la porte de Rustem au corps d'éléphant; les grands s'y rassemblèrent et se rendirent tous joyeusement auprès du roi; ils se rendirent devant son trône illustre. Rustem parut, le diadème sur la tête, s'assit sur le trône à côté du roi, et demanda au maître de la couronne la permission de retourner auprès de Zal. Le roi de la terre lui prépara un présent digne de lui et plein de magnificence, un trône de turquoises orné de têtes de béliers, une couronne royale enrichie de joyaux, un coussin de brocart d'or tel que ceux dont le roi des rois se servait, un bracelet et une chaîne brillante, cent *femmes* au visage de lune, portant des ceintures d'or, et cent *hommes* aux cheveux de musc, pleins d'elégance et de beauté, cent chevaux au caparaçon d'or et d'argent, cent mules au poil noir, ayant des rênes d'or et toutes chargées de brocart magnifique venu des pays de Roum, de Chine et de Perse. Ensuite on apporta cent bourses de pièces d'or, de plus beaucoup d'objets beaux de couleur et agréables de parfum, une coupe de rubis remplie de musc pur, une autre de turquoise remplie d'eau de rose, enfin une lettre écrite sur la soie avec du vin, de l'ambre, de l'aloès et du noir de fumée, et qui, au nom du roi qui illustrait le monde, donnait de nouveau à

Rustem l'investiture du royaume du midi, de sorte qu'après cette déclaration du roi Kaous, personne autre que lui ne devait poser sa couronne sur le trône du Nimrouz. Puis le roi le bénit et dit : « Puisses-tu « vivre aussi longtemps qu'on verra le soleil et la « lune ! puisse le cœur des grands s'attacher à toi ! « puisse ton âme être pleine de modestie et de ten- « dresse ! » Rustem se prosterna et baisa le trône; puis il se prépara pour le départ et fit charger ses bagages. Le bruit des tambours retentit dans la ville, et tous les habitants prirent part à la réjouissance; ils firent les apprêts d'une fête, et le son des clochettes se confondit avec celui des timbales et des trompettes. Ainsi partit Rustem fils de Zal, et le roi s'assit *sur son trône*, rendant la terre brillante par sa conduite et par sa sagesse. Kaous étant de retour du Mazenderan, partagea le monde entre les grands de son royaume; il donna à Thous le commandement de ses armées, en disant : « Extirpe de l'Iran tout ce qui « est mauvais. » Puis il donna Ispahan à Gouderz et lui confia le commandement de cette frontière. Cela fait, il s'adonna à la joie et au vin, et gouverna le monde glorieusement. Il frappa le cou des soucis avec le glaive de la justice, et personne ne pensa à la mort. La terre se remplit de verdure, d'eau et de rosée; elle était ornée comme le jardin d'Irem. Le roi devint puissant par la justice et la protection *de Dieu*, et la main d'Ahriman ne put faire le mal. On

apprit dans le monde entier que le roi Kaous avait conquis la couronne et le trône du Mazenderan, et tous restèrent étonnés de ce que Kaous s'était emparé du trône et du pouvoir. Tous les hommes formèrent des rangs devant la porte impériale, apportant des présents et de l'or, et le monde devint beau comme un paradis plein de justice et de tout ce que désire l'homme.

Tu as entendu le récit de la guerre du Mazenderan, prête maintenant l'oreille à *ce que je vais raconter sur* celle du Hamaveran.

FIN DU TOME PREMIER.






Digitized by Google





